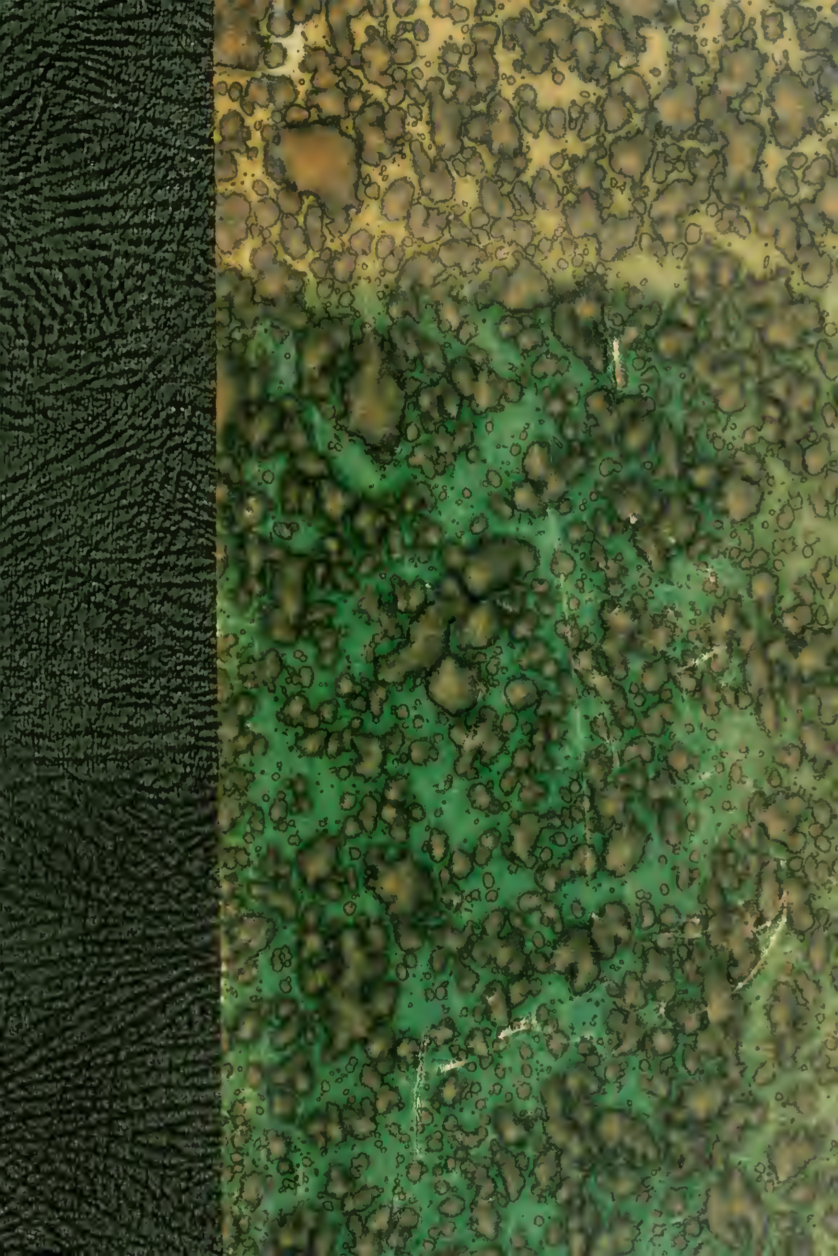


L'AFRIQUE

A TRAVERS LES AGES

DU MÊME AUTEUR

Les Problèmes de la civilisation. 1 volume in-8 ; 1re édition 1904 ; Giard et Brière, éditeurs, Paris.

ALFRED MOULIN

L'AFRIQUE

A TRAVERS LES AGES

« Gloire à notre France éternelle ! »
HUGO

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

INTRODUCTION

> « C'est ainsi que le temps triomphe de nous, de nos noms, de nos fortunes, et, pour tout dire, du monde entier. »
>
> (PÉTRARQUE, *Triomphe du temps.*)

Ce qu'est l'Afrique. — L'Afrique, terre étrange, terre de contrastes, pays du soleil et de la noirceur ; berceau de la civilisation et symbole de la barbarie ; immense comme un continent et peuplée comme un État ! Les forêts inextricables y coudoient les déserts sablonneux. La gazelle craintive y sert d'appât au lion cruel. Des ports commerçants y desservent des peuplades inhospitalières. Des explorateurs sublimes y ont opposé le plus admirable dévouement à la plus farouche des cruautés. Toutes les civilisations y ont, à tour de rôle, planté leur étendard, mais toutes y ont vu briser leur élan par un climat fatal. Il n'est aucune puissance qui n'ait convoité ses territoires et aucune qui n'ait reculé à les peupler.

Un seul mot explique ces contradictions, caractérise et unifie le continent africain entier ; il suffit de dire que c'est la contrée la plus équatoriale du monde.

Une ligne brûlante enserre cette masse d'une ceinture de feu indiscontinue durant quatre mille kilomètres. Aucun point n'échappe à la chaleur de ce brasier. Le tropique forme, au nord, un collier qui s'étend de la pointe occidentale jusqu'à la mer Rouge, traversant l'Afrique dans sa plus grande largeur. Au sud, le second tropique forme une jarretière non moins brûlante, à travers des déserts sans eau, où la marche elle-même est accablante. Les côtes les plus éloignées de l'équateur, l'Algérie et le Cap, sont encore des pays chauds et paraîtraient incommodes à un colon européen sans les quelques montagnes ou les rivages qui les rafraîchissent.

Et cependant cette fournaise a trouvé des habitants. Par millions on les compte dans les vallées des grands fleuves, mais noirs, nus, souvent stupides, cruels et amollis.

Quel moyen de résister à une pareille température? Comment, sous un ciel de plomb, défricher péniblement le sol, édifier des cités, étudier en toute liberté d'esprit?

Bienheureuses les nations privilégiées qu'un climat tempéré ou froid a obligées à l'action, forcées au travail, stimulées à la réflexion! L'Afrique, elle, pauvre sœur déshéritée, réprouvée, dénudée, est malheureuse.

Sa barbarie est un fait. Les nègres seront-ils généralement incapables d'égaler les blancs actuels avant de très nombreuses générations? Doivent-ils être considérés comme absolument égaux de leurs frères européens? L'avenir nous le dira.

Intérêt de l'histoire d'Afrique. — Les unes et les autres races africaines se sont implantées différemment. Le mouvement d'immigration y est fort complexe, il se continue de nos jours et tient à l'histoire universelle.

Nous allons entrevoir de combien de particularités intéressantes est émaillée l'histoire de ces races, histoire originale et souvent bizarre, qui nous éloigne complètement de celles que nous sommes habitués à considérer sur les autres continents, si bien qu'à étudier plus en détail certaines peuplades nègres, il semble qu'on se croirait transporté dans un royaume de rêve ou de roman.

L'histoire générale de l'Afrique, à l'heure où nous écrivons ces lignes, n'a pas encore été tentée. Et cependant le sujet a bien quelque importance par lui-même, car il constitue une des parties organiques de l'évolution universelle, autant, et plus même que l'histoire de certains de nos pays civilisés.

D'autre part, chaque peuple africain possède une histoire propre, de l'étude de laquelle on peut tirer des conclusions et des comparaisons suggestives, aussi suggestives que l'esprit du lecteur, à défaut de celui du narrateur, est profond et perspicace. Un Montesquieu en tirerait des lois ethnographiques d'une réelle portée.

Il est impossible de bien comprendre l'historique d'un de ces peuples africains en particulier, petit ou grand, ancien ou moderne, sans se rendre compte de l'évolution parallèle des Etats voisins, qui ne peut avoir manqué de se répercuter à maintes reprises sur la sienne, comme cela est arrivé dans les autres parties du monde.

Nombreuses sont les personnes qui aiment à lire les aventures de voyage. Elles sont cependant arrêtées à chaque passage, même chez les narrateurs les plus clairs, faute de quelques notions historiques, qu'elles ne peuvent d'ailleurs rencontrer nulle part.

Par exemple, en lisant les ouvrages de Livingston et de Stanley, elles entendent parler de Mirambo comme

d'un personnage universellement connu alors qu'en réalité aucun lecteur, presque aucun explorateur même, ne savait et ne sait au juste ce qu'était ce conquérant. De même du « célèbre » Tippo-Tib dont on voit apparaître partout la silhouette sans en connaître la véritable physionomie d'ensemble. Qu'est-ce donc que ce « grand conquérant » Tchaka dont tant de gens citent le nom au hasard? Pour les peuples, les mêmes mystères sont à éclaircir et à préciser. Entendez partout rappeler les fastes des « immenses » et « puissants » empires des Malinkés, du Monomotapa, des Toucouleurs, les invasions des Fans ou des Zacas, et songez combien ces peuples restent mystérieux pour qui n'a pas pris la peine de rechercher leur origine et l'enchaînement de leur histoire. Le lecteur de cet ouvrage trouvera son chemin tout aplani, sa besogne toute faite. Il verra reliés entre eux les récits historiques des grands voyageurs et ces récits rattachés au passé le plus lointain des divers peuples africains, comme aux plus récents événements.

En dehors même du public et des personnes aux goûts studieux, bien des spécialistes comprendront l'utilité de cette étude d'ensemble sur l'histoire de l'Afrique. Tous ceux qui s'occupent plus ou moins directement d'ethnologie, d'histoire, de géographie, de sociologie, de colonisation, les voyageurs et les trafiquants, les érudits et les penseurs, les indigènes lettrés, les colons surtout, trouveront là une mine assez précieuse de renseignements intéressants.

Sans compter que, pour les nations colonisatrices, l'histoire des contrées tropicales est le développement obligé de l'histoire nationale, et constitue un utile enseignement de politique coloniale.

Le lecteur s'étonnera parfois de voir s'accumuler

beaucoup de noms propres, la plupart de forme inaccoutumée, quelquefois de minime importance. Mais cette division en dynasties et règnes est souvent, ici, la plus claire, la plus propre à jeter un peu de lumière dans un enchevêtrement inextricable de faits épars, qu'il s'agit de classer quelque peu méthodiquement.

Qu'on se garde bien, d'ailleurs, d'assimiler les événements historiques du continent noir à ceux que nous avons l'habitude de considérer dans l'évolution de l'Europe et de sa sublime civilisation.

A ce point de vue général, l'histoire de l'Afrique, du moins jusqu'à ces derniers temps, apparaît moins comme celle d'un peuple que comme celle d'un territoire.

Qu'on se garde des illusions. Qu'on n'assimile pas ce qui n'est pas comparable. L'Afrique n'est rien, ou presque rien par rapport à l'Europe. Et cependant elle suffit à nous intéresser parce qu'elle touche à l'espèce humaine, et que nous approuvons tous cette pensée de Gœthe : « La science la plus utile à l'homme est celle de l'humanité elle-même. »

Bibliographie. — L'étude que nous commençons est à la fois un travail de compilation et de coordination. C'est presque uniquement cela.

Il s'agit tout à la fois de déblayer une foule de matériaux disséminés et d'en édifier une construction uniforme.

Les sources de documentation ne manquent pas, mais, comme celles de ces grands fleuves africains perdus au milieu de marécages et de nappes d'eau infranchissables, elles sont loin de se présenter d'elles-mêmes au chercheur.

Cependant, à moins de nous contenter d'un travail superficiel en nous excusant sur l'exiguïté de l'ouvrage pour un si vaste sujet, il nous faut préciser les

points obscurs, donner quelques détails caractéristiques, ne rien négliger d'essentiel, remonter jusqu'aux périodes les plus troublées et les plus lointaines, être suffisamment complet et abondant pour être utile à la fois à ceux qui abordent le sujet et à ceux qui l'ont approfondi sur quelques points.

Nous avons suivi l'ordre géographique du nord au sud.

Cet ordre correspond, en effet, en Afrique, avec l'ordre chronologique, car les pays les plus tôt connus et les plus civilisés furent ceux du Nord.

Nous parlons donc d'abord de l'Afrique ancienne méditerranéenne, de l'Afrique moyenâgeuse, de l'Afrique moderne du Nord et de la région centrale, des découvertes portugaises, de la partie équatoriale, puis méridionale, enfin des îles.

S'il avait fallu indiquer tous les ouvrages que nous avons examinés en y trouvant, ou sans y trouver de renseignements purement historiques, nous aurions presque transformé ce livre en une bibliographie de l'Afrique.

C'est donc, à tout prendre, un ouvrage assez sérieux que nous présentons, sans aucune prétention, au public. Il a exigé, en somme, plus de documentation que beaucoup d'ouvrages dits d'érudition, et, bien que très imparfait, en raison de l'obscurité, de la nouveauté et de l'étendue du sujet, il forme un tableau d'ensemble assez suggestif. Cela dit pour répondre d'avance aux attaques possibles, très faciles sur un pareil sujet.

Certes l'on trouvera, dans cette histoire, des lacunes, mais elles tiennent en partie à ce fait que certains peuples, même des plus importants, vécurent parfois plusieurs siècles sans rien laisser d'écrit sur cette longue période. Ces imperfections seront, en tous cas, un appel

à nos successeurs, les engageant à compléter par de nouvelles recherches tant de points laissés obscurs par les voyageurs, et à présenter dorénavant des études si précises au point de vue historique qu'elles rendent un travail d'ensemble plus faisable.

Sans tarder davantage, entrons dans le sujet, selon le conseil de l'historien Polybe qui dit lui-même que « la meilleure manière d'écrire l'histoire est de raconter les faits ».

L'AFRIQUE A TRAVERS LES AGES

L'AFRIQUE PRÉHISTORIQUE

« Les siècles désolés se suivaient en silence. »

(BOUILHET, *Les Fossiles.*)

Les outils et monuments préhistoriques. — On peut se demander si l'Afrique a connu l'âge de pierre, si les nègres qui l'ont peuplée primitivement passèrent par cet état de vie presque bestiale de l'âge de la pierre éclatée et polie, ou s'ils arrivèrent par migrations d'un autre territoire, déjà munis d'outils plus perfectionnés. C'était un problème digne d'intéresser les archéologues. Il est aujourd'hui résolu. Mais quel courage, quelle persévérance il fallut à ces savants pour chercher sur le sol ingrat et désert d'un continent si fermé des outils de pierre perdus dans le sable ou les cavernes depuis des milliers d'années !

Des outils, des ustensiles, des instruments correspondant à ceux de l'époque chelléenne ont été retrouvés sur des points fort différents du continent africain. Par exemple M. Bleicher, dans la grotte d'Oussidan au nord de Tlemcen, a remarqué des instruments en grès très fin et en calcaire jurassique. En 1880, un Français à qui ces études doivent beaucoup, M. Rabourdin, en

découvrit de semblables au pays touareg ; il les a exposés au Musée de Saint-Germain-en-Laye. Aux environs du Caire M. Haynes en découvrit, qu'il produisit à l'exposition des sciences anthropologiques de 1878 à Paris, en compagnie d'autres silex de la basse Égypte.

C'est en Algérie, pays d'ailleurs le mieux exploré actuellement, que ces documents abondent. Ainsi, M. Thomas a trouvé des haches de silex de l'époque solutréenne des mieux caractérisées, dans la station de Tabet-Hent-Nadja.

Le musée de Saint-Germain, celui d'ethnologie au Muséum de Paris, celui d'Alger, exposent de nombreux objets trouvés en Afrique et offrant tous les caractères des objets préhistoriques découverts dans les autres parties du monde. Telles sont : la hache de silex aiguisée découverte près de Chéraoua par M. Delanoue et mesurant plus de vingt centimètres, la lame de silex calcédoine offrant l'aspect d'une pointe de flèche triangulaire avec arêtes en forme d'hameçon trouvée par M. Feraud à Ourgla, au sud de l'Algérie.

De l'époque robenhausienne, le docteur Chill a montré à l'Exposition des sciences anthropologiques une hache polie en roche feldspathique, garnie d'un bourrelet, pointue au sommet, arrondie au centre et à tranchants droits ; elle a été rencontrée dans les îles Canaries.

Les Canaries sont une source très curieuse de documents paléontologiques, lesquels ont été réunis, pour la plupart, au musée de Tocoronto. Leclerc affirme que les anciens Guanches qui habitaient cet archipel ne connurent que les haches, les javelots et les pierres et nullement les arcs ; actuellement encore les indigènes s'exercent tellement à éviter les pierres par des déplacements du corps qu'il est impossible de les atteindre par un caillou ou même par un javelot lancé.

Dans le voyage qu'il effectua par ordre de Louis XV, Feuillée avait attiré l'attention sur ce fait que les habitants des Canaries ne se servaient nullement d'armes de métal, mais de bâtons aiguisés et durcis et de pierres, bien que ces peuplades aient été continuellement en guerre les unes avec les autres. Cette persistance de l'âge de pierre, dans une contrée dont les mœurs furent un peu plus élevées que celles des nègres en général, est une preuve que le progrès social ne correspond pas toujours exactement avec le progrès matériel de l'outillage.

Sur la côte voisine, on recueillit aussi des preuves indiscutables de l'existence de nombreuses stations préhistoriques. Près de Konakry et aux environs de Timbo, la mission Maclaud a découvert des gisements de haches et d'outils de pierre. En 1907, la mission Desplagnes mit à jour plusieurs stations dans le Fouta-Djallon.

Comme on le voit, et nous en citerons plus loin quelques autres exemples, non seulement on peut constater, comme le fit Livingston, que de son temps certaines peuplades qu'il explorait en étaient encore aux mœurs et aux outils de l'âge de pierre, mais que sur les points les plus divers du continent noir on voit les vestiges d'un état primitif rudimentaire, le même d'ailleurs que celui par lequel étaient passés l'Europe, l'Asie et même l'Amérique. Partout, soit avant, soit après les migrations, l'homme a fait de la hache de pierre son premier instrument de défense et de travail.

Dès l'année 1874, le savant Lubbock avait attiré l'attention sur ce fait, très intéressant pour l'historien comme pour l'archéologue, que l'Égypte moyenne renfermait des spécimens de l'industrie préhistorique. Mais les premières découvertes ne se rapportaient qu'à

la partie septentrionale et côtière de l'Afrique. On ne tarda pas à en faire d'aussi suggestives en plein intérieur du continent.

Les premiers exemplaires de silex taillé de l'Afrique centrale ont été trouvés au Tanganika en 1880 par le savant anglais Hutley. Selon lui, les indigènes de la région en trouvent souvent sur les hauteurs. Zboïnsky en découvrit dans la région des chutes du Congo et M. Cornet dans le Katanga. Emin-Pacha ramassa une hache de pierre polie sur le mont Tinné. Ces outils prouvent que les habitants de ces régions ont donc passé d'un état presque animal à une civilisation bien rudimentaire encore, mais cependant en progrès par rapport aux temps préhistoriques et que, toutes barbares qu'elles sont, elles ont connu la loi générale du progrès.

Livingston affirme qu'avant lui on n'avait découvert aucun outil fossile, bien que le docteur Kirk ait trouvé près du Zambèze des squelettes d'animaux actuels conservés dans les terrains anciens à l'état de fossiles. Livingston pense que les Mazitous des bords du Nyassa ont toujours connu le fer, dont ils attribuent l'invention aux fondateurs de leur race.

On voit dans le Manica des menhirs ou pierres levées analogues à ceux de la Bretagne ; M. Wilmot en donne des reproductions précises dans son ouvrage sur le Monomotapa. Il fait remarquer que les tours et maisons antiques trouvées dans ces parages ressemblent parfaitement aux nuraghes de la Sardaigne, monuments dont les géologues placent la construction à la fin de la période préhistorique.

L'Algérie fourmille de dolmens et autres édifices mégalithiques attribués à la même époque que ceux de l'Europe et provenant sans doute de la dernière migra-

tion anté-historique qui aurait peuplé l'Afrique septentrionale de races sémitiques.

En Tunisie, près de Kairouan et du massif du Zaghouan, MM. Rebatel et Tirant découvrirent en 1874 un ensemble de plus de deux cents dolmens en parfait état de conservation, formant un cimetière préhistorique d'un demi-kilomètre de côté. Chaque dolmen, orienté de l'est à l'ouest, était entouré d'une enceinte de pierres fixées en terre et ayant six à sept mètres de circonférence. Quelques années après, M. Cagnat, envoyé en mission d'études par le gouvernement français, occupé à en dresser l'inventaire, fut surpris par l'approche de pillards venus de la Tripolitaine qui l'obligèrent à plier bagage en toute hâte.

Dans le Maroc, au sud de Tanger, on a découvert une vingtaine de dolmens enfouis dans le sol et renfermant des cadavres ; seul le couvercle de pierre ressortait du sol et indiquait l'emplacement de ces tombes. Elles auraient été fouillées par les chercheurs de trésors et les indigènes se servaient de ces pierres pour leurs propres constructions.

Les dolmens abondent, dans la Tripolitaine et l'Algérie. Les Arabes modernes eux-mêmes en édifièrent, tels que celui d'Aïn-Battria, en Tunisie. Dans les îles Canaries se rencontrent encore de ces monuments.

Le célèbre voyageur Lenz a découvert, au sud du Maroc, toute une série de pierres ouvrées : à Taoudeni des haches polies, à Iguidi d'anciennes murailles, à Araouan des outils que les indigènes ramassent pour s'en servir comme de marteaux ; il conclut même de constatations analogues que le Sahara devait être autrefois en partie peuplé et boisé.

Plus au sud, dans la région du Congo, le commandant Zboinsky a découvert en 1885 des quartzites taillés sur

la crête qui longe la rivière Npiolka, près de Manyanga. Cette région centrale est des plus abondantes en objets de pierre préhistoriques. A Loucouga et à Loukoungou, l'ingénieur Cauchetoux en a découvert de véritables mines. M. Dupont y a rencontré des pointes de flèches à ailerons, qui laisseraient à supposer que quelques-uns de ces outils seraient d'époque assez récente. Les indigènes de ces régions étaient cependant sortis de la période de l'âge de pierre au moment où ils connurent les blancs, car, d'après les plus anciens voyageurs qui eurent des rapport avec ces contrées, on faisait venir de celles-ci du cuivre et des objets faits de ce métal.

A propos de la question du Sahara habité à l'époque préhistorique, M. Rabourdin, rappelant l'opinion de Ibn-Khaldoun, qui parcourut dans le Sahara de nombreuses oasis, de Barth et de Duveyrier qui virent des bœufs à cornes horizontales gravés sur des rochers de Tebou, enfin d'Hérodote et de Strabon, croit pouvoir affirmer que le Sahara était autrefois une plaine fertile et que ce n'est que peu à peu qu'il s'est converti en terre aride, ce changement ayant eu pour cause l'action du soleil sur les rochers particulièrement friables de cette région.

Il pense que la race préhistorique qui habitait le grand désert était voisine des races berbères ou fellatahs actuelles.

Il montre particulièrement l'importance archéologique de certains monuments semblables aux monuments druidiques de l'Europe et auxquels les nomades attribuent une antiquité prodigieuse, tels qu'une pyramide entourée de menhirs, une chaise de pierre de laquelle partent deux rangées de pierres levées.

Accompagnant la première mission Flatters, il eut l'occasion de rencontrer d'innombrables pierres éclatées et polies, des pointes de flèches, des haches de silex et

de nombreux ateliers comme celui de Rhatmaia où il trouva 137 instruments divers, dont une hache de jade, minéral inconnu et inusité dans cette partie de l'Afrique et qui probablement indique une relation entre cette contrée et l'Asie ou l'Océanie.

Les études les plus suggestives qui aient été faites sur la préhistoire africaine le furent dans la moyenne Égypte. Là, de nombreux observateurs, après une série de fouilles méthodiques, sont parvenus à reconstituer l'époque intermédiaire entre la préhistoire et l'histoire, à rattacher l'âge de la pierre à l'époque déjà connue où apparurent les grandes pyramides.

En 1869, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez, le khédive avait invité plusieurs savants français à visiter l'Égypte. Malheureusement ils songèrent peu à rechercher les vestiges préhistoriques, préoccupés qu'ils étaient par l'étude des inscriptions hiéroglyphiques. Cependant un élan nouveau fut donné aux travaux des égyptologues. Mariette publia son ouvrage sur l'âge de pierre en Égypte (1870) qui éveilla la curiosité. La difficulté des recherches premières vint de ce que les outils de pierre persistèrent pendant tout le temps de l'histoire d'Égypte. Néanmoins le savant anglais Pétrie découvrit des gisements entiers de haches taillées à Toukh, au nord de Thèbes (1894). De Morgan, directeur du Service des antiquités, trouva près d'Abydos, autour de tous les points d'eau encore existants, des centaines de matériaux préhistoriques, des cadavres non momifiés, des bracelets de pierre qui marquent l'apogée de l'art d'éclater les pierres, des instruments agricoles primitifs, des faucilles, des socs.

Peu après, M. Amelineau, pratiquant de nouvelles fouilles dans la région d'Abydos, mit à découvert les tombeaux de quatre rois de la Ire dynastie, et des mo-

numents qui datent, pense-t-il, d'avant la première de ces dynasties, monuments couverts d'une écriture encore plus simple que les hiéroglyphes ; il en conclut à l'existence dans cette région d'une race primitive, elle-même fort mélangée, qui aurait été ensuite supplantée par les envahisseurs armés de fer.

Les remarques fort ingénieuses de M. de Morgan concluent nettement à l'existence d'une race préhistorique dans la vallée du Nil, plus ancienne que celle des anciens Égyptiens, différente d'elle complètement, antérieure aux générations qui connurent les pharaons.

C'est ainsi que dans la nécropole d'El-Amrah, près d'Abydos, par exemple, il découvrit, dans des fosses ovales, des squelettes humains enfouis au milieu de poteries, d'outils de pierre, de bracelets de coquillages, de silex taillés. Or ces cadavres ont uniformément la même position accroupie, les genoux près du menton et les bras tendus en avant, tandis que tous les cadavres de l'époque pharaonique sont couchés raides sur le dos. De plus, les squelettes préhistoriques sont placés d'une manière quelconque, tandis que ceux des Égyptiens ont la tête tournée vers le nord.

Ces races primitives savaient exécuter quelques poteries ornées de serpents enroulés autour du vase. Dans une fouille de dix mètres de profondeur, on mit à jour des objets d'un travail curieux : pieds de tabourets en ivoire taillés en pieds d'hippopotames, petits lions de quelques centimètres adroitement sculptés, etc.

Notons en passant que la momie égyptienne exposée au musée Guimet de Paris, retrouvée par M. Gayet à Antinoé, provient de la prêtresse d'une déesse ayant une légende curieuse. Cette déesse, animée soudain d'une folie de destruction, causait ruines sur ruines, exterminait les humains par milliers ; les autres dieux

recherchaient en vain le moyen de la calmer, lorsque l'un d'eux eut l'idée de lui offrir un miroir ; dès lors la cruelle, mais jolie divinité passa tout son temps à s'admirer et laissa le monde en repos.

Le sol de l'Afrique est assez abondant en vestiges d'animaux de l'époque tertiaire et même en fossiles de l'époque quaternaire. Parmi les animaux fossiles de l'Afrique, il en est qui méritent une mention particulière. Ce sont les oiseaux dont les espèces se sont éteintes sous nos yeux, fait assez rare dans l'histoire animale.

Marco Polo, en visitant Madagascar, remarqua un oiseau énorme qui lui fit penser à l'animal fabuleux des légendes orientales ; c'était probablement l'épyornis, analogue à l'autruche, mais de plus grande taille. Le dinornis, presque semblable, vivait d'ailleurs à cette époque à la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne fut détruit par les indigènes qu'au dix-huitième siècle. En 1850, on a retrouvé les ossements d'un épyornis, qui lui firent attribuer par Geoffroy Saint-Hilaire une hauteur de plus de quatre mètres. On a trouvé aussi trois œufs de chacun quatre-vingt-cinq centimètres de circonférence.

En 1598, un équipage hollandais, jeté sur l'île Maurice par la tempête, vit dans cette île un autre brévipenne, le dronte, gros comme un canard, aux ailes si courtes qu'il ne pouvait s'en servir, au bec long et crochu. Comme sa chaïr était mauvaise, les marins qui abordèrent l'île postérieurement continuèrent de détruire ces drontes à coup de rames. Il reste de cette espèce une tête et une patte qu'on conserve précieusement aux muséums de Londres et d'Oxford.

Toutefois, M. Verschur dit avoir vu au musée de l'île Maurice un squelette entier, le seul existant du dronte. Notons aussi la curieuse et patiente reconsti-

tution de cet animal qu'on peut voir au musée d'Orléans.

Il existe des singes fossiles à Madagascar et leurs espèces sont aussi nombreuses que diverses.

La parenté de l'épyornis et du dinornis est un des arguments proposés par les géologues qui prétendent que Madagascar et la Nouvelle-Zélande faisaient autrefois partie d'un même continent, aujourd'hui submergé.

L'Afrique a été le théâtre de bouleversements géologiques dont il est possible de suivre l'histoire. C'est ainsi que les fossiles marins trouvés dans la région de la boucle du Niger indiquent qu'il existait peut-être là, autrefois, une étendue d'eau atteignant trois cents kilomètres de l'est à l'ouest.

D'après certains géologues, l'Afrique a été reliée autrefois à l'Europe par deux isthmes au moins qui découpaient la mer Méditerranée en trois grands lacs. L'Espagne a dû être reliée au Maroc par un isthme vers Gibraltar puisqu'on découvre dans cette presqu'île des ossements d'*Elephas africanus* analogues à ceux de l'Afrique. L'Italie en renferme aussi et devait être jointe à la Tunisie par la Sicile.

Comme nouvelle preuve de cette réunion, on fait remarquer que dans le dépôt de tuf quaternaire à Tlemcen, en Algérie, on trouve des plantes fossiles qui ne poussent plus aujourd'hui d'elles-mêmes dans cette contrée, mais qui ont toujours existé dans la Corse et dans la Grèce : le *Laurus nobilis*, l'*Alnus glutinosa* et le *Salix cinerea*.

C'est par ces isthmes que durent passer les populations, constructeurs de ces dolmens affectant la même forme aux rives extrêmes de la mer intérieure, et correspondant tous à la même époque où les transactions maritimes étaient presque impossibles. On discute sur le point de savoir si la migration a eu lieu d'Europe en

Afrique ou réciproquement. Quoi qu'il en soit, les anthropologistes s'accordent à dire qu'elle venait primitivement de l'Asie méridionale et aryenne.

De Crozals évalue à 6000 ans av. J.-C. l'époque de l'émigration qui peupla l'Afrique des races considérées aujourd'hui comme relativement autochtones.

Les races africaines. — L'étude des langues de l'Afrique, ainsi que les observations anatomiques des ethnographes, ont permis de distinguer en Afrique diverses races d'hommes, présentant parfois des divergences extrêmes.

Les variétés de races qui peuplent l'Afrique sont presque aussi nombreuses que les tribus de ce continent. Ces tribus se sont mélangées par les lentes infiltrations pacifiques, les émigrations en masse, les guerres, la traite des noirs, mais beaucoup de races sont restées presque pures, et il est fréquent de trouver dans un même pays plusieurs races superposées entièrement différentes et n'ayant aucune tendance à se combiner, par le fait que la race conquérante y jouit d'avantages politiques considérables sur la race autochtone.

Cependant on peut grouper ces variétés en quelques types principaux chez lesquels on retrouve les mêmes traits caractéristiques essentiels provenant de ce que chacune de ces grandes races a fait irruption dans le continent à une époque différente.

On peut distinguer principalement les types : hottentot, madégasse, cafre, guinéen, foulah, berbère, sémite, sans compter les colons européens actuels.

La race hottentote est placée hors cadre par de Préville qui en fait un type se rattachant à la race jaune. Cela expliquerait la différence de caractères des Hottentots et des Cafres, et par conséquent les rivalités fréquentes de ces deux peuples.

En tous cas, la race des Hottentots paraît une des plus anciennes races africaines, mais aussi des plus arriérées comme développement physique et intellectuel. Ces sauvages occupaient autrefois tout le sud de l'Afrique, jusqu'au 10e degré de latitude sud. Leurs cheveux noirs, longs, laineux, insérés obliquement par petites touffes, les rapprocheraient des Papous; leur front est étroit, leur capacité cranienne exiguë, leur crâne très dolichocéphale, leur nez épaté, leur menton très avancé, leurs lèvres retroussées, ce qui constitue un type anthropologique des moins privilégiés. L'angle facial le plus bas qu'on ait observé se trouve dans un crâne namaqua. Les Namaquas, les Korannas, les Boschimans aux fessiers énormes, et les Griquas qui sont fort métissés, sont les principales variétés qui restent de ces peuples autochtones refoulés de plus en plus vers le sud.

Les Cafres, à la haute et élégante stature, au cerveau volumineux, aux traits énergiques, sont probablement venus du Nord, des sources du Nil, et, par leur humeur batailleuse, auraient, d'après les linguistes, les explorateurs et les anthropologistes, refoulé les indigènes du centre, puis du sud de l'Afrique, pour former les tribus des Damaras, des Herréros, des Xosas, des Zoulous, des Betchouanas, des Basoutos et des Tébélés.

Au centre de l'Afrique se trouve le type guinéen, à la peau veloutée et brune, aux yeux noirs, au corps presque dépourvu de poils, au crâne dolichocéphale, aux sutures craniennes assez simples, aux arcades sourcilières peu saillantes, aux dents écartées, aux oreilles petites. D'après Pruner-Bey, cette race rappelle aussi la conformation simiesque par ses courbures du rachis moins prononcées que chez le blanc, son thorax plus cylindrique, ses épaules faibles, son sacrum plus droit,

sa clavicule plus allongée, son avant-bras plus long par rapport au bras lui-même. Ces derniers caractères sont d'ailleurs communs à tous les nègres. Parmi les nègres guinéens nous distinguons principalement les indigènes des pays suivants : Adamawa, Massina, Haoussa, Bornou, Baghuirmi, Darfour, Kordofan, Schillouk, Fungi, Changalas, Bar-el-Gazal (Nouairs, Baris, Pérès), Sénégal (Yolofs, Sérères, Mandingues), Sierra-Léone (Feloupes), Libéria (Kroumans), Côte de l'Or (Achantis, Accras, Fantis), Mahis, Dahomey, Nigeria, (Ibos, Nakos, Calebares, Bambaras), Gabon (Boulous, Bakalais, Mpomvees).

Les indigènes des îles Mascareignes (Madagascar et archipels voisins) offrent les caractères ethnologiques des Malais, de même que les plantes et les fossiles de ces îles ressemblent à ceux des îles malaises de l'Océanie, ce qui tend à établir soit que les îles africaines de l'océan Indien ont été peuplées par des migrations maritimes venues de l'Orient comme cela s'est produit pour certaines îles polynésiennes, soit que la Malaisie et Madagascar faisaient partie d'un même continent aujourd'hui submergé : la Lémurie de certains géologues.

Barth appelle l'attention sur un type de nègres de couleur rouge habitant le centre du continent, et dont la peau couleur d'acajou poli ou de cuivre sombre est caractéristique ; leur visage est ovale, le nez long, les dents verticales, la taille svelte, les lèvres fines, les traits menus, les extrémités grêles. Comme les Cafres, ils ont refoulé vers les côtes les populations autochtones, à une époque où la fuite, aisée chez des peuples n'ayant pas de constructions durables, était le seul moyen de se soustraire aux cruautés des envahisseurs. Ce type forme la race foulah du Sénégal et du Sou-

dan, encore appelée peul, fellani et fellatah ; on peut y joindre les tribus orientales des Barabas, des Sennaars, des Danakils, des Rongas, des Himiarites voisins de la mer Rouge, des Doors, des Krendjs, des Niamniams anthropophages.

Parmi leurs métis, car ils sont souvent mélangés, on rencontre les Toucouleurs qui habitent la haute vallée du Niger, les Pouls, les Torodes, les Sisilles.

Au-dessus de cette traînée rougeâtre, sur les rivages méditerranéens, vivent des peuples qui peuvent se réclamer d'une étroite parenté avec la race blanche.

Le type berbère, blanc dans l'enfance, de crâne allongé, de front déprimé au milieu, de nez busqué, habitait très anciennement le nord du continent. Il vit encore chez les Kabyles, les Tafikets, les Mzabites, les Schulas, les Guanches qui habitent les îles Canaries, les Touareg. Nous reviendrons sur leur origine.

Les Sémites les ont supplantés sur les côtes mêmes ; on les reconnaît aisément à leur œil en forme d'amande, à leur nez grossi vers le bout, à leur grande barbe noire. Les descendants des Égyptiens antiques, des Éthiopiens, des Juifs, des Phéniciens, des Arabes sont les représentants du rameau sémitique, le seul groupe ethnique commun à l'Afrique, à l'Europe et à l'Asie.

Quant au caractère moral général des nègres, il apparaît être celui de l'enfance. On pourrait ajouter qu'il est celui d'une enfance vicieuse, sauf quelques exceptions individuelles.

Aussi est-il à souhaiter que, dans toutes les contrées habitables et fertilisantes de l'Afrique, la race blanche arrive bientôt non seulement à l'hégémonie politique, mais à la prépondérance numérique.

Il n'y a guère à attendre de peuplades qui, comme les Boschimen, ne savent même pas parler, n'emploient

que quelques mots aidés de gestes et ne peuvent se comprendre dans l'obscurité. Haeckel ne leur reconnaît comme inférieurs que les Papouas de la Nouvelle-Guinée.

Il semble qu'on ne peut compter exclusivement que sur quelques espèces africaines privilégiées et surtout sur les colons européens, pour faire sortir l'Afrique de sa barbarie présente.

Cependant nous ne pouvons faire de cette question de fait une question de sentiment. Comment concevoir qu'un érudit comme Lenormand semble attribuer l'infériorité de la race nègre à la malédiction légendaire de Cham par son père : « Tu seras le serviteur de Sem et de Japhet, lui avait-il dit ; cette malédiction s'accomplit dans sa plénitude ». Le mot plénitude ne serait, alors, malheureusement, pas exagéré.

L'historien se contente de constater les faits et, comme on est en droit de lui en demander l'explication vraisemblable, il peut se retrancher derrière l'histoire elle-même : si nous étions assez documentés pour pouvoir constater tous les faits dans leur ordre chronologique, cet enchaînement serait la meilleure explication possible de l'origine lointaine de l'évolution et de l'état actuel des choses.

L'ÉGYPTE ANTIQUE

« L'obscure histoire était sur ses marches gravée. »

HUGO, *Les Pyramides.*

Antiquité de la civilisation égyptienne. — La basse vallée de l'antique Ægyptus fut la première contrée appelée à fonder une civilisation.

L'Afrique, depuis sa plus haute antiquité jusqu'à nos jours, n'a pour ainsi dire presque rien fait pour le progrès des idées ni des races, mais telle fut l'originalité de la civilisation primitive égyptienne que cette seule création suffit à établir une légère compensation à son inaction générale.

L'humanité doit beaucoup à ce peuple qui, à une époque où la terre entière était plongée dans la plus complète sauvagerie, parvint à sortir l'espèce humaine du règne animal et créa presque à lui seul un état social vraiment organisé, une morale d'une haute spiritualité, une science qu'envieraient encore certains peuples modernes, qui joignit à la gloire des armes le renom du peuple le mieux outillé pour les arts de la paix et qui prit encore le soin de nous laisser de son histoire des monuments impérissables.

Primitivement l'Égypte était peuplée d'une race

nègre lybienne. De nombreuses comparaisons ethnographiques, faites notamment par M. Wiedemann, il résulte que les cadavres retrouvés dans les stations archéologiques reproduisent deux types absolument différents, l'un antérieur lybien, l'autre postérieur analogue au type babylonien.

Certains égyptologues, remarquant la similitude des mœurs égyptiennes avec les mœurs arabes, éthiopiennes et indoues, en concluent que les Égyptiens sont venus d'Asie par l'isthme de Suez.

Dans tous les cas, au début, l'Égypte, nouvellement envahie, se composait de petites principautés indépendantes ayant chacune ses dieux et son clergé tout-puissant. Les divinités des villes qui devinrent prépondérantes supplantèrent les divinités de celles-ci, et arrivèrent, en quelque sorte, à les hiérarchiser.

Les premières dynasties. — La première dynastie des pharaons fut originaire de Thinis, près d'Abydos. Ménès, originaire de cette ville, détruisit la domination des prêtres, fonda la monarchie, construisit la ville de Memphis, qui fut consacrée au dieu Petah (d'où le nom grec d'Ægyptus, dont nous avons fait Égypte). Ménès est mort, croit-on, attaqué par un hippopotame. Ce fut le second roi, Tèti, qui, selon l'historien Manéthon, construisit les palais de Memphis, cela vers 4000 ou 4500 av. J.-C. On doit peut-être à cette première dynastie la construction du célèbre sphinx qui avoisine les pyramides ; elle compta huit pharaons et régna 263 ans. J. Ampère croit cependant que la figure du sphinx représente Thoutmès IV ; il remarqua qu'on voyait des traces d'une barbe de pierre, que le sphinx était peint en rouge, et qu'il était précédé d'un petit temple.

Nous n'entreprendrons pas de retracer l'histoire de

l'Égypte, si connue. Contentons-nous d'en rappeler les principales phases, selon les auteurs les plus appréciés.

On sait aujourd'hui, après d'innombrables recherches, que la IIe dynastie compta neuf pharaons, que la IVe et la Ve eurent pour origine Memphis, la VIe l'île d'Éléphantine, la VIIe et la VIIIe Memphis, la IXe et la Xe Héracléopolis. Ainsi se termina l'ancien empire qui eut une durée de plus de vingt-cinq siècles, tandis que le moyen empire (de la XIe à la XVIe) dura quinze siècles, et le nouvel empire (de la XVIIIe à la XXXIe) quinze siècles aussi.

Ce sont les pharaons de la IVe dynastie qui édifièrent les grandes pyramides, auxquelles, selon Hérodote, travaillèrent à la fois cent mille hommes et qui nécessitèrent vingt années d'efforts constants. Elles servaient de tombeaux aux despotes, qui, craignant que leur cadavre ne soit détruit par quelque révolution, se cachaient au fond de montagnes artificielles, aux couloirs intérieurs peu accessibles.

On a retrouvé d'ailleurs les sarcophages et les momies de ces rois, tout d'abord dans la pyramide de Menkera.

Au début cependant, les pharaons, bien que divinisés, n'étaient pas des rois ambitieux ; ils présidaient aux destinées d'un peuple paisible, agriculteur, artiste. Les peintures les plus anciennes ne reproduisent guère que des scènes agrestes de labourage, de pêche, de joutes. Ce n'est que plus tard, pour satisfaire le luxe naissant, qu'on s'attaquera aux Éthiopiens, possesseurs d'or, d'ivoire et d'ébène. Le pharaon fut toujours fort au-dessus de tous ses sujets, et son autorité fut très dure aux pauvres : prison, bastonnades, corvées, dîmes, tel fut le menu journalier du paysan égyptien.

Si le pharaon était le seul dieu fait homme, par contre les Égyptiens croyaient en une foule d'autres divinités et admettaient le dogme de l'immortalité de l'âme. L'âme du défunt comparaissait, selon eux, devant Osiris, qui, assisté de quarante-deux jurés, pesait dans une balance les bonnes et les mauvaises actions du mort, et le jugeait digne soit d'être anéanti après de longues souffrances, soit de se mêler aux dieux pour adorer en commun le Soleil éternel, source de toute lumière, de toute vérité, de toute vie.

Dans les anciens tombeaux de granit, admirablement conservés, reposaient les sarcophages ou cercueils de bois, ayant la forme du corps ; la tête du sarcophage était dessinée habilement ; le corps était couvert d'inscriptions en dessins ou en caractères coloriés, qui racontaient la vie du défunt. Ces caractères bizarres, les hiéroglyphes, étaient les premiers signes de l'écriture, que les Égyptiens ont donc eu le mérite d'inventer en prenant pour modèle l'écriture symbolique en usage dans l'Éthiopie.

Le cadavre était desséché, embaumé, enveloppé dans des bandelettes de toile. On plaçait à proximité les objets qui pouvaient lui servir : des graines, des ustensiles artistement exécutés. Dans les tombeaux datant de trois mille ans avant notre ère, on a retrouvé des objets en verre colorié, représentant des statuettes ou des scarabées, et qui montrent que ce sont les Égyptiens qui les premiers ont su fondre le verre. Les peintures murales montrent aussi qu'ils savaient le souffler.

Ils connaissaient la charrue, travaillaient le lin et la laine, buvaient la bière, cultivaient le maïs et le sorgho, possédaient de nombreux instruments de musique, enfin s'élevèrent à une civilisation vraiment extraordinaire pour l'époque, car elle a précédé même la civilisa-

tion chinoise, qui lui est si longtemps restée inférieure, et la civilisation hindoue.

Les pharaons de la Ve dynastie sont moins célèbres que ceux de la précédente. Papy-Mairy, qui appartient à la VIe, construisit le lac Mœris, immense réservoir des eaux du Nil. Puis l'Égypte subit une courte décadence, elle fut démembrée et ne recouvra son unité qu'avec la XIe dynastie, qui prit Thèbes pour capitale.

Sésourtasen Ier, qui appartient à la dynastie suivante, passe pour le fondateur du palais de Karnac qui sera agrandi prodigieusement par ses successeurs ; il affirma le prestige de ses armes à la fois sur le Haut-Nil et en Asie. Ce palais de Karnac, près de Thèbes, fut une des plus grandioses constructions que l'on puisse imaginer. Une salle, entre autres, contenait à elle seule cent trente-quatre colonnes de vingt mètres de hauteur, et les murs se revêtirent de peintures racontant les exploits guerriers des plus glorieux pharaons.

Malheureusement une nouvelle décadence fut fatale à l'Égypte. Les peuples pasteurs qui jalousaient sa richesse, profitèrent des désordres intérieurs pour envahir le pays, sous le règne de l'obscur Amontimaos. Ce fut un naufrage de la civilisation. Aucun monument ne fut élevé pendant cette triste période. Les Hycsos restèrent maîtres de la basse vallée du Nil de 2200 à 1800 av. J.-C. Toutefois, ils ne remontèrent pas le Nil plus haut que Memphis.

Thèbes resta en dehors de leurs attaques. Aussi Amosis, qui y régnait vers 1800, put-il organiser une révolte générale, assiéger victorieusement les Hycksos dans Avaris et fonder la XVIIe dynastie.

Conquête de la Nubie et de l'Éthiopie. — En poursuivant les peuples hycksos, les pharaons rencontrèrent, en Asie, des nations florissantes contre lesquelles

ils tournèrent l'esprit belliqueux que les guerres de l'indépendance avaient développé parmi les Égyptiens. Aménophis II, de la XVIIIe dynastie, s'avança jusqu'en vue de Ninive et revint triomphalement traînant les rois captifs jusqu'à Népata, dans la Haute-Égypte.

Aménophis III, constructeur du temple de Louksor, régna trente-sept ans. C'est lui qui édifia ce temple d'Ammon dont subsistèrent les deux statues colossales qui chantaient le matin, au soleil, phénomène explicable par l'échauffement brusque du grès.

Les Thoutmès subjuguèrent l'Asie occidentale. La victoire de Mageddo rendit Thoutmès III maître de la Syrie et des rives du Tigre.

Leurs successeurs ne surent pas gouverner avec une habileté suffisante et compromirent ces conquêtes déjà bien précaires. Ce fut Séti Ier qui raffermit la domination égyptienne sur les peuplades asiatiques, et rendit tributaires les Lybiens à l'ouest, les Nubiens au sud.

Son fils, le célèbre Sésostris, ou Ramsès II, porta plus loin encore ces conquêtes et plus haut le prestige du royaume d'Égypte, devenu, par ses exploits, un véritable et puissant empire.

Ramsès II vit se soulever contre lui tous les peuples soumis par ses prédécesseurs. Vainqueur à Kiti, de la coalition des Khétas, il montra dans ce combat une bravoure personnelle à toute épreuve, qui fut glorifiée dans le poème national du Pandaour.

Nous pouvons insister sur la campagne qu'il entreprit au cœur de l'Afrique pour acquérir les forêts nubiennes dont le bois servait à la construction de ses flottes et pour faire sentir aux Éthiopiens la puissance des armées égyptiennes.

Il envahit les pays du Haut-Nil, prenant l'or, l'ivoire, l'ébène, fondant sur la mer Rouge des ports de com-

merce jusqu'au cap Gardafui. Il s'embarqua sur cette mer et subjugua sans peine les îlots qui la parsèment. Les ports d'Adulis, de Bérénis, de Leucos, de Mosselynus datent de son règne.

Sésostris revint à Thèbes, ramenant des captifs nègres. Plusieurs furent immolés en l'honneur de sa victoire, comme l'avaient été les chefs assyriens du temps d'Aménophis II. Les Égyptiens, bien qu'un peu civilisés, se croyaient, au nom même de cette civilisation, le droit de regarder les autres races comme ennemies nées, inférieures et impures.

Il faut avouer d'ailleurs que, du temps de Sésostris, jamais nation n'avait encore atteint un tel degré de développement.

De nouveaux monuments, dont l'aspect imposant émeut encore le voyageur habitué aux merveilles de nos cités modernes, furent élevés par Ramsès II en l'honneur de ses victoires. Parmi eux on peut citer le Ramesséum où l'on voit une statue de ce pharaon atteignant dix-sept mètres de hauteur, près de celle d'Aménophis II, laquelle a encore deux mètres de plus. De longues allées ornées de sphinx, d'obélisques monolithes, de statues granitiques aux poses majestueuses, conduisaient à l'entrée de ces temples, où se pressait, les jours consacrés, une foule innombrable et recueillie.

Ramsès II unit à ses talents militaires celui d'être un habile administrateur : il régularisa la justice royale, la législation civile et commerciale, construisit une flotte sur la mer Rouge, et mourut après un règne de soixante-huit ans, vers 1300 av. J.-C.

Sous le règne de Ménephta Ier, successeur de Sésostris, Manéthon place la fuite des Hébreux. D'après cet historien égyptien, ceux-ci, réduits depuis longtemps en servitude, se révoltèrent sous la conduite

d'un grand prêtre, Osarsiph (Moïse), chassèrent Menephta vers l'Éthiopie, puis, battus à leur tour, quittèrent l'Égypte par l'isthme de Suez, et entrèrent en Asie où ils commencèrent à fonder un peuple indépendant.

Selon Renan, l'Égypte était trop affaiblie à cette époque pour que Ménephta ait pu songer à poursuivre les fugitifs et pour qu'ait eu lieu le désastre de la mer Rouge, qui ne fut sans doute qu'un épisode grossi ensuite par la légende.

La cause de l'émigration des Hébreux est dans la sujétion où les tenaient depuis longtemps les pharaons : Sésostris leur avait fait construire la ville de Ramsès dans le delta, et Ménephta I[er] prétendait les obliger à édifier une série de camps retranchés sur la frontière. De là cet exode qui eut alors peu de retentissement, mais qui marque l'avènement historique d'un peuple dont l'influence religieuse deviendra quelque mille ans plus tard si puissante.

Au moment de la sortie d'Égypte, lorsque Moïse ordonna de faire le dénombrement, il y avait plus de six cent mille Hébreux en état de porter les armes, c'est-à-dire âgés de plus de vingt ans.

Les dernières dynasties égyptiennes. — Après Ramsès XII, les grands prêtres s'emparèrent du pouvoir et la décadence commença.

L'Asie et l'Éthiopie se détachèrent de l'Égypte. La capitale fut transportée à Thanis, puis à Bubastis et à Saïs.

Sevech ou Sabaco, roi d'Éthiopie, profitant de cette décadence, envahit l'Égypte, prit le pharaon Bocchoris et le brûla vivant.

Le troisième pharaon de la dynastie éthiopienne fut Taraka, qui vainquit les Lybiens et guerroya contre l'empire assyrien devenu puissant.

Une rébellion générale chassa les rois éthiopiens.

Leurs noms furent martelés sur les monuments et l'Égypte retrouva sa tranquille prospérité.

A ce moment les Grecs commencèrent à s'établir sur les rivages de la Méditerranée, important non seulement les produits de leur commerce, mais les idées de leur civilisation naissante.

Par contre, une troupe d'Égyptiens, qu'Hérodote évalue à deux cent mille hommes, quitta l'Égypte pour aller s'établir en Éthiopie. C'étaient des soldats qu'on avait installés dans divers postes, notamment à Éléphantine, et qu'on avait laissés là plusieurs années en oubliant de relever la garnison. Mécontents, ils se réfugièrent dans le royaume d'Éthiopie dont Méroé était la capitale, refusèrent de revenir en Égypte malgré les sollicitations de leur souverain, et contribuèrent à civiliser quelque peu leur patrie d'adoption.

Néchao conquit la Syrie (609) que les Babyloniens lui ravirent cinq années plus tard. Il commença, sans l'achever, le canal du Nil à la mer Rouge (ou mer Érythrée), canal dont le tracé à travers les déserts coûta la vie à 120.000 hommes. Il lança des marins phéniciens dans le grand voyage de circumnavigation autour de l'Afrique, voyage qui dura trois ans. On attribue à ces navigateurs l'édification de monuments du Monomotapa, dont la forme rappelle les constructions tyriennes. Ils revinrent par le détroit de Gibraltar.

Psamétic II, son fils et successeur, mourut dans une expédition en Éthiopie (594).

A ce moment, le commerce de l'Égypte était si prospère qu'il excita la jalousie des empires asiatiques. Les despotes orientaux, s'apercevant que le trône d'Égypte devenait le théâtre d'intrigues de cour, résolurent de profiter de cette faiblesse administrative pour ajouter cette contrée à leur empire.

Conquête de l'Égypte par les Perses. — Parmi les ennemis des Égyptiens en Asie figuraient depuis peu les Perses contre lesquels l'Égypte avait soutenu le roi lydien Crésus. Aussi le roi de Perse Cambyse, qui possédait toute l'Asie orientale, tourna-t-il ses armes contre l'Afrique.

Cambyse parait à l'isthme de Suez avec une armée innombrable. Psaménite, roi d'Égypte, se porte au-devant de lui, jusqu'à la ville de Péluse, fortifiée depuis longtemps de crainte d'une nouvelle invasion d'Hycsos. Après un combat acharné, les Égyptiens s'enfuient (525 av. J.-C.)

Cambyse prend Memphis, fait tuer le roi et de nombreux Égyptiens, et se plaît à narguer la religion des vaincus. Il envoie en Éthiopie une armée dont nous raconterons la lamentable destinée. Il lance contre la Lybie, à l'ouest, cinquante mille guerriers dont on ne reçut plus de nouvelles ni d'un côté ni de l'autre et qui furent ensevelis sous les sables du désert.

Les habitants de la Cyrénaïque effrayés envoyèrent un tribut. Carthage elle-même aurait été assujettie si les Tyriens qui montaient la flotte perse n'avaient refusé de combattre leur colonie.

Darius, successeur de son père, se montra plus traitable, mais il envahit, comme nous le verrons, la Cyrénaïque.

Xerxès confia le gouvernement de l'Égypte à son frère Achéménès. En 460, Inaros, roi de Lybie, se souleva, et, avec l'aide des Égyptiens et des Athéniens, tua Achéménès, dont la mort fut vengée par l'arrivée d'une nouvelle armée perse qui prit Inaros et le mit en croix, tout en reconnaissant à son fils Tamiras la succession au trône de Lybie.

Cependant, profitant de la lutte des Perses contre les

Grecs qui ne devaient pas tarder à les vaincre, les Égyptiens s'affranchirent de plus en plus. Acoris forma avec son royaume d'Égypte une grande ligue défensive où il engloba les Arabes, les Tyriens, les Cypriens, les Lybiens ; il reçut dans ses États le philosophe grec Platon qui vint chercher auprès des prêtres de Memphis les vestiges de l'antique et subtile civilisation égyptienne (380). Bien d'autres savants grecs d'ailleurs avaient tenu à visiter cette terre attrayante, depuis le grand historien Hérodote jusqu'au philosophe Démocrite.

L'Égypte cependant connut encore de mauvais jours avec Artaxerxès III qui força le pharaon à se sauver en Éthiopie, renversa les remparts, pilla les temples, mangea le bœuf Apis et périt assassiné.

Un nouveau conquérant va venir s'implanter sur la vieille terre d'Égypte et y souffler un vent de jeunesse et de nouveauté.

Conquête de l'Égypte par les Grecs. — Alexandre le Grand, maître des royaumes grecs et déjà vainqueur des Perses, avant de s'enfoncer au cœur de l'Asie, voulut s'assurer de l'Égypte. Il y entra comme chez lui et y fonda, à l'embouchure occidentale du Nil, la grande ville d'Alexandrie qui devint, peu après, la cité à la fois la plus commerçante et la plus savante de l'univers ; il traça lui-même le plan de la ville et des rues, et voulut en faire ce qu'elle devint en effet : un centre éclectique, moitié grec et moitié égyptien (332). Respectueux des traditions locales, il sacrifia au bœuf Apis et visita l'oracle d'Ammon.

A la mort du brillant conquérant, son immense empire fut avidement disputé entre ses généraux. L'un de ses plus fidèles lieutenants, Ptolémée Ier Soter, reçut l'Égypte, la Cyrénaïque et la Lybie et fonda, en 328

avant l'ère chrétienne, une dynastie qui devait durer trois siècles et sous laquelle l'Égypte se maintint à un niveau raisonnable de civilisation ; car c'est le trait le plus caractéristique de l'histoire de cette nation que son degré de prospérité matérielle et morale s'est maintenu à peu près le même pendant tout le temps de l'histoire de l'humanité ; sous quelque époque qu'on l'étudie, dans son antiquité indépendante, conquise par les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Turcs, les Français ou les Anglais, elle sut toujours tenir, jusqu'à présent, son rang de première puissance intellectuelle du continent africain.

Nous résumerons très brièvement l'histoire de l'Égypte sous cette célèbre dynastie des Lagides.

Ptolémée Ier Soter fonda à Alexandrie le Musée, cet ensemble de bâtiments superbes où l'on vit accourir les plus grands savants du monde, et d'abord Démétrius de Phalère. Le Musée eut bientôt une bibliothèque de 700.000 volumes manuscrits, accumulés là à prix d'or. Peu après on vit à Alexandrie la première ménagerie d'animaux féroces. L'architecte Sostrate y éleva ce phare merveilleux qui éclairait à 40 kilomètres et, pour immortaliser son nom, il le grava sur une pierre qu'il recouvrit d'un ciment où se lisait celui de Ptolémée ; le temps en détruisant le ciment fit disparaître le nom du roi pour celui de l'architecte. Sous le règne de ce monarque l'Égypte possédait une armée de 200.000 hommes avec 40.000 chevaux, 2.000 chars, 300.000 armures de réserve, 300 éléphants, 2.000 vaisseaux et 1.500 galères. Jamais elle n'avait été si puissante.

Son frère, Ptolémée Philadelphe, monta sur le trône en 285. Il envoya de nombreuses missions explorer l'Éthiopie intérieure et fit de Bérénice sur la côte le point de départ des navires qui commerçaient avec

l'Asie. Il reconstruisit le canal du Nil à la mer Rouge.

Ptolémée III Évergète se lança dans de belliqueuses conquêtes en Asie, mais il s'amollit dans les plaisirs et ses successeurs ne montrèrent plus d'activité. Les guerres civiles ne tardèrent pas à reparaître.

L'hellénisme à Alexandrie. — Par contre, Alexandrie brille de toute sa splendeur, conservant précieusement les traditions du génie grec. Sous Évergète nous y voyons fleurir l'astronome Ératosthène de Cyrène, qui calcule les dimensions de la terre, s'occupe d'organiser la grande bibliothèque dont nous avons parlé, et continue les traditions de l'immortel Euclide, l'un des fondateurs de la géométrie, et de Diophante, créateur de l'algèbre. Plus tard, nous y verrons Théon, commentateur d'Euclide, Ménalaüs qui fut un précurseur de la science trigonométrique, le géomètre Pappus et bien d'autres calculateurs bien plus novateurs et plus instruits que les Arabes qui n'ont fait que les diluer sans rien inventer par eux-mêmes de remarquable.

Dans les sciences naturelles viendront, parmi les Alexandrins, Hypatia, physicienne fort érudite, qui fut la fille de Théon (quatrième siècle) et qui périt victime des chrétiens ; Ctésibius, père de Héron, qui inventa entre autres merveilles de singulières machines actionnées par la vapeur ; Zozime qui dès le troisième siècle pressentit l'existence du gaz oxygène.

On reste confondu d'étonnement en examinant le nombre de savants d'origine grecque, il est vrai, qui firent, à cette époque de prétendue décadence, leur séjour d'Alexandrie. Sans parler de ceux qui ne firent qu'y passer, comme Archimède qui y découvrit la vis sans fin, que dire de Sosigène, qui eut l'idée simple et ingénieuse de l'année bissextile, de l'astronome Ptolémée dont les ouvrages feront seuls autorité pendant plus de

dix siècles, du médecin Ammonius qui eut le premier l'idée de l'opération de la lithotritie ?

Nous ne parlerons point des philosophes et moralistes en tête desquels on peut placer Plotin, qui par leur école éclectique essayèrent de concilier les idées de Platon et d'Aristote et plus tard du paganisme avec le christianisme et qui achevèrent de faire d'Alexandrie une nouvelle Athènes.

Conquête de l'Égypte par les Romains. — Les divisions de l'Égypte sous les derniers Ptolémée ne pouvaient qu'encourager les Romains, alors dans toute l'ardeur de leurs conquêtes, à introduire en Égypte leur influence de plus en plus absorbante, puis leurs armées, devant lesquelles nul ne résistait.

Déjà Ptolémée IV Philopator montra son incapacité en refusant les secours promis par son père au roi de Sparte Cléomène qu'il finit par massacrer avec sa famille. Son successeur Ptolémée VI Épiphane offrit lâchement aux Romains, dont il craignait par avance les menaces, son secours contre son propre allié le roi de Syrie, secours qui fut d'ailleurs dédaigné.

Lorsque le général romain César arriva en Égypte, où il croyait poursuivre son rival Pompée, on lui offrit la tête de celui-ci que les Égyptiens avaient assassiné pour flatter le vainqueur. Puis, croyant pouvoir aisément vaincre la petite troupe de César, une armée dix fois plus forte vint l'assiéger dans Alexandrie. César se défendit jusqu'à l'arrivée des secours. Dans le combat, la Bibliothèque fut incendiée et les trésors qu'elle contenait disparurent.

César vainqueur plaça sur le trône des antiques pharaons la jeune reine Cléopâtre, renommée déjà pour son intelligence, pour sa beauté et pour ses goûts voluptueux (46). Lorsque Antoine, lieutenant de César,

arriva en Cilicie, il ordonna à la reine de venir lui rendre compte de sa politique ; c'est alors qu'eut lieu ce voyage sur une galère dorée, aux voiles de pourpre, aux rames argentées, où la reine, entourée de femmes figurant des nymphes, au son des flûtes, au milieu des parfums, séduisit le farouche tribun, et l'attira en Égypte d'où il ne voulut plus sortir.

Cependant Auguste, neveu de César, vogue vers Antoine dont il jalouse la puissance. Cléopâtre unit ses galères à celles de son nouvel allié, puis, au milieu de la bataille, elle s'enfuit épouvantée, bientôt suivie d'Antoine qui se donne la mort pour ne pas survivre à son déshonneur.

Cléopâtre essaye en vain de charmer Auguste. Craignant d'orner le triomphe du vainqueur et de marcher derrière son char chargée de chaînes, elle se donne la mort en se faisant mordre par un aspic, ou en se piquant avec une aiguille empoisonnée. Ses fils furent égorgés.

L'Égypte fut aussitôt réduite en province romaine (30 av. J.-C.). Cornélius Gallus fut son premier préfet.

La même année, Auguste accapare tous les pouvoirs de la république et inaugure l'empire romain.

L'Égypte se trouve ainsi mise en rapport plus intime avec le monde occidental et elle gagnera à la pacification forcée imposée par Rome comme elle a déjà bénéficié de la domination grecque.

Nous allons la voir s'adonner au christianisme, et, soudée à l'empire d'Orient, traverser sans encombre l'ère des invasions jusqu'au moment de la conquête arabe qui changera sa destinée.

D'ailleurs l'histoire d'Égypte semble liée davantage à celle de la race blanche qu'à celle de la race noire.

« L'Égypte, dit Vivien de Saint-Martin, par sa situation et sa race, semble appartenir à l'Asie occidentale. Par son rôle dans l'histoire de la civilisation, elle serait digne d'appartenir à l'Europe elle-même. »

LA CYRÉNAÏQUE

« J'entends mugir Apis,
Bêler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis. »

(A. Chénier, *Hermès*.)

Fondation de la Cyrénaïque. — La Cyrénaïque occupait l'emplacement actuel du nord-ouest de la Tripolitaine, le rivage de la grande Syrte. Ce territoire était un des plus fertiles de ceux qui avoisinaient la Méditerranée. A mi-distance de Carthage et de l'Égypte, à proximité de la Grèce et de la Sicile, il devait fatalement nourrir une population nombreuse et choisie.

Ce furent les Grecs qui réussirent à coloniser cette contrée et à s'y maintenir longtemps indépendants, souffrant à peine des invasions perses, grecques ou romaines.

On raconte que Ginos, roi de l'île grecque de Théra, étant allé consulter les prêtres de Delphes, ceux-ci lui conseillèrent de bâtir une ville en Lybie. Grinos revint dans son île sans se préoccuper de cette affaire, mais la sécheresse désola son État pendant sept années de suite. Le roi partit pour Delphes consulter un nouvel oracle; la Pythie lui répondit que ce malheur était causé par sa désobéissance aux ordres du dieu.

Le roi désigna un de ses sujets, Battus, à qui il confia

deux vaisseaux. Battus aborda en Cyrénaïque, soumit les barbares qui l'occupaient, et éleva la ville de Cyrène (632 av. J.-C.). Bientôt quatre autres villes peuplées d'Hellènes vinrent s'ajouter à la nouvelle colonie : Apollonie qui servit de port à Cyrène, Barcé, Tanchira et Hespéris.

A la mort de Battus, son fils Arcésilas lui succéda et se fit fort aimer pour sa sagesse. Son fils Battus II prit à son tour les rênes du gouvernement et donna au peuple des lois démocratiques.

Son successeur, Arcésilas II, occasionna des troubles graves en voulant abroger ces lois et il périt assassiné.

Sous Battus III, il vint de Grèce un grand nombre d'immigrants, encouragés par les oracles de Delphes, si bien que Cyrène apparut tout à coup comme l'une des villes les plus considérables du rivage méditerranéen ; son activité commerciale, la fertilité de son sol en firent une des plus prospères des colonies grecques.

La dynastie des Battiates régna deux cents ans sur une contrée des plus favorisées.

Les Égyptiens étant venus dans l'intention de soumettre la contrée furent battus à Irasa et ne revinrent dans leur pays qu'en très petit nombre.

Conquête de la Cyrénaïque par les Perses. — Le pharaon d'Égypte Amasis voulut poursuivre de bonnes relations avec les Grecs de la Cyrénaïque comme envers tous les étrangers. Il épousa Laodice, fille d'un des princes du pays ; il envoya à Cyrène son portrait avec une statue dorée de Minerve.

Sous Psamménite, fils et successeur de ce roi, les Perses, conduits par Cambyse, firent irruption en Égypte et conquirent cette contrée. Cambyse menaçant de pousser ses conquêtes vers l'Occident, les Cyré-

néens et les Barcéens se hâtèrent de lui envoyer un tribut.

Des troubles intérieurs amenèrent peu après les envahisseurs dans le pays. Le roi de Barcé, Arcésilas II, à la suite de guerres civiles, ayant été obligé de prendre la fuite, puis à son retour dans Barcé ayant été assassiné, sa mère alla aussitôt en Égypte implorer la vengeance des Perses. Une armée perse vint assiéger Barcé, la prendre, et la mère du roi put accomplir sa vengeance ; elle fit clouer en croix autour de la ville les meurtriers de son fils ; les autres habitants furent réduits en esclavage et conduits dans la Bactriane. Puis la domination perse perdit de son influence.

Cyrène sous les Lagides et les Romains. — Lorsque Alexandre de Macédoine conquit l'Égypte, il s'avança en Lybie jusqu'au temple d'Ammon, pour recevoir la consécration de ses conquêtes ; le prêtre d'Ammon le salua du titre de fils de Jupiter.

Cyrène, craignant de voir s'approcher de ses murs l'armée du conquérant, se hâta de se soumettre. La Cyrénaïque entra donc dans l'empire grec comme elle était entrée dans l'empire perse, et son éloignement de toute contrée populeuse, à l'ouest comme à l'est, la préservait des invasions toujours cruelles et ruineuses (331 av. J.-C.).

Les Ptolémées comptèrent donc la Cyrénaïque dans leur royaume. Cyrène, pendant la belle période de l'école d'Alexandrie, donna le jour à plusieurs hommes célèbres parmi lesquels Ératosthène, qui mesura la longueur du méridien, Callimaque, renommé pour ses poésies élégiaques.

Le philosophe Aristippe, chef de l'école cyrénaïque, affectait des opinions sensualistes fort avancées ; on cite de lui, aussi, quelques bons mots ; on le blâmait de

s'être jeté aux pieds d'un tyran pour obtenir la grâce d'un de ses amis : « Est-ce ma faute, répondit-il, s'il a les oreilles aux pieds. » Une autre fois que celui-ci (Denys de Syracuse) lui offrait le dernier rang à table : « Vous voulez honorer cette place », lui dit-il. Bien que sa philosophie soit en avance sur celle de ses contemporains, sa vie lascive et dégradée ne peut guère commander l'admiration.

Théodore, autre Cyrénaïque, se rit de toutes les superstitions de son temps, mais sa morale pratique est avilissante. Hégésias n'est plus qu'un débauché. Annicéris, le dernier philosophe de cette école, essaye en vain de la régénérer par une pratique plus austère de la vertu : elle se fond bientôt avec l'épicurisme.

Le commerce maritime des Cyréniens fut considérable, secondé par la richesse proverbiale du pays, pendant toute l'antiquité.

Cependant les guerres civiles qui désolèrent ce pays, les incursions des Égyptiens faisaient craindre que ceux-ci s'en rendissent les maîtres. Aussi le roi indigène Apion, se trouvant sans enfants, aima mieux léguer la contrée aux Romains (96).

Ceux-ci, ayant assez à faire ailleurs et ne pouvant s'enfoncer dans les terres, laissèrent aux villes de la Cyrénaïque le plus de liberté possible, même contre leur vœu.

La Cyrénaïque fit partie de la préfecture d'Orient et de la vicairie de Lybie supérieure.

L'empereur romain Septime Sévère, originaire de Tripoli, repoussa de cette ville les barbares de l'intérieur qui l'inquiétaient.

Lors du partage de l'empire romain par Théodose, la Cyrénaïque sera rattachée, avec l'Égypte, à l'empire d'Orient, tandis que Tripoli sera rattachée avec l'Afrique de l'ouest à l'empire d'Occident.

Pour plus de simplicité, voyons ici, par anticipation, ce que deviendra, dans la suite des siècles, la Cyrénaïque.

La Tripolitaine musulmane. — Nous verrons plus tard que cette contrée, appelée pays de Barcah ou Tripolitaine, sera conquise par les Arabes (670). Amrou prendra Tripoli en faisant entrer ses soldats dans la ville à marée basse, par l'espace laissé libre entre la mer et les remparts. Ajoutons que les Aglabites, les Zéreites, les Fatimites y régneront successivement et que les villes du Barcah conserveront leur richesse grâce à la fertilité du sol qui permettra un grand commerce d'exportation vers l'Égypte.

Charles-Quint se rendra maître de la Tripolitaine qui restera de 1510 à 1530 sous la domination espagnole, pour revenir aux chevaliers de Malte.

Les Turcs s'en emparèrent avec Dragut, mais les pachas qui y furent institués se rendirent presque indépendants.

En 1714, Ahmet-Bey fonda la dynastie indépendante des Karamanli; ses descendants se rendirent impopulaires, si bien que la population réclama elle-même l'hégémonie de la Turquie (1793). Yousef-Pacha ressaisit le pouvoir et continua la dynastie des Karamanlis, mais il abdiqua en 1830. Dans les années qui suivirent cette abdication, les incursions des nomades, les scènes de pillage et de désordre impressionnèrent tellement les habitants qu'ils réclamèrent de nouveau le protectorat de la Turquie. En 1835, Sidi-Youssouf se déclara vassal du sultan de Constantinople.

Les Turcs eurent à soumettre la province du Fezzan, qui s'enfonce jusqu'au cœur du Sahara et dont la Tripolitaine s'était emparée dès le seizième siècle, mais qui avait profité des désordres pour s'affranchir en 1831.

Le Fezzan fut soumis après l'écrasement à El-Baghla de Abd-el-Dehlich (1842) et la défaite à Rouma (1840) de Yffren, qui est encore actuellement, d'après M. de Mathieusieulz, le héros populaire dont les épopées et les complaintes chantent les exploits.

Les Turcs, craignant quelque rébellion dans ce territoire, dernier vestige de leurs possessions africaines, ne se mêlèrent que peu aux rivalités des tribus qui composent ce pays. Appréhendant aussi l'intrusion étrangère ils opposèrent à toute initiative locale ou à toute entreprise des peuples voisins la politique d'obstruction systématique destinée à rebuter les meilleures volontés. Les demandes italiennes de concessions de pêcheries, ou de terrains furent rejetées, des missionnaires massacrés. Certains Italiens invitèrent, par la parole ou par des brochures, leurs compatriotes à s'installer pacifiquement et progressivement sur les côtes de la Cyrénaïque. Ne renonçant pas aisément au désir fort naturel en la circonstance, d'étendre leur influence, les Italiens envoyèrent en Tripolitaine une mission archéologique de M. Halbher, de l'Université de Rome, qui découvrit de belles ruines romaines entre Benghasi et Bomba, et une mission minéralogique, qui signala en Lybie des gisements de phosphate, de marbre, de fer, de soufre et de charbon.

Les ordres religieux constituaient aussi une source de tracas pour la Turquie, qui craignait visiblement l'influence des Senoussya, toute-puissante sur les peuplades de l'intérieur.

Lors de l'occupation de la Tunisie par la France, la frontière entre la Tunisie et la Tripolitaine ne fut pas fixée avec précision ; il en résulta divers incidents, soit avec les soldats turcs, soit avec les Touareg toujours à l'affût d'une caravane à piller. Après une reconnais-

sance du capitaine Bussy d'El-Oued à Rhadamès, une mission française fut envoyée, en 1910, pour délimiter nettement les deux territoires, d'accord avec l'autorité turque.

Le commerce de la Tripolitaine avec l'intérieur reprit à ce moment avec plus d'activité, et connut les jours heureux d'autrefois. En effet, vers 1860, El-Hadj-Mohammed-Naçouf, commerçant de Tripoli, était revenu de l'intérieur avec une grosse cargaison de plumes d'autruches ; comme la mode était en ce moment en Europe de ces ornements, il écoula ses produits à un taux fort élevé, allant jusqu'à 125 francs la livre de petites plumes noires. Il s'enrichit rapidement et eut aussitôt des imitateurs, mais les nègres de Zinder, pays d'où provenaient les plumes, abusèrent de la situation, par des falsifications, notamment en coulant du plomb dans le conduit intérieur des pennes. Lorsqu'on s'aperçut de la fraude, plusieurs caravanes furent ruinées, et le commerce décrut et tomba. Il se releva plus actif que jamais lorsque les Français s'établirent dans toutes les régions sahariennes et soudanaises, parvenant enfin à empêcher les Touareg de la région de piller les caravanes. On vit même ceux-ci se charger du transport des marchandises, plumes et peaux notamment, et, trouvant à ce travail un bénéfice suffisant, abandonner leurs habitudes de piraterie.

L'idée vint aussitôt de tenter l'élevage de l'autruche plus près des rivages méditerranéens, ce qui fut fait en 1910 au sud de la régence de Tunisie, à Kebeli-Baznia.

Conquête de la Tripolitaine par l'Italie. — En 1912 la France fut amenée à prendre possession du Maroc. L'Allemagne, qui convoitait cette contrée, obtint, en compensation, un territoire qui agrandit sa

colonie du Caméroun. La presse italienne mena dès lors une campagne très vive contre le gouvernement, comparant son inaction avec l'activité des peuples voisins. Ainsi la péninsule se trouva-t-elle entraînée à une action symétrique en Tripolitaine. D'ailleurs cette ingérence était justifiée jusqu'à un certain point par le fait des vexations endurées par les commerçants italiens de la part des Turcs et par l'importance du commerce maritime italien, qui tenait de beaucoup le premier rang dans les ports de la côte.

En 1911 une flotte italienne arrive à Tripoli, s'empare rapidement de la ville et débarque un corps d'occupation bientôt porté à 40.000 hommes, sous les ordres du général Caneva. Derna est pris peu après, et, après un combat meurtrier, Benghasi.

Des combats plus sérieux sont alors engagés par les 10.000 Turcs tenant garnison, aidés de 30.000 Arabes venus en partie de l'intérieur. On vit pour la première fois des aéroplanes italiens faire des reconnaissances et jeter des bombes dans les tranchées ennemies. L'attaque de l'oasis d'Aïn-Zara fut assez mouvementée.

Le mois suivant, le roi d'Italie établissait que la Tripolitaine et la Cyrénaïque étaient placées sous la souveraineté pleine et entière de l'Italie.

Pendant que les opérations se poursuivaient lentement à l'intérieur contre Enver-Bey, la flotte italienne tenait la mer pour empêcher tout envoi de renfort ou de munitions venant par ce côté de la Turquie ; elle bombarda les forts des Dardanelles, ce qui conduisit la Turquie à fermer ce détroit, qu'elle ne rouvrit que sur les réclamations des puissances neutres. Elle occupa Rhodes après un combat opiniâtre, et, plus aisément, diverses îles de l'Archipel.

Un accord italo-turc de Lausanne, en 1912, reconnut

la suzeraineté de l'Italie sur la Tripolitaine et les possessions turques attenantes, qui furent annexées à l'Italie.

L'année suivante le capitaine Pavoni occupa Rhadamès. Enfin le colonel Miani, après plusieurs combats, arriva à Mourzouk, en plein Fezzan, où la population indigène l'accueillit avec enthousiasme (1914).

La campagne de Tripolitaine avait coûté à l'Italie plus de 957 millions de francs.

CARTHAGE

« L'épée fume encore dans ses mains ensanglantées. »

(VIRGILE, *Énéide*.)

Anciens habitants de l'Afrique sauvage. — Au cinquième siècle av. J.-C., en Afrique, l'Égypte seule et quelques comptoirs de la Cyrénaïque étaient organisés. Le reste était dénommé sous le nom général de Lybie au nord et d'Éthiopie plus au sud.

Les Adyrmachides s'étendaient de l'Égypte à la Cyrénaïque, avec des mœurs intermédiaires entre celles de l'Égypte et de la Lybie.

De l'autre côté de la Cyrénaïque, sur les rivages de la grande Syrte, s'étend, dit Hérodote, le peuple nombreux des Nasamons qui élèvent les troupeaux sur le bord de la mer, et qui, en été, font la récolte des dattes ; ils réduisent les sauterelles en poudre après les avoir fait sécher au soleil et mélangent cette poudre avec leur lait. Les Nasamons font des serments en étendant la main sur le tombeau des hommes vertueux. Ils ont foi aux rêves.

Leurs voisins de l'Ouest, les Lotophages, ne se nourrissent guère que des fruits du lotus, dont ils font aussi un liquide fermenté. Ulysse faillit s'attarder, si

l'on en croit la légende, aux douceurs de ce pays.

Plus au sud vivent les Garamantes qui fuient le commerce des autres hommes et ne possèdent aucune arme ; leur contrée est remplie de bêtes féroces.

Plus loin s'étend le pays des lacs salés. Au delà se rencontrent des oasis, des bois, des villages ; les Gyzantes ne sont pas nomades ; ils vont à la guerre sur des chars à quatre chevaux conduits par leurs femmes ; ils mangent beaucoup de miel, et aussi des singes qui sont communs dans leur région ; ils ont coutume de se peindre le corps avec du vermillon.

Plus à l'ouest encore, dans les vallées fertiles de l'Atlas occidental, le peuple est cultivateur et sédentaire. Sur les côtes de l'Atlantique les peuplades font du commerce avec les Carthaginois ; ceux-ci pour les appeler allument du feu sur leurs navires : les indigènes, voyant la fumée, apportent sur le rivage une certaine quantité d'or pour payer les marchandises qu'ils y voient déposées.

Ajoutons que c'est sur cette côte atlantique, entre Larache et El-Kasar actuels, que les légendes anciennes plaçaient le jardin des Hespérides, aux fruits d'or, gardé par un dragon. M. Robert de Caix croit que les anciens personnifiaient par ce dragon la barre qui interdit en hiver l'approche de l'embouchure du Loukos.

Premières migrations historiques. — D'après Salluste, des invasions vinrent de l'Orient et la région de l'Atlas se trouva peu à peu dominée par les Numides, qu'il faisait descendre des Gétules autochtones et des Perses, tandis que les Mauritaniens provenaient des Mèdes mélangés avec les Lybiens. L'historien romain se réfère à des livres puniques écrits par le roi Hiempsal dont nous parlerons.

Bientôt des Grecs vinrent fonder de florissantes

colonies dans la Cyrénaïque, et leurs coutumes furent quelque peu imitées par les indigènes. Puis les Phéniciens, aux mœurs uniquement mercantiles, s'établirent plus à l'ouest et les côtes occidentales de l'Afrique du Nord furent dès lors appelées à jouer un grand rôle dans l'histoire.

Voyage d'Hannon et périples. — Les côtes de l'Afrique furent explorées en partie par d'aventureux navigateurs dès la plus haute antiquité. Les pharaons égyptiens, et Néchao entre autres, avaient déjà tenté ce voyage. Ératosthène put, dès le troisième siècle, compiler les relations de nombreux explorateurs.

Hérodote avait remonté le Nil jusqu'à Éléphantine (448 av. J.-C.).

Les Phéniciens abordèrent aux Canaries et les Carthaginois, avec Hannon, poussèrent plus au sud encore leurs investigations.

Ajoutons à ce propos que, plus tard, quand l'Afrique septentrionale sera devenue la proie des Romains, l'historien Polybe la côtoiera sur la côte occidentale, que Salluste étudiera sur place les traditions sur l'origine des indigènes, que le général Cornélius Balbus (né à Gadès) entrera assez loin dans l'intérieur des terres pour soumettre la Cyrénaïque, que Pétronius, préfet d'Égypte alla, sous Auguste, ravager Méroé ou Napata, l'ancienne capitale de l'Éthiopie, que des soldats romains envoyés par Néron remontèrent le cours du Haut-Nil et qu'enfin Septimius Flaccus, venant de l'Éthiopie, visita en 86 l'oasis d'Agadès.

La plus connue de ces explorations, alors si difficiles, fut celle du Carthaginois Hannon, qui partit avec une flotte d'une soixantaine de navires et alla jusqu'au Sierra-Leone (570 av. J.-C.). Il ne fit donc pas le périple complet du continent.

Il franchit le détroit de Gibraltar, puis, deux jours après, fonda sur la côte la ville de Thymatérion, et d'autres cités qui s'échelonnèrent de manière à former des comptoirs commerciaux pour Carthage. Les voyageurs aperçurent des rivières remplies d'hippopotames et de crocodiles, bordées de sauvages qui les reçurent à coups de pierres. Plus au sud, ils entendirent une foule hostile pousser des clameurs auxquelles se mêlaient « le son des fifres, des tambours, des cymbales ». Près du tropique, Hannon aperçut des gorilles, en captura trois qu'il prenait pour des hommes velus, mais qu'il fut obligé de tuer tant ils se montraient farouches. Faute de vivres, l'expédition revint sur ses pas et Hannon laissa le récit de ses voyages en langue punique, récit qui a été traduit en grec, puis dans les diverses langues modernes.

Ainsi Hannon et Hérodote nous ont laissé les plus anciennes descriptions du continent noir qu'avait avant eux contourné l'expédition phénicienne de Néchao. Les anciens se figuraient que l'Afrique ne dépassait pas le tropique, le fleuve Océan l'entourant au sud. Leur imagination se la représentait comme peuplée de monstres effrayants, de singes sans tête ayant les yeux sur la poitrine, de chevaux élancés armés d'une longue corne. Plus tard enfin, Eudoxus de Cyzique (146 av. J.-C.) effectua à peu près le même trajet d'Hannon, mais son récit est rempli de fictions qui lui ôtent tout caractère scientifique.

Revenons maintenant aux colonies phéniciennes qui vinrent peupler les côtes méditerranéennes de l'Afrique et y fonder un vaste empire.

Extension de la république de Carthage. — Les Phéniciens, ce petit peuple marchand situé sur les rivages de la Méditerranée, au nord de la Palestine, avaient

fondé des colonies nombreuses et prospères sur toutes les rives de la grande mer intérieure. Au nord de l'Afrique particulièrement, ils fondèrent d'abord, à l'emplacement actuel de la Tunisie, la ville d'Utique qui deviendra si prospère, Carthage qui sera la capitale d'une puissante république, Adrumète, Tysdrus, Leptis, qui leur servaient d'entrepôts et qui acquirent une autonomie de plus en plus grande.

Carthage, fondée vers l'an 900 avant notre ère, eut de pénibles commencements ; elle s'affranchit avec peine du tribut qu'il lui avait fallu payer aux sauvages de ces régions. Avec la force lui vint l'ambition. Elle étend son domaine chez les Lotophages et les Nasamons qui lui servent d'intermédiaires pour le commerce avec l'intérieur du continent noir. Puis Malchus s'empare d'une partie de la Sicile ; une portion de la Sardaigne est occupée et un traité est signé en 510 avec la puissante république romaine pour le partage de la mer.

Magon, aussi entreprenant comme politicien que comme guerrier, était pour beaucoup dans ces conquêtes. Lui et ses descendants surent prendre une telle influence que cette famille des Barca fut véritablement la maîtresse de Carthage.

La richesse des citoyens était, dans cette cité toute commerciale, la seule chose qui permettait d'acquérir de hautes fonctions publiques. Le pouvoir était exercé par des magistrats suprêmes nommés suffètes, des généraux, un sénat et des assemblées populaires.

Carthage se montrait très dure pour les peuples conquis, les écrasant d'impôts, leur ordonnant l'achat ou la vente, si bien qu'elle s'en faisait des ennemis tout prêts à la trahir. Son culte de Baal était ensanglanté de sacrifices humains continuels ; on brûlait par milliers les prisonniers et les enfants dans l'énorme statue de

bronze du dieu Moloch. Nulle superstition ne fut si cruelle, relativement à l'état de civilisation de ce peuple.

La Sardaigne fut témoin des exploits d'Asdrubal, la Sicile de ceux d'Amilcar, son frère, et de Himilcon, fils de ce dernier.

Hannon se proposa alors d'asservir Carthage, sa patrie, en empoisonnant tous les sénateurs dans un festin : le complot fut découvert et le traître périt dans les supplices.

Les guerres puniques. — Les deux États qui, à eux seuls, possédaient le monde occidental : la république romaine au nord et la république carthaginoise au sud, se trouvèrent aux prises en Sicile. Toutes deux, également ambitieuses de conquérir le monde, entrèrent dans une lutte qui ne devait se terminer que par l'écrasement d'une des deux nations.

Carthage s'appuyait sur sa marine, sur ses richesses, sur ses nombreux, mais indisciplinés, mercenaires. Rome était encore animée de cette vertu patriotique qui l'avait rendue maîtresse de l'Italie, et, tandis que, les mercenaires épuisés, Carthage ne pouvait reprendre la lutte, Rome au contraire trouvait un réservoir inépuisable dans sa propre population.

En tout cas, on voyait aux prises la civilisation matérielle avec la civilisation morale, l'esprit de coterie avec l'esprit de patriotisme. Ainsi, dit Montesquieu, pendant qu'à Rome la guerre réunissait tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage.

Rome n'avait pas de vaisseaux : une galère échouée sur les côtes lui permit de construire en soixante jours 120 bâtiments semblables. Les Romains, vainqueurs sur mer à Myles (260) et à Egates (241), se virent céder la Sicile par un traité qui termina cette première guerre punique (264-241).

Profitant des revers de Carthage, les mercenaires qu'elle entretenait et qui ne recevaient plus leur solde se soulèvent, entraînant l'Afrique entière dans leur révolte, et s'amassent menaçants sous les murs de la ville.

Dans ce péril extrême, Amilcar use des grands moyens ; il fait alliance avec le roi de Numidie Narravas qui lui amène sa cavalerie. 40.000 mercenaires sont cernés dans le défilé de la Hache et exterminés jusqu'au dernier.

Cette révolte avait coûté aux Carthaginois la Sardaigne où les Romains s'étaient tranquillement installés. Pour compenser cette perte, Amilcar conquit les côtes de l'Afrique (Numidie et Mauritanie) jusqu'à l'Océan ; il passa en Espagne et, tant par la force que par la ruse, il s'en rendit maître jusqu'à l'Èbre.

Amilcar avait emmené en Espagne son fils Annibal, âgé de neuf ans, après lui avoir demandé s'il se sentait vraiment désireux de prendre part aux combats. L'enfant ayant accepté, Amilcar lui fit alors jurer solennellement de ne jamais être l'ami des Romains, serment qu'Annibal tint jusqu'à la mort.

Peu après la mort de son père, Annibal, âgé de vingt-cinq ans, d'une bravoure étonnante, rusé, audacieux, est nommé chef de l'armée.

Il se met à la tête d'une troupe evaluée à moins de 15.000 hommes, armée qui se grossit en route, au point d'atteindre 60.000 guerriers en traversant la Gaule. Il perd la moitié de ses troupes en passant les Alpes, que Cornélius Nepos affirme, à tort, n'avoir été, auparavant, jamais traversées par un corps d'armée. Avec une horde affamée et déguenillée, il marche sur Rome.

Vainqueur à la Trébie, au Tessin, il voit son effectif

se grossir du double de Gaulois. Il écrase les Romains au lac Trasimène (217), puis à Cannes, leur tuant en un seul jour 70.000 hommes (216). Il paraît aux portes mêmes de Rome, occasionnant dans la ville un tumulte indescriptible.

Cependant, épuisé par ces combats, il fait demander un secours à Carthage pour réparer ses forces. Hannon, jaloux de ses succès, persuade au Sénat de n'en rien faire : vaincu, il ne mérite aucun secours ; vainqueur, il n'en a pas besoin.

Les Romains tentent une heureuse diversion. Ils envoient en Afrique le jeune Publius Scipion, qui menace Carthage avec 30.000 soldats aguerris, auxquels viennent se joindre les troupes du roi numide Masinissa.

Annibal accourt défendre sa patrie, massacrant stupidement les milliers de prisonniers qu'il ne peut ramener. Un choc définitif a lieu à Zama (202). Carthage vaincue dut payer tribut et brûler ses vaisseaux. Tels furent les résultats de cette seconde guerre punique (219-201), dont les malheurs furent dépassés dans la suivante.

Annibal, après Zama, atteignit en deux jours Adrumète où il rallia les débris de l'armée. Les Carthaginois l'accueillirent ensuite favorablement et lui confièrent de nouveaux emplois.

Apprenant l'arrivée de deux ambassadeurs romains qui venaient demander au Sénat de Rome qu'on le leur livrât, il s'enfuit à la cour du roi de Bithynie et s'empoisonna pour ne pas devenir la proie de ses ennemis (183).

Masinissa, fort de l'appui de Rome, ne se fait pas faute, pendant ce temps, d'empiéter sur le territoire de la république carthaginoise et même de se mêler de

son gouvernement. Les Carthaginois lui résistent, et les Romains, saisissant ce prétexte, envoient une nouvelle armée contre eux. Les Carthaginois implorent alors de nouveau la paix; on leur demande trois cents otages parmi les notabilités, ils les donnent. On leur réclame leurs armes; ils les apportent. Les croyant devenus inoffensifs, les Romains veulent les obliger à quitter leur ville.

Une rage indescriptible s'empare des vaincus; on forge de nouvelles armes, on repousse deux assauts, on construit avec les charpentes des maisons une flotte que l'on met à flot devant l'ennemi, on défend les rues pied à pied, et lorsque les derniers défenseurs sont acculés dans la citadelle, ils y mettent eux-mêmes le feu pour ne pas avoir la honte de se rendre.

Scipion Émilien lui-même pleurait sur la destinée d'une cité autrefois la plus riche du monde et qu'il lui fallut détruire entièrement. Depuis cette troisième guerre (169-146), Carthage resta près d'un siècle sans se relever de ses ruines. Son empire fut réduit en province romaine.

Une cité peuplée à cette époque de 700.000 habitants disparut tout entière sous les flammes. L'emplacement de Carthage ayant été voué aux dieux infernaux, une petite colonie romaine qui avait voulu s'y établir en 122 fut supprimée et chassée l'année suivante.

Jugurtha en Numidie. — Masinissa, admirant la civilisation romaine qui commençait à poindre, fit tous ses efforts, malgré son âge avancé, pour rendre les Numides sédentaires, les adonner à l'agriculture, leur faire élever des villes paisibles. Il mourut après soixante années d'alliance fidèle avec les Romains.

Son fils et successeur Micipsa continua son œuvre; il éleva avec soin ses deux enfants, Hiempsal et Ader-

bal conjointement avec son neveu Jugurtha (fils de Manastabal, frère de Micipsa). Jugurtha acquit bientôt un renom de bravoure ; nul cavalier n'attaquait comme lui le lion dans les chasses de l'Atlas ; nul dans les expéditions guerrières ne montrait plus de témérité. Le roi crut bien faire, pour éviter d'en faire le rival de ses fils, de lui léguer à sa mort le tiers de son royaume.

Dès la mort du roi, Jugurtha fait égorger Hiempsal ; il bat Aderbal, le fait prisonnier et le fait périr.

Le sénat romain envoie une nouvelle armée pour venger Aderbal contre Jugurtha, lequel corrompt le général par son argent. Le sénat indigné appelle le roi à Rome. Jugurtha s'y rend tranquillement ; il corrompt un tribun qui devait l'accuser, fait tuer dans la ville un compétiteur à son trône et revient dans sa capitale de Cirta, la future Constantine.

Metellus, enfin, arrive en Numidie, bat Jugurtha près du Muthul (109) et prend Cirta.

Jugurtha s'enfonce dans les déserts du Sud. Il s'allie avec les nomades, puis avec son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, et marche sur Cirta.

Marius prend alors le commandement de l'armée romaine et commence une campagne qui fut le début de sa gloire militaire. Il repousse les Africains, près de Cirta, il avance vers la Mauritanie, s'emparant en route d'une forteresse qui contenait les trésors du roi et où vint le rejoindre Sylla, son questeur.

Bocchus, désespéré, s'entendit avec Sylla, appela Jugurtha à une conférence, le chargea de liens et le remit à Sylla, qui lui fit traverser enchaîné tout son ancien royaume. Marius ramena le roi à Rome, lui fit suivre son triomphe, et le fit enfermer dans le Tullianum où il mourut de faim (104).

Bocchus reçut, en récompense de sa trahison, la Numidie occidentale; la partie orientale fut réunie à la Zeugitanie ou province romaine; le centre fut partagé entre deux princes de la famille royale.

Quelque temps après, Marius, compromis dans les guerres civiles qui commencent à ensanglanter l'Italie, s'enfuit sur les ruines de Carthage. Il réunit une petite armée de Numides qu'il attache à sa fortune, d'esclaves à qui il promet la liberté, et vogue sur Rome dont ses partisans lui ouvrent les portes et où il se venge cruellement de son exil, donnant l'exemple des proscriptions et des tueries qui vont occasionner la décadence de l'empire romain. Ces rigueurs n'empêchèrent point d'ailleurs Sylla, son adversaire, de devenir, par la suite, maître absolu de Rome.

D'autres événements du même genre mêlèrent, bientôt après, la destinée de l'Afrique à celle de Rome. César ayant battu son rival Pompée, les partisans de ce dernier se donnèrent rendez-vous en Afrique. Le roi de Numidie Juba prit parti pour eux et amena à Caton, à Labiénus, aux fils de Pompée, une armée nombreuse et 120 éléphants. César vint les y poursuivre.

César fit alliance avec le roi de Mauritanie Bocchus qui envahit les États de Juba et le força à revenir sur ses pas. César défit les Pompéens à Thapsus, et leurs chefs, ainsi que Juba, se donnèrent la mort pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur (46 av. J.-C.).

La Numidie fut réunie à la province d'Afrique (Zeugitanie) dont le gouvernement fut confié à Salluste, l'historien. L'Ouest fut partagé entre Bocchus et Sittius, lieutenant de César.

Auguste pacifia l'empire et confia au sénat de Rome l'administration de l'Afrique occidentale, qui s'étendit au sud jusqu'au Fezzan, après l'expédition de Balbus.

La Mauritanie sera conquise sous Claude, par Suétonius Paulinus et Géta ; elle formera les deux provinces de Mauritanie césarienne à l'est et de Mauritanie tingitane à l'ouest (44).

L'AFRIQUE ROMAINE

« Vivre ainsi, c'est s'acheminer vers l'assemblée des héros dont la vie est accomplie. »

(CICÉRON, *Le Songe de Scipion.*)

L'Afrique du Nord sous les Romains. — Nous avons vu comment Rome, maîtresse des trois péninsules du sud de l'Europe, était encore arrivée, par la seule discipline de ses légions, à conquérir l'Afrique septentrionale et à englober ainsi tout le monde méditerranéen.

Carthage conquise par Scipion Émilien en 146 av. J.-C., la Numidie domptée de nouveau, l'Égypte occupée par Octave (30 av. J.-C.), la Cyrénaïque léguée en 96, la Mauritanie conquise sous Claude (44) formaient une étendue de terrain ininterrompue de l'isthme de Suez au détroit de Gibraltar.

Toutes ces contrées se trouvèrent bien du protectorat de Rome, laquelle non seulement empêchait les guerres nouvelles, mais encore veillait à étouffer les guerres civiles.

Plus tard, on organisa même dans ces contrées un système d'impôts directs et indirects commun à tous les colons.

Sous Auguste, une expédition, dont les auteurs latins nous ont laissé quelques détails, fut menée jusqu'en Éthiopie.

L'Afrique fut divisée par les empereurs en trois parties principales, dépendant chacune des préfectures du prétoire.

A la préfecture des Gaules était rattachée la Mauritanie tingitane (Tanger).

A la préfecture d'Italie était rattachée l'Afrique, comprenant les provinces de Mauritanie césarienne (Alger), de Mauritanie sétifienne (Sétif), de Numidie (Bône), d'Afrique (Carthage), de Byzacène (Adrumète), et de Tripolis (Leptis).

A la préfecture d'Orient appartenait le diocèse d'Egypte, comprenant : le Pentapole (Cyrène), la Lybie inférieure, l'Egypte augustamnique (Alexandrie), l'Arcadie (Memphis) et la Thébaïde (Syène).

Jamais l'Afrique ne goûta une si heureuse tranquillité que sous la paix romaine. Des ruines merveilleuses attestent la splendeur des villes de cette époque. Ainsi Timgad, l'ancienne Thumugadi, montre encore son capitole, son forum, son théâtre, son fort, son arc de triomphe, monuments d'une réelle majesté. Elle fut construite vers l'an 100, sous Trajan, et fut détruite par les montagnards des environs qui redoutèrent, lors de l'invasion byzantine, que les Grecs ne vinssent s'y établir trop près d'eux.

Les Romains n'entretinrent dans le pays que 50.000 hommes de troupes, fort bien aidés par des routes stratégiques parsemées de casernes et de forts.

La fusion de tous ces peuples s'opéra lentement, et fut consacrée par l'édit de Caracalla, qui donna à tous les habitants de l'empire le droit de cité (212).

Révoltes contre l'empire romain. — Cependant Cara-

calla laissa en Égypte de tristes marques de son passage. Comme il entendit que le peuple, méprisant ses folies, l'appelait le singe d'Alexandre, il fit massacrer une foule entière accourue au-devant de lui, et défendit aux savants d'entrer dans le Musée (215).

D'ailleurs aucune sympathie n'existait entre les Romains oppresseurs et les Alexandrins : Egyptiens vaincus, Grecs fiers de leur savoir, Juifs inspirés d'une autre religion. Bien plus encore, les Éthiopiens apparaissaient aux Romains comme des êtres monstrueux dont le voisinage serait toujours suspect.

Aussi, lorsque l'Égypte se fut livrée à la reine d'Orient Zénobie, Claude II envoya contre elle Probus, qui prit Alexandrie, massacra la majorité des habitants, rasa la citadelle et les remparts. C'était une singulière réponse aux philosophes de la ville. Aurélien acheva de vaincre Zénobie et de maîtriser l'Egypte.

Infatigables, les Éthiopiens qui occupaient la moyenne Égypte proclamèrent empereur un riche habitant d'Alexandrie, dont Aurélien eut vite raison.

Cependant on se méfiait de ces populations nomades, et principalement des Arabes qui ne faisaient qu'un avec elles, toujours en mouvement sur leurs chevaux ou leurs chameaux, avides d'actions d'éclat, buveurs d'eau, braves et fiers. Déjà ils s'étaient alliés aux Perses contre les Romains, et avaient montré ce dont ils étaient capables.

Plus près de l'Italie, environnée de déserts, Carthage paraissait inoffensive. A la voir si paisible depuis qu'elle avait été relevée par César, nul ne pensait que de cette ville partiraient plus tard ces Vandales qui pillèrent Rome.

Carthage s'éprit de littérature latine et songea à opposer ses écoles, ses écrivains à ceux de la reine du monde.

Avant la conquête romaine, les Carthaginois méprisaient les belles-lettres. On avait été jusqu'à interdire par des lois l'étude de la langue grecque, de crainte que les lettrés ne prissent l'habitude d'entretenir des relations avec les étrangers.

Cependant Masinissa fut élevé dans les écoles de Carthage, Annibal était assez instruit, Magon avait écrit un ouvrage sur l'agriculture que les Romains firent traduire, Hannon avait laissé un récit en langue punique de son voyage, le philosophe Clitomaque composa, entre autres ouvrages, des écrits pour consoler ses compatriotes de la destruction de leur ville.

Après la conquête romaine, les belles-lettres firent de Carthage une sorte d'Alexandrie occidentale. Les principaux traducteurs des livres saints y vivaient.

Térence naquit à Carthage, fut enlevé par les Numides, vendu au sénateur romain Terentius Lucanus qui le fit élever avec soin et l'affranchit. Il composa de délicates comédies et s'éleva au niveau des plus grands poètes latins.

L'Afrique fournit à Rome un empereur même : Septime Sévère, qui s'instruisit à Leptis, sa patrie, persécuta les chrétiens, et créa les deux Numidies.

Son compétiteur, Claudius Albin, naquit à Adrumète et fut vaincu par lui.

Le poète Apulée naquit à Tébessa. Apulée vécut à Carthage et y écrivit ses romans d'une allure assez bizarre. Notons que sa mère était la nièce de l'historien Plutarque.

Tertullien, le grand propagateur du christianisme, naquit à Carthage en 160 et son style emporté, son fanatisme un peu intransigeant se ressentent du farouche caractère punique. Impétueux, arrogant au besoin, il contribua à donner au catholicisme primitif une

forme plus populaire et une organisation plus unitaire.

A la mort de Sévère, Gordien est proclamé empereur romain en Afrique, mais le gouverneur de la Mauritanie, fidèle à Maximin, qui venait d'être proclamé au camp de Mayence, vainquit Gordien, qui trouva la mort dans sa défaite.

Cet échec du prétendant africain ne compromit pas la sécurité de l'Afrique, et Carthage, ainsi que les villes voisines, retrouva, avec sa richesse matérielle d'autrefois, une tranquillité intérieure plus assurée que jamais, tranquillité qui dura plusieurs siècles.

La vie devenait facile en Afrique comme dans tout l'empire. Des palais somptueux servaient de résidence à de simples particuliers ; des mosaïques et des objets d'art embellissaient les villas où se réunissaient les femmes philosophes et les beaux esprits.

Rome aura peu à craindre de ces États africains qui ne lui obéiront plus, mais qui continueront simplement à mener leur vie exempte de besoins. Ils ne deviendront redoutables que lorsque les barbares venus du Nord les auront conquis eux-mêmes.

Une révolte, conduite par le Numide Tacfarinas, éclata bien sous Tibère ; mais ce partisan, allié aux Maures de l'intérieur, fut battu par le proconsul d'Afrique à la tête d'une troupe beaucoup moins nombreuse mais très disciplinée.

D'ailleurs Caligula ne tarda pas à faire égorger le dernier roi maure, Ptolémée. Pour rendre la province de Carthage moins dangereuse, il donna la légion qui y séjournait à commander à un légat de Numidie.

Cherchel, l'ancienne Césarée, avait à cette époque une importance considérable comme ville de science et d'études ; ce fut le centre d'où la civilisation romaine rayonnait en Numidie. Le pays fut couvert bientôt d'arcs

de triomphe, d'aqueducs, de temples, de théâtres, dont les ruines sont encore innombrables et imposantes. De nombreuses routes sillonnaient les provinces ; dix passaient à Sétif, six à Hippone et à Cirta, cinq à Lambessa.

Toutefois les régions montagneuses de l'Atlas restaient profondément attachées à l'esprit d'indépendance ; elles ne subirent que superficiellement l'influence de l'administration romaine et plus tard celle du christianisme.

Le christianisme en Afrique. — Les idées mythologiques, ressassées depuis tant de siècles, avaient fini par tomber en désuétude dans tout l'empire.

Les patriciens, adonnés maintenant aux arts pacifiques, étaient devenus trop érudits ou trop insouciants pour ajouter foi aux mystères du paganisme et se soumettre aveuglément aux conceptions des prêtres. Le scepticisme nouveau, encouragé par les arguties des métaphysiciens, par les hypothèses des savants, par les idées suggestives des Lucrèce et des Lucain, préparait la voie à l'intrusion d'une foi nouvelle capable de s'imposer à l'imagination populaire.

Parmi les dogmes qui tentaient de se faire jour, la religion juive parvint seule à s'implanter, grâce au zèle de ses sectateurs.

L'Afrique devint comme l'Europe et l'Asie l'arène de ces combats titaniques entre les païens et les sceptiques d'une part, et les premiers chrétiens de l'autre.

Néron donna le signal des persécutions en décapitant saint Paul et en crucifiant saint Pierre, les premiers qui affirmèrent la divinité de Jésus-Christ dont ils avaient eux-mêmes entendu les sermons.

Ces préludes d'une lutte d'extermination n'effrayè-

rent pas les nouveaux adeptes qui vinrent en foule affirmer leur conviction, s'offrir au martyre, dans l'espérance d'une vie future meilleure, et dans l'intention d'entraîner de nouvelles conversions par leur exemple.

Saint Marc, continuant l'œuvre de saint Pierre, prêche le christianisme à Alexandrie (60) et bientôt les prêtres de cette ville sont martyrisés, brûlés vifs le plus souvent, et à petit feu. Plus au sud, on les plongeait, frottés de miel, dans de l'huile bouillante. Ces persécutions chassèrent dans les déserts de la Thébaïde et de la Lybie les premiers ermites ou anachorètes, qui y vécurent dans la méditation solitaire, comme saint Antoine (271), saint Palémon et saint Pacôme qui devinrent les patriarches des Cénobites, leur traçant une règle de conduite ascétique. Des couvents furent fondés où les femmes se retiraient ; on vit une riche Alexandrine, Synclétique, distribuer sa fortune aux pauvres de la ville, faire couper sa chevelure, et se consacrer uniquement aux pensées religieuses dans un ancien tombeau, où les autres chrétiennes venaient prendre l'exemple de sa piété.

A Carthage le peuple n'était pas mieux prévenu en faveur des néophytes ; on les exposait écorchés aux aiguillons des abeilles ; l'évêque Cyprien n'échappa que par la fuite à ses bourreaux qui voulaient le jeter aux lions du cirque comme ses adeptes. Il réunit à Carthage quatre grands conciles, s'opposant parfois au pape de Rome. Il subit le martyre en 258.

Malgré les conciles ou assemblées générales d'évêques, les hérésies se multipliaient parmi les chrétiens. C'est ainsi que Sabellius brava la condamnation du synode d'Alexandrie. Félicissimus contesta l'élection de Cyprien comme évêque de Carthage et troubla l'Afrique entière par ses contradictions.

Denys, évêque d'Alexandrie, fuyant la persécution, fonda des églises en Lybie (257).

Sous Dioclétien, on vit le proconsul d'Afrique Annulinus ordonner d'un coup la mort de cinquante-quatre martyrs et devenir le type du magistrat persécuteur.

Enfin Constantin monte sur le trône et, gagné au christianisme, il accorde le libre exercice de ce culte. Un rescrit au proconsul d'Afrique, Annulin, en recommande l'exécution ponctuelle. Par l'édit de Milan (313), il rend tous les biens confisqués.

La même année éclatèrent les schismes de l'intransigeant Donat à Carthage et d'Arius, évêque d'Alexandrie, qui s'attaquait à la divinité de Jésus-Christ. Le concile de Nicée, auquel assistèrent trois cent vingt évêques, condamna cette dernière doctrine (325) qui n'en persista pas moins à se répandre, à gagner quelques empereurs, puis, après une lutte opiniâtre, à s'infiltrer chez les Vandales.

La Cyrénaïque ne resta pas en dehors des querelles religieuses.

Ptolémée Soter y avait envoyé une colonie de Juifs, qui y multiplièrent rapidement. Enhardis par leur nombre et forts de l'appui de Rome, ils essayèrent de s'emparer du pouvoir; ils commirent des massacres, furent massacrés à leur tour. Adrien fut obligé d'envoyer une colonie repeupler le Pentapole.

Sous Justinien, le christianisme supplanta le paganisme, et le temple d'Ammon lui-même, depuis longtemps en correspondance commerciale avec Cyrène, fut pénétré des dogmes nouveaux.

Les hérésies ne tardèrent pas à se faire jour, et spécialement celle de Carpocrate d'Alexandrie, sous Adrien, allant jusqu'à prêcher et à établir la commu-

nauté des femmes et des biens, qui y fut pratiquée jusqu'à la fin de l'empire.

Surviennent les invasions et avec elles la ruine définitive du pays : les Lybiens de l'intérieur ne laissent pas pierre sur pierre et aujourd'hui il ne reste guère que des ruines des premières colonies européennes.

En effet, profitant des divisions et de l'apathie des Romains, un flot innombrable de barbares, campés dans les forêts du nord de l'Europe, se rua comme une meute à la curée de l'empire. Les uns franchissent le Danube en 395. D'autres passèrent le Rhin en 406.

L'empereur Théodose crut bien faire en divisant définitivement l'empire romain en deux parties, pensant que chacune se défendrait mieux toute seule. L'empire d'Orient comprit la Grèce, la Syrie, l'Égypte et la Cyrénaïque. L'empire d'Occident engloba l'Afrique de l'Ouest, l'Espagne, la Gaule et l'Italie.

Invasions des Vandales de Genséric. — Parmi les barbares qui envahirent la Gaule, nous distinguerons les Vandales qui franchirent ce pays et les Pyrénées pour ne s'arrêter que sur les rives du Guadalquivir.

Les Vandales, établis au sud de l'Espagne, y cultivèrent les champs, et leur domination parut, au dire de Salvien, préférable à celle des Romains.

Cependant les Visigoths, du Nord, et les Romains, de l'Est, ne cessaient de les inquiéter par des expéditions guerrières.

En 422, Boniface, qui gouvernait l'Afrique pour l'impératrice Placidie, redoutant les intrigues de cour, se souleva contre elle et appela en Afrique Genséric, roi des Vandales, qui, étant arien comme les Carthaginois, fut accueilli comme un libérateur.

En vain Boniface, réconcilié avec l'impératrice.

essaye-t-il ensuite de rompre avec Genséric. Il est trop tard. Celui-ci est déjà maître des trois Mauritanies et, après la prise d'Hippone, la future Bône, se voit maître de tout le pays à l'ouest de cette cité (435). Puis il prend Carthage et se trouve à la tête d'une puissante nation.

Genséric, frotté de civilisation romaine, se construit une flotte. Il conquiert la Corse, la Sicile, la Sardaigne, les Baléares, inquiète les deux empires romains, prend et pille la ville de Rome (455) et rapporte à Carthage un butin considérable.

En vain une armée immense est envoyée de Constantinople contre lui ; ses guerriers barbares se rient de la mollesse des Grecs et des Romains. Il dévaste jusqu'au Péloponèse et force l'empereur d'Orient à traiter. Il meurt en 477.

Puis, amollis eux-mêmes par les douceurs du repos, par le climat et par leurs richesses, les Vandales tombent en décadence sous les successeurs de Genséric : Hunéric, Guntamund, Trasimund et Hildéric.

La conquête grecque de Justinien. — Un général d'Hildéric, Gélimer, fort de ses succès contre les peuples de l'intérieur, le renversa, et se fit couronner à sa place.

Or, à la même époque, Justinien, empereur d'Orient, relevait, par une administration habile et énergique, le prestige de l'empire. Ambitieux, il rêvait de rétablir la monarchie universelle, rêve grandiose en une telle anarchie. Il en voulait particulièrement aux Vandales de conserver à Carthage les emblèmes impériaux pris à Rome. Il accueillit Hildéric à sa cour et menaça l'Afrique d'une invasion.

Les Vandales étaient alors, au dire de Procope, la nation la plus efféminée du monde ; Gélimer était impopulaire parmi les chrétiens qu'il maltraitait et vit même la Tripolitaine se soulever contre lui.

Justinien envoya donc en Afrique son meilleur général, Bélisaire, sur une flotte immense. Celui-ci sut éviter la flotte vandale, aborda en Afrique et marcha sur Carthage, s'efforçant de gagner les habitants à sa cause par la discipline qu'il imposait à ses soldats, enjoignant à ceux-ci d'acheter leurs approvisionnements au lieu de les prendre. Aux 40.000 cavaliers vandales mal équipés, il oppose 10.000 fantassins aguerris et 6.000 cavaliers.

Les Vandales sont vaincus à Décimum (533) et Bélisaire entre dans Carthage. Il déjeune, avec son état-major, du repas qui avait été préparé la veille en vue du retour triomphal de Gélimer.

Les Vandales furent réduits en esclavage. Gélimer étant revenu tenter le sort, fut vaincu à Tricaméron (534), fait prisonnier et emmené à Constantinople. Ses États furent annexés à l'empire d'Orient.

Justinien releva les fortifications romaines qui étaient tombées en ruine, notamment à Carthage, à Tebessa, et à Haïdra.

Tel était le découragement des Vandales lors de la conquête, qu'à Tricaméron Bélisaire n'eut que 50 soldats hors de combat, pour 800 parmi les Vandales; les résultats de la mêlée furent cependant décisifs, parce que Gélimer, affolé, s'enfuit de son camp, qui fut pillé par les Grecs, et que ce nouvel échec démoralisa ses troupes. Toutefois, s'il avait pu faire volte-face au moment du pillage, il aurait peut-être pu ressaisir la victoire.

A cette époque se trouve placée une expédition, à laquelle va se trouver mêlé le roi de France Dagobert. Le roi des Visigoths d'Espagne, Suintila, poussa une pointe en 631 sur le territoire africain, s'empara de Tanger et de Ceuta. Une émeute éclata dans ses États et les révoltés appelèrent à leur secours le roi

Dagobert. A l'approche de l'armée des Francs, Suintila réunit ses fidèles, mais il fut vaincu et renversé. Peu après, l'occupation de la côte africaine fut abandonnée.

C'est à l'empire grec d'Orient que les conquérants arabes vont bientôt se heurter, mais à l'empire affaibli de nouveau par les querelles religieuses et par l'anarchie administrative, à tel point que les Berbères recevront les musulmans comme des libérateurs, et que ceux-ci, bien que ne sachant pas faire de sièges, conquerront l'Afrique très rapidement. Les derniers chrétiens se réfugieront alors en Europe.

Quant aux derniers Vandales, ils avaient depuis longtemps disparu. Ils n'étaient plus que mille lors de la révolte de leur chef Stotzas, en 536, et, après la répression de cette équipée, il n'en restait même pas six cents. Une nouvelle révolte de cette troupe obligea à transporter les survivants à Constantinople. Jamais disparition d'une race étrangère ne fut si complète.

Plaçons ici un fait anecdotique, relaté par Procope. A peine Hadrumète fut-elle, par Justinien, soustraite au joug des Vandales, que les Maures s'en emparèrent par ruse, la mirent au pillage et y placèrent une garnison. Un simple prêtre nommé Paulus résolut de délivrer la cité. Il annonce à de notables citoyens qu'il va chercher du secours à Constantinople. Puis il arrive à Carthage, obtient à grand'peine quatre-vingts soldats armés, rassemble un grand nombre de barques, y introduit une foule d'Africains habillés en soldats, se dirige vers Hadrumète, envoie en avant des émissaires répandant le bruit que le neveu de Justinien vient à la tête d'une armée nombreuse reprendre la ville, et que l'avant-garde de la flotte arrive d'abord. A cette vue, les habitants reprennent courage, attaquent la garnison des Maures,

ouvrent les portes de la ville aux arrivants et Hadrumète retrouve enfin son indépendance.

L'empereur grec rendit à Hadrumète sa prospérité, restaura ses édifices, l'entoura de nouveaux remparts, si bien qu'elle porta dans la suite le surnom de « Justinienne ».

C'est au moment de la conquête arabe qu'elle changea son nom en celui de Souse.

Nous touchons là à l'un des événements capitaux de l'histoire d'Afrique.

L'INVASION ARABE

« Tant se hâte-t-on que mal advient. »

(VILLON, *Ballades*.)

Invasion des Arabes. — L'Afrique avait été souvent envahie par d'autres peuplades asiatiques avant de l'être par les Arabes. Depuis la plus haute antiquité, d'ailleurs, ces derniers étaient en relations constantes, soit commerciales, soit guerrières, avec la côte hospitalière du Zanguebar, ou belliqueuse du Somal. La sablonneuse Arabie n'est-elle pas en effet la continuation naturelle du grand désert de l'Afrique du Nord ? Du cap Vert au golfe d'Ormuz la région ne diffère guère.

Tout d'abord, ce fut l'Afrique qui voulut imposer sa foi à l'Arabie. Le christianisme fut prêché en Arabie par un envoyé de l'empereur grec Constantin, mais il fut persécuté, si bien que Justin engagea le négus d'Abyssinie, qui avait embrassé le christianisme, à venger cette persécution. En 525, les Éthiopiens envahirent l'Arabie, rédigèrent des lois chrétiennes, établirent une église à Saanâ. Ils furent chassés en 575 par les indigènes aidés des Perses.

Il convient de citer dans cette guerre Abd-el-Motal-

leb, qui défendit la Mecque contre les Abyssins, car il eut pour fils Abdallah, père de Mahomet.

Celui-ci, animé d'un fanatisme religieux entreprenant, prit à cœur de répandre par le monde et d'imposer par la force la religion des Arabes.

Mahomet prêcha lui-même sa doctrine, accablé d'outrages, persécuté, poursuivi. Sa foi ne se rebuta pas. Il convertit ses proches, puis peu à peu toutes les tribus arabes, auxquelles il promit un glorieux avenir.

Sa mort (632) n'arrêta en rien le progrès de la nouvelle religion. Sans entrer dans le détail de la succession des premiers califes, rappelons la conquête si rapide de la Syrie, de l'Arménie, de la Perse, en un mot de toute l'Asie occidentale.

Le chef arabe Amrou s'avança contre l'Égypte, alors soumise aux Grecs. La population indigène l'accueillit comme un libérateur. Le pays fut conquis sans coup férir, sauf Alexandrie qui résista quatorze mois. Dans la lutte, la célèbre bibliothèque de cette ville fut de nouveau brûlée et les chefs-d'œuvre uniques qu'elle conservait se trouvèrent perdus.

Amrou mit plus de régularité dans le prélèvement des impôts, entretint plus soigneusement les digues et les canaux, espérant se faire bien venir de la population.

Là ne s'arrêta pas cette facile conquête. Comme une traînée de poudre les Arabes s'avancèrent tout le long de la Méditerranée.

Profitant de la désorganisation de l'empire d'Orient et du mécontentement causé par les querelles religieuses, le patrice Grégoire s'était rendu indépendant, mais il ne put résister aux chocs des Arabes. Abdallah-ben-Sayd fit irruption en Tunisie avec 20.000 cavaliers, en 647. Patrice essaya vainement de lui résister. Il fut vaincu et tué à Sbeitla, laissant le chemin libre aux Arabes.

En 665, les mêmes envahisseurs revinrent sous les ordres d'Ebn-Kadidjed qui prit Adrumète et retourna en Égypte, puis en Arabie.

L'occupation définitive n'eut lieu qu'en 669, par Okba, qui, pour assurer son pouvoir, fonda la ville sainte de Kairouan (770).

Les Berbères, conduits par Concila, aidé des garnisons grecques de la côte, se révoltèrent et Okba fut tué dans Kairouan. Les vainqueurs l'enterrèrent dans la mosquée qu'il y avait fait construire.

Pour venger cet échec, Hassan-ben-Nâman arriva avec une nouvelle armée, vainquit l'héroïque reine berbère Damia, surnommée Kalima (la sorcière), et s'empara des villes grecques. Les habitants de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc furent soumis au même régime : les musulmans payaient au gouvernement un impôt limité et les non convertis une taxe plus élevée.

Les Berbères cependant poussèrent les schismatiques musulmans à repousser l'autorité des califes de Bagdad, mais ils furent vaincus près de Kairouan et laissèrent plus de mille des leurs sur le terrain.

En moins d'un siècle la religion presque inconnue du prédicateur arabe s'était imposée à la moitié du monde méditerranéen.

Plus rapide encore eut lieu le démembrement de cet empire formé d'éléments disparates.

Tout d'abord l'Espagne forme le califat indépendant de Cordoue.

En 788, le Maroc, son voisin, se sépare du califat de Bagdad et fonde un état indépendant dont Fez devient la capitale.

Douze ans après, Kairouan rompt aussi les relations avec le lointain calife asiatique.

Les Aglabites à Kairouan. — C'est en l'année 800

que Ibrahim-ben-Aglab, envoyé à Kairouan comme gouverneur, se déclara indépendant, en faisant substituer son nom à celui du calife dans les prières du vendredi.

Il fonda ainsi la dynastie des Aglabites qui régna jusqu'en 909.

Se pénétrant des anciennes traditions maritimes des Carthaginois, les Aglabites, à l'époque de la mort de Charlemagne, ne craignent pas de soumettre la Sicile et les Baléares, de prendre Brindes, Bari, Tarente, de menacer Naples, de forcer le pape à fortifier le Vatican, de fonder des établissements sur les côtes françaises à Fraxinet, près de Saint-Tropez, pillant les villages, attaquant les voyageurs et les caravanes, emmenant captives des populations entières, s'emparant des vaisseaux de tous pays. Ils répandirent pendant des siècles une telle terreur sur les rivages méditerranéens, qu'au dire de Luitprand la présence d'un seul de ces Sarrasins faisait fuir mille habitants.

A Ibrahim succéda son fils Abdalla (812), puis divers califes dont Abou-Ichad, qui prit Tunis pour capitale, et Ziadet III.

Ce dernier fut chassé par un chef de partisans nommé Abdallah. A ce moment, d'après El-Békry, Kairouan était si commerçante que, rien que par l'une des quatorze portes de la ville, on percevait par jour 12.000 francs de droits d'octroi.

Obéid-Allah, descendant d'Ali, fonda à Kairouan la dynastie des Fatimites (de Fatma, fille de Mahomet). Ces princes se rendirent indépendants, combattirent avec succès les Algériens et les Marocains, mais eurent à réprimer des insurrections intérieures, des révoltes en Sicile, à combattre les Normands, et en furent tellement affaiblis qu'ils ne purent empêcher le sultan du Maroc

Abd-el-Moumem de prendre leur pays et d'y implanter la dynastie des Almohades.

Édrissites, Almoravides et Almohades au Maroc. — La dynastie des Édrissites, fondée au Maroc dès 788, prospéra, aussi, militairement. Elle atteignit un plus haut degré de civilisation que sa voisine.

Ibn-Albanna professait les mathématiques à Fez en 1220 et son livre, le *Talkys*, est un des plus anciens ouvrages d'algèbre.

Fez doit sa fondation à l'iman Idris, en 808, qui la conduisit sur un lieu autrefois habité par les Romains, car, selon l'historien arabe Abou-Ghâlib cité dans la traduction Shefer de Léon l'Africain, on trouva dans les fondations une statue en marbre de jeune fille, sur la poitrine de laquelle était gravé en caractères antiques : « En ce lieu, consacré aujourd'hui à la prière, étaient jadis des thermes florissants, qui furent détruits après mille ans d'existence. »

Idris fit construire successivement : le mur d'enceinte, la mosquée, sa maison, puis celle des habitants, avec le bois de la forêt environnante. Une des portes qu'il fit construire se voyait encore en 1145. Plus tard, à l'époque des Almohades, Fez devint la plus importante des villes du Magreb. Elle compta 785 mosquées, 120 fontaines, 93 bains publics, 472 moulins. Sous le règne de Nassir, on y voyait 89.200 maisons, 450 marchés, 9.400 boutiques, 3.000 fabriques, 117 lavoirs, 116 teintureries, 85 tanneries. Idris mourut en 828. Idris II lui succéda, puis Mohammed qui partagea le pouvoir avec ses frères, ce qui affaiblit le gouvernement.

Au onzième siècle, un chef touareg, dans un pèlerinage à La Mecque, constata combien ses compatriotes étaient ignorants des rites de la religion. Il demanda un

prédicateur. On lui envoya Abdallah-ben-Yacim, qui s'établit vers l'embouchure du Sénégal et, par son éloquence, fit accourir près de lui de nombreux fidèles, auxquels il donna le nom de morabtins (liés), mot que nous avons transformé en marabouts et dont les Espagnols ont fait Almoravides.

Le prophète, très rude, assenait à ses nouveaux convertis de nombreux et vigoureux coups de bâton en signe de purification. Les habitants d'une ville voisine, Sidjilmaca, l'appelèrent à leur aide. Ils étaient mécontents des impôts : on allait jusqu'à imposer ceux qui restaient à l'ombre en été et au soleil en hiver. Il prit la ville (1053), mais mourut ensuite près de Lalé.

Abou-Bekr, qui lui succéda, continua les conversions par le glaive. Il confia l'une de ses armées à son cousin Yousouf. Celui-ci, ayant remporté quelques succès, s'affranchit et guerroya pour son compte. Il se construisit une capitale, Marrakech, et travailla de ses mains à faire le mortier. Trente mille captifs furent employés à édifier les remparts et les monuments de cette cité saharienne.

Yousouf, impétueux, fanatique, prit Fez d'assaut, et, appelé par les Maures d'Espagne, il s'empara de Tanger et de Ceuta, puis franchit le détroit et remporta la célèbre bataille de Zalaca, sur les chrétiens. Il mourut presque centenaire, en 1106, et son fils Ali-ben-Yousouf lui succéda, continuant la dynastie almoravide.

A ce moment, par une circonstance semblable, naissait la secte almohade qui allait supplanter les Almoravides. Un prédicateur des environs de Tripoli, nommé Ibn-Toumert, se fixa dans l'Atlas marocain. Il prêchait la réforme de l'islamisme, voulant ramener à l'austérité le peuple et les califes débauchés. Il osa même aller morigéner Ali-ben-Yousouf au milieu de sa cour. Il réunit

autour de lui un certain nombre de partisans auxquels il donna le nom d'Almohades. Il mourut et laissa l'armée à un jeune homme dont il avait remarqué la réelle intelligence, Abd-el-Moumem (1131). Celui-ci entama la lutte contre Ali-ben-Yousouf et le battit en plusieurs rencontres. Il vainquit aussi son successeur, prit Tlemcen, Fez, Maroc qui soutint un siège de onze mois, et se trouva le maître du Maroc (1147).

Poursuivant ses conquêtes avec une audace heureuse et une politique consommée, il s'empara d'Alger, de Constantine, de Bougie, chassa les Normands établis depuis quelques années en Tunisie. Il rassemblait une flotte évaluée par Ibn-Khaldoun à quatre cents navires, et une immense armée pour envahir l'Espagne lorsqu'il mourut (1163).

Son fils Abou-Yacoub mourut en Espagne, au siège de Lantarem.

En 1220, 400.000 Almohades envahirent l'Espagne. Toutes les forces chrétiennes de la péninsule se coalisèrent et remportèrent la victoire de Las-Navas-de-Tolosa. Mohammed-el-Nacir assista passif à la déroute de ses soldats, tenant d'une main le glaive et de l'autre le Coran; il fallut que sa suite l'entraînât loin du champ de carnage.

Le dernier Almohade, Vasik, mourut en 1367 et l'empire du Maroc, qui avait un instant englobé une notable partie du rivage méditerranéen, se démembra complètement.

Les Hafsides dominèrent à Tunis et à Tripoli. Les Bénizian devinrent indépendants à Tlemcen. Les Mérinis restèrent indépendants au Maroc.

On peut noter ici que le dernier calife musulman, défenseur de Grenade en 1492, reçut l'hospitalité au Maroc, chez le sultan Muley-Ahmed. Ce dernier, ayant

mécontenté ses sujets, dut réprimer une révolte et, pour lui témoigner sa reconnaissance, l'ancien calife déchu prit les armes pour sa défense, se battit courageusement et mourut dans le combat, montrant qu'on ne devait point attribuer exclusivement la perte de Grenade à la pusillanimité de son défenseur.

Aboul-Haçan fut le seul représentant de quelque notoriété de la dynastie des Mérinis : il s'empara de Tlemcen et de Tunis, mais ne put s'y maintenir. Notons aussi Abou-Yacoub qui vint faire le siège de Tlemcen en 1295 et resta huit ans devant cette ville ; sur l'emplacement de son camp il éleva la ville de Mansourah, dont les ruines forment une des curiosités des environs de Tlemcen.

Le dernier Hafside, Méhemet-el-Oatas, mourut en 1550.

C'est alors que Mohammed-ben-Ahmed, qui avait acquis par ses pèlerinages un renom de sainteté, prit Fez et mit fin à la dynastie des Mérinis. Il fut le premier shérif du Maroc.

C'est sous un de ses successeurs, Mouley-Abd-el-Mélek, que se livra la bataille d'Alkanzas dont nous parlerons à propos des croisades.

Les Hafsides à Tunis. — Le crédit des Almohades subit, presque en même temps qu'au Maroc, un grave échec en Tunisie : ils possédaient cette contrée depuis 1160, époque à laquelle ils avaient supplanté les Zeyrites (972-1160).

Résidant au Maroc, ils confiaient le gouvernement de la Tunisie à des gouverneurs. L'un de ces derniers fonda une dynastie indépendante, celle des Hafsides, du nom de sa famille : les Béni-Hafs (1206-1574). Il prit Kairouan, puis Tunis pour capitale.

Abou-Zékéria fut fort mécontent de la manière dont

gouvernait le sultan du Maroc El-Mamoun, qui avait coutume de reprocher au fondateur de la secte des Almohades, Ibn-Toumert, d'avoir introduit des nouveautés dans la religion, le faisait maudire publiquement et interdisait de prononcer son nom dans les mosquées. Abou-Zékéria prit le titre d'émir, s'empara de Bougie, de Constantine, de Tlemcen, réprima une révolte à Tripoli, reçut la soumission de Méquinez et agrandit ainsi considérablement l'étendue du domaine des Hafsides.

Son fils et successeur Abou-ab-Allah-Mohammed ne sut pas maintenir l'union entre les parties de son domaine qui se démembra.

En 1257, El-Mostancer, qui lui succéda, reçut divers cadeaux du roi de Kanem, entre autres une girafe, sur le parcours de laquelle se pressaient des milliers de curieux qui s'ingéniaient à trouver comment cet animal reproduisait les formes de plusieurs autres.

Nous voyons alors briller Tunis, située près des ruines de Carthage, et, d'après Maspéro, d'origine peut-être plus ancienne que celle-ci. Elle devint une cité florissante, et supplanta Kairouan en 1160.

Lorsque Louis IX, roi de France, surnommé Réda Frans (roi des Francs), comme dit Ibn-Khaldoun, assiégea Tunis en 1270, il ne put s'en emparer malgré le nombre et la valeur de ses troupes.

Charles VII fit aussi une expédition à Tunis, pour soutenir les Génois, ses alliés, que les corsaires barbaresques malmenaient (1391).

Le Sud de la Tunisie était alors peuplé de tribus remuantes, provenant de l'Arabie et ayant passé en Égypte où les émirs les avaient employées à combattre les Sanhadjas, puis, fatigués de leurs brigandages, les avaient chassées vers l'ouest.

Fatimites, Ayoubites, puis Mameloucks en Égypte. — De tous les califats africains, celui d'Égypte fut le plus glorieux.

Une famille qui prétendait descendre de Fatima, fille de Mahomet, et d'Ali, gendre du prophète, se rendit maîtresse de Kairouan en 909 et, sous son chef Moez-Ledinilla, s'installa en Égypte en 968.

Les Fatimites, l'année suivante, créèrent le Caire et en firent un centre universitaire et religieux de premier ordre.

Ibn-Khaldoun, qui fut aussi célèbre historien qu'adroit calculateur, était du Caire. Ibn-Younis, au onzième siècle, y écrivit sa grande table astronomique pour perfectionner celle des anciens. L'université du Caire compta trois cents professeurs pour dix mille étudiants.

Les Fatimites étendirent leur puissance vers l'Ouest et vers la Syrie ; mais ils se virent ensuite réduits aux limites de l'Égypte par les dynasties africaines et par les progrès des Turcs en Asie.

En 1173, un audacieux usurpateur, Saladin, fils d'Ayoub, supplanta la dynastie des Fatimites. Il se rendit maître de la Syrie. Ce fut lui qui eut à supporter tout l'effort de la troisième croisade, dont nous parlerons bientôt. Il fonda aussitôt la dynastie des Ayoubites.

Les Ayoubites commirent la même faute que les principaux souverains arabes ou turcs ; ils s'entourèrent d'une garde forte et nombreuse à laquelle ils concédèrent trop de prérogatives et qui en abusa pour les supplanter.

En Égypte ce furent les Mameloucks, esclaves circassiens achetés aux Turcs de l'Asie Mineure vers 1230 et recrutés par des incursions à main armée, qui placèrent leur chef Noureddin-Ali sur le trône du dernier Ayoubite (1254).

La domination des Mameloucks fut un malheur pour

les paysans égyptiens qu'ils accablaient d'impôts et de vexations et pour leurs chefs eux-mêmes, qui, sauf Noureddin, furent tous assassinés ou déposés par eux.

Ibn-Batoutah, qui visita l'Égypte à l'époque de la domination des Mameloucks, a laissé une description de ce pays à cette époque. Il est intéressant de rapporter l'anecdote suivante qu'il mentionne. Il vit à Alexandrie une tour massive très haute et sans escaliers, datant des Romains. Un jour, les Alexandrins furent surpris d'apercevoir un homme au sommet inaccessible de cet édifice, et se demandèrent comment il y était parvenu. Cet homme avait probablement envoyé, par-dessus la tour, une flèche munie d'une légère ficelle, de telle sorte qu'elle pende de l'autre côté jusqu'à terre. Il avait accroché une grosse corde à cette ficelle, l'avait tirée du côté de la flèche et remplacé ainsi le fil primitif par cette corde qui glissait en haut entre les chapiteaux. Un de ses amis tenait une extrémité pendante sur la terre, l'archer avait pu grimper jusqu'au sommet du monument. Il avait ensuite jeté la corde à son compagnon ou mieux l'avait ramassée au sommet de la tour, et avait pu jouir, au lever du jour, de l'étonnement de ses concitoyens.

Inb-Batutah eut aussi à observer le phare de Ptolémée, qui commençait à tomber en ruine.

Nous verrons plus loin que le sultan des Turcs conquit l'Égypte en 1517, et détrôna le dernier sultan mamelouck pour le remplacer par un pacha dépendant du gouvernement turc.

C'est donc aux Fatimites que les premiers chevaliers croisés se heurtèrent, puis aux Ayoubites. Quant à Louis IX, il traitera avec le premier calife des Mameloucks, comme nous l'allons voir.

LES CROISADES AFRICAINES

> « Le flux les apporta, le reflux les remporte. »
>
> (CORNEILLE, *Le Cid.*)

Les croisades chrétiennes en Égypte. — Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne les adeptes de la nouvelle religion avaient coutume de faire des pèlerinages à Jérusalem. Constantin y célébra la trente et unième année de son règne par l'inauguration de l'église de la Résurrection et des milliers de fidèles vinrent y entendre le panégyrique de Jésus-Christ par Eusèbe.

Dans cette église se trouvait sa croix et le roi des Perses Choroès, ayant conquis l'Égypte et la Judée, emporta cette relique comme trophée. L'empereur d'Orient Héraclius la lui reprit et la replaça dans l'église après l'avoir portée lui-même sur ses épaules.

La prise de Jérusalem par les Arabes sous Omar n'arrêta même pas le zèle des chrétiens. Lorsque le calife fatimite Hakem s'empara de Jérusalem, les rigueurs redoublèrent contre les pèlerins. Elles furent encore plus effroyables lorsque les Turcs, sous Malek-Shah, s'y installèrent. Les palais et les villages de toute l'Europe retentissaient des plaintes des pèlerins qui

revenaient de la ville sainte, des appels de l'empereur grec, des exhortations du pape.

Une expédition fut résolue. L'armée de la première croisade s'avança en Asie, vainquit les Turcs, puis s'empara de Jérusalem défendue par les troupes des Fatimites qui venaient de s'y réinstaller.

Une deuxième croisade fut bientôt nécessitée par les progrès nouveaux des Turcs.

Une troisième eut pour cause la prise de Jérusalem par le calife égyptien Saladin qui avait audacieusement renversé les Fatimites, fondé la dynastie des Ayoubites, conquis la Syrie et écrasé les chrétiens de Jérusalem.

La quatrième fut dirigée sur Constantinople, mais la cinquième s'attaqua cette fois à l'Égypte, qui apparaissait décidément comme le centre de la puissance musulmane.

Cependant, vers cette époque, l'Égypte eut à subir des malheurs épouvantables. Une famine atroce, en 1200, désola le pays d'ordinaire si fertile; au Caire, dit Abdallatif, on fit périr sur le bûcher en un seul jour trente femmes accusées d'avoir mangé leurs enfants. La peste vint ajouter ses calamités à ces désastres. Un tremblement de terre secoua l'immobile Égypte. Elle perdit en une année un million d'habitants.

Malek-Adel, monté sur le trône de son frère aîné Saladin en 1193, après avoir guerroyé contre les chrétiens de Syrie, se vit à son tour menacé de l'invasion d'une armée de chevaliers francs. Le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, le duc d'Autriche et Guillaume de Hollande vinrent assiéger Damiette, dont s'était emparé Roger de Sicile au siècle précédent, mais qui était retombée sous le joug des califes ayoubites. La ville, sur les bords du Nil, était défendue par un triple rempart (1217).

Melek-Adel mourut l'année suivante et fut remplacé par Mélik-Kamel qui vint camper sur l'autre rive du Nil, en face des chrétiens et leur livra des combats acharnés. Lorsque les croisés entrèrent dans la ville, ils n'y purent trouver que 3.000 habitants sur 70.000 qu'elle possédait au début du siège.

L'armée croisée, enhardie par ce succès relatif, renforcée par de nouveaux arrivants, se dirigea vers Le Caire. Le légat du pape, Pelage, exhorta les soldats à s'avancer à marches forcées vers la capitale, dédaignant tout conseil de prudence. Bientôt la crue du fleuve permit aux flottes musulmanes d'entrer dans le Nil, et de détruire la flotte chrétienne. Les croisés, embourbés par l'inondation, ne recevant plus de vivres ni de renforts, en furent réduits à demander la paix qu'ils venaient de refuser à leurs adversaires et ils n'obtinrent la permission de revenir en terre sainte qu'en rendant Damiette (1221).

Telle fut la cinquième croisade. La sixième ne fit qu'effleurer l'Égypte où le turbulent Frédéric II, empereur d'Allemagne, passa pour se rendre simplement en pèlerinage à Jérusalem.

La septième fut marquée par l'aventureuse expédition de Louis IX dans la vallée du Nil. Ce prince avait l'intention d'y fonder une colonie, et il emporta sur ses navires une grande quantité d'instruments d'agriculture. En fait, les croisades furent peut-être les premières tentatives colonisatrices de l'Europe, et les causes religieuses servaient peut-être de prétexte principal à un besoin inconscient d'expansion lointaine.

Lorsque Louis IX débarqua dans l'île de Chypre, le sultan d'Égypte, Malek-Saleh-Negmeddin, fils de Kamel, était occupé à assiéger Émèse en Syrie ; il abandonna le siège de cette ville peu redoutable et

prépara tout pour défendre Damiette. La flotte française remonta le Nil, et Joinville débarqua le premier sur la terre égyptienne, bientôt suivi d'une multitude de croisés. La flotte musulmane de Fakreddin et son armée furent dispersées sans qu'il en coûtât la vie à plus de trois chevaliers chrétiens, dont un seul Français, le comte de la Marche, qui avait cherché la mort en expiation de ses fautes (1248).

L'armée entra sans coup férir dans Damiette que venaient d'abandonner les musulmans après l'avoir incendié et avoir massacré les prisonniers faits en Syrie. Damiette fut pillée et occupée, et les soldats de Louis IX, s'abandonnant au luxe, méconnaissant l'autorité du monarque, dédaignant de répondre aux attaques des Bédouins, donnèrent aux musulmans le temps de revenir de leur terreur.

L'armée française se décida enfin à marcher sur le Caire. Forte de 60.000 combattants, dont le tiers à cheval, elle remonta le Nil, suivie de la flotte.

Le sultan mourut en ce moment : Almoadam-Touranschah lui succéda et donna le gouvernement militaire de l'Égypte à l'émir Fakreddin qui appela aux armes toute la population.

La fièvre décima l'armée française ; la peste, la famine y firent des ravages. Le frère du roi se laissa cerner avec une partie de l'armée qui fut égorgée. Le reste et le roi lui-même durent se rendre prisonniers et payer une forte rançon pour revoir la France (1254).

Louis IX signa la paix avec Ibegh (Noureddin-Ali), le premier calif mamelouk, chef de la garde de l'ancien sultan du Caire, qu'il avait égorgé et supplanté.

Croisade de Tunis. — Cette défaite ne fut pas un enseignement pour Louis IX. Poussé par son frère, il tenta une huitième et dernière croisade, cette fois contre Tunis

Parti d'Aigues-Mortes en 1270, il vint assiéger Tunis, mais la peste se mit dans son armée et eut encore raison de son courage ; il mourut la même année.

Cet événement ranima le courage des Arabes, qui, quelques jours avant, avaient décidé d'abandonner la ville et de se réfugier à Kairouan.

Son fils voulut continuer la lutte ; il livra trois combats aux Sarrasins ; ceux-ci, pour s'exciter, portaient dans le combat des idoles sur des chameaux. Édouard d'Angleterre, qui avait fait alliance avec Louis IX, arriva un peu après la mort de ce prince, et l'armée se trouva de ce fait portée à 200.000 hommes. On imposa aux Tunisiens la reddition de tous les prisonniers. La huitième croisade réussit donc militairement.

Ajoutons que Roger II de Sicile descendit en Afrique dès 1121 et pendant trente ans combattit les Tunisiens ; il pilla deux fois Tripoli. Abd-el-Moumen, sultan du Maroc, délivra cette région des croisés siciliens.

Les Génois attaquèrent Méhédia, près de Kairouan, en 1393 ; les Espagnols s'en emparèrent en 1551 et durent ensuite la restituer aux deys de Tunis. Ce furent autant de petites croisades non classées.

Les croisades au Maroc. — Le Maroc ne resta pas en dehors des attaques européennes et l'on peut y admettre une neuvième et en tous cas dernière croisade, celle qu'entreprit le roi de Portugal Sébastien Ier.

Auparavant, le célèbre cardinal espagnol Ximénès se mit à la tête d'une troupe nombreuse et s'empara de Mers-el-Kébir. Les envieux profitèrent de son éloignement de l'Espagne pour le calomnier dans l'esprit de Ferdinand le Catholique. Prévoyant une disgrâce, il se hâta de revenir en Espagne, laissant l'armée au commandement de Pierre de Navarre, qui prit Tripoli et ne put obtenir l'autorisation de fonder un ordre de cheva-

liers pour défendre ce territoire. Aussi les Turcs envoyèrent-ils en Afrique des renforts et repoussèrent-ils les Espagnols.

Le roi de Portugal Sébastien Ier, avide d'une gloire qu'il croyait facile, entreprit de conduire une croisade pour chasser les Turcs qui venaient de s'emparer de Constantinople, mais l'Europe, désabusée de l'opportunité des croisades, ne répondit pas à son appel. En vain ses conseillers cherchaient-ils à le retenir; il résolut de descendre du moins, avec ses propres forces, dans le Maroc.

A la mort du chérif Abdallah, son fils Muley-Amed avait été proclamé empereur du Maroc, mais le frère d'Abdallah, Muley-Molue, s'était soulevé contre le nouveau souverain et, plus intelligent et plus hardi que lui, le vainquit dans trois batailles successives. Muley-Amed, détrôné, vint demander l'appui de Sébastien, lequel s'empressa de venir le secourir.

Avec 18.000 hommes, dont la moitié à peine de Portugais, ce roi chevaleresque s'embarqua avec huit jours seulement de munitions, sans autre souci que de faire parade de ses riches armures et de sa vaillance personnelle. A peine débarqué, il vole au-devant du chérif qui commande une armée de 50.000 hommes et il le rencontre à Alkazar-Quiver (1578). La charge des Portugais fut terrifiante; le vieux Molue y périt en ranimant le courage des siens, et son frère Hameth prit la direction du combat; mais tout à coup la confusion se mit dans les rangs désordonnés des Portugais, leurs fuyards entraînèrent les plus braves et il ne resta bientôt plus sur le champ de bataille que Sébastien qui périt malgré sa bravoure, tandis que Muley-Amed se noyait en traversant une rivière. Hameth fut donc proclamé chérif sur le champ de victoire, par ses soldats qui venaient

de porter le dernier coup à la puissance portugaise.

Montaigne cite comme exemplaire la bravoure de Moluc, qui, brisé par la maladie, dépensa toutes ses forces à combattre jusqu'à épuisement complet.

Plus tard, les autres peuples s'attaqueront aux Barbaresques, mais ces expéditions auront un caractère plus politique que religieux. Toutefois, certains historiens considèrent encore comme des croisades l'expédition de Nicopolis et même la bataille de Lépante.

LE SOUDAN AU MOYEN AGE

> « Les hyènes, secouant le poil de leur dos maigre,
> De buisson en buisson se traînent en rampant. »
>
> (LECONTE DE LISLE, *Poèmes barbares.*)

Anciens peuples berbères. — Léon l'Africain dépeint les peuples de l'Afrique centrale qu'il dénomme, de la mer Rouge à l'Atlantique, du nom de Lybiens. A l'ouest, ces peuplades étaient primitivement adonnées au fétichisme, adressaient des prières au soleil levant, possédaient les femmes en commun, couchaient sur des peaux de brebis. Le désert, dit-il, était peuplé de gens dont la vie n'était en rien dissemblable de celle des bêtes et des animaux bruts, sans rois, sans seigneurs, sans gouvernement.

Les colonies phéniciennes établies le long de l'Atlantique eurent peu d'influence, sans doute, à l'intérieur. Nous verrons que les émigrés égyptiens en auront davantage.

Ce qui pouvait réveiller ces peuplades, les initier à la civilisation par une idée assez simplice pour que leur esprit puisse s'y adapter, ne put être que la religion intransigeante de l'islamisme.

Vers 990, le prince marocain Joseph Lumptune

poussa une pointe vers le sud et introduisit la langue et la religion des Arabes vers le bassin du Niger, où elles ne tardèrent pas cependant à tomber en désuétude par suite de l'éloignement de ces contrées par rapport aux rivages méditerranéens, dont un désert presque infranchissable les sépare.

Les historiens arabes sont les seuls qui nous renseignent sur le passé de ces peuples nègres; encore leurs récits ne coïncident-ils pas toujours et sont-ils sujets à des obscurités ou à des exagérations lamentables.

Ils nous montrent plusieurs royaumes devenant à tour de rôle prépondérants dans la vallée moyenne du Niger, royaumes de Ghana, de Mali, de Songhoï, auxquels succèdent des conquérants foulbés, soussous et toucouleurs.

Ibn-Khaldoun énumère toute la suite des royaumes nègres de l'Afrique centrale. « Voici d'abord, dit-il, les Zendj à Mombaça, sur la côte de l'océan Indien, les Berbera à Macdichou, sur la même côte, les Dendem sauvages au sud-est, les puissants Abyssins qui ne furent jamais conquis et dont un roi, Nedjachi, embrassa l'islamisme, sans que se laissent entraîner à son exemple ses successeurs. A côté des Nubiens dont les esclaves sont estimés en Égypte, voici le Darfour qui a embrassé l'islamisme. La domination du Kanem s'étend de ce pays jusqu'au Fezzan, avec Djimi comme ville principale. Puis viennent les Nakara, les Tekrour, les Lemi, les Nemnem, les Djabi, les Koura. Les Aukerar s'étendent du moyen Niger à l'océan Atlantique. » Tous ces pays étaient indépendants.

Royaume de Ghana. — Ghana (Oualata), à l'emplacement de Kabra, au nord-ouest de Tombouctou, fut, au début du moyen âge, la capitale d'un royaume populeux

et riche, recevant de nombreuses caravanes arabes. Le cheikh, Othman, de Ghana, vint en Égypte en 1394 effectuer un pèlerinage, et eut l'occasion de s'entretenir avec Ibn-Khaldoun.

Édrisi, qui écrivit ses ouvrages en 1154, y parle de Ghana comme d'une ville fort importante, où arrivaient les caravanes de toutes les parties du Sahara. Il donne la généalogie, à la manière arabe, de son roi Salib, fils d'Abdalla, fils de Hassan, fils d'Ali, fils d'Abou-Tarib. Ce roi, dans ses promenades journalières, se faisait précéder d'une troupe d'animaux de toutes sortes : girafes, éléphants, etc.

Un autre géographe arabe, Abou-Obeid-el-Békri, dit qu'à son époque, en 1062, le roi de Ghana Tenkamenin succéda à son oncle Beci. Il pouvait réunir 200.000 guerriers El Békri, remarqua qu'à Ghana, c'est toujours le fils de la sœur qui hérite du trône, parce que le roi est toujours certain que son neveu est le fils de sa sœur. Ghana possédait alors douze mosquées et était la capitale d'un pays fort étendu.

Les Amohades, devenus maîtres du Maroc, ne dédaignèrent pas de faire une expédition vers le sud pour dévaster le royaume de Ghana, sans autre but que le pillage. Ils imposèrent un tribut aux habitants et les convertirent par force à l'islamisme.

Le royaume de Ghana, atteint aussi fortement, tomba en décadence.

Les Sousous, peuple de l'Occident, n'eurent donc pas de peine à s'en rendre maîtres et à le conserver de 1203 à 1250, année où le royaume de Ghana tombera entre les mains des rois de Mali.

Le royaume de Mali. — Vers cette époque commençait à s'élever le royaume de Mali, à l'ouest de la région saharienne.

Un roi de Mali, Bermendana Ier, avait embrassé l'islamisme ; il avait même fait le pèlerinage à La Mecque et son exemple fut imité par tous ses successeurs.

Un de ses descendants, Mari-Djata, se crut assez puissant pour attaquer les Sousous, qui dominaient le royaume de Ghana. Il les vainquit et établit sa domination sur ce royaume, vers 1250.

Son fils Mença-Ouéli lui succéda, puis ses deux autres enfants, Ouati et Khalifà. Ce dernier, faible d'esprit, ne s'occupait qu'à tirer de l'arc ; il s'amusait à tuer les passants, ce qui provoqua une révolte où il fut mis à mort. Son cousin Abou-Bekr lui succéda.

A sa mort, un affranchi de la famille royale, Sakoura, s'empara du pouvoir, étendit son domaine vers l'Orient, prit Kookao, reçut amicalement les caravanes arabes et périt au retour d'un pèlerinage à La Mecque.

Mença-Mouça, fils de Abou-Bekr, accrut encore cette étendue et s'avança jusqu'à Ourgla vers le nord. Il s'inquiétait de la civilisation, et, ayant rencontré à La Mecque un poète espagnol du nom de Toueidjen, il l'emmena à sa capitale où il le traita royalement. Il régna, selon Ibn-Batuta, vingt-deux ans. Il se fit construire une grande salle d'audience carrée, surmontée d'une coupole et ornée d'arabesques, qui émerveilla ses sujets.

Un de ses successeurs, Djata, accabla le peuple d'impôts à cause de ses dépenses et de ses débauches. Il envoya en 1360 une girafe, comme cadeau, au sultan du Magreb ; cet animal, peu connu alors dans l'Afrique septentrionale, y devint l'objet de la curiosité générale. La capitale du Mali possédait alors 6.000 habitations.

Nous n'entrerons pas dans le détail des successeurs de Djata, qui, d'après Ibn-Khaldoun, ne régnèrent cha-

cun que peu d'années, sauf Mahmoud parvenu au trône vers 1360.

Les souverains de Mali se rendirent maîtres de Tombouctou. Cette cité avait été fondée vers 1100 par la tribu touareg des Maksara et son heureux emplacement la fit bientôt prospérer au point qu'elle devint le point de rencontre des caravanes et qu'elle fut même plus prospère que Gâna. Ses richesses excitèrent les convoitises du roi de Mali, Koukour-Moussa, lequel s'en empara (1330), y construisit une mosquée, un palais et y laissa un gouverneur ; elle remplaça alors Ghana comme importance.

Peu de temps après, le roi du Mossi, plus au sud, convoitant aussi les richesses de Tombouctou, accourut avec une armée, la prit et la pilla (1337). Mais il regagna son pays et les Malinkés se réinstallèrent dans la ville.

D'autres pillards, les Touareg, viennent à leur tour leur disputer la possession de cette riche cité. Devant leurs attaques incessantes, les Malinkés abandonnent la ville qui devient la proie des nomades (1434) : le roi targui Akil y plaça un vice-roi, Mouhamed-Nasr, qui fut massacré par le roi du Songhoï en 1464.

A cette époque le royaume de Mali jette son dernier éclat. Cada-Mosto raconte que sur les rives de la Gambra, au nord de la Cazamance, le roi du royaume de Gambra, Forosangoli, payait tribut à l'empereur mali, et que cet empire recevait de nombreuses caravanes. Nous verrons qu'à ce moment un empire naissant s'élève à l'est du Mali, le Songhoï. Tout d'abord le roi de Mali, Koukour-Moussa, s'en rend maître, mais il ne le garde que quelques années (1326-1355). Une réaction se produit peu après et le conquérant songhoï Sunni-Ali prend Tombouctou aux Touareg (1469) et dévaste Mali.

Un peu plus tard, un autre conquérant songhoï, Askia le Grand, envahit le Mali, prend Zalna et, après une lutte opiniâtre de sept années, se rend complètement maître du Mali dont les destinées sont désormais rattachées à ce royaume de Songhoï (1508), jusqu'en 1588, date de la conquête marocaine.

Toutefois, profitant de ces troubles, les Bambaras s'emparèrent de Ségou dont ils firent leur capitale. Ils prirent plus tard le Massina fondé par Lebbo, général du premier sultan de Bornou, Othman. Les Bambaras tomberont sous l'hégémonie française après que leur roi Naba aurait été pris par le général Borgnis-Desbordes à Daba, en 1883.

Les rois de Mali s'étaient enfuis à Kangabo en 1670, et leurs derniers héritiers étant morts vers 1900, les princes de la famille royale furent, par raison politique, retenus en résidence à Bomakou, par ordre des autorités françaises.

Ainsi à l'ancien royaume de Ghana, fondé tout au début du moyen âge, succéda le royaume de Mali, qui, d'abord voisin, s'en empara et l'engloba en 1250. Le royaume de Mali subit le même sort de la part de son voisin oriental, le Songhoï, en 1469, lequel arrive ainsi à former un État comprenant presque toute l'Afrique extrême-occidentale.

Voyons quels furent les débuts du Songhoï, qui joua un si grand rôle au commencement des temps modernes et qui eut une civilisation quelque peu originale au moment où les premiers navigateurs européens explorèrent les rivages de l'Afrique.

Fondation de l'empire songhoï. — Lorsque les Arabes envahirent pour la première fois l'Égypte, diverses migrations furent provoquées par l'irruption soudaine de ces conquérants fanatiques.

Vers le septième siècle une peuplade importante, les Songhoïs, partit de ces régions sous la conduite d'un aventurier, Dialliaman. Se dirigeant vers l'ouest, par Agadès, les Songhoïs atteignirent le coude du Niger à Gado et c'est là qu'ils s'établirent.

En 765 ils fondent Dienné, plus en amont sur le Niger et ne s'arrêtent que devant la frontière de l'empire de Mali à l'ouest et du pays des Bambaras au sud.

Nous n'entreprendrons point de détailler les noms des trente et un rois de leur 1re dynastie, celle des Dia, qui gouverna la contrée de 700 à 1355, noms que la tradition a conservés.

Le seizième roi, Dia-Koussaï, se convertit à l'islamisme en 1010 et depuis lors la contrée a conservé cette religion, jusqu'à nos jours.

Sous le règne de Dia-Siboï, le nouvel empire songhoï devient vassal de l'empire de Mali, son voisin (1326).

Le roi de Mali Kounkour-Moussa exigea que deux fils du roi vaincu résidassent à la cour. L'un des deux, Ali-Kolon, après quelques années de cette captivité, parvient à se sauver; il retourne dans sa patrie, la soulève et y fonde la dynastie des Sunni qui compte 18 rois de 1355 à 1492.

C'est sous le règne de Sunni-Ali que l'empire songhoï prend une grande et rapide extension. C'est un conquérant, occupé uniquement de guerres et de pillage; cependant son rôle n'est pas négligeable. Nous le voyons s'avancer tout à coup vers Tombouctou, dont il s'empare (1469), reprendre Dienné après un pénible siège, et transporter ses fureurs sanguinaires dans le Mossi, le Teska, le Kouboura, le Kano à l'est. Traversant le Niger, il s'attaque à l'empire de Mali, répand la terreur chez les Foulas, et il revient dans sa capitale lorsqu'il meurt noyé dans le Niger.

L'empire songhoï sous Askia le Grand. — Son fils Sunni-Barro le remplace, mais un général populaire, Askia-Mohammed, se soulève contre lui, le bat, le chasse du pays et fonde une IIIe dynastie qui régnera de 1495 à 1591.

Pour consolider son pouvoir, Askia protège les marabouts, affecte une grande piété. Il va en grande pompe se faire légitimer à La Mecque, il demande en passant à se soumettre à la vassalité du calife du Caire et s'entretient, en Égypte, avec les savants arabes, sur les perfectionnements à introduire dans ses États. Il revient à Gao, nomme son frère Omar généralissime, et entreprend de consolider et d'organiser les conquêtes récentes des Songhoïs.

Le royaume de Mossi, au sud, était fort inquiétant. Askia somme son roi d'embrasser l'islamisme, et, sur son refus, envahit le pays, emmène prisonnière la population et la force à se convertir.

Ensuite il porte ses armes à l'ouest vers l'empire de Mali qui avait déjà éprouvé une invasion peu d'années auparavant. Zalna est prise et anéantie. Malgré une résistance à outrance, dans laquelle il perd une grande partie de ses soldats, il se rend maître de toutes les villes de cet empire et ses États se trouvèrent portés jusqu'à l'Atlantique (1501).

L'empire de Mali détruit, il s'avance vers le Tchad, prend Agadès (1519), soumet le Katsena et Sanfara. Son empire s'étend de l'Océan au Tchad, de la Bénoué à l'Adrar. Il fallait six mois pour le traverser.

Askia divisa ses possessions en quatre vice-royautés, ayant chacune des gouverneurs, des chefs militaires, des juges, des percepteurs royaux, choisis dans les ramifications de la famille royale. Il créa une armée permanente, construisit à Kabara une flottille sur le Niger.

Askia établit l'unification des poids et mesures, réprima les falsifications, institua un inspecteur dans chaque marché. Il attira à sa cour de nombreux savants de tous les pays arabes du Nord. Il s'entourait d'un cérémonial copié sur celui de l'Orient, se tenait caché au peuple, ne lui parlait que par la voix d'un hérault. Son immense empire vivait dans la tranquillité et l'opulence.

Askia étant devenu vieux, son énergie faiblit et l'un de ses nombreux enfants, Moussa, se révolta contre lui et le déposa, en 1529.

Pour calmer les aspirations de ses frères, il en fit périr plusieurs. Puis il périt lui-même sous les coups des survivants et fut remplacé par un neveu d'Askia le Grand, Banksuri, qui relégua son vieil oncle loin de la capitale.

Tant d'ingratitude envers le fondateur de l'empire indigna Ismaël, fils d'Askia le Grand, qui, à son tour, s'empara du pouvoir et ramena à Gao son père à qui il fit rendre les plus grands honneurs, jusqu'à sa mort qui survint l'année suivante (1537).

L'organisation qu'avait donnée à l'empire songhoï le Charlemagne nègre était si bien adaptée aux besoins de la contrée, qu'elle subsista à travers les rivalités continuelles de ses successeurs et assura l'unité de l'empire.

Décadence du Songhoï. — Les richesses naturelles du Soudan, au seizième siècle, alors que le besoin d'expansion commerciale et militaire se faisait sentir chez tous les peuples, alluma les convoitises du sultan du Maroc : Al-Mansour (Mouley-Hamed).

Celui-ci somma Iskab II de payer tribut. Sur son refus, il envoya contre lui une armée de 20.000 hommes que les sables du Sahara engloutirent (1584). Puis il expédia une armée de 3.000 combattants ar-

més de mousquets et 1.000 d'armes blanches, sous les ordres de Djouder.

Iskab II marcha contre eux avec 30.000 fantassins et 12.000 cavaliers, et les rencontra près de Tombouctou, à Tounbidi (1591). Les balles, le bruit de la mousqueterie effrayèrent tellement les Songhoïs qu'ils s'assirent sur leurs boucliers, en attendant la mort.

Djouder entra aussitôt à Gao, puis à Tombouctou. Il reçùt un tribut considérable de poudre d'or, d'esclaves, d'ébène, de musc, et les Marocains stupéfaits ne pouvaient se lasser d'admirer les richesses qui affluèrent chez eux. Ils furent aussi frappés de l'érudition des marabouts de Gao et particulièrement de Ahmed-Baba.

Mahmoud, qui remplaça Djouder, se montra excessivement cruel : il fit périr dans les supplices toute la famille d'Iskab, les marabouts, les chefs et dévasta toute la contrée à la suite d'une révolte.

En 1605, le sultan du Maroc mourut empoisonné et peu à peu l'occupation marocaine du Soudan devient moins efficace. Les conquérants marocains établis dans le pays deviennent indépendants du sultan, et s'unissent aux familles indigènes. L'empire songhoï se désagrégea. Chaque province devint autonome. C'est à cette époque que le marabout Abderhaman-Sadi écrivit le *Tarik è Soudan*, histoire de cette contrée (1656).

Les Touareg du Nord, profitant de ce morcellement, viennent s'installer dans la boucle du Niger et en 1770 prendre Gao.

Prédominance des Foulbés. — Puis ce sont des Foulbés originaires de l'Adrar sénégalais, qui s'implantèrent dans le pays.

Un petit roi foulbé d'une tribu du Massima, Cheikou-Ahmadou, se fit passer pour un descendant de Mahommed. Il réveilla le courage des indigènes,

chassa les conquérants et reprit Tombouctou (1827). Son successeur Ahmadou-Shekou se montra, comme tous ces rois de la nouvelle dynastie foulbée, cupide, cruel envers les indigènes, hostile aux Européens. Son successeur, Ahmadou-Ahmadou, dut faire face au chef toucouleur Omar.

Celui-ci, dont nous parlons à propos du Sénégal, entraînant par le fanatisme des milliers d'adeptes, battit Ahmadou-Ahmadou à Sofara, le tua et extermina sa famille (1861).

Omar fut tué dans une révolte, et son successeur Ahmadou dut se défendre contre les bandes de Samory.

C'est l'occupation par les Français de Ségou (1892) et de Tombouctou (1893) qui mit fin à l'empire des Toucouleurs.

Tombouctou, après avoir été visitée par Laing, qui fut assassiné à Araouan en 1826, par Caillé en 1828, dut ouvrir ses mystères à la curiosité des Européens, qui songèrent aussitôt à relier la cité sainte par une voie ferrée à Dakar et à Alger, et à établir des relations suivies entre l'intérieur du continent et les ports de la côte.

LES DIEPPOIS EN GUINÉE

« La fortune exige des soins. »
(VAUVENARGUES, *Maximes.*)

Premières découvertes en Guinée. — On sait aujourd'hui que ce ne sont pas les Portugais qui ont découvert les premiers les côtes de l'Afrique occidentale, mais bien les marins de Dieppe.

En 1339, alors que nul état européen ne possédait de colonie hors de l'Europe et n'avait abordé les côtes du Sénégal, trois navires partirent de Dieppe et s'élancèrent dans les mers du Sud. Ils longèrent les rivages brûlants et inhospitaliers de l'Afrique, abordèrent en Guinée et revinrent chargés d'or et de marchandises.

En 1364, deux autres navires partent, échangent leurs produits contre des cuirs, de l'ivoire, de l'ambre gris, de la poudre d'or. Ils doublent le cap Vert, un siècle avant les Portugais, puis le cap des Palmes. Sur les côtes de Guinée, ils fondent deux comptoirs permanents : Petit-Dieppe à l'embouchure du Rio Sestos, Grand-Sestre ou Paris, sur la côte de Malaguette.

En 1881, trois autres bateaux : *la Vierge*, *le Saint-Nicolas*, *l'Espérance*, doublent le cap des Trois-Pointes et fondent sur la Côte de l'Or le Comptoir de La Mine,

qui sous le nom d'El-mina acquit deux siècles plus tard une grande importance.

Enfin en 1383, trois autres navires, chargés de matériaux de construction, d'outils, de semences, arrivent à la Côte de l'Or, au Comptoir de La Mine, et y laissent, à demeure cette fois, une partie de leurs équipages. Tous les deux ans un voyage mettait en rapport Dieppe avec La Mine.

Tandis que les Génois et les Vénitiens allaient chercher les produits exotiques dans l'Orient, les Dieppois les avaient à leur portée dans ces colonies qu'ils tenaient cachées et ils en tirèrent d'énormes richesses.

Nous ne pouvons citer ici les preuves qui affirment la priorité des découvertes dieppoises sur celles des Portugais. Résumons les principales cependant, d'après les Mémoires de Desmarquets, livre écrit directement d'après les anciens chroniqueurs dieppois : Croizé, Asseline, etc., d'après Estancelin, Vitet, Barbot et surtout l'explorateur Villaud de Bellefonds.

Le voyageur hollandais Dapper a été abordé par les indigènes aux cris de « Malaguette tout plein à terre », mots français, car malaguette est le nom ancien du poivre, qui montrent que les Français commerçaient autrefois dans ces parages. Il a vu sur une batterie d'El-mina, qu'on appelait encore la « batterie française », les deux premiers chiffres encore distincts de la date 1300, alors que les Portugais n'arrivèrent qu'après 1400. Il a remarqué les armes de France sur la chapelle, et d'Elbée les a vues sur un château en 1671. Enfin les cartes portugaises, hollandaises du seizième siècle indiquent en français ces villages et la Baie-de-France, tandis que les autres localités ont un nom d'origine portugaise.

Toutes ces coïncidences sont cependant contre l'opi-

nion de certains historiens portugais, qui soutiennent que leurs compatriotes ont les premiers visité ces régions, et même contre l'opinion de l'historien Robertson qui affirme, sans raisons, dès le début de son ouvrage, que ces expéditions étaient chimériques.

Béthencourt et Parmentier. — C'est aussi à des Dieppois conduits par Jean de Béthencourt, né aux environs de Dieppe, que l'on attribue la conquête des Canaries, dès 1402. Il équipa une flotte à ses frais et débarqua à Lancerote.

Les Guanches qui l'habitaient rappelaient par leurs usages et par leur soin d'embaumer les morts les peuples anciens de l'Afrique septentrionale.

Béthencourt, voyant nombreuse la population de l'archipel, revint en Castille pour y chercher du renfort. Durant son absence ses lieutenants se disputèrent leurs prérogatives, maltraitèrent la population et compromirent le résultat de la conquête.

A son retour, Béthencourt convertit au catholicisme Maxorata, roi de l'île de Fornatura, qui se soumit à son autorité. Il conquit Hierro et Palma.

Grâce à son esprit assez conciliant, il s'attira la sympathie des indigènes à tel point que ceux-ci ne voulaient plus le laisser retourner en France. Il revint cependant dans son château où il écrivit au pape pour lui demander d'envoyer un évêque dans l'archipel. Il avait auparavant rendu hommage de ses possessions au roi de Castille.

Nous verrons à propos des îles de l'Atlantique que son neveu et successeur Maciot ou Mathieu Béthencourt fut plus tard retenu en Espagne. Béthencourt mourut en 1425.

Cousin, le capitaine dieppois qui, au dire des chroniqueurs de l'époque, aurait découvert l'Amérique dès

1488, c'est-à-dire quatre ans avant Colomb, toucha au cap des Aiguilles en 1491.

Ango, ce riche armateur dieppois qui avec ses seules flottes bloqua Lisbonne, envoya sur les côtes d'Afrique l'expédition de Parmentier, qui découvrit la Trinité et aborda à Madagascar en 1528. Signalons aussi parmi ses concitoyens Aymar de Chastre qui se signala dans la défense des Açores contre l'Espagne; Ricault qui sera le premier à fonder un établissement à Madagascar ; Le Tellier, qui releva les côtes de l'Afrique occidentale. Ainsi la patrie des Duquesne exerça une influence des plus remarquables sur la fondation de l'empire colonial français en Afrique.

Décadence des colonies dieppoises. — Les luttes extérieures ou civiles qui désolèrent la France au quatorzième siècle nuisirent à la prospérité de son commerce. Pendant ce temps, le Portugal, au contraire, devenait une véritable puissance et songeait à conquérir l'empire des mers.

Les Portugais combattirent les Dieppois établis encore en Guinée. Ils convainquirent les indigènes de ce que les Dieppois les exploitaient et qu'eux leur donneraient les mêmes marchandises à meilleur marché. Les sauvages prirent parti pour les nouveaux venus, les aidèrent à prendre Elmina et à massacrer les commerçants. Les Portugais, une fois maîtres des côtes, se montrèrent cruels pour les nègres, qu'ils accablèrent d'impôts, qu'ils livrèrent à la traite et auxquels ils firent regretter leurs anciens dominateurs.

En 1486 ils coulent un navire dieppois à Akara. En 1491, ils en coulent un autre au cap Corse, montrant ainsi, en pleine paix, qu'ils entendent rester seuls maîtres de la région. Le blocus de Lisbonne par Ango les apaisa; mais les Hollandais, devenus ensuite les

maîtres, usèrent de la même politique, attaquèrent en 1613 trois bâtiments dieppois, en brûlèrent deux et ne relâchèrent leurs prisonniers que pour qu'ils aillent avertir leurs concitoyens que tout bâtiment dieppois pris à voguer dans les eaux hollandaises serait confisqué.

Les Hollandais en Guinée. — La cause principale de la longue rivalité de la Hollande et du Portugal fut dans le despotisme du roi d'Espagne Philippe II vis-à-vis de ses possessions des Pays-Bas. Ceux-ci, poussés à bout, se révoltèrent, et, comme Philippe II avait occupé le Portugal, les Hollandais furent ainsi conduits à attaquer ce pays dans les colonies. Ils lui enlevèrent les îles de la Sonde, l'Inde, le Brésil, et cherchèrent à prendre aussi les côtes d'Afrique de manière à être maîtres, par les deux rives de l'Atlantique, du commerce maritime de l'Inde.

Un marin hollandais, Erickzoon, ayant été fait prisonnier par les Portugais en Afrique, témoin du commerce lucratif qu'ils y faisaient, entreprit, dès sa libération, de pousser ses compatriotes à des entreprises vers la Guinée. Il partit avec un navire et y fit de si bonnes affaires que son exemple fut aussitôt suivi (1595). Les Portugais, sans déclarer ouvertement la guerre aux Hollandais, leur firent une opposition acharnée; mais, comme la cour de Madrid délaissait les colonies africaines, les Hollandais ressaisirent vite l'avantage.

En 1620, les Hollandais construisirent un fort au cap Corse et surent, par des présents, détacher de l'alliance portugaise tous les indigènes qui entouraient El-Mina; une flotte vint tout à coup assiéger la ville qui tomba aux mains des Néerlandais (1637).

Cependant les Anglais, à leur tour, cherchèrent à supplanter les Hollandais, qui étaient devenus les

maîtres de toute la côte de Guinée. L'amiral hollandais Ruyter fut obligé de venir croiser dans ces parages; il captura de nombreux bâtiments ennemis. Après lui, les Anglais reprirent l'avantage et le commerce des Hollandais en Guinée tomba à son tour en complète décadence.

Non contente d'occuper El-Mina, la Hollande s'empara même de Saint-Paul-de-Loanda après un seul combat aux environs de cette ville ; elle la rendit aux Portugais sept ans plus tard (1648).

Puis ce fut le tour du Cap, qui fut acheté aux indigènes et où le marin Riebeck fonda une ville (1651). Des colons furent invités à s'y installer ; des territoires furent conquis sur les Hottentots chaque fois que leurs incursions en donnaient l'occasion, et la colonie du Cap prospéra jusqu'au traité de 1814 qui la céda à l'Angleterre.

Nous voyons donc, en résumé, les Portugais acquérir la prédominance sur les côtes de l'Afrique au seizième siècle, les Hollandais au dix-septième, puis les Anglais au dix-neuvième, et ces événements se rattacher étroitement à l'évolution de ces trois États colonisateurs en Europe même. On pourrait en conclure que la politique coloniale apparaît comme une conséquence ou une conclusion de la politique internationale, que, plus une puissance européenne devient forte chez elle, plus elle voit s'accroître ses possessions d'outre-mer, et qu'inversement, si elle tombe dans une décadence momentanée, elle perd aussitôt ses colonies.

LES BARBARESQUES

« Comme ils étaient braves ceux qui sont tombés ! »

(BYRON, *Le Corsaire*.)

Kaïreddin à Alger et Tunis. — Lorsque, à la fin du moyen âge, les Espagnols eurent réussi à chasser les Maures de leur pays qu'ils occupaient depuis plus de sept siècles, ceux-ci, refoulés en Afrique, s'adonnèrent par représailles à la piraterie.

Ferdinand le Catholique résolut de les poursuivre en Afrique même. En 1504, une armée de 50.000 hommes vint assiéger et prendre Mers-el-Kébir et le chérif d'Oran vint faire sa soumission, mais le gouverneur Don Diègue de Cordoba fut vaincu par les Maures, et le cardinal Ximénès, pour venger cet échec, prêcha une croisade, dont lui et le clergé supportèrent les frais pécuniaires. Il se mit à la tête de l'armée, avec Pierre de Navarre, prit Oran et voulut poursuivre sa conquête. L'année suivante, Bougie fut prise, et Alger reçut un fort espagnol (1510).

La domination européenne pesait beaucoup aux musulmans. Ils appelèrent à leur délivrance deux frères qui, après une vie aventureuse, s'étaient acquis le renom de hardis corsaires : Aroudj (Barberousse) et Kaïred-

din. Ces deux corsaires, à peine arrivés, bombardent Bougie avec douze navires, par deux fois, mais inutilement. Le dey d'Alger Sélim-Entémiles les pousse à attaquer le fort espagnol. Aroudj s'installe à Alger avec des corsaires turcs, tue le dey et le remplace. Toutes les villes de la côte lui font leur soumission. Cependant il se laisse assiéger dans Tlemcen par les Espagnols qui le poursuivent et le tuent (1518).

Kaïreddin, proclamé dey d'Alger en remplacement de son frère, trouva un appui dans le sultan des Turcs dont il se déclara tributaire et qui lui envoya un secours de deux mille hommes (1518).

De ce moment les Turcs, forts de l'appui du sultan et habitués à la guerre, se substitueront aux Arabes pour la défense de l'islamisme.

Cette protection n'était pas à dédaigner, car justement l'empereur Charles-Quint, maître de l'Espagne et de tous les royaumes germaniques, se croyait cette fois assez fort pour anéantir les corsaires africains. Une armée de 7.000 hommes et de 38 navires, sous les ordres de Hugo de Moncade,débarqua à Alger. Soudain une tempête terrible anéantit la moitié de la flotte et de l'armée; Hugo de Moncade eut à peine le temps de se sauver avec les débris de l'expédition.

Le bey de Tunis, Mouley-Assan, chassé par ses sujets, implora le secours du sultan; celui-ci lui envoya comme défenseur Keïreddin, qui prit Tunis, mais détrôna son protégé. Charles-Quint, craignant pour ses possessions italiennes, envoya une armée qui battit les Turcs, prit Tunis et rétablit Mouley-Assan. Dix mille esclaves chrétiens furent ainsi délivrés (1535).

Pour mettre un terme aux ravages incessants des corsaires, le pape Paul III prêcha contre eux une croisade. Charles-Quint débarqua lui-même près d'Alger

avec 24.000 hommes, 65 galères et 451 navires de transport (1541). Comme dans la précédente expédition, une tempête survint qui détruisit les vaisseaux, détrempa la terre, inonda les soldats débarqués, sans aucun moyen de s'abriter. Les Turcs profitèrent de la confusion, assaillirent l'armée espagnole qui fut vaincue et obligée de s'embarquer, laissant à Hassan-Aga, défenseur d'Alger, un matériel immense et 6.000 prisonniers.

Louis XIV et les corsaires. — Enhardie par ce succès, l'audace des Algériens ne connut plus de bornes. Ils méprisèrent l'autorité du sultan des Turcs, et en 1616 déclarèrent la guerre à tous les États chrétiens, trop occupés à lutter entre eux pour s'occuper des incursions des Maures. L'expédition française de de Beaulieu échoua encore par la tempête, de même que celle de Montis.

On sait que c'est vers cette époque que saint Vincent de Paul fut capturé et retenu à Tunis où il servit d'abord dans les emplois les plus pénibles et qu'il ne put retourner en France qu'en s'évadant.

Louis XIV, conseillé par Colbert, pensa que le meilleur moyen de contenir les pirates était de prendre place chez eux ; Beaufort prit Gigelli et s'y installa, mais d'une façon si malheureuse que la ville fut reprise par les Maures aussitôt après. Beaufort reprit aussitôt la mer, rencontra les pirates près de Tunis, les battit et vint anéantir leur flotte dans la rade d'Alger (1665).

Les esclaves chrétiens furent rendus à la liberté, un traité fut signé, mais tout traité était inutile avec des gens qui regardaient les Européens comme des êtres dignes tout au plus d'être exterminés par eux. Leurs ravages recommencèrent aussitôt. En vain Duquesne châtia leur flotte dans le port de Scio. Les Tripolitains n'en vinrent pas moins ravager la Provence et Baba-

Hassan, dey d'Alger, osa déclarer la guerre à Louis XIV, alors à l'apogée de sa puissance.

Cette audace ne pouvait que lui coûter cher. Les flottes barbaresques de l'Afrique ne dépendaient en réalité que des corsaires de la côte et ceux-ci n'avaient qu'une politique, qui était, sous prétexte de religion, de prendre, en pleine paix, tous les navires qu'ils rencontraient, de les piller et de réduire en esclavage les passagers. Ils ne se gênaient guère pour enlever même les habitants des côtes et étaient devenus la terreur de la Méditerranée.

A peine remise des troubles causés par les guerres de religion, ce fut donc la France qui entreprit de mettre le holà à ces scènes barbares, auxquelles d'ailleurs la Turquie resta étrangère. L'opinion publique, en France, accueillit avec enthousiasme l'idée d'une croisière devant les côtes algériennes.

Duquesne vint prendre position devant Alger avec une flotte d'une quarantaine de vaisseaux. Les galiotes à bombes de Petit-Renan firent pleuvoir sur la ville une grêle de projectiles ; dans la première nuit, 114 bombes lancées par ces nouveaux instruments incendièrent et démantelèrent le port. Le dey, fou de rage, attachait les prisonniers à la bouche de ses canons. Il fut cependant obligé de demander la paix, dut rendre tous ses esclaves, et payer une lourde contribution de guerre (1684).

Tripoli eut, l'année suivante, le même sort, après un bombardement dirigé par Tourville.

Tunis, menacée d'une attaque, rendit à Estrée ses esclaves et paya sa rançon. Les pirates barbaresques hésitèrent dorénavant à s'attaquer aux navires français.

Du bombardement de ces trois ports commence la décadence des États barbaresques. L'amiral anglais Exemouth bombardera Alger en 1816 et son compatriote

Henri Neale renouvellera cet exploit en 1824. Quelques années après, l'occupation d'Alger clôturera l'histoire des Barbaresques.

Il est curieux de constater que, malgré ces luttes continuelles, des commerçants français eurent le courage d'installer un établissement sur la côte. Les Génois étaient déjà établis à Tabarca, lorsque deux marchands de Marseille, Lenche et Didier, s'entendirent avec les chefs indigènes pour avoir le monopole de la pêche du corail sur une étendue de dix lieues, du cap Roux à Bougie (1561). Grâce à l'appui de Richelieu, la Compagnie fut reconnue par le sultan, moyennant un tribut annuel aux janissaires d'Alger. Le petit établissement dit le Bastion comprenait une garnison française de trente soldats, des artisans, vingt bateaux de pêche, un petit fortin à la Calle et un autre près de Bône, au cape Roze. Un autre établissement se fonda au cap Nègre (1633). La Compagnie tirait son principal revenu du commerce d'exportation des blés. Les vexations prodiguées par les beys, la concurrence des marchands français de Tunis, la médiocrité des récoltes, firent que la Compagnie, ne faisant plus de recettes suffisantes, abandonna d'elle-même, en 1741, ses privilèges et son installation.

Les corsaires marocains. — Le Maroc, bien que dans un état d'anarchie continuelle, était assez puissant pour repousser les interventions étrangères. Il n'en fallait pas tant aux Marocains pour se livrer, sur mer, à la piraterie.

L'empereur Mouley-Ismaël, cependant assez bien disposé pour les Européens, employait les esclaves chrétiens à la construction de ses palais. Château-Renaud vint mouiller avec une escadre devant Salé pour racheter ces malheureux sans y parvenir (1680).

C'est ce même prince qui reçut une ambassade, de la part de Louis XIV, et qui fut ravi du discours que prononça l'un des envoyés du grand roi, Fétis de la Croix (lequel est le traducteur des contes des *Mille et un Jours*, qui font suite aux *Mille et une Nuits*).

Les corsaires marocains, sûrs de l'impunité s'ils échappaient aux flottes françaises, vinrent exercer leurs ravages jusqu'à Belle-Isle.

Par contre, Sidi-Mahomet supprima l'esclavage des chrétiens en 1777.

Mouley-Soliman racheta de ses propres deniers des Européens retenus en captivité par les nomades du Sud (1817).

La prise de Tanger par les Français (1844) et le traité de Lalla-Maghnia qui suivit, mirent un terme aux habitudes moyenâgeuses conservées par les Africains du Maroc.

Les Turcs en Tripolitaine. — La régence de Tripoli, ancienne Cyrénaïque, eut une histoire analogue à celle d'Alger.

Sous le règne du sultan des Turcs Sélim, une expédition, sous les ordres du corsaire Dragut, s'empara de Tripoli. Les Turcs possédèrent ainsi toute la côte méditerranéenne, sauf le Maroc, dont le sultan se regardait d'ailleurs comme le seul légitime descendant de Mahomet et des califes.

Les pirates tripolitains étant venus piller les côtes de la Provence, nous avons vu Tourville et Duquesne bombarder Tripoli et en délivrer les esclaves chrétiens.

Quant au territoire intérieur du Fezzan, il était au treizième et au quatorzième siècle sous la dépendance de l'empire de Kanem qui y établit un gouverneur, dont l'autorité alla en décroissant par suite de l'éloignement des deux contrées. Le Fezzan fut ensuite

asservi par le Maroc, puis s'en délivra après une lutte acharnée. En 1714, Hamet-Bey, pacha turc, se rendit indépendant, mais en 1835 Sidi-Youssouf reconnut à nouveau le protectorat turc.

Les Turcs, maîtres de la côte tripolitaine, ne pouvaient manquer de subjuguer l'intérieur du pays : ils y envoyèrent une armée. Abd-el-Dehlich réunit en une lutte désespérée tous ses partisans, mais il fut vaincu et tué à El-Baghla, en 1842, et le Fezzan devint une province de l'empire turc. L'un des derniers défenseurs de l'indépendance, Rouma, avait été pris en 1840 à Yffren et l'influence turque ne connut plus d'antagonistes.

La Turquie cependant se montra préoccupée des agissements des Italiens qui prétendaient s'infiltrer pacifiquement en Tripolitaine, des Français avec lesquels ils eurent quelques incidents de frontière, et des fanatiques musulmans recevant des ordres des marabouts du Soudan. Nous avons eu l'occasion de parler de ces différends à propos de la Cyrénaïque, de montrer la Tripolitaine occupée en 1911 par l'Italie et devenue l'année suivante colonie italienne.

A ce moment, ou mieux en 1896, le chef des Senoussistes, Sidi-el-Mahdi, fils et successeur du fondateur de la secte, craignant le voisinage des Turcs, comme aussi celui des Italiens et des Anglais, quitta sa résidence de Djaraboub, emmenant avec lui la population de la ville, et alla s'établir plus au sud, en plein désert, dans l'oasis de Koufra d'où il continua à exercer une action continue sur toute la région du désert.

LE MAROC MODERNE

« La tombe du despote était pleine de sang. »

(Coppée, *Récits épiques*.)

Insurrections du Tafilet. — L'histoire du Maroc dans les temps modernes se caractérise d'une part par la stagnation du peuple, rebelle aux idées de civilisation, et d'autre part par d'incessantes révolutions de palais qui rendent le sort des souverains de ce pays presque aussi peu enviable que celui des anciens deys d'Alger.

Après la mort tragique du dernier Hafside, Méhémet-el-Oatas (1500), détrôné par Mohammed-ben-Ahmed, qui fixa sa résidence au Maroc et périt dans une expédition contre les montagnards berbères, le fils de ce dernier, Abdallah-ben-Ahmed, fit fortifier le cap d'Agadir pour le préserver de l'attaque des Portugais. Son successeur Mouley fit mourir ses frères pour ne pas avoir de compétiteurs, et vit s'armer contre lui son oncle Abd-el-Mélek; il s'allia au roi de Portugal, dom Sébastien. La bataille d'Alcassar vit la mort de ces trois princes et la défaite des Portugais.

Mouley-Ahmed, frère d'Abd-el-Mélek, fut donc proclamé sultan, mais à sa mort, en 1603, son fils eut à déjouer les intrigues imaginées par le roi d'Espagne,

et ses successeurs ne se rendirent fameux que par leur alcoolisme ignoble qui les fit mépriser, déposer ou massacrer par leurs sujets. L'un d'eux, Crom-el-Hadgi, ayant usurpé le pouvoir, fit massacrer tous les membres des anciennes familles régnantes et put vivre tranquillement dans la débauche jusqu'à ce qu'il pérît poignardé par sa femme.

Vers 1660, un chérif, dont le père, renommé pour sa sainteté, disait descendre de Mohammed, Archid, profite de la confusion qui règne dans tout le Maroc par suite de la mort de Crom-el-Hadgi. Il commence par s'assurer le concours des habitants du Tafilet, province située au sud-ouest du Maroc. Sans ressources, il se révolte contre son frère qui gouverne la province, il est pris par lui, se sauve de prison, va offrir ses services au chef des montagnards du Rif, sème l'indiscipline dans son armée, se met à la tête des mécontents et le fait périr. Avec cette nouvelle troupe, l'aventurier marche contre son frère et le bat. L'année suivante, il prend Fez d'assaut et voit son armée se grossir de tous les chercheurs d'aventures qui la portent au chiffre de 40.000 combattants. Il prend Arzille, Salé, et fait périr à Maroc le fils de l'ancien sultan. Archid ne songea plus, dès lors, qu'à consolider son pouvoir en amassant des trésors considérables pressurés sur les habitants.

Mouley-Ismaël. — Lorsque Achid mourut (1672), son frère Mouley-Ismaël accourut à Fez prendre possession des trésors. Il commença par réprimer de sanglantes révoltes, puis il voulut régner en souverain digne de ce nom. Un ambassadeur anglais étant venu demander son alliance, il allait la lui accorder, sans l'intervention d'un marabout couvert de haillons qui lui déclara qu'il avait vu en rêve Mahomet lui assurer que le Maroc resterait prospère à condition qu'on n'y recherche pas

l'alliance anglaise. C'est Ismaël à qui on avait vanté les charmes de la princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV, qui demanda sa main au roi, lequel la lui refusa. Certains historiens ont vu là une intrigue bien autrement compliquée et curieuse de l'ambassadeur marocain.

En 1907 il proposa à Louis XIV de lui envoyer un secours, que le grand roi refusa.

Ismaël consolida son pouvoir par quelques expéditions chez les Berbères de l'Atlas. Pour s'en faire craindre, il les menaça de faire dévorer les rebelles par des chrétiens, dont les musulmans se faisaient une idée mystérieuse. Un chameau fut égorgé comme gage de réconciliation. Il créa une armée permanente composée de nègres soudanais qui, molestés par les Marocains, n'en restaient que plus dévoués à leurs officiers. Il fit faire de nombreuses constructions, souvent dans le seul but d'occuper des mains oisives toutes prêtes pour la révolte. Il comparait ses sujets à des rats enfermés dans un panier qu'ils finiraient par percer si on ne les secouait constamment. Malheureusement, les captifs chrétiens employés à ces travaux furent en butte à ses cruelles fantaisies, et sa garde nègre ressemblait, au dire de l'un d'eux, à une troupe de démons acharnés au supplice des damnés.

Une expédition eut lieu dans le Soudan. Après une traversée terrible des sables sahariens, les nègres assiégés dans Tagaret durent livrer 10.000 esclaves et la charge de 50 chameaux en poudre d'or. Ismaël mourut en 1727 dans un âge très avancé, après cinquante-quatre ans de règne et laissant, dit Chénier dans son *Histoire du Maroc*, plus de 800 descendants.

Mouley-Ahmed-Debi, son troisième fils, lui succéda en se faisant proclamer par la milice soudanaise avec

laquelle il gaspilla les cent millions de francs économisés par son père ; son ivrognerie provoqua une révolte générale. Mouley-Abdalla, encore plus féroce, fut déposé six fois par les révoltes de la milice, laquelle décernait le trône à qui lui promettait une plus forte paye. La peste fit à ce moment d'affreux ravages dans le Maroc, comme sous le règne précédent. Il y périt, dit Mungo-Park, plus d'un million de personnes.

Sidi-Mahomet. — Abdalla mourut en ne laissant qu'un seul enfant, Sidi-Mahomet, qui lui succéda (1757). Celui-ci s'occupa de réorganiser les finances, qui étaient très délabrées, et pour cela d'attirer par des traités de commerce bien conçus, les marchands étrangers dans ses États, principalement dans la ville de Mogador qu'il fonda dans cette intention. Il convoqua une assemblée d'imans pour leur demander si, contrairement aux prescriptions du Coran, les Marocains ne pourraient pas vendre du blé aux infidèles et il obtint leur autorisation, ce qui fut très profitable aux agriculteurs comme au fisc.

Avec ses ressources plus fortes il songea à attaquer les étrangers, il reprit Mazagran aux Portugais, mais ne put enlever Mélilla aux Espagnols. Il eut soin de ne nommer partout que des fonctionnaires d'une probité éprouvée.

Malgré ce sage gouvernement, il eut à réprimer la révolte de son fils qu'il envoya ensuite à La Mecque pour l'assagir et celle de la milice noire qui montait à 100.000 hommes. Il dispersa celle-ci en plusieurs détachements et fit partir ces détachements chacun dans une direction différente pour tenir garnison en province ; sur le chemin, il fit rejoindre successivement chaque groupe par une troupe plus forte sur laquelle il pouvait compter et qui avait mission de la désarmer. Il réduisit ainsi la milice à 15.000 hommes (1780). Il créa une

marine d'une vingtaine de bâtiments corsaires. En 1777, il s'entendit avec le roi de France Louis XVI pour abolir l'esclavage des chrétiens dans ses États (1777). Il s'entoura, bravant les opinions de son peuple, de conseillers français et d'architectes danois.

Les Marocains virent combien ils perdirent à la mort de Sidi-Mahomet (1789), lorsque son fils Mouley-Yésid monta sur le trône pour faire pendre par les pieds, mettre en croix ou mourir de faim ceux qui s'étaient opposés à son autorité, lorsqu'il déclara toute l'Europe ennemie, et lorsqu'il se fit battre par l'Espagne. Il mourut en réprimant une révolte (1793).

Mouley-Soliman lui succéda et reprit les traditions de Sidi-Mahomet. Il défendit à ses corsaires toute espèce de course contre les chrétiens, même contre les Français après lesquels s'acharnaient les Barbaresques à la nouvelle des défaites de Napoléon. Il envoya une ambassade à celui-ci pour lui recommander le frère d'une de ses concubines, Corse d'origine, mais on répondit à cette démarche par une fin de non-recevoir, le personnage recommandé ne méritant guère de l'être.

La piété rigide du sultan, qui imposait à tous un vêtement grossier et qui le conduisit à faire arracher toutes les plantations de tabac de son empire, provoqua une révolution générale. L'empereur se vit assiégé par les Berbères dans Méquinez et fut fait prisonnier un moment par eux. A cette anarchie politique se joignirent la peste et la famine.

Mouley-Abder-Rhaman. — A la mort de ce sultan, Mouley-Abder-Rhaman prit la couronne (1822) et apaisa les révoltés par son caractère conciliant. Il se montra toutefois irréductible avec de nombreux rebelles dont les chefs furent condamnés à être bâtis vivants dans un mur. C'est à la même époque que les autorités de Tan-

ger défendaient au prince de Hesse-Darmstadt, qui se trouvait dans cette ville, de sortir dans une voiture à moins qu'elle ne soit sans roues, cet engin nouveau pouvant causer des accidents.

Lorsque Mouley-Abder-Rhaman vit les Français conquérir l'Algérie, il s'ingénia à leur créer des difficultés, en envahissant deux fois ce territoire, puis en prenant parti pour l'Algérien Abd-el-Kader et en attaquant plusieurs fois à l'improviste les postes français. Les relations diplomatiques furent rompues.

Une flotte française bombarda Tanger, puis Mogador. Sur la frontière, le général Bugeaud, campé à Lalla-Maghnia, voyait l'armée arabe voisine augmenter chaque jour par des milliers de fanatiques brûlant de prendre part à la guerre sainte prêchée par Abd-el-Kader et commandée par le fils de l'empereur. Sans tarder davantage, la bataille de l'Isly commença entre l'armée marocaine forte de 30.000 cavaliers, 10.000 fantassins, 11 canons et l'armée française forte de 8.500 fantassins, 1.800 cavaliers et 16 canons. Elle se termina par la déroute complète des Marocains qui abandonnèrent leur camp, leurs drapeaux, leurs armes et qui eurent 3.000 hommes hors de combat tandis que les Français n'eurent que 27 tués et 96 blessés (1844).

Cette défaite, le bombardement de Mogador et de Tanger, obligèrent les Marocains à faire la paix et à chasser de leur territoire le trop compromettant Abd-el-Kader qui fut ensuite fait prisonnier par les Français (traité de Lalla-Maghnia).

En 1851, les Marocains ne craignirent pas, cependant, de piller un vaisseau français à Salé, ce qui amena en représailles le bombardement de cette ville.

Sidi-Mouley-Mohammed et Abd-ul-Aziz. — En 1859, Abd-er-Rhaman mourut et son fils Sidi-Mouley-Moham-

med lui succéda. Le début de son règne fut troublé par des querelles dynastiques.

Ces troubles se répercutèrent sur les présidios espagnols et amenèrent une guerre avec l'Espagne.

Ces présidios, de petits ports de mer, étaient placés depuis longtemps sous la domination espagnole : Mélilla, Penon-de-Valez, Alhucémas, Zafarines et Ceuta. Ceuta fut prise par les Portugais dès 1415 et devint le pied-à-terre des expéditions entreprises contre les Maures ; elle fut cédée à l'Espagne en 1668 par le traité de Lisbonne et les Espagnols y tinrent ensuite d'autant plus que Gibraltar leur échappait. Mélilla fut prise aux Marocains par le duc Médina-Sidonia en 1496.

En 1860, pour repousser les attaques des tribus voisines, les généraux espagnols Prim et O' Donnell prirent Tétuan, mais l'ultimatum de l'Angleterre fit rendre cette ville, et l'Espagne par le traité de l'oued Ras se contenta d'une indemnité de cent millions avec l'agrandissement du territoire de Ceuta.

Une révolte contre les Européens éclata en 1867 ; réprimée, elle fut suivie d'une épouvantable famine qui décima la population.

Moulay-Hassan, proclamé en 1873, à la mort de son père, se montra plus conciliant envers les étrangers ; il admit des ambassadeurs européens auprès de lui. Il n'eut qu'une femme légitime et, dit Lenz, la crainte seule de ses sujets l'empêcha de faire d'utiles réformes.

Sous le règne d'Abd-ul-Aziz, qui monta sur le trône en 1878, des traités de commerce furent signés avec les grandes puissances, un en 1890 avec l'Allemagne, un en 1894 avec l'Espagne.

Cette dernière nation prit possession en 1884 du Rio-de-Ouro, au sud du Maroc, pays peu convoité. En 1893, elle a réprimé à Mélilla de nouveaux désordres, où le

général Margallo avait trouvé la mort. Martinez Campos, envoyé sur les lieux avec vingt mille hommes, obtint facilement une indemnité de trente millions et seule l'intervention de l'Angleterre empêcha que l'Espagne n'exerçât une sorte de protectorat sur tout l'empire.

Quant au territoire situé entre le Rio-de-Ouro et le Maroc, le Juby ou Tarfaïa, du nom de ce seul port accessible, il a été occupé par les commerçants anglais en 1878 pour y attirer le commerce du Soudan ; en butte aux attaques des indigènes, la compagnie céda ses acquisitions au Maroc pour un million en 1895.

Les Anglais possédaient aussi autrefois Tanger, qui avait été prise par les Portugais en 1471 et était restée deux siècles au pouvoir de ces derniers. Les Anglais abandonnèrent Tanger en 1684.

En 1902, le Maroc fut de nouveau troublé par un prétendant, Bou-Amara, ancien secrétaire d'un ministre du sultan. Emprisonné pour quelques intrigues, il se vengea ensuite en se posant en prophète. Quelques procédés relevant de la prestidigitation lui acquirent une notoriété suffisante pour lever l'étendard de la révolte. Il s'empara des armes d'un détachement près de Fez, d'où il fut repoussé par Sidi-el-Mehdi-el-Menebhi. Néanmoins, le prétendant vit son armée s'accroître de jour en jour. Il s'allia à Bou-Amama, le perturbateur algérien, et se rendit indépendant dans le Tafilet, prit Aïoun-Sidi-Mellouk dont il fut chassé peu après. L'assassinat de ses meilleurs lieutenants qu'il avait envoyés au caïd Hamada pour lui demander sa fille le priva d'un ferme appui.

Cependant la guerre traîna en longueur. D'un côté le sultan Abd-ul-Aziz, qui avait vécu toute sa jeunesse sous la dépendance morale des ministres de son père, n'avait

de goût que pour les jouets mécaniques venus d'Europe. D'autre part, le prétendant, acceptant sans contrôle tout secours, ne put avoir assez d'autorité sur ses troupes pour empêcher celles-ci de se débander après chaque victoire suivie de pillages.

Notons en passant que le médecin du Roghi fut Abd-el-Malek, fils d'Abd-el-Kader, ancien défenseur de l'Algérie.

Ces guérillas nuisirent à la sécurité de la frontière algérienne et obligèrent la France à bombarder Figuig.

Les Français au Maroc. — Les troubles du Maroc pouvaient influer sur la sécurité de l'Algérie. Aussi une convention fut signée en 1904 avec l'Angleterre.

Par cette convention, en compensation d'une complète liberté laissée à l'Angleterre en Égypte, le Royaume-Uni reconnaît à la France le droit d'intervenir dans les affaires extérieures et intérieures de l'empire marocain, ce qui équivaut à la reconnaissance d'un protectorat français.

Deux navires français furent envoyés à Tanger pour protéger nos nationaux et l'influence française se trouva aussitôt accrue dans le pays. Les Chambres françaises votèrent un fort crédit pour la fondation d'œuvres civilisatrices au Maroc et les travaux de pénétration furent poussés avec activité. Toutefois, trop de compétitions entraient en jeu pour que la question marocaine ait pu être entièrement résolue du coup.

Désirant peut-être compliquer la situation de la France, situation privilégiée puisque ce pays venait en première ligne comme commerce annuel avec le Maroc (trente millions de francs, plus du double de l'Angleterre et du triple de l'Allemagne), l'empereur Guillaume II vint lui-même à Tanger rendre visite au sultan, le reconnaissant ainsi comme chef indépendant ; ce coup

de théâtre provoqua une vive effervescence dans les milieux diplomatiques et les puissances intéressées dans la question marocaine convinrent de réunir dès 1905 à Algésiras, en Espagne, une conférence internationale fixant les droits de chacune d'elles, réorganisant la police et les finances de l'empire sous le contrôle des grandes puissances. La banque d'État fut organisée en 1907.

L'assassinat du docteur Mauchamp à Marakech (1907) fut la cause déterminante d'une action décisive. Le général Lyautey occupa Oudja, et, désirant montrer à la population que les troupes européennes ne ressemblaient en rien à celles des agitateurs qui semaient les ravages sur leur passage, il fit tout pour inspirer confiance aux habitants; l'on vit les médecins de l'armée prodiguer les soins médicaux aux indigènes malades et les soldats transformer en une ville saine cette cité bourbeuse. Oudja, ville frontière, avait été prise par le Maroc sur les Turcs en 1795 et avait eu à souffrir plus d'une fois du passage des bandes armées.

Quelque temps après, les indigènes de Casablanca, port situé sur l'Atlantique, attaquèrent les Européens occupés aux travaux de la ville et en massacrèrent un certain nombre. La population assiégea aussitôt les consulats de France et d'Espagne, malgré la présence des navires français. Les nomades des environs profitèrent de l'occasion pour piller et tuer à loisir. Le débarquement d'une troupe française mit fin en quelques heures à cet état de choses. Mais les Marocains ne se tiennent pas pour battus ; dix mille d'entre eux viennent essayer de reprendre la ville.

Le général Drude, prenant l'offensive, alla détruire le camp de Tahaddert, le nid de pillards le plus rapproché de ses troupes, puis le général d'Amade celui de Lettat,

où il se heurta victorieusement aux troupes de Moulay-Hafid.

Celui-ci, frère du sultan, s'était, en effet, créé un parti nombreux en se posant en adversaire résolu des Européens et en critiquant la politique de Abd-ul-Aziz. Voyant ses partisans assez nombreux, il s'était fait proclamer sultan dans Marrakech, avait provoqué la fuite d'Abd-ul-Aziz vers Rabat et donné libre cours au fanatisme de ses troupes en les poussant sur Casablanca. Fez s'était déclarée pour lui dès le départ de l'ancien sultan.

Abd-ul-Aziz fut vaincu à Tamelelt, ses troupes s'enfuirent en panique et lui-même abdiqua peu après, conservant cependant sa fortune personnelle.

Moulay-Hafid, reconnu officiellement sultan du Maroc, donna libre cours à son désir sanguinaire de vengeance, torturant les prisonniers, exerçant des exactions odieuses pour satisfaire ses partisans en leur accordant une part immodérée des impôts qu'ils percevaient d'ailleurs très durement, faisant périr sous le bâton la mère d'un de ses adversaires, tuant de ses propres mains le roghi Bou-Hamara vaincu, faisant couper les mains aux soldats de celui-ci pour leur faire plonger ensuite les poignets dans la poix bouillante.

Une telle conduite scandalisa non seulement la France, mais le monde entier et nul ne s'étonna de voir des tribus se soulever contre le nouveau sultan et l'assiéger dans Fez où il ne repoussa leurs assauts que grâce à l'appui d'une petite garnison française qui se trouvait dans la ville.

Comme les Marocains menaçaient de massacrer la colonie européenne de Fez, et que, d'autre part, cette agitation pouvait se répercuter en Algérie, le gouvernement français se vit obligé d'envoyer une suite de

colonnes de secours pour débloquer Fez, sauver les Européens et rétablir l'ordre dans le pays, serait-ce sous la suzeraineté du sultan ramené à de meilleurs sentiments. D'ailleurs Moulay-Hafid réclama vivement la protection des Français contre les tribus insurgées. La colonne Brulard, forte de 4.000 hommes dont 500 Européens, partit de Casablanca et se dirigea vers l'intérieur, livrant presque chaque jour des combats contre les Marocains. Ceux-ci, ne pouvant faire reculer les envahisseurs, se vengeaient par contre sur les courriers qu'ils torturaient et brûlaient vivants.

La colonne Moinier, aussi nombreuse, rejoignit la colonne Brulard, suivie elle-même par la troupe de ravitaillement du colonel Gouraud. Enfin après de violents engagements, combats fort peu meurtriers pour nos troupes, mais terrifiants pour les Marocains par l'effet foudroyant de l'artillerie, Fez fut occupée.

Une série d'opérations, avec Fez comme centre de rayonnement, fut entreprise, notamment à Mékinez, pour amener la soumission de toutes les tribus, leur montrer le danger de s'attaquer aux Européens et surtout les rassurer sur les intentions bienveillantes de la France et même du sultan, obligé, par la pression des officiers français, à traiter son peuple plus humainement.

Pendant ce temps, le général Toutée tenait en respect les tribus avoisinant la frontière algérienne.

Désireux de profiter, parallèlement à la France, de cette situation, les Espagnols débarquèrent des troupes au nord du Maroc, firent parcourir le Rif par le général Larréa, occupèrent Laroche et El-Ksar comme un pays conquis.

De leur côté les Allemands, semblant d'ailleurs heureux que l'air de conquête affecté par les Espagnols

change le caractère de la conférence d'Algésiras, manifestèrent l'intention de se mêler plus activement de la question marocaine, envoyèrent un navire à Agadir, et songèrent à se faire payer leur neutralité. Des pourparlers furent engagés à Berlin entre les gouvernements français et allemand qui aboutirent à un accord, signé le 4 novembre 1911 par les représentants des deux puissances et ratifié ensuite par les parlements. Le gouvernement allemand y manifestait son désir d'abandonner ses prétentions au Maroc et de ne gêner en rien l'occupation française, à condition de recevoir deux bandes de terre agrandissant, à l'est et au sud, la colonie du Caméroun. Peu après, le traité de protectorat français fut signé à Fez (30 mars 1912).

Une rébellion des soldats indigènes éclata la même année à Fez, et commença par le pillage d'un poste de télégraphie sans fil qui y avait été installé et dont les gardiens furent massacrés. Un petit corps de 1.500 tirailleurs sénégalais, campé aux environs, se hâta de rentrer dans la capitale, tint en respect les révoltés, bombarda la ville, repoussa ensuite l'attaque d'une troupe marocaine dix fois supérieure en nombre, en attendant un renfort qui rendit à la ville sa tranquillité.

Le général Lyautey, nommé résident général au Maroc, concentra les pouvoirs et eut mission de rétablir l'ordre dans toutes les parties de l'ancien empire marocain, devenu simple protectorat de l'empire colonial français.

L'occupation du territoire au nord du Maroc par l'Espagne fut plus périlleuse pour elle, faute de posséder des troupes entraînées aux guerres coloniales. Le général Aldave eut à repousser des attaques et des escarmouches continuelles. Les 8.000 hommes qu'il envoya à Tumiat eurent quelque peine à faire reculer les Maro-

cains. Pendant ce temps, le gouvernement espagnol négociait avec M. Geoffroy, ambassadeur français, et réclamait, durant ces négociations, la présence officielle du représentant de l'Angleterre. Une convention, signée le 27 novembre 1912, délimitait les possessions françaises et espagnoles. Le général Silvestre anéantit à Suis en 1913 les forces de Raïssouli, et, cette campagne terminée, l'Espagne put évaluer à 80 millions de francs seulement les dépenses occasionnées par la guerre.

La France avait dépensé, de 1907 à 1913, plus de 274 millions.

En 1914 le Maroc paraissait à peu près pacifié. Le général Lyautey, se rendant de France au Maroc, passa par Madrid et y fit un séjour fort remarqué, pour bien préciser le caractère amical de l'entente avec l'Espagne. Passant ensuite à Tanger, pour y visiter la colonie française, il rentra au Maroc. Il put constater combien, pendant ce voyage, la pacification avait fait de progrès, grâce aux efforts de El-Guebbas et de chefs marocains dévoués à la France.

Il eut aussi l'occasion d'assister à la jonction des deux colonnes des généraux Gouraud et Baumgarten qui, l'un venant de l'ouest et l'autre de l'est, entrèrent dans la place de Tazza, ville dont le séjour avait été, jusque-là, complètement interdit aux Européens.

L'ALGÉRIE MODERNE

« Captif au rivage du Maure... »
(Béranger, *Les Hirondelles.*)

Instabilité des deys d'Alger. — En 1815, le dey d'Alger Adjali étant devenu impopulaire, 70 Turcs mécontents résolurent de le remplacer par Omar. Il fut trouvé poignardé dans son bain. Son successeur régulier, Mohammed, fut étranglé quinze jours après en raison de ses infirmités qui le rendaient impropre au gouvernement. Omar arriva donc au pouvoir, avec la condition qu'il pourrait exiger quelque discipline de ses soldats. A peine entreprit-il de réformer leurs désordres qu'il périt étranglé.

Alikodja, peu désireux de subir le même sort, fit publier qu'un certain soir tout le monde devait rester chez soi dès six heures. Profitant de cette tranquillité, il déménagea ses meubles et ses trésors de son palais de la Djennina, et les fit transporter dans la kasbah, mieux fortifiée, qui devint sa résidence. Secondé par les esclaves noirs de sa garde, il fit tuer ensuite tous les janissaires insolents. La peste l'emporta la même année 1818.

Hassein, son successeur, se montra plus traitable envers les janissaires, mais accrut son arrogance envers

les étrangers. Déjà en 1816 l'amiral anglais Exmouth avait bombardé Tunis, Tripoli, Alger, sans obtenir grande satisfaction. Moins de dix ans après, le dey recommençait ses ravages, pillait un bâtiment français, saccageait des établissements européens à Bône, frappait d'un coup d'éventail le consul français Deval.

La ville fut d'abord bloquée, mais le dey fit tirer sur un navire qui ramenait un parlementaire et ce nouvel outrage nécessita une répression plus efficace. Une expédition fut résolue.

Conquête de l'Algérie par les Français. — Trente mille hommes, sous le commandement du général de Bourmont, débarquèrent à Sidi-Ferruch (1830). Quatre jours après, l'armée nombreuse de Hassein s'avance pour les rejeter à la côte. Après un combat opiniâtre, elle est par deux fois battue. Alger est investie, la forteresse du château de l'Empereur est démolie, la confusion et la terreur règnent dans la ville qui ne tarde pas à capituler.

Le repaire de la piraterie est définitivement occupé par les Français. Des fermes modèles établies dans la vallée de la Mitidja donnent l'idée d'exploiter la banlieue si fertile de la nouvelle colonie; une suite de postes fortifiés ou blockhaus s'étendent de tous côtés. Bône (l'ancienne Hippone) est prise en 1832.

Cependant un émir, vénéré par les populations musulmanes pour sa sainteté, soulève le fanatisme des Arabes et des Berbères. Le marabout Abd-el-Kader, bey de Mascara, réunit autour de lui une armée de plus en plus nombreuse. Le général Clauzel marche contre lui et lui enlève Tlemcen et Oran (1835).

Le siège de Constantine est entrepris, mais cette ville, perchée sur un rocher à pic, défendue par une armée turque, sembla d'abord imprenable. Après une

attaque infructueuse, l'armée leva le siège, protégée dans sa retraite par le commandant Changarnier, qui, avec 300 hommes formés en carré, soutint l'attaque de 6.000 ennemis. Puis le siège est repris avec une nouvelle ardeur par le général Valée, une tranchée est ouverte et un assaut impétueux emporte la ville (1837). Valée parcourt le passage d'Alger à Constantine en vainqueur, franchissant sans crainte les défilés les plus escarpés.

Abd-el-Kader avait fait parler de lui. Le général Bugeaud, envoyé contre lui, l'avait vaincu sur les bords de la Sikka et lui avait imposé le traité de la Tafna. Le patriote algérien, fier d'être traité comme le chef officiel du pays, n'en devint que plus audacieux. Il assiège avec 12.000 cavaliers la petite place de Mazagran où le capitaine Lelièvre lui résiste victorieusement quatre jours avec 123 hommes (1840). Bugeaud accourt, occupe Cherchel, Médéa, Milianah, Mascara, Saïda ; il lui enlève par une pointe audacieuse le camp de sa propre smala avec sa famille et ses fonctionnaires (1843).

Abd-el-Kader vaincu, perdant son prestige, sait encore intéresser à son sort l'empereur du Maroc, Abd-el-Raman, qui équipe une armée et envahit l'Algérie. Bugeaud ne lui laisse pas le temps de raviver les espérances des indigènes, il le bat complètement sur les bords de l'Isly (1844) et l'oblige à rentrer dans ses États. Tanger et Mogador sont bombardés et le Maroc demande la paix.

Peu après, Bou-Maza, émule d'Abd-el-Kader, qui entretenait l'agitation dans l'Est, prit le parti de se soumettre. Il se rendit au camp du colonel Saint-Amand et lui dit : « J'ai fait pour notre indépendance tout ce que je pouvais faire ; je me rends. » Il fut envoyé à Paris où il reçut un accueil sympathique.

Le gouverneur Bugeaud envoya un détachement sous les ordres du général Cavaignac, depuis dictateur, et du colonel Mac-Mahon, depuis président de la République, au sud de la province d'Oran.

Le duc d'Aumale fut alors nommé gouverneur. Abd-el-Kader ayant essayé de renverser l'empereur du Maroc, celui-ci le pourchassa jusqu'à la frontière française. Là l'attendait une colonne sous les ordres du général Lamoricière. Abd-el-Kader, se voyant cerné, se rendit à ce dernier (1847) et fut conduit à Paris. Il vécut d'une pension de la France et mourut à Damas en 1883.

Au moment de la révolution de 1848 les Algériens crurent que tout gouvernement était aboli et se livrèrent à des manifestations tumultueuses.

L'ancien bey de Constantine, Achmet-Bey, réfugié dans les montagnes, mit bas les armes devant le colonel Canrobert.

De nombreux ambitieux, qui n'avaient rien osé entreprendre tant que durait le prestige d'Abd-el-Kader et de Bou-Maza, essayèrent de guerroyer pour leur propre compte, mais vainement. L'un d'eux se fit passer pour Bonaparte, jouant de la renommée légendaire du conquérant. Un autre se donna pour Bou-Maza lui-même. Le plus dangereux fut Bou-Zian qui défendit vaillamment la ville de Zaatcha et ne fut pris que difficilement.

Bientôt le calme revint en Algérie et seules les oasis du Sahara refusèrent encore quelque temps de reconnaître l'hégémonie européenne.

En six cents ans, les Romains, maîtres du monde, n'avaient pu dépasser Biskra. De 1830 à 1848, en moins de vingt ans, les Français s'étaient avancés plus au sud qu'eux. Ils avaient, de plus, entrepris des travaux d'utilité publique dépassant en grandeur et en utilité

ceux qui furent accomplis par l'ancienne République romaine.

Nombreux sont les colons qui vinrent s'implanter dans cette contrée, destinée à devenir un pays de race vraiment européenne.

Le recensement de 1906 comptait en Algérie 4.785.000 habitants dont plus de 700.000 Européens.

On peut y joindre pour les territoires du Sud 446.000 habitants dont plus de 10.000 Européens.

Parmi ces Européens, les plus nombreux étaient les Français (400.000), les Espagnols (160.000), les Italiens (40.000), les Anglo-Maltais (20.000). On compte aussi une grande quantité d'israélites.

L'instruction publique y fit aussi des progrès considérables et par elle la France put entreprendre une œuvre profonde de civilisation. Le budget de l'instruction publique doubla entre les années 1902 et 1908. En 1910 fut voté par le parlement français la création d'une université à Alger.

Inutile d'ajouter que le mouvement commercial de la colonie s'accrut dans de fortes proportions et atteignit en 1909 plus de 450 millions pour l'importation et 330 millions pour l'exportation, mettant ainsi l'Algérie au premier rang des colonies françaises, avec un commerce extérieur double de celui de l'Indo-Chine, contrée cependant beaucoup plus populeuse.

Le chiffre total du commerce extérieur dépassa enfin 1 milliard en 1910, soit plus de deux cents millions de plus que l'année précédente. Il atteignit 1 milliard 145 millions pour le commerce général et 1 milliard 79 millions pour le commerce spécial en 1911. En 1912, il dépassa 1.300 millions dont plus du tiers avec la France. Le port d'Alger de 1900 à 1913 voyait, quant au tonnage, doubler le chiffre de sa navigation annuelle.

Colonisation du Sud algérien. — Lorsque éclatèrent en France les troubles de 1848, les Algériens en profitèrent pour se révolter. Mohammed-ben-Abdallah prit les armes, mais Pélissier s'empara de Laghouat (1852), de Ouargla (1861) et le fit prisonnier.

Puis ce furent les Oulad-Sidi-Cheiks en 1864, que Martimprey dut combattre. L'époque était des mieux choisies pour un soulèvement : les troupes étaient occupées au Mexique et en Cochinchine.

Mac-Mahon, gouverneur général, chargea Wimpfen de réduire les rebelles. Celui-ci, ayant sous ses ordres le général Chanzy, les vainquit à Aïn-Chair (1870).

A la nouvelle de la guerre désastreuse soutenue contre l'Allemagne, Mokrani prit les armes à son tour ; il s'empara de la nouvelle cité de Palestro dont il brûla vifs les habitants ; la Kabylie ne fut plus qu'un foyer d'insurrection jusqu'au jour où le perturbateur fut battu et tué près d'Aumale.

A l'autre frontière, les Oulad-Sidi-Cheiks reprirent l'offensive en 1880, sous la direction de Bou-Amama, natif de Figuig ; petit-fils d'un saint musulman, il sut exploiter la crédulité fanatique de ses compatriotes, et se fit le chef d'une guerre sainte destinée à chasser les Européens de l'Afrique. Il massacra les colons isolés et les petits détachements, pilla tous les villages qu'il rencontra, et échappa aux poursuites de nos colonnes. Bou Amama mourut en 1908, ayant depuis longtemps repris de bonnes relations avec la France et avec le Maroc.

Un moment pacifiée, surtout après les expéditions de Lapérine à In-Salah et à In-Zigé (1903), la frontière oranaise fut troublée par l'attaqué de pillards contre M. Jonnart, gouverneur de l'Algérie, attaque qui obligea le général O'Connor à bombarder Figuig. Peu

après, la surprise du poste d'El-Moudgar fut suivie d'une répression de la part du général Lyautey. Malgré l'accord franco-anglais de 1904 et la conférence d'Algésiras, la frontière algérienne fut encore troublée par des bandes marocaines et l'occupation d'Oudja eut pour but de montrer aux Marocains, comme à tous les musulmans, que la France ne reculait jamais à venger son honneur.

Nous verrons, à propos des Touareg et de la colonisation du Sahara, comment l'influence française s'étendit progressivement à toutes les oasis du désert, dans l'Ahaggar, l'Adrar, l'Aïr.

Lors des troubles du Maroc en 1908 une harka qui envahit l'Algérie fut battue par la colonne Alix à Bou-Denib, vit son camp enlevé et se sauva vers le Tafilelt.

Le même général Alix, chargé de punir les agresseurs du capitaine Dinaux, les poursuivit jusqu'à l'Anoual (1910).

Nous verrons à propos de la colonisation du Sahara sur les Touareg comment l'influence française s'étendit progressivement à toutes les oasis, cependant difficilement abordables du désert : Ahaggar, Adran, Aïr.

Au fur et à mesure de l'occupation, des postes fortifiés furent installés, tandis que les voies ferrées entraient plus avant dans le désert devenu pénétrable. En 1914 fut inaugurée, par le ministre de la Guerre, la ligne de Biskra à Touggourt, qui avait coûté près de dix millions de francs, mais qui reliait de lointaines oasis aux ports de la côte. D'innombrables puits forés par les ingénieurs donnaient la vie à de nombreuses localités : celui d'Aïn-Tarfound-Serina donna en 1907 douze mille litres d'eau à la minute.

LA TUNISIE MODERNE

« Il faut voir Tunis aux heures endormantes d'après-midi faites pour les voluptés de demi-jour et de demi-sommeil. »

(Arène, *Vingt jours en Tunisie.*)

Les Husséinites à Tunis. — Nous avons vu, à propos des Barbaresques, comment les beys de Tunis avaient, pour consolider leur puissance, demandé à se soumettre à l'autorité de la Turquie.

Sinan-Pacha, représentant le sultan, créa à Tunis un gouvernement double : le pacha gouverna parallèlement au Divan, puis au Dey autochtone. Les janissaires, qui formaient une garde de 5.000 soldats turcs, rendirent peu à peu l'influence du Pacha-Bey insignifiante. Pendant un siècle, Tunis eut à souffrir de querelles du palais ensanglantées de massacres et de morts mystérieuses.

En 1650, Mohammed-Tchelebi, dernier bey élu, fut renversé par son frère Ali-Bey qui déclara son pouvoir héréditaire et s'appliqua par son énergie et ses largesses à calmer les janissaires. Son frère Mohammed eut à repousser les Algériens et sous le successeur de ce dernier les guerres civiles recommencèrent.

Enfin Husseïn-ben-Ali fonda la dynastie des Husséi-

nites qui régna jusqu'à la conquête française. Il ne reconnut plus d'autorité au sultan que celle de chef religieux (1705). Il fut assassiné par son frère Ali en 1735. Ali renouvela le traité de paix conclu avec la France par son prédécesseur.

Ali-Bey monta sur le trône en 1739. Il fit prendre comme captifs des passagers de navires de Corse alors que cette île venait d'être annexée à la France, pilla un navire de commerce français et interdit la pêche du corail à Bizerte. Cette rupture des traités provoqua le bombardement de Bizerte par le comte de Broves et la restitution des captifs (1770).

Hamouda, monté sur le trône en 1782, vit dans la révolution française un prétexte de rupture, laquelle par deux fois nécessita une répression méritée. Une insurrection des janissaires fut réprimée par un combat où plus de 2.000 d'entre eux périrent à Bizerte.

Othman-Bey, promu en 1814, fut assassiné aussitôt par Mamoud à qui succéda Husséïn II (1824). Celui-ci signa un traité avec la France consacrant définitivement la suppression de la piraterie et de l'esclavage des chrétiens. Mustapha (1835-1837) eut pour successeur Ahmed qui s'occupa d'introduire en Tunisie certaines réformes administratives et abolit l'esclavage des noirs en 1842. Il fit un voyage en France pour témoigner sa reconnaissance de ce que ce pays avait envoyé une escadre à Tunis pour s'opposer au débarquement d'une armée envoyée par le Sultan. Il mourut en laissant dans le trésor un actif de deux cents millions de francs (1855).

Sidi-Mohammed ne régna que quatre ans et son frère Mohammed-es-Sadok, qui avait reçu une certaine instruction, publia en montant sur le trône une sorte de constitution libérale.

Une augmentation d'impôts provoqua cependant de

tels désordres que le bey appela les Français à son secours pour le rétablir. Une disette qui suivit ces troubles porta le déficit à quarante millions. A la nouvelle des désastres de 1871, le bey crut la France assez faible pour rejeter son alliance et il se reconnut vassal du sultan.

Depuis cette époque les Tunisiens, et les Kroumirs notamment, ne cessèrent d'entrer sur les territoires algériens, de piller les villages, et de tuer les soldats.

Conquête de la Tunisie par la France. — De 1871 à 1881 le chiffre des crimes commis par ces hordes sur le territoire algérien se monta à 2.379. En 1870, un navire français naufragé fut pillé par les riverains. Le bey encourageait les attentats, réclamait une addition de territoire, laissait prêcher la guerre sainte. Les domaines achetés par les Compagnies françaises étaient violemment expropriés. Enhardis, les Kroumirs entrèrent par bandes de centaines attaquer nos troupes, usant de meurtres et d'incendies. La guerre fut donc déclarée au bey de Tunis.

Vingt-cinq mille hommes, sous le commandement du général Forgemol, furent dirigés contre les Kroumirs.

Le général Logerot entra sans coup férir au Kef dont la population fut désarmée. En même temps le capitaine Lacombe débarquait une petite troupe à Tabarca. Le général Vincendon fut inquiété par d'incessantes attaques partielles. Le général Logerot poursuivit sa route par la vallée de la Medjerda, repoussa les Chiaias, et se dirigea sur Tunis.

De général Bréart y arriva avant lui : débarqué à Bizerte, il avait pris le port et s'était avancé jusqu'au Bardo, faubourg de Tunis. Le bey fut obligé de signer un traité qui place son gouvernement sous le protectorat de la France (1881).

Les colonnes de l'intérieur achevèrent la pacification

par les victoires de Eld-Feldj, Ben-Metir et Mateur. Les troupes, sauf 60.000 hommes qui devaient rester en garnison en Tunisie, furent rapatriées.

La Tunisie, au bout de quelques années, vit son agriculture et son commerce doubler facilement. Ainsi put renaître le passé glorieux de cette belle province dont l'antiquité admirait la richesse, l'intelligence, la prospérité matérielle et morale, et cette œuvre fait grand honneur à la France qui l'a entreprise sans s'arrêter aux difficultés multiples qui se présentaient.

Le bey Mohammed-el-Hadi, fort partisan de l'influence française, manifesta particulièrement envers la métropole des intentions nettement conciliantes.

D'ailleurs les travaux pacifiques se multiplièrent en Tunisie ; cette contrée fut dotée d'un réseau de chemin de fer assez complet puisque, parti de la première ligne de Tunis-Goulette-Marsa, suivie de celle de la Medjerda, il atteint en 1911 près de deux mille kilomètres.

Le commerce se ressentit de ces améliorations ; le chiffre global du commerce extérieur doublant en dix ans augmenta de six millions en une année, atteignant en 1909 un chiffre de 224 millions (226 en 1911) dont 120 avec la France, 26 avec l'Angleterre, 24 avec l'Italie, 8 avec la Belgique, 6 avec l'Allemagne et beaucoup moins avec les autres nations.

Un décret du 28 février 1899, revisé le 30 octobre 1910, décret important en ce qu'il fixe une question de principe primordiale, accorde la naturalisation aux Tunisiens qui rendent des services positifs à la métropole, soit en s'engageant dans l'armée française, soit en prouvant qu'ils se sont assimilé la culture intellectuelle française par l'obtention du diplôme de docteur ès sciences, ès lettres, en droit ou en médecine ou l'entrée dans une école supérieure.

LES TOUAREG

« Le désert pour campagne et pour horizon. »

(LOTI, *Le Roman d'un spahi.*)

Les anciens Touareg voilés. — D'après l'explorateur Daumas, les Touareg ont habité le Sahara de toute antiquité, fuyant le Nord parce qu'ils ne veulent aucun maître, préférant au blé du Tell, aux troupeaux de moutons de l'Atlas, le méhari, leur seule richesse.

Lors de la conquête arabe, ils étaient tellement antipathiques à la nouvelle religion que souvent ils se déguisaient en pèlerins, suivaient les caravanes à travers l'immense désert, entraient à la Mecque et déposaient en secret des ordures dans la chambre la plus sacrée.

Vers 680 les Arabes parcoururent la région. Ils obligèrent les habitants à devenir musulmans ou à payer tribut (712).

Tiloutane, chef targui, pouvait mettre sur pied, dit-on, cent mille hommes. Yaltane lui succéda en 844, puis le fils de celui-ci, Tamin, en 909. Tamin périt assassiné en 928 et après cent vingt années de désordre Abou-Abdallah-ben-Hedfaoute fut élu par la majorité des suffrages ; il avait visité la Mecque, descendait des califes et avait accompli de hauts faits d'armes.

Son fils Aboul-Kassem lui succéda au bout de trois ans; il commandait à un pays de deux mois de marche, conquit vingt tribus du Soudan. Ce fut l'apogée des Touareg.

Le fils d'Aboul-Kassem n'eut pas assez d'énergie pour tenir dans l'obéissance tant de peuplades de coutumes et d'aspirations diverses.

Aussi chaque tribu ne tarda pas à se détacher progressivement de la confédération. Mais ce que n'avait pu faire l'intérêt politique allait être aussitôt effectué par la propagande religieuse.

Les Touareg conquérants. — Vers 1049 un marabout de la Mecque, Ibn-Yacine, reçut la mission de porter la religion musulmane chez les Touaregs du désert. Il se fixa d'abord dans le Haut-Niger, prêchant la doctrine d'une nouvelle secte dans laquelle chaque manquement à la religion devait être puni de coups de fouet. Ce fut l'origine de la secte des Almoravides.

Il rassembla bientôt 30.000 Touareg montés sur des chevaux ou des chameaux. Il marcha sur le Tell, prit Sidjifmasa, grande ville commerçante à ce qu'en dit l'historien arabe Edrisi, et y détruisit tout ce qui rappelait les idées de luxe : instruments de musique, débits de boisson, lieux de plaisir. De là il s'établit dans le Haut-Sahara. Les Sous furent aussi battus, mais Ibn-Yacine périt en attaquant les Bergonatas. Abou-Beker lui succéda et continua ses conquêtes. Youssof-ben-Tachefine, général de Abou-Beker pour la contrée septentrionale du Sahara, entendit bien s'en rendre maître absolu ; il négligea les ordres de l'émir et fonda la ville de Maroc pour renfermer ses trésors et ses armes, travaillant de sa main comme un simple maçon à l'édification des bâtiments (1077). Il en avait acheté fort cher l'emplacement aux habitants d'Aghmat et voulut que la ville ait des rues

larges, des places vastes et de nombreuses fontaines; il en interdit le séjour aux Juifs sous peine de mort.

Ce fut lui qui conquit le Maroc et remporta en Espagne la victoire de Zalaca. La dynastie des Almoravides régna sur le Magreb et sur l'Espagne et ne fut refoulé de ce pays que par la célèbre défaite d'Ourique qui constitua le royaume chrétien du Portugal en 1139.

Les Almohades remplacèrent les Almoravides en 1147 et le Soudan perdit toute relation politique avec le Maroc.

Au seizième siècle le puissant empereur du Maroc, Abou-Abbas-Ahmed dit El-Mansour ou El-Dehbi (le Doré), vainqueur des Portugais, songea à rétablir sous son autorité les oasis de Touat et de Gourara qui s'étaient rendues indépendantes. L'armée marocaine s'empara du Touat malgré une vive résistance en 1581.

Enhardi, il réclama de Isac-Sokia, ou Iskab II, empereur sonkoï, un tribut annuel pour les mines de sel qu'il exploitait et qui, selon le Coran, devaient revenir comme toutes les mines au seul calife légitime. Le pacha Djouber, à la tête d'une armée, traversa le désert. Iskab tenta le sort des armes près de Tombouctou, avec de nombreux combattants, exhortés par des magiciens et des jeteurs de sort. Ils furent mis en pièces, la capitale fut prise et un convoi, portant 50 kilogrammes d'or, des objets précieux, 200 esclaves, fut expédié au sultan du Maroc (1591). Peu après, Iskab fut tué en se sauvant et le Maroc s'étendit sur le Soudan et le Sénégal. D'après El-Fechtali, le sultan du Bornou lui envoya même sa soumission, de peur de s'en voir attaqué.

En 1605 l'empereur marocain mourut empoisonné et ses successeurs laissèrent le Soudan indépendant. Les Touareg s'en emparèrent en 1770 par la prise de Tom-

bouctou, et en furent dépossédés en 1827 par les Foulbés partis de l'Adrar.

Les Touareg de l'Erz et Ouargla. — Il est probable que la région orientale des dunes, l'Erz, fut peuplée il y a fort longtemps par des colons venus de l'Égypte, dans un lieu, alors boisé et fertile, au dire d'Hérodote, leur contemporain, et agrémenté de quelques sources ; ces peuplades formèrent la race autochtone dite des Atrias.

Il reste des ruines fort anciennes, près de Rhadamès ; on y voit une tour analogue aux nuraghes préhistoriques de la Sardaigne. Les Berbères se répandirent bientôt dans toute la région, se réfugièrent surtout vers le sud pour fuir la conquête romaine. Toutefois, Cornélius Balbus (19 av. J.-C.) poussa une pointe vers ces régions.

Lors de l'invasion arabe, en 642, Amer, fils d'El-Aci, commença la conquête de la Tripolitaine, envoya son lieutenant Okba conquérir Oueddan, dont le roi eut les oreilles coupées, Djerma qui était la capitale du Fezzan, et Rhadamès qui fut occupée par un corps de cavalerie.

Cependant les tribus de l'Erz n'acceptaient qu'à contre-cœur toute soumission ; le visage constamment voilé, elles n'étaient connues que par leurs mœurs farouches et leur amour de la solitude, mettant autant d'obstination à se tenir loin de toute servitude que les peuples de la côte à essayer de les dominer.

Le premier roi qui régna dans le désert fut, nous l'avons vu, Tloutane (ou Tiloutane), qui gouverna tout le Sahara ; vingt princes lui payaient tribut ; il pouvait mettre sur pied cent mille guerriers. Il mourut à un âge très avancé, vers 836.

D'autres Berbères, chassés des côtes par l'invasion arabe, vinrent peupler l'oasis d'Ahaggar, en plein désert, où ils asservirent les nègres autochtones.

Au onzième siècle, les Arabes étendirent momentanément leur influence dans la région des oasis, mais ils la perdirent vite. En vain Bou-Séid, fils de Bou-el-Ola, partit de Tunis pour forcer les Touareg à lui payer tribut. Le chef targui Ben-Ghania lui résista si bien dans Oueddam que Bou-Séid dut regagner Tunis sans aucun résultat de son équipée.

Il était fort difficile, même aux gouvernements constitués des États arabes ou barbaresques de la côte, de tenir en tutelle des oasis fort éloignées, trop peu fortunées pour que leur possession soit enviable et brûlées littéralement par le soleil.

On cite tel endroit de l'Erz, où un Targui, à midi, s'il s'aventurait hors de sa tente, tomberait presque aussitôt d'insolation, et, le soir venu, les compagnons qui iraient chercher son cadavre, le trouveraient si desséché par le soleil qu'ils le rapporteraient sur leur épaule comme un fardeau de quelques kilogrammes seulement.

Il est donc curieux que, d'après les récits des anciens voyageurs arabes, le Sahara ait été, au moyen âge, fertile et populeux.

Tel que le plateau mongol, aujourd'hui désert et autrefois, dit-on, habitable, le Sahara fut sans doute, primitivement, arrosé de cours d'eau, si bien que les villes et les villages y furent beaucoup plus nombreux qu'actuellement.

Ouargla fut primitivement un village sans importance, mais fort bien placé et formant, selon l'expression d'Ibn-Khaldoun, la porte du désert. Peu à peu elle recueillit les Arabes chassés de la côte par les guerres et devint si importante que lorsque le calife hafside Abou-Zékéria y passa en 1328, il fut frappé de la grandeur de cette cité et y fit construire une mosquée.

10

Ouargla aurait été fondée par une femme portant ce nom, au douzième siècle. Dès 1230 elle entrait si bien en relation avec le monde civilisé qu'elle signa un traité de commerce avec les Pisans, puis avec les Génois (1236), les Vénitiens (1251), les Florentins (1252), les Français (1272).

En 1655, les Turcs pillèrent la ville qui dès lors commença à décliner.

Les richesses d'Ouargla y attirèrent les ravages des Chaambas nomades. Les Hamméians en restèrent maîtres jusqu'en 1840. En 1852, Si-Hamza l'enleva à Mohammed-ben-Abdalla et la donna à la France.

La secte de Senoussi. — Les marabouts de la région avoisinant Ouargla relèvent de l'ordre de Tedjadna, fondé à Ain-Madhi, à l'ouest de Laghouat en 1775 par Sidi-Ahmed et Tidjani, homme qui avait acquis par ses voyages ce que les Arabes appellent une grande érudition. Ses deux fils défendirent cette secte contre les Turcs en 1822, puis contre Abd-el-Kader, 1838; l'ordre avait alors pour centre Temacininn.

Il fut battu en brèche par d'autres ordres religieux tels que celui des Senoussistes, celui de Balekaï répandu dans la région comprise entre le Sud algérien et le Niger, de Thaye plus au nord, des Oulad-Sidi plus à l'ouest.

Celui de Senoussi fut fort dangereux en ce qu'il s'occupa avant tout d'interdire aux profanes l'accès du territoire musulman. La propagande, encouragée un moment par le bey de Tunis, prenant pour organe le journal *le Moskatel*, fut pour quelque chose dans la révolte des Kroumirs et la perte de la mission Flatters, les guerres du Borkou, les attaques du Ouadaï.

Selon Lenz, Si-Senoussi commença sa propagande en Égypte en 1805, puis s'enfuit à Barca où il fonda un clan; enfin au désert, à Djeraboub, d'où il envoya des

adeptes dans les différentes parties de l'Afrique, voulant ramener les mœurs à la pureté primitive des prescriptions du Coran. Les adeptes prirent généralement l'apparence de mendiants, mais il était dangereux de refuser quoi que ce soit de leur demande. Duveyrier fait naître Senoussi à Mostaganem et évalue les adeptes, de l'Arabie au Maroc et à l'Arabie, à plusieurs millions. En 1860, Mohammed-Es-Senoussi succéda à Ben-Ali-Es-Senoussi et étendit son influence au sud de l'Ouadaï. Son successeur Senoussi-el-Kouti entretint de bonnes relations avec la mission française de Chevalier (1904), mais ayant de nouveau provoqué un soulèvement contre la France, et fait massacrer la mission Crampel, il fut poursuivi jusque dans la ville de Ndélé où il tenait garnison, et il y périt avec trois de ses fils et deux cents de ses soldats. Sidi-Ahmed-el-Chérif, difficilement accessible, reçut amicalement une ambassade turque.

L'une des victimes des intrigues des Senoussistes fut le colonel Flatters, qui fut désigné par la France pour explorer le territoire des Chaambas afin d'étudier le projet d'un chemin de fer transsaharien, joignant la côte méditerranéenne au lac Tchad.

Les Chaambas étaient alors les meilleurs méharistes du désert, au point que le colonel Laperrine proposa plus tard, en 1902, de les utiliser pout former des compagnies de méharistes sous le commandement d'officiers français.

Flatters partit de Biskra en 1881.

La caravane passa par Tougourt, Temacin, Tamelhat. Dans cette dernière ville, le marabout Si-Maammar reçut la mission avec les marques les plus ostensibles de courtoisie, comme il l'avait fait pour M. Largeau, le hardi pionnier français qui avait en 1875 pé-

nétré, le premier comme Européen, dans ces régions d'ordinaire peu hospitalières aux blancs.

Autour d'El-Hadgira une forêt de 20.000 palmiers attira l'attention des voyageurs par la manière dont on les plantait, en creusant pour chacun un puits dans le sol et en y incrustant le végétal, qui ne tardait pas à s'élever à une hauteur suffisante hors de terre.

A Ouargla, on retrouva des souvenirs de la rivalité passagère des Chaambas de cette région contre les Touareg Azgars qui vivent mille kilomètres au sud : en 1826, un Azgar étant allé à Ouargla était revenu dans son pays en prétendant qu'il avait été molesté dans cette ville ; après divers meurtres de part et d'autre, les Azgars s'étaient mis en expédition et avaient massacré soixante Chaambas. D'autres Chaambas, par représailles, firent deux incursions près de Ghat, tuant cinquante de leurs ennemis dans chacune, et, peu à peu, l'honneur étant lavé, la paix se fit entre les deux tribus.

La mission Flatters se dirigèa ensuite sur Ghat, à travers la contrée la plus aride du globe, par Temassinin. Arrivé chez les Azgars, le colonel étonna beaucoup ces peuples belliqueux par la portée des fusils, et comme ces barbares chargeaient les leurs par la bouche, on leur laissa croire que les fusils de la mission n'avaient jamais besoin de se charger. Plus grand encore fut leur étonnement en voyant les appareils Mouchot qui, condensant par un réflecteur la chaleur solaire sur une marmite, y faisaient bouillir l'eau sans feu en cinq minutes. La mission ne dépassa pas le lac Mengough, et revint.

Encouragé par ce succès, Flatters prépara une nouvelle expédition pour 1881, malgré de sombres présages qui lui montraient le Sahara fort agité depuis peu. A

peine une centaine d'hommes, dont une vingtaine de blancs, lui sert de cortège ; cette fois, de Laghouat, on se dirige vers le Heggar, un peu plus à l'ouest. Le colonel, confiant dans les démonstrations pacifiques des Touareg, les laisse pénétrer dans son camp, s'entretient familièrement avec eux, sans s'apercevoir qu'il y perd son prestige sans gagner leur estime.

Les Touareg entreprennent alors de massacrer la mission. Ils persuadent à Flatters d'aller avec quelques hommes s'assurer de l'existence d'un puits à Bir-el-Garama ; il se sépare de ses compagnons qui se dispersent dans une fausse sécurité. Soudain, quatre cents Touareg, la lance au poing, montés sur des chameaux, arrivent comme une trombe. « Sortez des rangs, crient-ils aux Chaambas, nous n'en voulons pas à vous, mais aux chrétiens. » Le colonel et trente hommes sont massacrés. Flatters, revolver au poing, vend chèrement sa vie.

Le lieutenant Dianious dirige la retraite ; il se porte au secours des dix survivants du puits, puis se dirige vers Ouargla, à 1.400 kilomètres, traqué sans relâche par les nomades, sans vivres, presque sans munitions. Les Touareg demandent des parlementaires et les massacrent, offrent des dattes empoisonnées. Le lieutenant mort, le sergent Pobéguin est le seul blanc survivant ; son tir précis maintient les ennemis à distance. A bout de vivres, ses compagnons affolés se battent entre eux et dévorent ceux qui tombent. Arrivés près des postes européens, les Touareg disparaissent, et Pobéguin, devenu inutile, est mangé lui-même. Douze survivants arrivent exténués à Hassi-Messeguem.

Conquête de l'Ahaggar et de l'Aïr par la France. — Le massacre des voyageurs comme Flatters, Crampel, Morès, Blanchet, exigeait de continuelles répressions.

Déjà en 1852 Laghouat avait été occupée par les Français. El-Goléah le fut en 1873.

In-Salah avait été visitée par Soleillet en 1874, lequel avait été reçu par le cheik Abd-el-Kader de la famille des Ouled-Bajouda, le même qui avait reçu Laing. Lapérine en 1903 acquit In-Salah et In-Zizé à la France sans tirer un coup de feu.

La mission Flamang, partie d'Ouargla, ayant été attaquée par les Touareg, occupa In-Rahr, Igli, Gourana (1900).

Beaucoup plus au sud que cette région du Tidikelt se trouve l'Adrar, visité primitivement par Vincent. Le capitaine Théveniaux y parvint et y remarqua les ruines d'Es-Souk qui fut une ville assez fréquentée des caravanes. Selon F. Gauthier, qui visita ensuite ce massif, l'Adrar fit partie de l'empire sonraï et les souvenirs de cette domination lointaine se sont conservés par traditions chez les indigènes.

Si éloignés des côtes les indigènes de l'Adrar ne pouvaient imaginer qu'on puisse se décider à les attaquer chez eux, aussi ne se firent-ils pas faute d'attaquer postes et caravanes et de provoquer les Français. Le colonel Gouraud franchit des défilés que l'on croyait impraticables et après quelques combats sans importance arriva devant la capitale d'Adrar et de toute la région de l'Aouellimiden, Atar, qui demanda et obtint aussitôt sa reddition.

Enfin, comme il importait de bien préciser l'action française dans le Sahara, le capitaine Dinaux fut chargé de parcourir tout le pays de l'Ahaggar et d'avertir les chefs des diverses localités qu'ils aient à renoncer à leurs razzias, aux attaques des caravanes et à obéir aux autorités françaises. Le cheik de l'Ahaggar, Moussa-ag-Amastane, accompagna partout la mission française,

faisant publiquement acte de soumission, acceptant de payer un impôt annuel de 2.500 francs ou de 35 chameaux, à titre d'acte de vassalité.

La mission rencontra Attici, qui avait été, sur l'inspiration de Senoussi, l'organisateur du massacre de la mission Flatters ; on ne l'arrêta pas, pour ménager les scrupules religieux des Touareg, mais on lui retira tout pouvoir, au profit de Moussa. Celui-ci fit de l'Adrar sa résidence habituelle (1907).

Plus au sud encore, sur le chemin du lac Tchad, est l'Aïr, dont la ville principale est Agadès. Cette ville fut fondée en 1460 et cinq tribus berbères s'y installèrent. Askia le Grand, roi sonraï, conquit cette oasis montagneuse et y envoya des émigrants. Puis l'Aïr périclita. Barth a assisté à l'élection d'un sultan de l'Aïr : Abd-el-Cadiri, successeur de El-Bakiri, qui prit place sur un divan consacré et passa sa journée à prier dans la mosquée d'Agadès. Il portait avec fierté le manteau que le voyageur venait de lui donner.

La mission Foureau-Lamy s'empara d'Agadès en 1899, de Zinder, et donna la main à la mission Gentil pour exterminer Rabah.

Lors du passage de la mission Tilho, Zinder avait perdu toute importance et apparaissait comme vide et désert, tandis que le village voisin, Zango, était, en quelques années, devenu l'un des plus actifs marchés de la contrée et le nouveau rendez-vous des caravanes (1909).

En 1907 le capitaine Bordeaux s'empara de la sinistre zaouïa d'Aïn-Galalea, dans le Borleau, vrai repaire de pirates, mais ne put s'y maintenir. En 1913 le colonel Largeau partit de Fort-Lamy avec 766 hommes dont 33 Européens, prit Aïn-Galaka, dont le chef snoussiste, Mohammed-bou-Arida, périt pendant l'action. Cette

prise de possession assura enfin au dire de M. Merlin, Gouverneur général de l'Afrique équatoriale, notre souveraineté dans la zone à nous dévolue par le traité franco-anglais de 1899.

Depuis les indigènes s'habituent au passage des Français et les lieux les moins hospitaliers du désert sont devenus accessibles. La voie est préparée aux constructions de chemins de fer et de télégraphes. Sans même attendre ces travaux, de hardis aviateurs planent au-dessus des oasis étonnées. C'est ainsi que le lieutenant Battini ne craignit point, à la tête d'une escadrille d'aéroplanes, d'entreprendre la traversée de la Tunisie au Maroc par l'Algérie et le Sahara, première traversée aérienne de l'Afrique du nord, qui sera certainement suivie de raids jusqu'au centre du désert (1914). D'autre part des postes de télégraphie sans fil établis à Faya dans le Borleau, à Abécher, à Ati dans l'Ouadaï, à Moussoro, à Mao dans le Hanem, à Nguimi et à Fort-Lamy près du lac Tchad permirent d'être renseignés rapidement sur les moindres événements de ces régions jusque-là réputées les plus inaccessibles du globe (1914).

PEUPLES DU SÉNÉGAL

« Le pauvre blanc, faible et fatigué, s'assoit sous un arbre. »
(MUNGO PARK, chanson sénégalaise.)

Le Kaarta. — Nous avons parlé des premières relations des Européens avec les côtes du Sénégal lors des excursions dieppoises et portugaises.

Avant de voir comment l'influence européenne s'est de nouveau implantée dans la région, jetons un rapide coup d'œil sur l'état des petits pays qui vivaient indépendants dans le Soudan occidental, toujours en lutte les uns avec les autres sous les prétextes les plus frivoles.

En 1795, le voyageur Mungo Park, remontant les rives du nord du Sénégal, eut l'occasion de visiter, à travers mille périls, plusieurs peuplades indépendantes. Le Voulli, dont la capitale de Médina était entourée d'un mur de terre, était gouverné par un prince assez débonnaire nommé Djatta.

Le Boundo, à l'ouest, avait pour ville principale Fatteconda ; son roi Almany vivait en mauvais termes avec le roi voisin de Bambouc qu'il avait vaincu depuis peu.

Les Foulahs du Boundous étaient de farouches mahométans, et par conséquent hostiles aux étrangers.

Le Kaarta, au nord du Sénégal, vaste contrée alors prospère, exerçait une grande influence sur les tribus voisines. Le roi Daisy reçut l'explorateur avec politesse, mais il ne put lui fournir des guides pour le conduire chez les Bambaras, comme Mungo Park en exprimait le désir, car ces derniers s'armaient en vue d'une guerre prochaine.

Des Maures pillards du désert avaient, en effet, volé quelques taureaux à des Bambaras et les avaient vendus à des gens du Kaarta qui en ignoraient la provenance. Le roi des Bambaras, Mansong, saisit ce prétexte de guerre pour réclamer les taureaux, qui ne furent pas rendus. En réalité, il désirait anéantir la puissance croissante du Kaarta qu'il jalousait. Il fit donc dire à Daisy qu'il quitterait sa capitale de Ségou pour venir, à la tête de neuf mille cavaliers, assiéger Kemmou, capitale du Kaarta.

Daisy fit aussitôt rassembler ses troupes, mais, comme il savait que l'approche d'un ennemi si puissant terrorisait la population, il permit à ses sujets de se réfugier, au besoin, dans les royaumes voisins. Quatre mille hommes seulement restèrent fidèlement à leur poste. Il les campa dans la place forte de Gédingouma, laissant les Bambaras ravager les campagnes sans grand profit, car les habitants avaient tout emporté dans leur fuite.

Mansong essaya de donner assaut à son adversaire, il échoua et retourna dans ses États.

Après cette guerre, les soldats du Kaarta qui s'étaient enfuis, n'osant reparaître devant leur roi et le croyant affaibli par la lutte, entreprirent de le renverser. Daisy marcha contre eux et les battit complètement, causant une réelle panique dans les divers pays qu'il traversait.

Le Kaarta fut visité plus tard par Raffanel qui fut

reçu par le roi Kandia (1845), puis par le lieutenant Mage, qui constata l'indiscrétion des chefs indigènes, s'abaissant à demander avec instances quelques cadeaux.

C'est un habitant du Kaarta qui aurait fondé la ville de Bamakou, sur le Niger, l'une des villes les plus fortes actuellement du Soudan. En 1750, un chasseur du Kaarta nommé Darabafé arriva jusqu'à l'emplacement, alors désert, de cette ville. Il y rencontra un indigène bambara dont il épousa la fille ; cet indigène se retira ensuite vers le Sud. Darabafé eut plusieurs enfants, fonda un village auquel fut donné le nom de Bamakou, ce qui signifie Baignades des caïmans. La nouvelle ville fut entourée d'un mur de terre pour la défendre contre les pillards touareg. Mungo Park y passa en 1796. Lorsque Borgnis-Desbordes s'y installa en 1883, la ville n'avait que huit cents habitants. Les Français y construisirent un fort et la ville décupla, en dix ans, de superficie et de population.

Tzarza, Ouolof, Cayor, Soulima. — Un peu au sud de l'ancien royaume de Kaarta, dans les plaines malsaines et torrides de l'embouchure du Sénégal, existent d'autres peuplades, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, telles que les Braknas, les Ouolofs, les Tzarzas. Quelle était leur situation un peu avant l'occupation française ?

Les Tzarzas étaient fiers de leur richesse, acquise par la vente de la gomme. Leur roi Ali-Koury se montrait particulièrement arrogant. Aussi le roi des Bracknas, Moctar-Agrish, entreprit-il de le combattre ; il s'allia aux Peuls qui lui fournirent quatre cents auxiliaires. Ali-Koury, battu à vingt lieues de Saint-Louis, fut tué par son rival (1786). Amet-Moctar lui succéda, mais les Tzarzas entrèrent en décadence.

Les Ouolofs possédaient un royaume allant de l'Océan

au Sénégal, à la Gambie et à la Félémé ; d'abord composée de clans indépendants, la nation reconnut comme chef unique le légendaire Baisampsaam Ier. Son fils Bamepaté porta les limites du pays jusqu'à celles que nous venons d'indiquer. Mais l'un de ses successeurs, Sambonguéné, se montra d'une tyrannie odieuse. Un chef venu pour lui rendre hommage dut attendre huit jours une audience ; indigné de cet affront, il se révolta, tua le roi et provoqua le démembrement du royaume ouolof. L'ancienne capitale Hicarcor tomba à l'état de village sans importance et les Peuls envahirent aisément la région. Maboué fut tué par Parapenda qui périt lui-même assassiné par un nègre envoyé par Ali-Koury dont nous venons de parler. Brack, son successeur, ne fut plus qu'un roitelet grotesque et alcoolique dont on a fait un portrait peu flatteur.

Quant au Cayor, il eut comme fondateur Latir-Fal-Soncabé, qui en 1720 le laissa à son fils aîné. Ibrahim succéda à ce dernier et résista victorieusement à son puissant voisin Almany qui voulait l'obliger à respecter la prescription du Coran ordonnant de ne pas boire de l'alcool.

Le plus difficile pour ces roitelets était d'organiser leurs armées. Le Maire cite un roi du Sénégal qui pouvait rassembler 50.000 soldats, mais était obligé de les licencier aussitôt faute de nourriture.

Vers la même époque que Mungo-Park, Laing parcourait le Haut-Sénégal et nous a laissé l'histoire des Soulimas qui vivaient entre les sources de ce fleuve et la Sierra-Léone.

D'après lui, Gimafondo fut le premier roi des Soulimas (1690). Il fit une guerre continuelle au Kissi et au Limba.

Mansong-Dansa lui succéda en 1700 et se montra

zélé mahométan. Le fils de celui-ci se montra l'allié constant des Foulas.

Son petit-fils, Yella-Dausa, fit de même alliance avec les Foulas pour combattre les belliqueux Langaras situés sur la rive opposée du Niger ; il brûla leurs villes et fit un riche butin d'esclaves et de troupeaux (1754).

A la mort de ce roi, Tabaïre lui succéda, envahit la Kissi, pays où la Djoliba prend sa source, puis, refoulé, il déclare la guerre au Fouta-Djalon, ravagea ce pays et revint avec 3.000 prisonniers qui furent vendus comme esclaves. En 1768, il bâtit sa capitale : Falaba. Enfin il périt dans une bataille décisive avec les Foulas.

Son frère Dinkà le remplace, ne se fait pas faute de ravager le Limba, et se voit un instant assiégé par Alifasalôu, roi des Foulas, dans sa capitale (1795). Il est remplacé en 1800 par Assanayra qui repousse péniblement une attaque du nouveau roi foula : Bademba (1805) avec lequel il véeut ensuite en bonne intelligence.

Tribu des Massarés. — Le capitaine français Péroz, qui traversa le Soudan en 1887, a raconté, d'après les traditions locales vérifiées par celles des peuples environnants, l'historique de la tribu malinké ou mandingue des Massarés, qui se tient entre la source du Sénégal et le Niger, avec Niagassola pour capitale.

Venus de l'est comme les autres Peulhs, les Massarés se mirent au service du sultan haouassa de Cano, puis, mécontents, le quittèrent pour former plus à l'ouest un peuple indépendant. En 1805, ils franchirent le Niger supérieur sous la conduite de leur premier chef national : Mansa Macan et s'établirent aux environs de Niagassola.

Le roi indigène des Dialonkés, Sireman, tenta de s'opposer à cette invasion, mais il fut vaincu au nord

de Didi (à Dora). Son allié le roi du Bouré fut tué dans le combat et Mansa-Mocan se trouva à la tête d'un royaume s'étendant au nord jusqu'à Kita et Bamakou, rempli de gisements d'or et riche en bestiaux.

En 1797, Mungo Park y visita le roi Coumou-Mamby. Plus tard, Coulaba-Mamby acquit une nouvelle puissance par ses expéditions audacieuses, mais il succomba sous les intrigues du conquérant toucouleur Omar qui détacha successivement tous ses vassaux de son alliance et le réduisit ainsi à une armée inoffensive de 500 hommes. Aussi Coulaba fut-il heureux de se placer sous le protectorat français lors du passage à Kita du capitaine Galiéni.

Missions au Sénégal. — Cadamesto dit que Zucolin, roi du Sénégal en 1555, avait un royaume très étendu mais dont les chefs ne lui payaient que le tribut qu'ils voulaient. Plus au sud le royaume de Budomel était mahométan ; celui de Forosangoli était tributaire de celui de Mali. Cazi était roi sur la Cazamance et Battit plus à l'est.

Avant Cadamesto, les côtes de l'Afrique occidentale furent, comme nous l'avons vu d'autre part, explorées par les Dieppois, puis par les Portugais.

Jean de Bethencourt doubla le cap Bojador, aborda sur le continent, prit des indigènes et 3.000 chameaux qu'il ramena captifs aux îles Canaries (1405).

Plus tard, les Rouennais qui avaient fondé des territoires en Guinée, chassés de cette côte par la jalousie des Portugais, vinrent à l'embouchure du Sénégal, y fondèrent la ville de Saint-Louis (1582), ainsi que plusieurs échelles sur les rives du fleuve. Le territoire fut vendu successivement à plusieurs compagnies françaises qui l'administrèrent fort mal. Le gouverneur André Brue acquit cependant de nouveaux domaines,

explora le cours du fleuve, établit quelques forts et mérita le titre de Dupleix du Sénégal.

Le pays, conquis par les Anglais en 1758, fut restitué à la France par le traité de Versailles en 1783. Ils s'en emparèrent de nouveau en 1809 pour le rendre aux traités de 1815.

Cependant cette contrée était encore regardée comme inhabitable ; les fonctionnaires, les soldats, les commerçants qui y étaient installés, mal soutenus par le gouvernement, se voyaient le jouet véritable des nègres et des Maures qui les exploitaient, les volaient, les massacraient quotidiennement et leur faisaient payer un tribut régulier.

Après le célèbre naufrage de la *Méduse* sur ces parages, des essais de culture où se gaspillèrent des millions, la suppression effective de la traite des noirs, il fallut l'ardeur du gouverneur Willaumez pour tirer le Sénégal de sa torpeur. Celui-ci envoya une mission sous les ordres de Bessinières pour remonter le fleuve (1843).

Après avoir passé à Babel, fondée dès 1820, la mission parvint à Kouanguel, capitale du Galam où elle reçut le meilleur accueil du roi Kamko.

La même réception l'attendit à la cour de Sadiaba, reine de Kirida-Fioulabou, laquelle avait épousé un Français dont elle était devenue veuve.

Un peu plus loin, à Sénoudébou, la mission conclut un traité de commerce avec l'almany de Bondou ; puis, fatiguée, elle rentra vers le littoral.

Trois ans plus tard, un membre de la mission, Raffenel, entreprit de traverser l'Afrique, mais, fait prisonnier au Kaarta puis à Foutobi, il ne put qu'y étudier l'histoire traditionnelle de tribus de cette région.

Conquête du Sénégal. — Cette situation précaire ne

pouvait durer. On résolut de châtier l'insolence de certaines tribus indigènes.

Les nègres Toucouleurs en voulaient particulièrement aux colons. Dès 1830, sous la conduite d'un de leurs prophètes, Mohammed-Omar, ils étaient venus saccager la banlieue même de Saint-Louis. Il avait fallu les battre à Dagana et pendre à un tamarinier leur prétendu prophète. En 1842, Wuillaumetz eut aussi à les repousser et créa contre eux un corps de spahis.

Enfin en 1854, le capitaine Protet reçut l'ordre de construire un fort à l'intérieur du pays, à Podor. Il y construisit la forteresse, y laissa 700 hommes et revint avec 800. Il se vit barrer le chemin par une armée de 5.000 indigènes à Dialmath où ceux-ci s'étaient fortifiés. La place fut prise d'assaut, et ce succès changea notre situation.

C'est alors que le capitaine Faidherbe, qui avait joué un rôle dans la construction du fort, qui avait le premier escaladé le rempart de Dialmath, fut nommé gouverneur du Sénégal avec mission de faire le nécessaire pour exiger le respect de l'autorité française, et de passer de la défensive à l'offensive.

L'année suivante, il infligea aux tribus riveraines de l'embouchure un sanglant désastre à Dioubouldou et leur reine Ndélé-Yalà s'enfuit épouvantée, demandant aussitôt à se soumettre. Le territoire fut annexé.

Cela nous valut les protestations arrogantes du chef tzarza Mohammed-el-Habib qui depuis vingt-cinq ans se considérait comme le seul maître de la région dont il massacrait régulièrement les populations noires. Il avança résolument à la tête d'une armée, mais se trouva arrêté toute une journée par une simple tour en maçonnerie où treize hommes se défendirent victorieusement. Faidherbe accourt, bat le roi maure, le poursuit, le

débande à Tékélé dans un combat pendant lequel la température ne descendit pas au-dessous de 56°, et le force à signer un traité (1858).

Le roi, accusé de trahison par ses sujets dont l'intérêt se trouvait lésé par l'abolition du tribut, fut assassiné par eux en 1860, de même que son fils et successeur Sidi en 1871. A celui-ci succéda son frère Elie qui s'efforça de maintenir de bonnes relations avec la France.

Sidi-Elie, roi des Maures Bracknas, signa un traité analogue la même année.

Les roitelets du Sud font bientôt leur soumission. Faidherbe brûle Fatiko, capitale du royaume de Sine et la région du Nord de la Gambie se trouve calmée.

Biraïma, roi du Cayor, sur le littoral, entre le Sénégal et la Gambie, sans même attendre d'être attaqué, fait sa soumission; mais ses sujets, renommés à la fois pour leur férocité et leur vanité, l'accusent de trahison et l'assassinent, de sorte qu'il faut entreprendre une expédition contre Macodou, son belliqueux successeur, puis contre le partisan Latdior qu'un premier succès avait rendu intraitable. Chassé en 1865 par Faidherbe, Latdior rentre en 1870, puis il fait élire roi son neveu Samba-Laobé, s'allie avec nous contre le prophète Ahmadou, consent à l'établissement d'un chemin de fer; mais soudain Latdior nous attaque à nouveau, il est battu, chassé, tué à Dekkelé, et Amary-Ngoné-Fal II qui prend le pouvoir reconnaît le protectorat français. Son successeur Samba-Laobé prend à son tour les armes, il est vaincu et fait prisonnier par le commandant Dodds en 1883.

Telle fut la tranquillité du pays après l'annexion que le docteur Ranson, chargé d'une mission scientifique dans le pays de Siné, fut reçu en audience par Massa-

Ouli, roi de Siné, avec des démonstrations d'amitié : concert, présentation solennelle et danses ; le fils du roitelet. Massara, montait un cheval qui lui avait été donné par le colonel Archinard, en récompense de son zèle à seconder les efforts de pénétration des Français dans la haute Gambie.

Fondation de l'Empire toucouleur. — Un danger plus terrible menaça un moment la colonie. Un prophète de famille royale, Omar, né en 1797 près de Podor, dans le Fonta-Toro, revenu d'un pèlerinage à la Mecque, prêchait partout la guerre sainte contre les chrétiens. Il s'assura du concours des féroces Toucouleurs, construisit une forteresse à Bambourа et entreprit de soumettre d'abord les tribus voisines du Sénégal.

Tout d'abord il s'empare de Dinguiray sur les frontières du Fouta-Djallon, puis de Timba, capitale du Djallon-Kadougou, et, promettant à ses fidèles de riches butins en même temps que des félicités éternelles, il rallie autour de lui des milliers de fanatiques. Ces bandes effrénées brûlent et massacrent tout sur leur route et font de la région du Haut-Sénégal un immense désert.

Faidherbe, pour braver ces succès, construit sur les rives du fleuve un nouveau poste avancé, celui de Médine, y hisse un drapeau français et sous les plis de ce pavillon viennent se réfugier ceux qui ont échappé aux massacres systématiques du prophète.

Omar lance contre le nouvel établissement une armée de 20 à 30.000 fanatiques.

Le fort de Médine a pour défenseur Paul Holl, un métis qui n'a avec lui que sept Européens et cinquante noirs, mais tous résolus à se défendre jusqu'au bout. La place est investie (1857). Trois mois après, malgré

des assauts furibonds elle tenait encore! Elle n'avait, il est vrai, plus aucunes munitions, ni vivres. Alors parut Faidherbe, qui avait volé à son secours avec 400 hommes seulement. Sous l'attaque désespérée de sa troupe, de la garnison du fort et des quelques centaines de combattants nègres de la ville, l'armée du prophète bat en retraite. Faidherbe rassemble des troupes, poursuit Omar et lui inflige défaites sur défaites.

Omar, dépité, porte son courroux vers les puissants royaumes nègres du Niger. Il abandonne les femmes et les enfants de son armée, les laissant sans pitié mourir de faim, et, plus libre de ses mouvements, s'attaque à Ali, roi du Ségou, bat son armée et entre dans sa capitale.

Puis il s'avance contre Amadi-Amadou, roi du Macina, le bat complètement, le fait étrangler et se rend maître de ce royaume (1862). L'année suivante il prend Tombouctou, et se voit à la tête d'un empire allant de cette ville à Médine et au Fouta-Djallon. Cependant il périt dans cette révolte du Macina la même année, et son fils Ahmadou lui succéda.

Le neveu d'Omar, Sirè-Adama, essaya de continuer ses ravages, mais une expédition française le tua dans sa forteresse de Guemou, près de Babel.

Faidherbe acheva la pacification du Sénégal, fit construire des routes, des écoles et la colonie prit un développement commercial considérable.

Samory et l'empire d'Ouassoulou. — On allait se heurter à un royaume nouvellement fondé, celui d'Ouassoulou. Il avait été créé par Mahmadou, lieutenant d'Omar, en 1840; Mahmadou avait réuni de nombreux partisans et fait de Kankan sa capitale. Le roi bambara Diéri, mécontent de ce voisinage, l'avait attaqué, mais avait été vaincu et tué.

Le descendant de Mahmadou, Modi, n'eut pas la fermeté du fondateur. Il vit son propre peuple se révolter et un aventurier, Samory, se dresser contre lui.

Samory, ancien marchand à Bissandougow, commença, à la tête de cinq cents guerriers, une guerre religieuse pour convertir par la force les fétichistes à l'islamisme (1878). Il chassa le sultan d'Ouassoulou, de Ségou-Siroko et étendit considérablement sa conquête.

Il régnait par la terreur. Il alla jusqu'à faire murer dans une cabane un de ses fils qui lui proposait de pas s'attaquer aux Français ; au bout de cinq jours, faisant ouvrir la case, il vit son fils encore vivant et l'étrangla de ses propres mains. Il fit enterrer vivante une de ses filles coupable d'avoir serré la main à un esclave.

Le colonel Borgnis-Desbordes somma Samory de ne pas traverser le Niger. En 1883, l'almany passa cependant sur la rive gauche du fleuve, entrant sur le territoire français. Le commandant Combes et le colonel Frey l'obligèrent à repasser le fleuve. Une minuscule colonne de deux cent vingt tirailleurs s'empara de Bamakou dont l'almany ne put les déloger. Il battit en retraite, poursuivi de près par les troupes françaises.

Le colonel Humbert occupa Bissandougou, et l'almany, suivi d'une foule de partisans, se réfugia sur la frontière de Libéria.

En 1894, Samory menaçait l'interland de la Côte d'Ivoire. Une expédition du colonel Monteil préserva la côte d'une invasion.

Une colonne anglaise partie de la Côte de l'Or pour occuper le cours supérieur de la Volta Noire fut repoussée à Oua par Sarakény-Mory, fils du conquérant nègre.

Enfin, après une vigoureuse campagne, le sultan Babembà, son allié, qui disposait de 12.000 combattants,

fut pris dans Sikasso par 700 hommes seulement. Apprenant que la colonne française le poursuivait, Samory se réfugia, suivi de 60.000 de ses sujets, vers la république de Libéria (1898). Cerné de toutes parts, il ne tarda pas à être traqué par le lieutenant Wœlfel qui lui fit à Tiafeso 5.000 prisonniers. Enfin le fugitif fut pris par une colonne volante du capitaine Gouraud et du lieutenant Jacquin. Les chefs firent leur soumission et le domaine du tyran fut pacifié (1898). Samory, interné au Congo, débarrassa le Soudan trop longtemps martyr de ses exactions.

Grâce aux voies ferrées de plus en plus nombreuses qui unissent l'intérieur du Soudan à la côte, les richesses haut Sénégal sont maintenant attirées vers le Soudan. Le chiffre des importations s'élevait en 1894 à 25 millions de francs. En 1902, on agrandit le port de Dakar pour permettre de recevoir les plus gros navires de guerre et de commerce, en même temps qu'on poursuivit la construction de la voie ferrée de Tombouctou. Le chemin de fer de Kayes atteignit le Niger après un parcours de 560 kilomètres et les bassins orientaux de l'Afrique ont été reliés commercialement en même temps que le bassin intérieur l'était à celui du Congo.

L'idée de relier par une série de postes fortifiés le Sénégal au Niger, idée pour laquelle il convient de rendre hommage à Faidherbe, reçut progressivement son application.

L'Afrique occidentale française, formée de la réunion des colonies du Soudan, reçut sous l'administration habile de M. Merlaud Ponty, gouverneur général, un nouvel élan de prospérité économique.

M. Ponty s'attacha aussi à introduire les germes de la civilisation dans la colonie récente. « Dans l'Afrique occidentale, l'école est le meilleur instrument de progrès »,

dit-il dans une circulaire de 1910, et il tint à ce que l'école normale fondée récemment à Saint-Louis renfermât au moins cent élèves. Le nombre des écoles publiques fut porté en 1911 à 150, alors que celle qui fut fondée en 1856 à Saint-Louis par Faidherbe était restée longtemps la seule de toute la colonie.

Remarquant que la colonie s'encombrait de Syriens qui accaparaient le petit commerce, faisaient monter le prix des marchandises sans rien produire d'utile ni même aider aux échanges, et se livraient souvent à des manœuvres frauduleuses, il ordonna, par un arrêté de Dakar daté du 1er mai 1911, que les immigrants eussent à produire, dès leur arrivée, des pièces constatant que leur casier judiciaire était intact : il exigea aussi qu'ils n'eussent aucune maladie contagieuse, qu'ils possédassent une somme équivalente au prix du voyage de retour dans leur pays d'origine.

Le commerce extérieur de l'Afrique occidentale s'éleva en 1909 à plus de 228 millions de francs, importations et exportations réunies, dont plus de la moitié pour le Sénégal (Sénégal 127, Niger 6, Guinée 42, Côte d'Ivoire 243, Dahomey 31), les exportations portant principalement sur le caoutchouc, l'arachide, la cire, la gomme et la houille. En 1910, le commerce atteint 278 millions, s'accroissant de 30 pour 100 en deux ans.

Ajoutons qu'un réseau de télégraphie sans fil eut ses premiers postes à Port-Étienne, Rufisque et Dakar, pour s'étendre jusqu'à Tombouctou, Cotonou et Konakry, complétant un réseau télégraphique aérien de 18.000 kilomètres.

La longueur totale des voies ferrées dans l'Afrique occidentale, qui n'était que de 700 kilomètres en 1902, atteignait 2.250 en 1910 ; la plus ancienne, celle de Dakar à Saint-Louis, conçue par Faidherbe dans un but

stratégique en 1882, a coûté 22 millions de francs pour 264 kilomètres. Celle de la Côte d'Ivoire a été commencée en 1904, celle de Dahomey est exploitée par une compagnie privée. En 1911 on pouvait évaluer le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis à 264 kilomètres, celui de Kayes-Niger à 555 kilomètres, celui de Thies-Kayes à 178 kilomètres, celui de Guinée à 587, celui de la Côte d'Ivoire à 183, celui du Dahomey à 261, et le tramway du Dahomey à 38.

FOUTA-DJALLON ET ISSINI

« Jusqu'à faire douter qu'en sa marche éternelle,
Le monde ait avancé d'un pas. »

(Barbier, *Iambes.*)

Domination ancienne des Soussous. — Les invasions arabes et mongoles ont eu leur répercussion sur les migrations de l'Afrique centrale, soit en chassant les indigènes, soit en provoquant la fuite des peuplades autochtones chassées par ces mêmes fugitifs.

C'est ainsi que vers le territoire du Fouta-Djallon, entre la Guinée portugaise et la Guinée anglaise, on a vu se superposer diverses races acculées aux rives de l'Océan.

Ibn-Khaldoun parle des Sousous dès le quatorzième siècle. Ceux-ci après une guerre opiniâtre se rendirent maîtres du pays.

Les Mandénys occupaient les bouches du Rio-Nunez au seizième siècle. Ils avaient repoussé l'invasion des Bagas-Forès, mais ils durent accepter de partager leur sol avec les Bagas, puis de se soumettre aux envahisseurs soussous, qui s'emparèrent de tout leur territoire.

Les Soussous eurent bientôt à compter eux-mêmes

avec un nouveau peuple venu de l'Est, de la région éthiopienne : les Foulahs (ou Peulhs).

Invasion des Foulahs. — Ceux-ci avaient laissé sur leur route de nombreux rameaux et s'aventuraient vers l'ouest. Leur première invasion eut lieu sous les ordres d'un chef nommé Colibouli ; sa troupe était alors complètement fétichiste et forma la tribu des Foulahs-Coundas.

Une seconde invasion, plus nombreuse, eut lieu dans le Fouta-Djallon actuel, par la vallée du Tinkisso, au dix-septième siècle. Leurs premiers rois furent : Séri (1650), Seïdi, Sambégou, Madi, Kikala, Nouhou, puis Kharamocco.

Dans les premières années du dix-huitième siècle, des marabouts venus du Massina convertirent les Foulahs au mahométisme et leur communiquèrent leur ardeur de prosélytisme, si bien que les Foulahs, de pacifiques qu'ils se disaient au début de leurs migrations, devinrent un peuple guerrier, et s'adonnèrent aux conquêtes.

Ils s'attaquèrent d'abord aux Soussous, qui furent défaits à Kolin, près de Timbo. Après cette victoire, les Foulahs décidèrent d'organiser le pays conquis ; ils le divisèrent en quatre provinces. Timbo devint la capitale de l'empire et Facoumba la ville sainte.

Cependant une résistance désespérée se préparait pour repousser le joug des Foulahs. Le chef Konta-Bourama, roi des Diallonké, sur le Haut-Niger, avait réuni une armée, franchi la frontière et marchait sur Timbo. Les Foulahs, conduits par le marabout Karamocco, furent vaincus près de Falcoumba (vers 1775).

Son cousin, Ibrahim-Sauri Ier le Grand, ne perdit pas courage. Il entreprit une guerre d'escarmouches contre ses ennemis occupés au pillage, puis il remporta sur Kouta-Bourama une victoire complète près du Sika-

Kouré (1780). Ibrahim, vainqueur, fut acclamé almany des Foulahs (1788). Il continua ses succès par de nouvelles conquêtes. Il conquiert le Koïn, le Kolladé, le Labé-Alpha (sur Ahmadou-Saliou), le Boundou (sur le roi Maka), le Firden dans la haute Casamance.

Cependant les fils de Kharamocco se trouvaient, par l'avènement au trône d'Ibrahim, dépossédés du pouvoir ; ils se révoltèrent et, pour mettre un terme à cette guerre civile, l'assemblée des Anciens décréta que le titre d'almany appartiendrait tous les deux ans alternativement à un membre de la famille Kharamokko-Alpha et à un membre de celle d'Ibrahim-Sauri. Naturellement, il arriva dans la suite que bien souvent le monarque refusait de céder sa place ou que les gouverneurs de province refusaient leur remplacement et se révoltaient. A la mort d'Ibrahim (1813), Salifou, fils de Kharamokho, fut reconnu almany, puis Sadou, fils d'Ibrahim.

Cette nomination excita la colère de son compétiteur Aldoulaye qui le tua, puis fut massacré à son tour par le fils de sa victime, Abdoul-Gadiri (1819).

Celui-ci annexa au Foulah-Djallon le Niocolo et le Gabon ; il mourut de maladie à Timbo selon l'explorateur Gray, en 1830.

L'alfa Bou-Bakar (1830-1837) lui succéda. Ce fut sous son règne que le pèlerin Omar obtint le titre d'alfa dans le Dinguiray et rassembla dans cette province les fanatiques qu'il devait mener combattre les Français du Sénégal.

Profitant de ces compétitions, le marabout dam Fodie se rendit indépendant sur le Tinkisso et fonda le nouveau royaume des Fellatahs dont nous parlerons plus loin.

Jaloux de la prospérité de ce nouvel état, Bou-Bakar puis Omar firent des expéditions contre lui. Mal leur

en prit, car les Fellatahs prirent leur revanche et vinrent piller Timbo.

En 1873, Ibrahima-Şauri se heurta contre eux mais il fut vaincu et tué.

Ibrahim-Sauri II lui succéda (1873-1889).

A cette époque les Français avaient signé avec les petits rois de la côte des traités par lesquels ceux-ci, attirés par quelques indemnités ou par l'espérance de se voir secondés contre les pillages de leurs voisins, s'étaient placés sous leur protectorat. Les traités furent signés en 1865 avec les Nalous et le Moréah, en 1866 avec le Rio-Pongo, en 1879 avec le Samo, en 1884 avec le Lakata. La France intervint aussi pour faire cesser une guerre civile qui avait mis à feu et à sang le Moréah (1882). En 1889 le territoire dit des Rivières du Sud était définitivement annexé. En 1896, après l'échec de Samory, le Fouta-Djallon fut occupé.

Le protectorat français. — Cette même année, Bokary, le successeur de Ibrahim-Sauri II, eut à lutter contre son compétiteur et ses lieutenants qui voulaient le déposer. Il fut battu par eux, demanda notre protection et grâce à notre appui retrouva son pouvoir. Mais il refusa d'accepter, comme il l'avait promis, l'occupation française. Une expédition fut résolue contre les Foulahs. Une petite colonne s'avança sur Timbo, s'empara sans peine de cette capitale, poursuivit l'almany, et le battit à Torrédaka.

Celui-ci fut décapité par son rival Illély qui revint à Timbo et se proclama son successeur. Il fut peu après assassiné par les fils de sa victime. Baba-Alimiou lui succéda.

Un décret de 1899 plaça peu après sous le protectorat français tout l'interland rejoignant le Fouta-Djalon à la Côte d'Ivoire.

M. Sanderval a laissé une curieuse description de la cour de Timbo où il fut reçut en grande pompe et où on lui offrit la seule chaise du royaume.

La région devint de plus en plus prospère. Conakry n'existait pas en 1890 ; en 1898, elle faisait un commerce de vingt millions. En 1910, elle possédait un poste de télégraphie sans fil qui la mettait en communication avec les grands centres de l'Afrique occidentale.

Quelques troubles s'élevèrent en 1911, dus à Alpha-Yana qui fut arrêté et expatrié au Congo. Le commandant Boin soumit le pays sans résistance et, pratiquant la nouvelle et excellente méthode de désarmer complètement les indigènes, se fit rendre 6.000 fusils.

Ancien royaume d'Assini. — Le royaume d'Issini (*ou Assinie*) était peuplé autrefois, d'après de Loyer, de Véterez. Il était situé près de la ville d'Assinie actuelle, sur la côte est de la Côte d'Ivoire, au sud du pays des Kong.

Les Véterez reçurent vers 1620 les Esieps, du cap Apollonia, qui, conduits par le roi Faï, venaient leur demander l'hospitalité, ne pouvant plus supporter le voisinage des habitants du port d'Axim. Les nouveaux venus, enrichis par le commerce avec les Européens, traitèrent ensuite leurs bienfaiteurs avec arrogance.

Une occasion de vengeance se présenta bientôt. Les Issinois, sous leur roi Zéna, vinrent à leur tour chercher un refuge dans ce pays, fuyant les habitants du cap Apollonia. Ils furent accueillis à bras ouverts par les Veterez et les aidèrent à chasser leurs oppresseurs.

Les Issinois firent du commerce avec les Européens par la côte et tirèrent d'eux principalement des armes à feu, qu'ils revendirent à leurs hôtes moyennant un bénéfice, ce qui en fit bientôt, à leur tour, les gens les plus considérables de cette région.

Le successeur de Zéna d'après Des Marchais, qui explora le pays au XVIIIme siècle, fut Akafini, auquel succéda son frère Yamoké. Le royaume végéta sans grande importance militaire ni commerciale, s'adonnant à la traite des esclaves, au commerce de l'huile de palme et de l'ivoire.

Les Français dans la Côte d'Ivoire. — Lorsque la traite des noirs fut supprimée, la France songea à occupèr quelques comptoirs de Guinée pour surveiller l'exécution de cette mesure. Après une exploration du littoral de Guinée, le gouvernement français résolut de revendiquer ses droits sur certains points de la côte. On négocia avec des chefs indigènes la cession de Grand-Bassam et d'Assinie sur la Côte d'Ivoire.

En 1843, une expédition de trois navires de commerce accompagnée de trois navires de guerre, commandée par Fleuriot de Langle, prit possession de la côte par un traité signé avec Amatifoux, neveu d'Attacla (ou Amana), roi d'Assinie. Quelques jours après, le capitaine Kerhallet, à la tête d'une autre flottille, s'installait à Grand-Bassam.

Les riverains de l'Aleba, qui monopolisaient le commerce, se soulevèrent mais virent leur capitale Yabou livrée aux flammes. Une même leçon fut infligée peu après au roi des Jale-Jales, entre la lagune d'Ébrié et la mer.

Cependant ceux-ci entraînèrent dans une coalition tous les habitants de la côte ; le commandant Baudin dut s'avancer à la tête d'une colonne forte de 763 hommes, brûler des villages, occuper les points stratégiques, et exiger une complète soumission (1853). On construisit à Dabou un blockhaus et l'organisation militaire de la nouvelle colonie fut confiée au capitaine Faidherbe. Le commerce put dès lors se développer en toute sécurité.

Lors de la guerre franco-allemande de 1870 les comptoirs de la Côte d'Ivoire furent abandonnés. Puis, après un voyage du capitaine Binger, l'attention des commerçants fut de nouveau attirée sur les avantages de cette contrée d'un accès facile.

Lorsque M. Reichenbach parcourût ce pays, il constata que Amatifou était mort depuis 1886, âgé de plus de quatre-vingts ans. Son successeur et neveu Aka Samadou gouvernait un peuple de 140.000 individus, de sa petite capitale de Kinjabo ; lui seul avait le droit de s'approprier des femmes sans les acheter, à seule charge pour lui de les nourrir ; ses sujets les payaient de cinquante à deux cents francs.

L'Assinie fut réoccupée par les troupes françaises, rattachée administrativement au Sénégal, détachée en 1893 et vit son hinterland s'accroître jusqu'aux anciens États de Samory, après la disparition de ce tyran de la ville de Kong. La Côte d'Ivoire se trouva ainsi réunie sans discontinuité aux possessions françaises du Soudan.

Un traité fut signé avec la république de Libéria pour la délimitation de frontière, sur la base du rio Cavally. Le commandant Monteil enleva Bonoua. Peu après, la colonie eut à repousser une invasion venue de l'Achanti (1898). Elle n'a guère été troublée depuis.

Notons que Kong, après le départ de Samory, fut confiée à la garde du capitaine Marchand. Celui-ci, ayant à poursuivre les bandes de l'almany, confia Kong aux soins d'un naturaliste, Moskowitz, qui mourut peu après de la fièvre. Le capitaine Marchand se rendra célèbre ensuite par sa brillante traversée du continent.

L'occupation française eut un tel effet sur le développement du commerce de la Côte d'Ivoire que le chiffre

total des exportations et importations, évalué en 1890 à deux millions de francs, dépassa dix millions en 1898, malgré deux épidémies de fièvre jaune et de peste qui sévirent coup sur coup et le long espace de temps demandé pour le rendement des plantations de caoutchouc, de cacao et de café. La culture des amandes fut en 1910 en progression marquée et celle de l'acajou en bonne voie.

Malgré les expéditions françaises continuelles, qui obligeaient à prendre le pays village par village et à fonder au fur et à mesure des postes fortifiés, aussitôt assiégés puis délivrés, un soulèvement des Agbas nécessita une action décisive en 1910, qui aboutit à la pacification du pays par le retrait des armes à feu.

Notons à ce propos une circulaire judicieuse du 21 août 1909, due à M. Angoulvant, lieutenant gouverneur de la Côte d'Ivoire. Il établit dans la colonie plusieurs sortes de localités ; dans les villages soumis, l'autorisation de porter des armes à feu fut accordée à titre individuel et put être retirée comme sanction de fautes commises ; dans d'autres il ne fut plus accordé de nouvelles autorisations ; pour les autres localités le désarmement complet fut rendu obligatoire, soit pacifiquement, soit par voie de répressions. Trente mille armes à feu furent détruites presque aussitôt sur 50.000 environ que possédaient les indigènes.

Une révolte éclata cependant en 1910 sur toute la Côte d'Ivoire. Il fallut encore des expéditions, des commandants Noguès contre les Akouès et les Abbeys, et Maritz contre les Agbas, pour qu'on pût pénétrer sans difficulté jusqu'au moyen Cavally et au haut Bandama.

LE DAHOMEY

« Il a passé comme un torrent
pour ravager la terre ».

(MASSILLON, *Petit Carême*.)

Ancien royaume d'Allada. — Le plus ancien royaume de la côte dahoméenne était le royaume d'Allada qui avait pour capitale la ville de ce nom (Adra ou Ardres, entre Abomey et l'océan). Ce royaume fut créé par un nègre nommé Yegou, originaire du pays des Egbas, qui, à la suite d'un meurtre, avait quitté sa patrie pour venir s'établir à Allada avec sa famille, vers 1580.

Son successeur Kopon prit officiellement le titre ou mieux les fonctions de roi, et mourut en l'année 1610.

A sa mort, ses trois fils se disputèrent le trône dans des luttes violentes qui déterminèrent la fuite de deux d'entre eux avec leurs partisans.

Le premier se réfugia vers le Sud et y fonda le royaume de Porto-Novo.

Le second, Hounougoungoung, resta roi d'Allada, et eut pour successeur Poconou, Bagué et Achada dont le royaume fut conquis par le Dahomey en 1724.

Le troisième, Tokoudounou, se réfugia vers le Nord et demanda asile au roi des Foys, nommé Da, qui avait sa capitale à Abomey.

Origine et extension du Dahomey. — Ce pays du Dahomey, ou de Foy, d'origine humble et obscure, avait eu pour ancienne capitale Dawif. Son roi, Da, accorda au réfugié Takoudounou un territoire pour lui et ses partisans ; ce dernier y construisit des habitations, s'y retrancha solidement, et, comme il se sentit assez fort, il entra avec ses partisans dans le palais de Da, le tua et s'empara ainsi du trône de son bienfaiteur (1625). Takoudounou (ou Ago), bâtit son palais sur le ventre de Da, d'où le nom de Dahomey (Da homé, ventre de Da) donné au pays des Fons après cette usurpation.

Pour étendre ses domaines, Takoudounou retint prisonnier le roi de Calmina qui était venu lui rendre visite, le mit à mort et s'empara de sa ville.

Adahounzou, son successeur, institua les sacrifices humains.

Telles furent les origines épouvantables d'un royaume qui deviendra l'endroit de la terre le plus sauvage et peut-être le plus cruel pour les mœurs pendant plusieurs siècles.

Cet Adahounzou monta sur le trône en 1650, Wibaigah en 1680, et Guadja-Trudo en 1708. Ce dernier devint roi à l'âge de dix-neuf ans et commença une ère de conquêtes qui, agrandissant le Dahomey, lui permit de subsister jusqu'à notre époque au milieu des tribus qui passèrent successivement d'un joug dans un autre.

Tout d'abord ce Guadja s'attaque à l'état d'Allada dont il convoite les richesses, et s'en empare. Pendant qu'il combat au sud, une troupe de cavaliers nègres envahit au nord ses États. Après un combat de quatre jours, Guadja se voit obligé de reculer, mais il abandonne sur le champ de bataille des vases remplis d'eau-de-vie ; puis, quand il voit les cavaliers des-

cendus de leur monture et déjà enivrés par leur butin, il court sur eux et les extermine.

Le conquérant porte alors ses armes dans le royaume de Juida, ou Ouidah, près de la côte, royaume dont les voyageurs de l'époque nous ont laissé de copieuses descriptions. Il profite de l'amollissement de ce royaume, s'en empare, vend les habitants comme esclaves et fait tuer les infirmes ou les vieillards impropres à l'esclavage, par des enfants inhabiles, pour prolonger leur torture (1726). Telles étaient les mœurs des rois du Dahomey, qui ont dépassé en férocité celles de toutes les peuplades africaines.

Les Mahis, conquis à leur tour, tentent en vain un soulèvement général

Bossa-Ahadi succède à Guadja en 1732. Il eut à réprimer les révoltes des peuplades conquises par son père, vit sa capitale ravagée : deux victoires chèrement achetées sauvèrent sa couronne. En 1753 les Popos exterminèrent toute une armée de Dahoméens sauf vingt qui furent renvoyés au roi. Celui-ci leur fit couper la tête pour qu'ils aillent annoncer aux mânes des vaincus combien le roi était mécontent de leur besogne. Les Anglais ménagèrent une trêve entre les belligérants.

Adahounzou II (1774-1789) succéda à Ahadi. A la nouvelle de la mort du roi, selon la coutume, tous ses serviteurs se jetèrent les uns sur les autres pour s'entre-tuer en signe de douleur ; plus de deux cents périrent en un instant.

Adahounzou continua les traditions paternelles. Il prit la ville d'Apa sur le bord de l'Atlantique et se montra d'une cruauté implacable avec toutes les tribus révoltées ou vaincues. Il vendit même ses propres sujets comme esclaves. Nous n'insisterons pas sur le détail

de ces guerres continuelles sans tactique et sans cause, n'ayant d'autre but que d'assouvir une vengeance stupide ou de piller des villes supposées commerçantes.

Whinouhew monta sur le trône en 1789. Il alla voir le tombeau de son père et se fit précéder de cinquante victimes qu'on égorgea sur son chemin afin qu'il pût, selon son désir, marcher dans le sang, de son palais à la tombe paternelle.

Plusieurs expéditions contre les Mahis lui fournirent de nombreux esclaves, si bien qu'il se crut assez fort pour maltraiter les colons et les envoyés européens.

D'ailleurs cette côte contribua beaucoup au trafic des noirs, elle en a gardé le nom de côte des Esclaves.

Le règne d'Ebemi ne présente rien de particulier. Par contre, celui de son successeur Adandozan est caractéristique par la cruauté de ce prince, qui n'avait d'humain que la face et se faisait des sacrifices un jeu favori. Aussi son frère Ghézo, encouragé par les conseils de deux négriers mulâtres qui voyaient avec crainte la région se dépeupler, entreprit-il de détrôner ce tyran odieux. Ghézo entre dans son palais, ameute le peuple contre le roi, et suivi de la foule massacre le prince et ses quelques défenseurs, puis il bat le tam-tam consacré et s'assied dans le trône royal, aux acclamations de la populace (1820). Ghézo, animé de bonnes intentions, voulait supprimer les sacrifices humains, mais les prêtres féticheurs s'y opposèrent et l'empoisonnèrent secrètement (1858).

Son fils et successeur, Glégé, revint à ces tristes coutumes. Il guerroya contre les Mahis et les Egbas.

Glégé ne vit pas sans déplaisir les Français reprendre leurs anciennes relations commerciales sur la côte des Esclaves et signer des traités avec les petits peuples voisins, ennemis héréditaires du Dahomey,

Le petit royaume de Porto-Novo, sur la côte du golfe de Bénin, fondé dès 1610, se livrait principalement au commerce des esclaves, avec les Portugais. L'un de ses rois avait signé en 1863 un traité de commerce avec la France. En 1874, Tofa II monta sur le trône; effrayé des intrigues des Anglais et des incursions des Dahoméens, il demanda le protectorat de la France, qui lui fut accordé en 1882. Le résident français eut sous son autorité Porto-Novo, Cotonou, qui nous avait été cédé par un traité avec le Dahomey de 1878, et Grand-Popo reconnu à la France en 1885 après une entente avec l'Allemagne.

A ce moment Glégl·, roi de Dahomey, mourut, et son successeur, Behanzin, entreprit de combattre à outrance les Français établis entre ses États et l'Océan (1889).

Behanzin, pour fêter dignement son avènement, fit égorger dans une fête une trentaine de mille de prisonniers, puis il se dirigea vers la côte et se rua vainement à l'assaut de Cotonou; il s'attaqua aux indigènes habitant au nord de Grand-Popo, en égorgea deux mille, et écrivit plusieurs lettres de défi au gouverneur.

Conquête française du Dahomey. — Le gouvernement français résolut d'en finir avec cet état de choses. Behanzin disposait d'environ 15.000 hommes de troupes régulières. On envoya contre lui le colonel Dodds avec ordre de s'emparer d'Abomey, capitale du Dahomey.

Le colonel part de Porto-Novo et s'avance vers l'intérieur des terres. Il livre un combat meurtrier à Dogba et culbute les troupes dahoméennes à Vacon, à Dioucoué, et entre à Abomey (1892).

Behanzin, suivi seulement de quelques troupes fidèles, ne pouvant être reçu dans les territoires anglais ou allemands, mal accueilli chez les peuplades indigènes qu'il était venu si souvent razzier, est contraint tout trem-

blant à se rendre prisonnier. Il fut humainement traité, conduit au Sénégal et le gouvernement français lui octroya une rente assez forte.

Son frère Agoliagbo fut reconnu comme roi à sa place, avec l'approbation du gouvernement français.

De même Gigla fut reconnu comme roi d'Allada, sous la suzeraineté de la France (1894).

Le pays fut aussitôt organisé. Des voies ferrées le sillonnèrent, des écoles s'élevèrent de toutes parts, une flottille locale fut créée, un jardin d'essai fondé, une justice régulière enfin instituée.

Les contrées situées plus au nord acceptèrent pacifiquement notre protection. La convention de 1898 avec l'Angleterre reconnut cette influence jusque par delà les rives du moyen Niger.

Ajoutons que Tofa II, roi de Porto-Novo, mort en 1908, fut remplacé la même année par son fils Adjiki, mais celui-ci ne porta plus le titre de roi.

Prise du Mossi et de Kong. — Lorsqu'en 1887, Binger fut envoyé par le gouvernement français en mission dans le Mossi, du Sénégal au golfe de Guinée, il eut à traverser les États de Samory. Ce farouche batailleur lui demanda entre autres présents sa pipe, son uniforme et la couverture de cheval d'un domestique, couverture achetée sept francs à Paris ; il lui montra sa capitale, Sikasso, son camp, où étaient entassés pêle-mêle guerriers, femmes, chevaux et prisonniers. Binger évalua sa troupe au plus à 5.000 hommes et ses États à 280.000.

Son voisin Tiéba était d'ailleurs plus puissant. Fils cadet d'un chef de village, il était parvenu à conquérir le pays situé entre le Niger, l'État de Samory, le Kong et le Mossi, ravageant la contrée à l'instar de son voisin et rival.

De là, Binger arriva à Kong, qui centralisait le com-

merce de la région. Il apprit que cette ville avait été fondée vers l'année 1043 mais était alors sans importance. A la fin du dix-huitième siècle, un chef nommé Sékou, venu du Nord, se rendit maître de la ville; ses descendants régnèrent sur la contrée; Kong atteignit alors 15.000 habitants, et fut assez prospère sous l'autorité de Karamoko-Oulé (le rouge); l'instruction y était répandue et ni les superstitions ni le fanatisme n'étaient en faveur.

Arrivé à Wagadougou, capitale du Mossi, il constata que cette localité, dont le nom signifie « village de la brousse », n'avait pas plus de 5.000 habitants, il fut reçu par Naba-Sanom, qui régnait depuis 1870, époque de la mort de son père Hallilou; Naba-Sanom avait eu à combattre d'abord son propre frère Boulkory-Naba, que Binger jugea beaucoup plus intelligent. Il était entouré d'une vingtaine de courtisans dont la fonction principale semblait être de claquer des doigts chaque fois que le roi toussait, buvait, éternuait ou se mouchait.

Le Mossi, fertile et populeux, mais dont les habitants se contentaient de vivre de peu, ne s'adonnant à aucun travail sérieux, loin d'être en état de pouvoir refaire des expéditions comme celle qu'il entreprit au quatorzième siècle contre Tombouctou, se désagrégeait rapidement.

Binger signa avec le chef de Kong un traité de protectorat.

Depuis, de nombreuses missions françaises, allemandes et anglaises parcoururent le territoire situé au nord du Dahomey. Les diverses puissances ne cachaient pas leur intention de coloniser cet interland commandant les communications entre le Dahomey et le Soudan. La France prit promptement l'offensive.

Le lieutenant Voulet enleva Wagadougou, capitale du Mossi, et Sati, capitale du Gourounsi. Il y trouva une organisation toute féodale. Le capitaine Baud entra à Gourma. Le commandant Destenave poursuivit le même chemin jusqu'à Say, sur le Niger. La convention de 1897 reconnut à la France ces contrées.

Un traité signé avec l'Angleterre l'année suivante donna aux frontières de la Côte d'Or, de la Côte d'Ivoire et de la Nigéria les formes que modifia à peine la convention de 1904.

NIGÉRIA, ACHANTI ET ENCLAVES

> « Quand on fait son devoir par la crainte du châtiment, on l'observe tout le temps qu'on a peur d'être découvert. »
>
> (TÉRENCE, *Les Adelphes*.)

Gambie anglaise. — La Gambie anglaise est située au sud du Sénégal, sur les rives de la Gambie. Elle a pour capitale Sainte-Marie-de-Bathust.

Les Portugais en 1456, les Hollandais, les Français, enfin les Anglais s'y établirent successivement.

Ces commerçants anglais obtinrent en 1588 de leur gouvernement le monopole de l'occupation. De nombreux négriers y embarquèrent pendant deux siècles des milliers d'esclaves pour les colonies espagnoles de l'Amérique.

En 1820 le gouvernement en prit possession ; en 1843 il en sépara l'administration de celle de la Sierra-Léone.

Bathust fut fondée en 1816 et, sous l'impulsion de maisons de commerce anglaises et surtout françaises, devint le centre d'un commerce d'exportation.

Sierra-Léone. — La Sierra-Léone (Montagne de la lionne) fut d'abord occupée par les Portugais.

Au seizième siècle, William Funch recueillit les traditions de leur occupation. Les Anglais s'y installèrent à leur tour et fondèrent des factoreries sur les bords de la Roquelle. Elles eurent à souffrir des attaques des Hollandais sous Ruyter et des Français vers la même époque (1704).

Lors de l'émancipation des esclaves, de nombreux nègres sans travail y furent transportés dans un but humanitaire, mais la fièvre, les attaques des indigènes. un bombardement des Français (1794) empêchèrent la colonie de prospérer.

Cependant Free-town est fondée et acquiert une importance de plus en plus grande. En 1826, plus de 20.000 nègres y sont implantés et commencent à s'y acclimater.

Il n'en a pas été de même des gouverneurs anglais qui en 1808 ont succédé aux compagnies commerciales et qui y moururent presque tous par le climat malsain d'un pays que les indigènes ne tardèrent pas à surnommer le tombeau des blancs.

Les colonies anglaises furent, à la fin du dix-neuvième siècle, travaillées par les ingénieurs qui les couvrirent de chemins de fer, ayant parfois un parcours considérable, parfois, comme dans la Sierra-Léone, de petites dimensions. Celui qui nous occupe fut commencé en 1898. Il atteignit bientôt 300 kilomètres et le trafic en fut de plus en plus actif.

En 1911, la Sierra-Léone possédait 87 écoles, entre les mains des missionnaires, ayant plus de 6.000 élèves.

Fondation du royaume des Achantis. — Le premier explorateur qui ait décrit réellement le pays des Achantis est le Hollandais Bosman en 1704. Son compatriote Dapper les avait nommés en 1686.

Bosman relate la guerre qui survint entre ce pays et celui de Dinkira à la suite d'une insulte que le roi de

celui-ci avait faite à un envoyé du premier. Zay-Toutou, roi des Achantis, fut deux fois vainqueur de ses ennemis, en tua 100.000, prit leur pays, puis le pays d'Akim qui avait secondé ses adversaires. Il se trouva ainsi à la tête d'un grand royaume, en 1699, fonda la ville de Coumassie qui devint capitale et mourut en 1720, passant aux yeux de la postérité pour le fondateur de la puissance achantie.

Son frère Zay-Apokou lui succéda et agrandit encore ses domaines du Bouromy et de l'Yobati. Son frère Aquissi se vit inquiété par les Dahoméens qui furent victorieux et par des guerres civiles (1741-1753). Le neveu de ce dernier, Coudjo, rétablit de bonnes relations avec les Dahoméens, mais par contre il s'étendit vers l'Aquambou.

En 1871, Quamina succéda à son grand-père, mais il fit le serment de n'entrer dans son palais qu'après avoir puni deux chefs révoltés ; les têtes des deux rebelles vinrent peu après orner sa demeure. Il fut dépossédé cependant par une révolte de ses sujets, et remplacé par Apocou II (1797-1798).

Le roi Zay-Quamina. — Zay-Quamina, son frère, monte sur le trône et commence un règne mouvementé. En 1807, Tchébou, roi d'Assim, son tributaire, se révolte contre lui, est vaincu, s'enfuit chez les Fantis qui prennent parti contre lui, et est encore vaincu par le général achanti Douga. Quamina poursuit ses ennemis jusqu'à la mer sous les murs d'Anamabou, où résidait le gouverneur anglais White, à qui, fier de ses succès, il demanda un tribut de 100 fusils. White répondit qu'il n'avait aucune raison de le faire et soutint avec une garnison bientôt réduite à 8 combattants l'attaque d'une armée entière qui massacra dans la ville près de 30.000 habitants.

Les Achantis firent une nouvelle incursion sur le territoire des Fantis en 1811, puis en 1816. Une ambassade anglaise où figurait Bowdich, envoyée à Coumassie, rétablit un moment de meilleures relations, grâce aux présents offerts au roi, mais peu après le gouverneur de Sierra-Léone, Mac-Carthy, fut vaincu et tué sur les bords de la Praa (1824). Le roi des Achantis put se croire invincible.

Quamina était d'ailleurs fort riche, siégeant sur un trône recouvert d'or, affublé de bijoux de valeur. A la poitrine de ses courtisans pendaient des plaques d'or massif. Le roi héritait d'ailleurs de tout l'or de ses sujets.

Un sujet pouvait défricher n'importe quelle partie de la forêt et y construire sa demeure sans rien payer au roi, mais seulement au possesseur de la plantation la plus voisine.

Quamina décréta lui-même que les gens qui voyageraient en son nom n'auraient pas le droit de prélever leur subsistance sur leurs hôtes, mais devaient la leur acheter un prix équitable.

Les grands ne peuvent tuer leur égal sous peine de mort, un inférieur sous peine d'amende, un esclave sous peine d'en payer le prix. Cependant chacun a le droit de tuer son propre esclave. Celui qui accuse à tort doit donner une fête à la famille de l'accusé. Il est défendu de sortir avec sa femme, ni de flatter celle du voisin, ni de vendre sa famille.

La fête annuelle de l'igname, en septembre, célébrée lors de la maturité de cette plante, remue toute la ville de Coumassie ; les accusations sont interdites ; tous les chefs doivent venir rendre hommage au roi ; on brandit sur des piques les têtes des révoltés ; des tambours et des instruments bizarres retentissent ; de grands bas-

sins pleins de rhum placés dens les rues enivrent tous les habitants qui tombent pêle-mêle comme des jeux de cartes ; chaque chef égorge un esclave dont le sang arrose le sillon des nouveaux ignames ; la fête se termine le même soir, par une vaste procession où chacun a revêtu ses plus beaux habits ; le lendemain est consacré aux affaires publiques ; le jour suivant chacun s'en retourne à sa demeure.

Une autre fête est célébrée lors de la mort d'un noble ou de son épouse, au milieu des décharges de mousqueterie. Des esclaves et des hommes libres sont immolés sur sa tombe en plus ou moins grand nombre, selon le rang du défunt.

Bowdich estimait la superficie du royaume en 1817 à 14.000 milles carrés et sa population à 1.000.000 d'âmes sans compter les tribus nominalement vassales. D'après Dupuis, en 1820, un seizième de la population avait embrassé le mahométisme.

Christian Reindorf donne la chronologie des rois d'Achanti. Elle n'est pas longue, chaque roi ayant régné assez longtemps.

Ce fut sous Cofi Caricari que les Anglais furent amenés à entreprendre une expédition militaire qui les rendit maîtres de l'Achanti, devenue depuis la colonie de la Côte de l'Or.

Expéditions des Anglais dans l'Achanti. — Le traité de La Haye, en 1871, reconnut aux Anglais toutes les possessions hollandaises de la côte de Guinée. Les indigènes accueillirent avec dépit cette nouvelle, car les Anglais interdirent aussitôt chez eux le trafic des armes et des munitions de guerre. Le roi d'Achanti, Cofi, rassembla toute son armée, battit les Fantis, seuls alliés des Européens, et assiégea Elmina (1873). Le colonel Harley n'hésita pas à marcher hardiment contre lui avec

les faibles forces dont il disposait et lui tint tête à Duncua.

Pour couper court à toutes ces sourdes hostilités, une expédition fut résolue contre Coumassie. Elle se composa, dit M. Leptand, de 1.600 hommes, de 1.000 indigènes, de 10.000 indigènes fantis et accras, de 12 canons et de 30 mitrailleuses.

Le colonel Festing commença par bombarder Elmina qui voulait faire cause commune avec les Achantis. Le général Garnet Wolseley prit le commandement de toutes les troupes. Il opéra d'abord diverses reconnaissances autour d'Elmina pour détruire par d'importants engagements la croyance commune que les Achantis étaient invincibles sous bois. Puis il refoula l'armée nègre, établit son camp à Dunqua, la battit à Abracrampa, puis à Faisoowa.

Les Achantis reculèrent hâtivement jusqu'au Prah, laissant plus de 20.000 cadavres sur la place. Une route fut construite de Cape-Coast à Mansu et l'on résolut de pousser jusqu'au centre du royaume.

Le roi envoya deux émissaires à Prahsu pour demander la paix, mais Wolseley les renvoya en déclarant qu'il ne traiterait qu'avec le roi en personne.

Le 5 janvier 1874, le Prah est franchi et l'armée s'avance en bon ordre dans la brousse, ne tirant qu'à coup sûr pour ne pas apprendre aux ennemis à mépriser le tir des Européens et pour ménager les munitions. De nouvelles victoires sont remportées à Amaaful, à Ordasu, malgré le nombre des assaillants, qui cherchaient toujours à tourner les deux flancs de la colonne.

Les Achantis furent poursuivis incessamment jusqu'à Coumassie, où les Anglais entrèrent. Le roi refusant de venir traiter, la ville fut en partie incendiée. Il se décida alors à se livrer aux Anglais.

Le chemin de fer de l'Achanti (Gold-Coast) fut commencé en 1897 pour mettre Coumassie en contact avec la côte et éviter que le gouverneur anglais puisse être bloqué par les indigènes dans sa capitale.

En effet, les indigènes s'étaient rendus coupables, deux années auparavant, d'une insurrection soudaine. Il fallait mettre la colonie à l'abri de telles incertitudes.

En 1895, le roi d'Achanti, Prompé, s'attira les menaces de l'Angleterre, qui lui reprochait de continuer de faire des sacrifices humains, d'entraver le commerce et d'attaquer les tribus du Gold-Coast placées sous le protectorat anglais.

Prompé n'ayant pas tenu compte de ces observations, et ayant refusé de répondre au gouverneur, la guerre lui fut déclarée.

Le colonel Scott se mit à la tête de 1.600 combattants réguliers dont la moitié d'Européens rassemblés à Gold-Coast. Un pont fut construit sur le Prah, 4.000 auxiliaires denkeras encadrés et la colonne s'avança sur Prashu. Les Achantis offrirent la paix, mais Scott ne voulut la signer qu'à Coumassie même, où il arriva au début de l'année 1896.

Le roi fit sa soumission en plaçant sa tête entre les pieds du gouverneur. Il fut conduit avec sa famille à la côte et traité avec respect. L'Achanti fut placée sous le protectorat de l'Angleterre.

Des chemins de fer nombreux et des routes, des sentiers praticables sillonnèrent bientôt la Gold-Coast, le chemin de fer d'Accra à Mangoase notamment, district du cacaoyer, fut destiné à amener à la côte les produits abondants de l'intérieur.

Le chiffre des exportations monta de 1901 à 1911, de 560 à 3800 livres sterling. Les ports de Seccondie et d'Accra furent considérablement agrandis.

La Nigéria. — Le bas Niger fut exploré principalement au début du dix-neuvième siècle, dans le but d'y trouver des marchés commerciaux. Les frères Lander stationnèrent à Boussa, qu'ils regardèrent comme la ville sainte de la contrée ; les sultans de Niki, de Kama, de Wouwou l'ont repris sur les Fellatahs qui venaient de s'en emparer. Mohammed-Soubeyman la gouvernait alors et jouissait d'un grand prestige.

A Yaouri, le roi affectait une grande suffisance, fier de gouverner une cité fort étendue et bien fortifiée.

A Rabba se trouvait encore le tombeau du hardi explorateur Mungo Park.

En redescendant le fleuve, Lander rencontra à Kirri, au sud du delta, une flottille de pirates qui s'emparèrent de lui et le menèrent à Obie, roi d'Eboé, lequel en exigea une forte rançon. Le célèbre explorateur mourut dans cette région, d'une blessure des indigènes et fut enterré à Fernando-Pô.

Laird, de Liverpool, envoyé ensuite sur le Niger, pour remonter le cours de la Bénoué, en 1854, retrouva à Eboé le fils d'Obie, Lehukuma, qui le reçut au milieu d'une cour criarde.

En 1865, les Anglais fondèrent deux compagnies commerciales qui établirent des comptoirs à l'embouchure du fleuve et qui se fondèrent en une seule sous le titre de « National african Company », au capital de 6 millions (1879).

Les compagnies françaises et allemandes possédaient au même endroit des comptoirs concurrents qui laissaient redouter une intervention diplomatique. Prenant les avances, la compagnie anglaise chargea un de ses agents, Thomson, de remonter le fleuve et de signer des traités avec le Socoto et le Gando (1885) qui se trouvèrent placés sous le protectorat anglais.

En 1893, une convention fut signée avec l'Allemagne et en 1898 avec la France, relative à la délimitation des frontières du Dahomey et du Cameroun, ce qui n'eut pas lieu sans incidents.

L'occupation militaire n'alla pas non plus sans coup férir. Les sultans du Nupé et d'Illorin manifestaient l'intention de ne pas respecter l'autorité de la Compagnie et de continuer le commerce des esclaves. Laubman Golbie, à la tête de 500 tirailleurs indigènes et de 30 officiers anglais, marcha contre eux (1897).

La colonne quitta Lakoja, défit l'armée nègre forte d'une vingtaine de mille hommes, s'empara de Bida et détrôna les deux rois qui reçurent pour successeurs des princes dévoués aux intérêts britanniques.

Le roi de Bénin avait massacré une colonne de 7 Anglais et de 200 porteurs au nord de Béni, sa capitale; les troupes de Lagos incendièrent peu après cette ville, poursuivirent le roi et le firent prisonnier.

Le commerce des esclaves se poursuivait vers le nord de la Nigéria ; une troupe anglaise poursuivit le principal négrier Katchella, le tua et délivra plusieurs centaines d'esclaves qu'il emmenait (1896).

En 1903, les Fellatahs ayant manifesté des intentions hostiles contre une commission anglaise chargée de délimiter les frontières, la prise soudaine de Kano anéantit toute velléité de rébellion.

Les traités de 1898 et 1904 délimitèrent la part d'influence réciproque de la France et de l'Angleterre. L'occupation de Cano et de Socoto (1904) par la colonne de Frederick Lugard, la fuite du sultan mirent fin à l'indépendance du dernier empire riverain du Tchad (Bornou et Socoto).

Quant au chemin de fer de Lagos, il avait été commencé dès 1895, mais sa construction avait été rendue

très difficile par suite de la paresse des ouvriers indigènes qui ne recherchaient uniquement que les occasions de se reposer en cachette. Leurs surveillants indigènes avaient besoin d'être surveillés par les inspecteurs anglais. Le kilomètre de voie ferrée revint ainsi à plus de 110.000 francs. Il atteignit enfin Kano sans solution de continuité.

D'après le rapport de M. Lugard, le budget local de 1906, lorsqu'il transmit le gouvernement de la colonie à M. Percy-Girouard, atteignait plus de deux millions de francs. Il était ainsi vingt fois plus élevé qu'en 1900. Le commerce de l'exportation quintupla de 1901 à 1911, époque où il atteignit plus de 5.800 livres sterling.

En 1912, le général Lugard fut de nouveau nommé gouverneur de la Nigéria réunie sous une seule administration et put ainsi mettre au service de cette colonie son expérience acquise de longue date.

La Nigéria, régénérée par l'adoption de lois sur la nationalisation du sol adaptées aux mœurs indigènes, se développa progressivement. L'instruction populaire se modela sur les coutumes locales. A l'image de Sokoto qui possédait au seizième siècle des bibliothèques importantes, Kano, gouvernée par l'émir Abbas escorté d'un résident qui a en réalité tous les pouvoirs, Kano possèda des écoles publiques, une école normale, des cours de langue étrangère et aspira à devenir l'Oxford de l'Afrique centrale.

Historique de la République de Libéria. — Entre la colonie anglaise de Sierra-Leone et la colonie française de la Côte d'Ivoire s'étend une république nègre fondée seulement au siècle dernier.

La capitale, Monrovia, est un port de mer sans grande importance, bâtie avec une régularité géométrique et qui

offre cette particularité d'être ravagée par les termites, ce qui a fait surnommer cet état la République des fourmis.

Voici quelle fut son origine. Les idées de liberté émises par les philosophes du dix-huitième siècle et bruyamment appliquées par la Révolution française, émurent de nombreux esprits libéraux en Europe et les engagèrent à lutter contre la traite des esclaves.

Ce fut l'Angleterre qui eut, la première, l'idée d'essayer de fonder une république de nègres indépendante. Elle avait recueilli 400 nègres de l'Amérique du Nord qui avait fait cause commune avec elle lors de la lutte contre les États-Unis. Comme ils végétaient à Londres dans la plus affreuse misère, un Comité africain se constitua et un convoi de nègres partit vers les côtes de Guinée pour fonder la ville de Freetown dans sa colonie de Sierra-Léone (1787).

Cette première colonie réussit très mal, les nègres libérés ne s'adonnant qu'à l'oisiveté et à la boisson.

Cependant les Anglais ne se découragèrent pas et transportèrent avec leurs prédécesseurs les esclaves qu'ils tiraient de la chasse aux navires négriers.

Les États-Unis entrèrent peu à peu dans la même voie et offrirent aux noirs qui seraient réintégrés en Afrique, le voyage gratuit, une maison, un terrain et des instruments de travail ; les membres de la première société américaine de rapatriation tinrent séance en 1816 et recueillirent de fortes cotisations.

En 1820, un premier convoi partit sous la direction des blancs et se fixa près du cap Mesurado. Un traité signé l'année suivante avec le chef indigène Peter donnait à la nouvelle république un territoire de 209 kilomètres de côte sur 64 de profondeur, moyennant le don suivant : six mousquets, une boîte de perles de verre,

six barres de fer, douze couverts, quatre chapeaux, trois habits, quelques clous, miroirs, cannes, parapluies, savons, gobelets, carafes et pipes.

En 1822, les émigrés prirent possession de leur nouvelle patrie, sous la conduite d'un des leurs, Elija Johnson ; on éleva quelques habitations qui furent le début de la ville de Monrovia, et une tour fortifiée.

Celle-ci servit aussitôt à répondre aux attaques des indigènes, qui furent repoussés grâce au secours débarqué par un navire anglais croisant dans ces parages.

Ainsi furent assurées les fondations de la République naissante de Libéria et de la capitale de Monrovia, nom donné en faveur de Monroë, président des États-Unis.

Le premier territoire s'agrandit par des achats avantageux et se couvrit de villages prospères. Le cotonnier, le caféier, l'indigotier, la canne à sucre s'y multiplièrent. En 1828, à la mort d'Ashmun, qui avait beaucoup fait pour organiser la république, celle-ci comptait 1.200 nègres émigrés, auxquels s'étaient déjà joints beaucoup d'indigènes.

Ashmun, qui dirigeait au nom du comité américain, recommanda à celui-ci, en mourant, de donner une liberté complète à la colonie.

D'ailleurs celle-ci ne cessait de progresser. En 1839, on y voyait 4.000 nègres organisés, sans compter les indigènes, 10 écoles, 4 imprimeries, 2 journaux, et 20 églises. D'autres colonies voisines se fondaient à côté.

On imagina alors un papier-monnaie curieux sur lequel était dessinée, par des objets naturels, la valeur du billet.

Enfin une constitution fut octroyée, établissant un

gouverneur nommé par le comité américain et un conseil élu au suffrage universel.

Le gouverneur Roberts étendit encore les limites de cet État-poupée par des conventions avec les roitelets voisins.

En 1847, les Libériens, froissés de certaines prescriptions en nature, réclamèrent amèrement plus de liberté de leurs protecteurs ; ceux-ci consentirent à rompre avec eux et leur reconnurent le droit de s'ériger en État libre. Le pavillon national fut hissé sur Libéria et une vie nouvelle se dessina à l'espérance du peuple noir.

Une constitution fut aussitôt votée par un gouvernement provisoire. Un président de la république possédant au moins 3.000 francs de revenu est élu par le peuple pour deux ans. Un sénat de six membres ayant 1.000 francs de revenu, et une chambre de huit députés ayant 750 francs de revenu annuel furent nommés parmi les nègres, les blancs étant inéligibles, inhabiles à voter et à posséder des terres.

L'armée, composée de 1.500 hommes, fut commandée par un général.

Roberts fut le premier président nommé. Il fit un voyage en Europe et fut partout bien accueilli. Il éleva la ville de Roberts-Port. Il fit avec un navire que l'Angleterre lui avait donné, et en compagnie d'un vaisseau français, une chasse active aux marchands d'esclaves établis aux bouches du Niger. Roberts fut réélu trois fois; sous sa présidence, la population de la Libéria s'éleva à 300.000 âmes.

Benson lui succéda, et annexa la petite république voisine de Maryland (1857). L'un de ses successeurs, Roye, se rendit coupable de vol, tenta un coup d'État et fut arrêté (1871). Roberts, malgré son grand âge, fut

rappelé au pouvoir ; il remit de l'ordre dans les finances, liquida des questions très épineuses de frontières et ne quitta la présidence que par raison de santé. En 1898, le président Coleman régla aussi plusieurs questions de limites.

En 1882, Libéria dépassait un million d'habitants.

Malgré quelques progrès apparents, la République resta livrée à l'anarchie ; des traces de cannibalisme furent relevées parmi les tribus de l'intérieur jusqu'en 1871. Par contre, un indigène de la tribu de Weïs inventa une méthode d'écriture syllabique qu'il enseigna à ses concitoyens ; Anderson fut un érudit natif de ce pays et rendit de grands services aux géographes de la région.

Le point sensible est dans la fainéantise de la population, dont tout l'idéal est de vivre au jour le jour avec le moins de préoccupation matérielle et morale possible.

La délimitation de la frontière de la république de Libéria donna lieu de 1903 à 1905 à des travaux et à de nombreux pourparlers entre les délégués de Libéria, de la France et de l'Angleterre. Les pillages exercés par des bandes armées parties de Libéria obligèrent les deux nations européennes et la petite république elle-même à organiser quelques expéditions pour réprimer ces menus désordres.

Malgré le traité de délimitation franco-libérienne signé en 1911, traité signé sur la demande du président Barclay venu exprès à Paris, les États-Unis émirent la prétention d'établir un dépôt de charbon sur cette côte africaine, d'y fonder une banque, de contrôler les douanes, en somme d'exercer un protectorat déguisé. Ils se basèrent sur le fait que les Libériens n'étaient que soixante mille à peine en face d'une population indi-

gène de près de trois millions de nègres sauvages toujours prêts à la révolte. En tous cas, le gouvernement de Washington montra, dans la discussion de la question libérienne, un désir assez net de s'intéresser, conjointement avec la France et l'Angleterre, à tout ce qui regarderait dorénavant les rectifications de frontières et même la police intérieure de la minuscule république.

Néanmoins, la république prouva qu'elle pourrait faire respecter l'ordre intérieur en réprimant énergiquement l'insurrection des Grebos en 1911. Le général Stevens remporta une victoire à Sukeké et le général Tubmann enleva et brûla la capitale des insurgés Netiles qui firent leur soumission.

Les Etats-Unis cependant, après l'envoi de croiseurs et de commissaires enquêteurs, répondant aux désirs des Libériens « d'obtenir un arrangement par lequel l'intégrité territoriale serait garantie », décidèrent « d'aider l'État de Libéria à s'organiser et à instruire un corps de police et de gardes-frontières ». Telle fut la proposition acceptée par le sénat de Washington et qui parut aux gouvernements d'Europe grosse de conséquences.

Le président Daniel Howard, prenant ses fonctions en 1912, fit entendre qu'il ferait tous ses efforts pour conserver à la république son indépendance et sa liberté d'action.

L'ÉGYPTE MODERNE

« L'antique Ibis légua ses voiles
Aux modernes filles du Nil. »
(Th. Gautier, *Poésies.*)

Les Turcs en Égypte. — Au milieu du moyen âge d'innombrables bandes de Mongols sanguinaires, venus de l'Asie centrale, vinrent par deux fois jeter la terreur vers les pays de l'Occident. Par deux fois heureusement l'empire immense qu'ils avaient fondé se démembra en quelques années.

Un simple rameau de cette horde, les Turcs, cantonnés d'abord dans le cours supérieur de l'Euphrate, établit peu à peu sa prédominance sur les sultanats qu'ils occupèrent, puis sur l'Asie-Mineure, sur la péninsule des Balkans et Constantinople. Leur ambition n'était pas satisfaite. Guerriers et musulmans, ils rêvaient à la domination européenne.

Nous avons vu, à propos de l'invasion arabe, qu'ils rendirent aux califes ayoubites d'Égypte des esclaves mamelouks, qui peu après devinrent les maîtres de ce pays.

La rivalité de l'Égypte et de la Turquie remonte au règne du sultan turc Bajazet II. Le frère de celui-ci, Djem (ou Zizim), célèbre pour ses infortunes, se ré-

volta contre lui et vint chercher un asile momentané chez les Égyptiens, ce qui indisposa le sultan contre eux.

Aussi ordonna-t-il de chasser les Égyptiens d'Adana, en Syrie, ville qu'ils venaient d'occuper pour mettre une barrière aux invasions des Turcomans (1485). Après une courte lutte, en 1491, Adana fut rendue aux Égyptiens.

Le successeur de Bajazet, Sélim Ier, surnommé le Féroce, après de brillantes conquêtes en Perse, se tourna contre la Syrie, ne pouvant souffrir de voir cette contrée asiatique dans les mains de l'Égypte.

En vain le chef des Mamelouks lui envoya-t-il un ambassadeur. Sélim lui fit couper la barbe et le renvoya sur un âne galeux. Vainqueur à Bolbec, il s'avança vers le Nil.

Il rencontra Touman-Bey (Tomambay) à Rydanyech (Radama). Celui-ci, se fiant à son artillerie, attaqua le premier, mais il fut battu (1517). Il se réfugia dans le désert, et, à force d'or, constitua une armée de mercenaires avec laquelle il reprit l'offensive, sans plus de résultat. Il se réfugia au Caire, qu'il défendit maison par maison, et ne se décida à fuir qu'au dernier moment. Il fut bientôt rejoint par ses ennemis et ramené à Sélim. Celui-ci, pour bien montrer que c'en était fait de la puissance des Mamelouks, fit clouer Touman-Bey en croix sur une porte du Caire où il périt le troisième jour.

Sélim érigea l'Égypte en un pachalik, divisé en vingt-quatre arrondissements commandés par autant de beys. Le pacha ne recevait les ordres que du sultan de Constantinople. Kaïr-Bey fut le premier pacha d'Égypte.

Pendant deux siècles l'appui des Turcs protégea

l'Égypte contre les rapines des Arabes. Mais les pachas seront obéis par les beys seulement en raison de la puissance personnelle du sultan. Les beys formeront au Caire une oligarchie qui parfois sera protégée par la Porte, craintive de l'ambition des pachas.

Profitant des embarras de la Turquie dans sa lutte avec l'Autriche et la Russie, les Mamelouks regagnèrent peu à peu leur influence, et à la fin du dix-huitième siècle ils étaient redevenus à peu près indépendants de la Turquie. Ils prirent pour chef Ali-Bey, simple esclave qui s'était peu à peu élevé dans la fortune par son courage militaire. En 1766 Ali-Bey profite des embarras que la Russie naissante cause à la Turquie déjà sur la pente de la ruine, pour se rendre indépendant. Il fait de rapides conquêtes en Arabie et en Syrie. L'on vit les Mamelouks, plus libres que jamais, terroriser à nouveau l'Egypte par un régime de brutalités et de confiscations, ne prélevant les impôts qu'accompagnés de soldats qui, par des supplices gradués, faisaient rendre à la population tout ce qu'elle pouvait donner.

Ali-Bey fut renversé par son propre fils adoptif, Mohammed-Bey, simple esclave comme lui au début, qu'il avait fait successivement son lieutenant, puis son gendre. Mohammed-Bey se souleva donc contre son bienfaiteur, le chassa du Caire et se vit à son tour proclamé pacha d'Égypte en 1773. Chargé par le sultan, qui l'avait reconnu par la force des choses, d'aller combattre la Syrie, il mourut de la peste trois ans après, en assiégeant Saint-Jean d'Acre.

Mourad-Bey lui succéda, conjointement avec Ibrahim-Bey, à qui fut abandonnée l'administration civile. Il se rendit coupable de nombreuses exactions et ne ménagea même pas le consul français, ce qui fut une des causes

de la célèbre campagne d'Égypte qui mit un instant ce pays sous la domination des Français.

Bonaparte en Égypte. — Tout à la fin du dix-huitième siècle, l'Egypte fut le théâtre des exploits de Bonaparte. Le général partit de Toulon avec quatorze vaisseaux commandés par l'amiral Brueys, portant 30.000 soldats, pour conquérir l'Égypte et pouvoir inquiéter au besoin les possessions indiennes de l'Angleterre avec laquelle la France était en guerre. Des savants nombreux accompagnaient l'expédition, pour étudier la terre alors inconnue des Pharaons, et y déposer les germes de la vraie civilisation.

Le 1er juillet 1798 on débarque donc près d'Alexandrie, qui aussitôt est prise d'assaut, et on marche sur le Caire.

Mourad-Bey brise à deux reprises sa brillante cavalerie de mamelouks sur nos carrés ; près des pyramides, le 24 juillet, ils sont anéantis par le feu des carrés, se demandant par quels artifices les fantassins pouvaient rester ainsi imperturbables sans se faire entamer.

Arrivé au Caire, Bonaparte s'occupa de se rendre utile à la population en appelant au gouvernement les cheiks locaux, et en fondant cet Institut où brillèrent le géomètre Monge, le chimiste Berthollet, le géologue Dolomieu, le chirugien Larrey, le naturaliste Geoffroy-Saint-Hilaire..

La flotte anglaise de Nelson accourt aussitôt, surprend la nôtre par une habile manœuvre à Aboukir et la détruit.

Bonaparte, après un crochet vers la Syrie, revient trouver Desaix qui avait conquis la haute Égypte, et rejette à la mer, à Aboukir, une armée turque que la flotte anglaise avait débarquée.

A cette bataille d'Aboukir, les Turcs s'étaient instal-

lés dans une redoute défendue par quatre-vingts canons qui ne permettaient à aucun assaillant d'approcher. Murat proposa de l'enlever avec ses cavaliers. Les boulets, disait-il, frapperont les chevaux mais les cavaliers, arrivés au pied de la redoute, mettront pied à terre et monteront à l'assaut. L'idée fut acceptée et son exécution réussit complètement. Murat fit prisonnier de sa main le chef des Turcs.

Après le retour en France de Bonaparte, Kléber prit le commandement de l'armée, et, avec 8.000 hommes harassés de fatigues et de privations, se maintint en Égypte par des prodiges de valeur. Il repoussa une armée de 60.000 Turcs, reprit le Caire malgré une armée turque qui s'y était installée et qui avait soulevé contre les Français toute la population de cette énorme ville. Il inspirait par son aspect physique une terreur superstitieuse aux populations,comme l'avait fait Bonaparte par son éloquence astucieuse. La victoire d'Héliopolis lui gagna la Haute-Egypte (1800). Le couteau de ce fanatique Suleïman, que le chef de janissaires avait exhorté à assassiner le général, porta un coup fatal à la domination française.

Le successeur de Kléber, l'incapable Menou, fut très impopulaire parmi ses propres soldats. Marié à une musulmane, il se faisait appeler Abdallah-Menou. Vieillard orgueilleux et faible, il fut vaincu par les Anglais à Canope et, écrasé il est vrai sous le nombre de ses adversaires, peu écouté de ses soldats qui refusaient de rester plus longtemps en Afrique, il se rendit aux Anglais et signa un traité d'évacuation (1801).

Cette courte expédition, nullement décisive au point de vue militaire, et peut-être nullement nécessaire au point de vue politique, eut cependant quelques résultats remarquables. Les savants français de l'Institut

d'Égypte s'ingénièrent à étudier les maladies du pays, à expliquer divers phénomènes comme le mirage. Ils rapportèrent en France des fragments de monuments antiques sur lesquels se trouvaient gravés ces hiéroglyphes dont on ne connaissait pas encore le sens. Ce n'est qu'en 1821 qu'un égyptologue français, Champollion, examinant avec attention l'inscription d'une pierre de Rosette où se trouvaient des caractères grecs, démotiques (ou populaires), et hiéroglyphiques, parvint, par d'ingénieuses comparaisons entre ces trois textes semblables, à trouver la clef de l'écriture des anciens Egyptiens. Il put, dès 1824, donner la description du système des hiéroglyphes, et des travaux considérables prirent naissance de cette découverte.

Bonaparte laissa un souvenir brillant dans l'esprit des populations riveraines du Nil. Pour mieux captiver la confiance des indigènes, il leur promettait de construire des mosquées et de s'instruire de leur religion. Il avait poussé l'habileté diplomatique jusqu'à faire venir de Paris une imprimerie avec caractères français et arabes, afin de pouvoir faire afficher dans les rues du Caire les proclamations qu'il adressait aux habitants. Plus tard, il fit éditer la *Description de l'Egypte* qui donna un vif élan aux études historiques.

Les guerres de Méhémet-Ali. — Dans la lutte contre les Français se faisait remarquer un personnage nouveau sur la scène de l'histoire, mais qui bientôt allait alarmer le monde entier. Méhémet-Ali, simple marchand de Roumélie, était venu combattre les Français à Aboukir. Très intrigant, il prend parti pour les Mamelouks contre le gouvernement turc de l'Égypte, qu'il réussit à expulser. Il excite ensuite ces soldats contre leur chef et il se fait proclamer par eux vice-roi d'Égypte (1806).

Les Mamelouks lui semblent impossibles à discipliner. Il les fait massacrer par toute l'Égypte, le même jour (1er mars 1811) et dévoile alors toute l'astuce de son ambition. Peu nombreux à cette époque (8.500 au dire de Volney), les Mamelouks, qui n'étaient que 800 au moment de leur origine, eurent à un moment donné 25.000 hommes sans compter 107.000 miliciens et 70.000 Arabes alliés. En 1798, ils n'étaient que 50.000, tout compris, hommes, femmes et enfants.

Diviser pour régner, telle semblait être la devise de Méhémet-Ali, car, après avoir introduit la brouille entre les Turcs et les Mamelouks, puis entre ceux-ci et leurs chefs, nous le verrons profiter de la lutte entre l Turquie et la Grèce et de la mésintelligence entre les puissances pour accroître son autorité.

Ne sachant lui-même pas lire, nous le voyons entreprendre de relever le niveau moral de l'Égypte et s'attirer un moment l'admiration de l'Europe ; il fonde des écoles, envoie des étudiants en France, encourage l'agriculture et l'industrie, discipline son armée à l'européenne.

Le voici qui conquiert l'Arabie après une lutte de six ans, et qui soumet le haut Nil.

Cette dernière expédition fut des plus mouvementées. Méhémet-Ali se proposait de conquérir la Nubie, pays riche d'un accès facile. Il chercha donc un prétexte et réfléchit qu'un demi-millier de Mamelouks, échappés au massacre, s'y étaient réfugiés ; il leur ordonna de revenir au Caire, leur promettant seulement la liberté ; les Mamelouks, trop fiers pour obéir à une telle injonction, répondirent par un refus indigné.

Ismaïl, fils de Méhémet-Ali, fut envoyé contre eux avec 4.000 hommes bien armés. Les Mamelouks s'enfuirent, traqués et pillés par les indigènes. Ismaïl

entra ensuite à Dongola, battit 30.000 Nubiens près de la ville et envoya à son père, comme trophées, des sacs remplis d'oreilles ; les récoltes furent anéanties par ses soldats farouches et les villages brûlés ; il prit Berber, Chendy, le Sennaar dont il détrôna le roi Bàdy, et fonda la ville de Khartoum.

La fièvre qui décima l'armée l'empêcha seule d'envahir le Kordofan et le Darfour.

Mais les Nubiens vaincus ne restaient pas inactifs. Naïr, chef de Chendy, préparait une révolte générale. Il invita Ismaïl à un festin, ainsi que ses officiers, et, pendant la nuit, mit le feu à leur palais, qu'environnaient les Nubiens armés de lances ; tous les conviés périrent.

Prévenu bientôt, le gendre de Méhémet-Ali, Mohamed-Bey, accourut du Kordofan qu'il avait envahi et se vengea de cette révolte avec une cruauté horrible. Quarante mille Nubiens périrent atrocement. Naïr cependant put trouver à temps un refuge dans le Darfour.

Dès qu'on apprit le drame de Chendy, tous les mécontents se mutinèrent et Méhémet-Ali se vit à deux pas de sa ruine, lorsque l'arrivée au Caire de Soliman-Pacha vint lui rendre toute son assurance.

La biographie de celui-ci est fort curieuse. C'était un ancien capitaine français ayant fait la campagne d'Égypte, et nommé Sève. A la chute de Napoléon, il prit du service dans l'armée égyptienne. Méhémet-Ali lui donna à instruire une élite de soldats à Assouan. Sève les disciplina à l'européenne et en fit une armée modèle, chevaleresque et ordonnée tout à la fois.

Comme ses soldats murmuraient de la discipline, il les provoqua en duel individuellement, sans trouver d'adversaire. Un jour qu'il commandait les mouvements de tir, plusieurs balles vinrent siffler à son oreille : ses

soldats avaient comploté de l'assassiner ; il courut à eux, la cravache à la main et les cingla pour les punir de leur manque d'adresse, puis, se plaçant devant eux, il leur ordonna d'armer leurs fusils et de le viser ; puis il commanda le feu ; les Égyptiens, frappés de son sang-froid, jetèrent leurs armes et promirent une obéissance passive.

Ces troupes nouvelles allaient bientôt trouver un champ d'action. La Grèce s'étant soulevée contre le sultan de Turquie, celui-ci fit appel à son vassal Méhémet-Ali ; l'armée égyptienne débarqua donc en Morée sous les ordres d'Ibrahim, autre fils du pacha ; Soliman se couvrit de gloire à la prise de l'île célèbre de Sphactérie et devint plus tard généralissime de l'armée égyptienne. Les 16.000 hommes d'Ibrahim s'opposent victorieusement aux Grecs insurgés (1824).

En peu de temps la presqu'île de Morée est prise et saccagée horriblement. Les puissances européennes s'émurent de tels massacres ; l'Angleterre intervint par sa diplomatie, la France par une armée qui débarqua en Morée, et Ibrahim fut contraint de revenir en Égypte (1828).

Méhémet-Ali, encouragé par ces succès, ne songea rien moins qu'à se rendre indépendant du sultan Mahmoud II. Il envoie Ibrahim en Syrie ; celui-ci prend Saint-Jean-d'Acre, Damas, bat les armées turques à Beïlan et à Konieh (1832), et s'avance vers Constantinople. Le sultan effrayé signe le traité de Kutaiék qui cède à son vassal la Syrie, puis il arme de nouveau, se fait battre à Nézib et meurt peu après. Les puissances européennes, désireuses de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, s'interposèrent cette fois entre le sultan et le pacha. Méhémet-Ali renonça à la Syrie, mais obtint la possession héréditaire de l'Égypte (1840). La

question d'Orient, qui avait failli mettre l'Europe entière en état de guerre, était terminée. La France, en effet, soutenait Méhémet-Ali, qui affectait de l'admirer et qui faisait des expéditions dans la haute Égypte, soi-disant pour empêcher la traite des noirs, mais en réalité pour la protéger.

Méhémet-Ali mourut en 1849 à Alexandrie, après deux années de maladie mentale.

Abbas-Pacha et Saïd-Pacha — Abbas-Pacha lui succéda. Très fanatique, ennemi des sciences européennes, il alla à Constantinople rendre hommage au Sultan, revint en Egypte pour congédier les Européens et fermer les écoles.

Soliman ne sut se plier à ces décrets et se plut, au risque de sa tête, à les braver. Il refusa de transporter son école militaire près du Caire. Ayant appris qu'Abbas-Pacha avait reçu d'Espagne une décoration splendide, il alla la voir, avec les courtisans, mais sans rien dire. Le pacha, devinant les causes de son mutisme, lui demanda s'il aurait préféré que ce fût l'ordre de la Légion d'honneur. « Certes, répondit Soliman, mais on ne le donne qu'au mérite. »

Cédant à la pression de l'Angleterre, Abbas-Pacha fit établir une ligne télégraphique entre le Caire et Suez.

Il voulut participer aussi à l'expédition de Crimée contre la Russie, mais dut en laisser le soin à son successeur, car il fut trouvé assassiné sur son divan (1854).

Son oncle Saïd devint pacha d'Égypte. Fils de Méhémet-Ali, il continua la politique esquissée par le célèbre conquérant.

Il protégea les savants égyptologues et fit prospérer le musée de Boulaq.

Il eut la gloire de présider à la construction du canal de Suez, œuvre nécessaire s'il en fut et qui fut admirablement menée à bien. Il fit même ouvrir à l'extrémité nord du canal un port qui reçut le nom de Port-Saïd.

Le canal de Suez. — Néchao, en 450 av. J.-C., avait commencé un canal entre la mer Méditerranée et la mer Rouge, alimenté par les eaux du Nil ; selon Hérodote on arrêta les travaux sur la foi d'un oracle qui déclara que ce travail ne servirait plus tard qu'aux barbares. Le canal fut continué et achevé sous les Ptolémées, réparé sous Trajan, remis en état en 639 par Amrou ; puis il fut délaissé et s'ensabla.

Lors de l'expédition française en Égypte, l'ingénieur Lepère préconisa la construction du canal, malgré la différence de niveau qui, disait-on, existait entre les deux mers, et qu'on avait calculée être de 9 m. 90. Laplace démontra l'impossibilité de cette différence, mais ses appréciations passèrent inaperçues.

Enfin Ferdinand de Lesseps apporta un projet clair, juste, qu'il soutint avec ardeur malgré de vives polémiques.

Le vice-roi Saïd, d'abord hostile, se laissa persuader, après que, dans une fête, il eut admiré l'habileté de Lesseps à tirer à la carabine et à monter à cheval. Les conseillers du prince, fort étonnés eux aussi de ces prouesses, pensèrent qu'un homme si accompli ne pouvait avoir que de bonnes idées en tête, et, sans comprendre ce que de Lesseps, après cette cérémonie, leur proposait, ils y donnèrent leur adhésion officielle. Il fut convenu que les actionnaires recevraient 75 p. 100 des bénéfices, le gouvernement égyptien 15 p. 100 et les membres fondateurs 10 p. 100. La concession fut de 99 ans. La Compagnie fut fondée (1858).

L'Angleterre, dès lors, accumula les difficultés. La

Turquie multiplia les embûches ; enfin les travaux commencèrent. Plusieurs fois arrêtés par les intrigues, ils continuèrent cependant, grâce à la persévérance de Ferdinand de Lesseps, et en 1869 le canal, long de 150 kilomètres, fut ouvert à la navigation. La ville d'Ismaïla fut fondée à la jonction du canal qui amène l'eau douce du Nil. Traversant les lacs Menzaleh et les lacs Amer, le canal de Suez devint bientôt le passage d'innombrables navires, qui facilitèrent principalement le commerce de l'Angleterre avec l'Inde. Les actions de la Compagnie produisent un intérêt de 18 p. 100 du capital primitif.

Le successeur de Saïd-Pacha. — Ismaïl-Pacha (1863-1879) se soumit à l'influence de l'Angleterre et lui vendit les 7.600 actions qu'il possédait du canal de Suez (1875).

Ses fastueuses dépenses, ses emprunts successifs menaçaient le pays d'une banqueroute ; celle-ci aurait ruiné les créanciers.

Aussi Ismaël fut-il contraint par les Européens à créer une caisse de la dette publique, sous le contrôle d'un agent anglais et d'un agent français (1876).

En dix ans de temps il avait emprunté deux milliards et demi, remboursables de 12 à 25 p. 100.

Tewfik et l'expédition anglaise. — Sous Tewfik-Pacha (1879-1892) une insurrection éclata parmi les Égyptiens pour renverser le sultan et chasser les étrangers, selon les habitudes africaines. Cette insurrection, si elle avait réussi, aurait mis les Européens en danger, aurait empêché le remboursement normal de la dette et mis en péril les constructions du canal de Suez.

Un intrigant, Arabi, colonel de l'armée égyptienne, était, en 1882, le seul maître du pouvoir. Né obscurément, dans le delta, d'une famille arabe, il aspirait à se

faire passer pour un descendant de Mahomet et à remplacer le khédive Tewfik. Il avait réuni 100.000 partisans, et augmentait de toutes ses forces le budget de l'armée afin de satisfaire ses lieutenants

L'Angleterre et la France promirent leur appui au khédive et en 1882 envoyèrent une flotte qui vint bloquer Alexandrie. Arabi répondit à cette menace en appelant les réserves et en s'emparant du trésor. L'amiral Seymour, après plusieurs avertissements inutiles, bombarda la ville avec 8 cuirassés, 5 canonnières et des torpilleurs, puis la ville fut occupée et la flotte anglaise s'empara du canal de Suez.

Mashama et Kassakin furent investies et les forces anglaises se concentrèrent à Ismaïla.

Les Égyptiens vinrent les attaquer, mais ils furent repoussés à Kassakin puis à Magfar, à Tel-el-Maskenta. Enfin le général Wolseley ordonna une marche de nuit pour surprendre l'armée révoltée par une attaque soudaine. Il lui infligea, à Tel-el-Kebir principalement, une défaite décisive, enleva les retranchements de la place, prit 60 canons et poursuivit les fugitifs.

Arabi se décida à se rendre et Wolseley put féliciter ses troupes d'avoir terminé en vingt-cinq jours cette campagne sans avoir eu à reculer une seule fois. L'armée révoltée présente à Tel-el-Kébir comptait cependant plus de 60.000 hommes armés de fusils Remington et de canons Krupp.

Peu après l'Angleterre soutint contre le Madhi la campagne du Soudan, puis, forte de la position acquise, elle refusa d'évacuer l'Égypte comme cela avait été convenu primitivement avec la France.

Abbas-Hilmy II succéda à Tewfik en 1892 et le parti national égyptien mena une campagne de presse contre

l'Angleterre qui n'en exerça pas moins une sorte de protectorat sur toute la vallée du Nil.

Toutefois, la mainmise de l'Angleterre sur l'Égypte inquiétait fort la France, qui ne cessait de faire valoir strictement ses droits de créancière sur la dette égyptienne.

Une convention du 8 avril 1904 mit fin à ce conflit latent; la France s'engagea à ne pas demander la fixation du temps dévolu à l'occupation anglaise, à se contenter de l'impôt foncier égyptien comme gage de revenu, à ne pas s'opposer à l'emploi des excédents du budget.

En échange l'Angleterre reconnut la neutralité du canal de Suez et déclarait qu'elle ne gênerait pas l'action de la France au Maroc.

L'Angleterre s'attacha à pénétrer le pays par des chemins de fer ; une ligne de Monbaça atteignit la ligne latérale au Nil. Ce réseau fut construit assez difficilement, car les indigènes, d'un caractère nonchalant, furent incapables de tout travail.

Dès lors l'Égypte traversa une période de prospérité qu'elle n'a jamais connue. La population s'est accrue de 60 p. 100 en vingt ans : elle atteint douze millions d'habitants. Au Caire, le terrain coûte 1.200 francs le mètre carré. Le système d'irrigation se perfectionne, la culture s'étend.

Une nouvelle revue locale, *l'Égypte contemporaine*, préconise ardemment le retour aux plantations de canne à sucre, qui lui semblent susceptibles de donner parfois de meilleurs résultats que celles du coton, très en faveur cependant.

En plein désert, à Khartoum, s'est fondé un laboratoire des mieux outillés.

L'instruction publique se développe aussi, le français

est enseigné dans beaucoup d'établissements scolaires, concurremment à l'anglais ; en 1907, le nombre des écoliers français atteignait 15.000 répartis dans 85 écoles, tandis que les Anglais n'en avaient que 2.000, les Américains 15.000, les Grecs 5.000, les Italiens 6.000 et les Égyptiens 50.000, en chiffres ronds. L'école de droit, entretenue au Caire par le Gouvernement français, vit le nombre de ses étudiants atteindre 300, dont la moitié viennent chercher leurs diplômes en France même.

L'influence de la civilisation française s'exerce aussi par les livres et les journaux et les Égyptiens aisés considèrent toujours Paris comme la ville où un séjour prolongé est nécessaire pour s'inspirer du meilleur esprit de modernisme.

En 1911, on apprit que le vainqueur du mouvement madhiste, lord Kitchener, était nommé consul général de la Grande-Bretagne en Égypte, succédant à sir Eldon Gorst.

On apprenait, la même année, le décès au Caire d'Arabi-Pacha revenu d'un long exil à Ceylan.

L'ABYSSINIE

« Un monde tout nouveau se forge à cette flamme. »
(VIGNY, *Poèmes*.)

L'Éthiopie ancienne. — L'Éthiopie, l'Abyssinie ancienne, joua un rôle assez actif dans l'histoire, mais le plus souvent à son corps défendant.

Plusieurs fois les antiques pharaons de l'Égypte vinrent l'asservir. On a vu Thoutmès III la conquérir, Séti Ier y maîtriser une révolte, Ramsès II s'y livrer à des exploits guerriers. La capitale de l'Éthiopie fut primitivement Méroé.

Puis, l'Égypte affaiblie, les rois d'Éthiopie envahirent à leur tour la basse Égypte. Le roi éthiopien Sevech (ou Sabaco) fit prisonnier le pharaon (750 av. J.-C.), le brûla vivant, et monta sur son trône, fondant ainsi la 25e dynastie, qui régna fort obscurément.

Une réaction nationale chassa les Éthiopiens, le nom de leurs rois fut martelé sur les monuments qu'ils avaient élevé et les envahisseurs rentrèrent chez eux.

Ils y furent accompagnés par 200.000 guerriers égyptiens, qui, conduits dans une expédition, avaient vu avec mécontentement le pharaon Psamétic Ier accorder les postes d'honneur aux Grecs. En vain Psamé-

tic essaya-t-il de reconquérir la confiance des émigrés ; ceux-ci persistèrent à demeurer en Éthiopie. D'autres, sans doute, se lancèrent vers les oasis occidentales de laLybie. Cette migration de toute la caste militaire affaiblit beaucoup l'Égypte et fut la cause principale de la conquête de cette antique nation par les Perses, nouveaux venus dans l'histoire.

Les Perses donc conquirent l'Égypte sous Cambyse et ce prince ambitieux songea aussi à conquérir l'Éthiopie. Il y envoya d'abord deux espions, qui connaissaient la langue du pays, porter au roi de riches présents. Celui-ci comprit le piège et leur fit cette fière réponse : « Portez, dit-il, à Cambyse, cet arc de ma part, et dites-lui que les Perses ne sauront vaincre les Éthiopiens que lorsqu'ils sauront tendre cet arc comme moi; en attendant, qu'ils rendent grâce aux dieux que nous n'ayons pas le désir d'agrandir notre pays par des conquêtes. »

Ayant ensuite pris les colliers, il demanda à quoi ces colifichets pouvaient servir ; ayant su que c'étaient des ornements, il se mit à rire et ajouta que dans son pays les chaînes étaient plus fortes. S'étant enquis aussi de la manière dont on teignait les vêtements : « Ces hommes sont trompeurs, dit-il, leurs vêtements sont de même. »

Cambyse, transporté de colère, se mit en route avec une armée formidable, mais mal approvisionnée. Bientôt les vivres manquèrent, on mangea les bêtes de somme, les herbages du désert; on en arriva à se tirer au sort dix à dix pour s'entre-dévorer. Cambyse revint, plus furieux qu'il n'était parti.

D'après quelques traditions la dynastie éthiopienne régnante appartenait à celle de la reine de Saba qui alla rendre hommage au roi hébreu Salomon : le sud de l'Ara-

bie était alors sous la domination des empereurs éthiopiens.

On sait comment les Grecs, puis les Romains se rendirent maîtres de la basse vallée du Nil. Le christianisme ne pénétra dans les montagnes assyriennes qu'au quatrième siècle, avec saint Frumence.

A cette époque, Axoum (à l'ouest d'Adoua) était la ville principale de la région. Des monuments, obélisques et monolithes, conservés depuis cette époque, y furent élevés par des architectes venus d'Égypte, qui y tracèrent des inscriptions grecques; elles relatent les exploits de l'empereur Aïzana (330).

Atié-Kaleb, au sixième siècle, fit une expédition en Arabie, pour y rétablir son pouvoir, et, pour célébrer sa victoire, il fit construire, en 1522, à Ouquère, à l'est de Sokota, une curieuse église, taillée tout entière à l'intérieur d'un immense bloc de granit, et ornée de colonnes, de corniches, de panneaux fort originaux. On y trouve les tombeaux des chefs de la région.

Les Arabes, à leur tour, prétendirent dominer l'univers. Ils rejetèrent l'intrusion éthiopienne et fondèrent sur la côte d'Afrique le village de Zeïla.

L'Abyssinie conserva sa foi chrétienne. Rattachée au patriarche d'Alexandrie, elle suivit le schisme orthodoxe.

Au dixième siècle, une reine d'origine juive, de la tribu des Felachas, réfugiée dans les montagnes, saisit le pouvoir et ses descendants régnèrent pendant trois siècles. Un moine, Técla Hémanot, rétablit l'ancienne royauté salomonienne.

L'Abyssinie moderne. — Les Arabes d'Égypte essayèrent à plusieurs reprises d'implanter par la force leur religion dans l'Abyssinie. Il en résulta des luttes terribles qui faillirent devenir fatales aux Abyssins, surtout

lorsque l'Égypte fut appuyée par les Turcs qui la conquirent.

Les Abyssins envoyèrent demander du secours au roi de Portugal, en 1513. En 1499 les Portugais avaient déjà pénétré dans le pays et les nègres avaient pu se convaincre de leur valeur.

Les ambassadeurs qui partirent d'Europe furent fort étonnés des coutumes des Abyssins. Dans le repas que leur servit un chef, on leur donna à manger la viande crue découpée sur un bœuf vivant, coutume qui s'est perpétuée jusqu'au début du vingtième siècle. Arrivés au camp de l'empereur, ils s'aperçurent que sa tente était rouge alors que les autres étaient blanches. Après quelques pourparlers, il fut décidé que les Portugais amèneraient des renforts de Goa.

Quatre cent cinquante Portugais, sous les ordres de Christophe de Gama, débarquèrent sur la côte et se joignirent à quelques milliers d'Abyssins du négus Claudius. L'armée fut attaquée à Affalo par Gragné. Les Abyssins, effrayés des détonations des armes à feu, nouvelles pour eux, s'enfuirent. Gama se défendit avec courage, fut blessé et fait prisonnier. Son vainqueur lui trancha la tête d'un coup de sabre et envoya le hideux trophée à Constantinople.

Peu après, Gragné fut tué dans un autre combat et, en 1559, Claudius eut le même sort.

Son successeur ne fit rien d'important; par contre, Mélec-Séguev, qui monta sur le trône en 1563, passa tout son règne à réprimer des révoltes, à combattre les Gallas et les Musulmans.

Les Gallas inquiétèrent pendant plusieurs siècles toutes les frontières méridionales de l'Abyssinie; ils étaient gouvernés par trois rois élus parmi les nobles de plus de quarante ans. Ils ravageaient cruellement

l'est de l'Afrique, et l'expédition que Mélec-Séguev accomplit sur leur territoire fut accueillie avec joie par les riverains du haut Nil.

Mélec Séguev attaqua les Turcs qui avaient installé un pacha à Massouah et qui emmenaient en esclavage tous les Abyssins qu'ils rencontraient. Il fut vainqueur des Turcs grâce au courage d'un soldat qui pénétra jusqu'au pacha et le poignarda au milieu du combat.

Il eut à lutter contre les Juifs qui s'étaient réunis en une armée et qui furent vaincus à Woggora, en 1594. L'année suivante l'empereur mourut.

Parmi ses successeurs nous citerons Mélec-Soguev, fort cruel comme le furent tous les monarques abyssins ; il fit une guerre avec les Nubiens.

Yasous III, un de ses successeurs, attira à sa cour des artistes grecs. Il se fit construire une salle d'audience fort artistique. Son peuple, prenant ce goût moderne pour de la mollesse, menaça de se révolter et Yasous, pour le calmer, dut faire une expédition dans le Sennaar; il n'y remporta d'ailleurs aucun succès.

Les deux successeurs moururent l'un assassiné, l'autre empoisonné.

C'est d'ailleurs la destinée commune des négus d'Abyssinie. Très cruels, despotes absolus, ils ne peuvent cependant se faire obéir des tribus qui sont sous leur dépendance, et passent leur règne à défendre leur trône contre les compétitions et leurs frontières contre les incursions des nomades, pour finir d'une mort anticipée. C'est ce qui ressort nettement de l'histoire très complète du pays que nous a tracée le célèbre explorateur Bruce.

L'Abyssinie, pendant ce temps, restait presque fermée aux Européens. En 1698, Poncet, médecin français établi au Caire, fut amené à descendre dans le pays,

appelé par l'empereur malade. Poncet remonta la vallée du Nil, souffrit cruellement des privations dans le désert de Lybie, et arriva au vieux Dongola, sur le Nil, ville principale de l'ancienne Nubie ; les rues lui apparurent étroites, les maisons basses et laides, la citadelle à peine suffisante pour résister aux nomades. Plus au sud, Sennaar lui fit l'effet, par contre, d'une cité peuplée peut-être de 100.000 âmes; il apprit qu'à la mort du roi de Sennaar, le grand conseil choisissait son héritier parmi ses enfants, et que ses autres fils étaient massacrés ; les vivres étaient d'un bon marché extraordinaire, et on exportait en quantité à Souakim, sur la mer Rouge, le musc, le tamarin, l'ivoire, la poudre d'or. En arrivant dans les montagnes éthiopiennes, Poncet vendit ses chameaux, qui ne pouvaient le conduire, et, à travers d'épaisses forêts de tamariniers, il arriva à Gondar. Cette ville, de 15 kilomètres de tour, ne renferme que des maisons à un étage, sans boutique : les transactions se font dans un marché découvert où les marchandises étaient exposées sur des nattes toute la journée, et où l'or et le sel servaient de monnaie. L'empereur fut guéri et célébra sa cure par une fête, qu'il donna à 12.000 guerriers, au son des fifres, des hautbois, des trompettes et des tambours ; il communia dans une des cent églises de la ville et termina par un festin, où l'on but de l'hydromel. Poncet, malgré les instances du roi, se rembarqua à Massouah pour l'Égypte.

Décadence de l'Abyssinie. — Les empereurs, inhabiles à maintenir leur autorité, virent se dresser contre eux leurs vassaux, les ras ou rois, d'autant plus insoumis que les montagnes rendaient la défense de leur province facile et que chaque région, parlant un dialecte différent, tendait à l'autonomie.

Au dix-huitième siècle, l'empire fut en décadence. En 1840 les ras Ali, de Gondar, et le ras Oubié, d'Adoua, se disputèrent le pouvoir les armes à la main et, dans le Choa, Sellasé se rendit indépendant. Ali était si peu influent que le territoire d'Oubié arrivait jusqu'à une lieue de la capitale de son ennemi, dont il pouvait, de ses États, apercevoir la personne.

Un autre chef rebelle, Kassa, entra en lutte avec Ali; il fit sa mère prisonnière et la retint jusqu'à ce qu'il ait reçu la sœur d'Ali en mariage. Kassa, non content de ce premier succès, assassina Ali, vainquit les autres adversaires et se fit proclamer empereur sous le nom de Théodoros II.

La cruauté de cet empereur et son orgueil ne connurent plus de bornes. Il martyrisait les prisonniers, brûlait vifs les marchands qu'il rencontrait en caravanes, faisait mettre à mort sous le plus frivole prétexte ses serviteurs les plus dévoués. Ivrogne et violent, il provoqua la désertion de nombreux soldats, et mécontenta tellement la population qu'il n'avait plus guère à sa disposition, dans tout l'empire, que l'espace occupé par son camp.

Il retint prisonniers plusieurs Européens et jusqu'à des ambassadeurs anglais envoyés pour les réclamer. L'Angleterre, indignée, envoya une expédition composée de soldats anglais et indous. Vaincu dans plusieurs engagements, malgré une grande bravoure personnelle, Théodoros vit son armée se réduire, par les désertions, de 7.000 hommes à 50 fidèles (1867). Les généraux étaient allés d'eux-mêmes se rendre aux Anglais et les villages accueillaient les Européens comme des libérateurs. Cerné dans Magdala, Théodoros se suicida d'un coup de pistolet pour ne pas tomber vivant aux mains de son vainqueur. Il ne laissa nul regret, chacun le regardant comme un fou furieux.

Sir Robert Napier, commandant l'expédition anglaise, ayant délivré les prisonniers et vengé l'honneur britannique, se rembarqua avec ses troupes.

Après la mort de Théodoros, l'Abyssinie se divisa en trois royaumes ; le démembrement succéda à la décadence, selon une loi historique générale, et cela, comme d'habitude, après un règne néfaste.

Le Choa eut pour roi Ménélick. L'Amara eut pour roi Gobasier. Le Tigré revint à Johannès.

Ces deux derniers rivaux se livrèrent un combat sanglant à l'ouest d'Adoua, sur la route d'Axoum. Vainqueur, Johannès fit prisonnier son adversaire, lui fit crever les yeux et prit le titre d'empereur.

C'est sous le règne de Johannès que les Italiens vinrent occuper Massouah (1885), sur la côte d'Erythrée, qui relevait, pour la forme, de l'Abyssinie. Le négus, inquiet de voir se développer une colonie à ses côtés, envoya contre elle une forte colonne commandée par le ras Alula, simple soldat, que son courage personnel avait fait élever par le négus à ce haut grade. Alula surprend et taille en pièces un bataillon italien, si bien que les Italiens se voient dans la nécessité de faire venir de leur pays une armée entière.

Le ras de Choa, Ménélick, ambitieux et intrigant, entre en lutte avec Johannès, puis devant le danger commun se réconcilie avec lui.

En effet, les Maddhistes venaient d'envahir le territoire d'Abyssinie et de prendre Métemmah, dans le Goggiam, où ils s'étaient retranchés. Le 10 mars 1889, Johannès arrive sous les murs de la ville, se rue à l'assaut, mais il est tué et son armée démoralisée s'enfuit en désordre.

Ménélick. — Ménélick, parent de l'empereur, est aussitôt proclamé son successeur, malgré l'opposition du ras

Mangascia, fils naturel du roi et du ras Teclaïmanot qui attendit sa victoire sur les Italiens pour se rallier à lui. Nous verrons à propos de l'Érythrée le détail de la lutte que Ménélick soutint victorieusement contre les Italiens.

Il prit à tâche d'introduire dans son État les progrès de la civilisation européenne et noua de bons rapports avec la France et la Russie. Les puissances européennes, désireuses de s'assurer des avantages économiques, rivalisèrent de cadeaux et de bassesses pour se ménager ses faveurs, si bien que les indigènes abyssins crurent que tous les rois du monde étaient tributaires de leur empereur, lequel recevait tous les présents, en échange de promesses ironiques.

Toutefois, la voie ferrée qui unit Djibouti à Harar (Diré-Daouah) se prolongea jusqu'à Addio Ababa. Harar n'en resta pas moins encore une ville d'aspect africain; défense y fut faite d'y entrer ou d'en sortir la nuit avant le lever du soleil.

Ménélick fut, au dire de M. Collat, le monarque de l'univers jouissant de l'autorité la plus absolue. Il prit à tâche de ne pas en abuser, il se tint au courant de la civilisation et même de la science occidentale et entreprit de reconstruire à l'européenne les monuments principaux de son empire; seuls les ras ou rois des diverses régions abyssines eurent, sous son règne, quelque autorité contre-balançant la sienne.

Les relations de l'Abyssinie avec l'Italie furent renouées par un traité de commerce et d'amitié signé entre ces deux puissances en 1906 et la frontière anglo-éthiopienne délimitée l'année suivante.

Le chemin de fer de Djibouti à Harar, devant se prolonger jusqu'à Addis-Ababa, fut commencé en 1897 et mit l'Abyssinie en relations commerciales avec la

côte et diplomatiques avec l'Europe. Une société française en devint concessionnaire en 1910.

Ménélick malade laissa, par testament, son héritage à son petit-fils Jassou, fils du ras Mikaël : la reine Taïtou voulut profiter de la jeunesse du prince pour s'emparer du pouvoir et le tenir en tutelle, mais une foule de 6.000 Abyssins, soudainement rassemblée, vint réclamer l'exécution intégrale du testament de Ménélick et réagir contre ce coup d'État.

Le ras Tessama fut pris comme régent et mourut peu après, mais Lidj Jeassu, quoique âgé seulement de quinze ans, sut prendre en mains le pouvoir.

Quant à Ménélick la cour annonça sa mort en 1914, mais les indigènes et les résidents européens supposèrent qu'il était décédé un peu auparavant ; car c'est une coutume, en Abyssinie, de cacher à tous, autant que possible, la mort du négus, pour la faire connaître après que toutes les précautions ont été prises pour assurer la succession.

L'ÉRYTHRÉE

« Devenez, par le malheur, courageux et hardis. »

(Lessing, *Tell.*)

Les Italiens en Érythrée. — Depuis longtemps, la côte de la mer Rouge, était, comme nous l'avons vu, en relations avec le monde civilisé. Les Égyptiens y avaient fondé des comptoirs. Les Grecs d'Alexandrie y installèrent des colonies. Ce fut même le voisinage de ces Grecs qui, au dire de Vivien de Saint-Martin, poussa les habitants du massif d'Abyssinie à s'organiser politiquement et à réunir les tribus diverses en un royaume d'Axoum, lequel devint chrétien au quatrième siècle.

Les Arabes introduisirent l'islamisme sans peine sur une côte si voisine de leur presqu'île.

En 1557, les Turcs s'installèrent à Massouah et y placèrent un pacha avec des janissaires. Ces soldats, s'alliant avec les filles du pays, formèrent, d'après Bruce, une sorte d'aristocratie militaire.

Les pachas turcs se montrèrent très intolérants vis-à-vis des étrangers, défendant de leur fournir les subsistances.

La France installa néanmoins un consulat à Massouah en 1841.

Les tribus de la côte eurent à soutenir en 1849 une invasion des Abyssins, qui s'éloignèrent après avoir ravagé le pays, de moins en moins protégé par la Turquie.

L'Italie enfin, désireuse de posséder quelques colonies pour utiliser du moins sa nouvelle marine, songea à planter son drapeau sur ce territoire presque indépendant, relevant depuis peu, et seulement pour la forme, de l'Abyssinie.

Au moment de l'ouverture du canal de Suez, la maison Rubattino, de Gênes, acheta à Assab un territoire qu'elle agrandit peu à peu (1869). En 1882 elle vendit ce terrain, moyennant 416.000 francs, au gouvernement italien.

Les deux missions Bianchi puis Giuletti, ayant été massacrées par les indigènes, l'Italie occupa Massouah (1885) sans résistance, ainsi que les villes environnantes, ce qui forma la colonie de l'Érythrée.

Cependant le négus Johannès envoya contre les Italiens, sans les en prévenir, une colonne de 16.000 Abyssins commandés par le ras Alula. Celui-ci massacra à Dogali les 500 soldats du colonel Cristoforis, qui allaient renforcer la garnison de Saati (1887). Le lendemain il prit cette ville et retint prisonnière la mission Salimbeni.

L'Italie, atteinte gravement dans son prestige, se décida à agir plus largement. Le ministre Crispi exposa qu'il était résolu à conserver la nouvelle colonie. 20.000 hommes débarquèrent à Massouah, et marchèrent au-devant du négus, qui, voyant son armée décimée par la famine et les maladies, s'enfonça à l'intérieur des terres, où le rappelait d'ailleurs la révolte des madhistes qui devait causer sa mort en 1889.

A ce moment le ras Ménélick se révolte contre le né-

gus, puis, proclamé empereur à la mort de Johannès, son cousin, il voit le fils naturel et héritier de l'ancien empereur, le ras Mangascia, se révolter contre lui. Il conseille aux Italiens d'occuper l'Asmara, et il signe avec eux le traité d'Ucciali, qu'il rompt quelques mois après, quand il sent son pouvoir consolidé.

Lutte contre les Derviches. — En 1893 on signale l'approche d'un corps d'armée de 12.000 Derviches du Madhi, commandé par Mohammed-Ali. Le colonel Arimondi, qui est à Agordat avec des forces cinq fois moindres, se tient sur ses gardes. Les madhistes commencent l'attaque, qui est repoussée tout d'abord par le commandant Galliano; les réserves italiennes s'avancent. L'émir Mohammed tombe mortellement frappé et les madhistes effrayés se débandent et prennent la fuite. Le corps de l'émir est rapporté à Agordat où il est reconnu par des prisonniers. Son corps n'est déjà plus recouvert que d'une chemise : les Abyssins en le portant lui ont volé tous ses vêtements. Il est enterré le lendemain en compagnie des soldats qui avaient succombé dans cette journée.

Après la prise de Cassala, les trois succès de Coatit, de Sénafé, de Debra-Aila, le général Baratiéri crut qu'il aurait facilement raison des plus fortes armées abyssines et, sans se préoccuper des concentrations de l'armée ennemie dont il ne soupçonne ni la force, ni la discipline, ni la bravoure, il entreprend de conquérir le Tigré. Vaniteux et personnel, il se croit au faîte de la situation et dans un voyage à Rome il est reçu comme un triomphateur, assurant la fin prochaine et glorieuse de la campagne.

Guerre avec Ménélick. — La colonne Toselli, forte de 2.300 hommes, est cependant attaquée à Amba-Alagi par l'armée du ras Makonen au secours duquel arrivent

les flots innombrables des ras Alula et Mangascia. Après une belle résistance, accablée sous le nombre, la troupe italienne bat en retraite, par un long défilé sur les sommets duquel sont campés les Abyssins. Toselli envoya demander du secours au général Arimondi.

Celui-ci sollicite du gouverneur Baratiéri l'ordre d'avancer, mais Baratiéri, jaloux des succès précédents de son auxiliaire, le lui refuse. Lorsque Arimondi, pour éviter un désastre, prend sur lui de se porter au secours de Toselli, il était trop tard, le dixième de l'effectif seul survit au massacre.

La colonne Arimondi recula, Adoua même fut évacué. Par contre, le commandant Galliano eut l'ordre de défendre la petite place de Macallé avec 1.300 hommes. Toute l'armée de Ménélick, forte de 80.000 hommes, vint l'y cerner ainsi que celle du roi de Goggiam. Plus de trente canons firent rage contre le fort, où les munitions, les vivres, et l'eau même manquèrent bientôt. Il fallut repousser des assauts furieux; mais les Italiens avaient à cœur de soutenir l'honneur de leur drapeau. Onze jours après, arrivait, au lieu de secours impatiemment attendus, l'ordre de Baratiéri d'évacuer le fort après entente avec Ménélick, ce qui s'effectua après bien des péripéties douloureuses.

Enfin Baratiéri se décide à affronter une bataille, mais son incapacité se révèle à nouveau dans le plan de ses opérations. Mal approvisionné, il s'avance contre les 100.000 Abyssins de Ménélick, disciplinés et peut-être commandés par des officiers européens, loin de la côte, en pays inconnu, avec 16.000 hommes composés des quatre brigades d'Albertone, Arimondi, Bormida et Ellena. Les Italiens se mettent en marche pour Adoua, par un chemin escarpé et caillouteux, à peine nourris, la plupart sans chaussures.

Un bataillon se porte en avant; en un clin d'œil il est cerné par une multitude et massacré. La brigade Albertone, composée surtout d'indigènes, s'avance à son tour et soutient le choc. Bormida se porte à son secours avec les Italiens, mais il s'égare en chemin et ne peut la retrouver. Albertone est écrasé et toutes les forces noires se portent sur les deux dernières brigades, qui, avant d'avoir pu seulement mettre l'artillerie en position, sont repoussées et forcées de battre en retraite. Jusqu'au soir la poursuite continue, meurtrière, féroce. Les débris de l'armée se réfugient à l'Asmara. Arimondi, Bormida, Falliano, 7.000 Italiens sont morts; Albertone est prisonnier. Ce cruel désastre retentit douloureusement dans toute l'Italie.

Les 1.200 prisonniers indigènes qu'avait faits Ménélick furent, sur le conseil de l'impératrice Taïtou, traités d'une manière fort cruelle : on leur coupa la main droite, le pied gauche et on les abandonna avec défense de les secourir ni de les nourrir. Ceux-là seulement qui regagnèrent le camp italien furent soignés et reçurent une pension bien gagnée.

Le général Baldissera remplaça le général Baratiéri, réorganisa l'armée, défit à Toucrouf un parti de maddhistes qui menaçait Khartoum et fit évacuer le Tigré.

La colonie de l'Érythrée se trouve au littoral de la mer Rouge.

L'Italie reconnut l'indépendance de l'Abyssinie (1896). Après les missions françaises de Lagarde et de Bonvalot, le négus rechercha l'amitié de la France et de la Russie pour consolider sa situation, et introduisit dans son empire de nombreux perfectionnements administratifs ou matériels empruntés aux civilisations occidentales, dans le but de faire participer l'Abyssinie au concert des puissances.

L'Italie s'établit aussi dans la Somalie, où ses commerçants et ses explorateurs avaient depuis quelque temps établi leurs centres d'opérations. Elle eut à repousser le sincursions de guerriers gallas ou somalis, mais occupa fortement cette côte.

La Somalie italienne. — La côte du Somal fut connue des Anciens. Les Grecs d'Alexandrie y fondèrent des comptoirs, pour y acheter l'encens, les esclaves, l'ivoire, l'écaille. Les Arabes les supplantèrent plus tard et, par leur intermédiaire, le Somal resta en relation avec le reste du monde, en attendant les explorateurs européens, dont les premiers furent le lieutenant anglais Christofer (1843) et le capitaine français Guillain (1847).

Les Somalis Medjourtines habitent depuis la haute antiquité la presqu'île sur le rivage du golfe d'Aden, entre Berbéra et le cap Gardafui.

On signale le sultan Mahmoud dès le dix-huitième siècle, auquel succéda Osman. Ce dernier fixa sa résidence au port de Meràya et avec le concours d'un commerçant somali il y construisit une mosquée et un fort.

Son fils et successeur Yousouf fut assassiné par un indigène et Yousouf II monta sur le trône vers 1832. Comme il était très jeune, il eut d'abord comme tuteur son oncle Nour.

Yousouf II mourut en 1866 et laissa trois jeunes fils. L'aîné, Osman II, monta donc sur le trône à son tour et eut d'abord comme tuteur le fils du tuteur de son père. Tous les membres de la famille royale reçurent une fonction de gouverneur de village ou de ministre. Ils se firent des revenus des navires brisés sur le cap Gardafui, dévalisèrent les naufragés et parfois les massacrèrent, malgré les menaces des gouvernements européens.

Quant au pays des Bénadirs, entre le Djouba et le cap Gardafui, il fut conquis par le sultan de Zanzibar Seyid-Saïd. Son successeur lui donna encore une garnison, sur les instances des marchands arabes de la côte souvent attaqués par les sauvages de l'intérieur.

En 1870, Seyid-Bargash nomma gouverneur de Brawa, ville principale de la région, et par là gouverneur des Bénadirs, Sélim-Yacoub, vieillard réputé pour sa bravoure et son honnêteté. Yacoub réprima les excès des Bimals, aida à reprendre Magadoxo révoltée et s'opposa à une tentative de débarquement des Anglais, tentative qui avorta par suite des protestations de l'Égypte. Yacoub châtia ceux qui avaient pris parti pour les Anglais, puis partit pour réprimer les incursions des Somalis de l'intérieur. Il y trouva la mort. Le sultan de Zanzibar envoya 8.000 soldats pour le venger et Seyid-ben-Saïd pour le remplacer.

Tel était le Somal lorsque les Allemands entreprirent de le coloniser. En 1885, M. Hoerneck concluait avec le sultan de Medjourdine un traité qui reconnaissait à la compagnie allemande le monopole du commerce, de l'exploitation des mines et des forêts, de la perception des douanes, de la pêche du corail, de l'entretien d'une garnison. Les sultans d'Opia, le Vitou, les Bénadirs passèrent les mêmes traités, que le gouvernement allemand ne confirma pas et qui furent protestés par le sultan de Zanzibar et par l'Angleterre. Au traité de 1889, l'Allemagne renonça à ses droits.

L'alliée politique de ces deux puissances, l'Italie, en profita pour s'y installer à leur place et pour faire reconnaitre la côte occidentale du Somal comme placée sous son protectorat.

L'Angleterre se réservait la côte septentrionale En

1891, l'Italie gagna Magadoxo et trois autres ports; en 1894, elle s'installa au cap Gardafui.

Depuis quelque temps les Italiens convoitaient ces rivages. Borelli avait poussé jusqu'à Harar et Robecchi avait été par terre de Berbera à Opia. Désireux de coloniser cette côte orientale d'Afrique pour utiliser la force expansive de leur commerce, ils fondèrent des établissements sur la côte aride et presque déserte des Bénadirs dès 1885.

Ils furent victimes en 1896 d'un attentat odieux : le consul Cecchi, accompagné de deux capitaines de navire, de cinq autres officiers, et d'un détachement de quelques marins et Ascaris, partit de la côte pour rendre visite au sultan Gazi. A minuit, le camp fut assailli par les Somalis qui massacrèrent les voyageurs endormis, à l'exception de deux marins qui parvinrent à s'échapper.

Les troupes des deux navires débarquèrent aussitôt pour poursuivre les assaillants, puis le village de Djezira qui avait pris part à l'attaque fut bombardé.

L'intérieur de la Somalie a été depuis troublé par Mohamed-ben-Abdallah qui se posa en réformateur religieux et prêcha la guerre sainte ; mais il à été battu par les Abyssins à Djigdjiga, puis par les colonnes anglaises de Ternan et de Swayne. Ce Mad Mullah revient avec 15.000 hommes, massacre la colonne Plunkett à Gumburru, bat Swayne à Erégo. Gough à Donop et repousse le général Manning. Egerton remplace celui-ci, est enfin vainqueur à Jibdalli (1903) et empêche le Mullah de s'approcher des côtes.

Le Mullah cependant ne put être pris, les puissances avoisinantes négligeant de diriger contre lui une expédition coûteuse pour une région si peu avantagée. En 1905, après un traité signé à Illig, avec le représentant de l'Italie, le Mullah obtint de résider sur le ter-

ritoire italien ; il reconnut le protectorat italien et promit de respecter le commerce.

La Somalie française. — Le territoire de la Somalie française avait été fort peu visité avant le dix-neuvième siècle. Lorsque les Anglais se furent installés dans l'îlot de Périm, en 1857, pour en faire un point stratégique militaire, les Français pensèrent à s'installer sur la côte voisine. Lambert, consul à Aden, alla étudier la contrée pour acheter un port, en prévision du percement du canal de Suez ; il fut assassiné en 1859 et son successeur Fleuriot de Langle, alors capitaine de vaisseau, acheta pour 10.000 thalers le port d'Obock et le territoire avoisinant. Lors de la guerre franco-chinoise de 1883, on comprit l'avantageuse situation de ce point de charbonnage. Le port était d'un accès difficile ; aussi en 1888 occupa-t-on le plateau côtier de Djibouti, où s'éleva bientôt la ville de ce nom, que l'on se préoccupa de relier par un chemin de fer aux grands centres abyssins. Dix ans après sa fondation, Djibouti atteignait un chiffre de population de 15.000 âmes, et était devenu le chef-lieu d'une agglomération de 200.000 habitants indigènes, pourvue d'un budget annuel d'un demi-million de francs, faisant avec l'Abyssinie un commerce très actif.

En 1906, le chiffre du commerce extérieur atteignait 34 millions, supérieur par conséquent à celui du Congo français. Il passa à 51 en 1911, à 77 en 1912.

En 1910, fut créée à Djibouti une garde indigène de 200 hommes, sous la conduite d'officiers et de sous-officiers français.

L'organisation d'une milice indigène ne contribua pas peu à pacifier le pays et à y rendre inconnues les guerres civiles.

LES EXPLORATEURS MODERNES

« L'œuvre de l'homme est lente et le temps fuit si vite ! »
(Longfellow, *Le Psaume de la vie.*)

Premiers voyageurs de l'Afrique orientale. — Le dix-septième siècle, a-t-on dit, est, au point de vue littéraire, un siècle finisseur, occupé à parachever les formes classiques sans innover beaucoup. De même, au point de vue géographique, il n'entreprit rien de fort original.

Par contre, nous voyons, au siècle suivant, de hardis circumnavigateurs raviver le goût des explorations. En 1788, se fonde dans ce but l'Association africaine de Londres.

Sous ses auspices furent entrepris les voyages de Mungo Park sur le Niger qu'il visita à Bamakou et à Ségou (1803). Il y périt dans un voyage suivant (1806), tué par les Aouellimiden. Il fut le premier à débrouiller le problème alors très controversé des sources du Niger, du Sénégal et de la Gambie. La plupart des géographes identifiaient le Niger et le Nil. D'autres faisaient aboutir le fleuve soudanais dans le Tchad ou dans la Méditerranée. Le Français Caillé, seul et sans ressources, partit de Konacry sur les côtes de Guinée,

passa à Tombouctou en se donnant comme musulman (1828) et à travers mille périls arriva au Maroc.

L'Anglais Clapperton explora la région du lac Tchad. Dans un premier voyage il y atteint par Tripoli ; dans un second par la Guinée (1825). Au même moment, son compatriote Denham découvrait le cours du Chari.

L'Allemand Barth fit mieux encore. Suivant la route de caravanes de Tripoli au Tchad, il atteignit le Bornou (1851), séjourna à Kouka, sur les bords du grand lac, explora le Baghuirmi. De là il explora le cours du Niger jusqu'à Tombouctou, et put donner sur les royaumes soudanais de précieux renseignements.

Nachtigal suivit, en 1869, le même trajet de Tripoli au Tchad ; mais, au lieu de se diriger ensuite vers l'ouest comme Barth, il se hasarda vers les déserts de l'est, traversa le Soudan oriental et rentra en Allemagne, par la vallée du Nil.

Un peu auparavant, Rohlfs (Allemand) avait effectué la traversée de Tripoli au golfe de Guinée (1867). Lenz remonta au contraire le Sénégal et par Tombouctou atteignit le Maroc (1892).

La région inhospitalière du Sahara était abordée dès 1859 par le voyageur français Duverrier, qui atteignit Ghadamès et Rhat. Flatters voulant pousser plus au sud fut assassiné. Par contre, au sud de la Guinée, Binger fut le premier à pénétrer à Kong et au Mossi (1889). Monteil surtout se distingua par une traversée du Sénégal au Tchad et de là à Tripoli, premier voyage reliant ainsi le Sénégal au Soudan central et à la Méditerranée (1890). Houst termine brillamment cette étude de la région du Niger par un relevé des rives de ce grand fleuve (1896). Bien d'autres explorateurs français explorèrent dans un but politique ou scientifique l'Afrique orientale, mais nous ne pouvons dans cette

esquisse d'ensemble nous arrêter à les dénommer. Depuis de nombreuses missions scientifiques ou militaires ont parcouru ces régions et l'on peut les évaluer à plusieurs par année.

La question des sources du Nil. — La question des sources du Nil a souvent préoccupé les anciens voyageurs. A mesure que les Portugais étaient descendus vers les côtes du Sud, démontrant la longueur plus considérable du continent noir, les cartographes avaient descendu plus bas les sources mystérieuses du grand fleuve.

Des voyageurs anglais furent les plus ardents à poursuivre ce problème. Burton et Speke, pour vérifier les dires des marchands de Zanzibar, abordèrent la région des lacs par l'est, de Zanzibar au Tanganika. Speke vit l'Oukéréoué ou Victoria le 30 juillet 1858 et vit dans cette véritable mer intérieure la source du Nil. Il y retourna en 1863 avec Grant et, contournant le lac, revint en Égypte par la vallée du Nil, prouvant ainsi la solidité de sa découverte.

En 1864, Baker, venu du Nord, établit l'influence égyptienne sur le Haut-Nil et découvrit le lac Albert, second réservoir du Nil.

Dès lors les expéditions dans le Haut-Nil abondent de plus en plus et nous révèlent l'existence de peuples nombreux et de sites pittoresques. Dès 1849, Kraplf avait décrit les cimes neigeuses du Kilimandjaro et du Kénia qui atteignent 5.703 et 5.425 mètres d'altitude. L'Américain Chaillé-Long découvre le lac Ibrahim, le Français Linant de Bellefond visite l'Ouganda, l'Anglais Kemp étudie le nord du lac Albert, le docteur allemand Emin-Pacha se rend dans l'Ouganda. Son compatriote Schweinfurth explore la région du Bar-el-Ghazal et la distingue du bassin du Congo, aperçoit

les monts Baginsé (1869-71). L'Américain Stanley en 1876, puis l'Anglais Mason ont aperçu les premiers le lac Édouard qui se déverse dans le Nil.

Dans la région du Nord-Est signalons aussi de nombreux excursionnistes : Piagga dans le Bar-el-Ghazal, Cuny dans le Darfour, Poncet dans le Dar-Fertit, Mumziger dans le Cordofan, etc. L'Abyssinie et les pays limitrophes se voient explorés par les Français : Caillaud, Abbadie (1848), Héricourt, Lejean, Lauribar, par l'Autrichien Téléki qui découvre le lac Rodolphe, par les Italiens Matteuci (1878), Guiletti. Bianchi et Bottégo. Burton était entré à Harar en 1854 ; le Français Revoil compléta ses découvertes par la visite de la Somalie (1881). L'Américain Smith relève les rivages du lac Rodolphe (1894). Le duc des Abruzzes s'installa, en 1906, dans la région montagneuse située entre le lac Albert et le lac Édouard et détermina la ligne de partage des eaux des grands fleuves vers leur source.

Explorations de l'Afrique centrale. — Le bassin du Congo, si voisin des sources du Nil, présentait de curieux problèmes hydrographiques. Il fallait surtout, une fois les lacs et les rivières reconnus, les contourner ou les descendre pour reconnaître dans quel réseau ils se déversaient.

Tout d'abord le grand explorateur anglais Livingstone partit du Cap, remonta explorer le centre de l'Afrique, pour confirmer les relations des voyageurs portugais. Il atteint le premier par cette voie le lac Moréo (1867), et l'année suivante le lac Bangouélo, source du Congo ; il vit le fleuve en sortir mais ne put le descendre. Déjà, en 1798, le Portugais Francisco de Lacerda, parti du Mozambique, avait rencontré le Congo à Casembé, exploit qui fut renouvelé en 1831 par ses compatriotes Monteiro et Gamitto.

L'Anglais Caméron a établi que le Tanganika se déverse dans le Congo par la Loucouga (1874). Ne pouvant descendre le fleuve par suite de l'hostilité farouche des indigènes, il atteignit l'Atlantique au Benguéla.

Stanley, reporter américain envoyé à la recherche de Livingstone avec une riche et puissante escorte, le rencontra à Oudjiji. Dans un second voyage, parti de Bogamoyo, il explore la région des lacs, découvre le lac Édouard (1876), affluent du Nil, puis il descendit le Congo, malgré l'hostilité effroyable des anthropophages qui le volaient ou le poursuivaient en criant sur le passage de sa troupe : « viande ! viande ! » avec des démonstrations fort significatives.

Le Congo une fois ouvert à la navigation, les explorateurs y accourent de plus belle. Brazza, un Français, a tenu à voyager à travers la vallée de l'Ogooué ; il reconnut le cours de la Lima, de la Licona (1878), de la Sanga (1884). M. Delcommune, Belge, a séjourné dans la région des lacs (1887), s'appliquant à déterminer leur réseau. Les Allemands Pogge (1876) et Wissmann (1881) ont délimité la région moyenne du grand fleuve équatorial.

Voyages dans l'Afrique australe. — Le Zambèze et la région du Cap furent témoins des courageuses missions de Livingstone, séjournant paisiblement parmi ces peuplades barbares, côtoyant les rives du Zambèze (1851), découvrant le lac Ngami (1849), atteignant la côte à Londa. Au retour, il passe à Séchéké, découvre les chutes du Zambèze et atteint Quilimane. Plus tard, il explore le lac Nyassa, découvre le lac Chiroua, affluent de la Ravouma (1859), et meurt sur les rives du Banguélo (1873).

Plus au sud, le Portugais Serpa-Pinto traverse le

continent, le Français Levaillant erre à travers le désert de Kalahari, Erskine remonte le Limpopo et Andersen observe le bassin intérieur du lac Ngami.

Madagascar n'échappe pas aux recherches des Français. Flacourt la connaissait dès le dix-septième siècle, Mayeur un peu plus tard. Récemment, Grandidier (1870), Catat (1890), Gauthier (1893) en ont effectué la traversée en tout sens.

Les premières traversées du continent. — Nous pouvons citer les noms des premiers Européens qui aient tenté la traversée de l'Afrique. Elle se fait aujourd'hui avec une facilité de plus en plus grande. Il suffit pour s'en assurer de voir quel temps y mirent les premiers explorateurs qui parvinrent à l'effectuer.

Le Portugais Da Costa se rendit d'Angola à Tête près du Zambèze en neuf ans (1802-1811), effectuant le premier parmi les Européens ce voyage transcontinental. Son compatriote Coïmbra va du Mozambique à Banguéla (1838-1848) ; un autre compatriote, Silva Porto, de Benguéla à la Ravouma (1853-1856).

Livingstone va de Loanda à Quilimale (1854-1856) ; l'Allemand Rohlfs de Tripoli à la Guinée (1865-1866) ; le Portugais Cameron, envoyé par l'Angleterre à la recherche de Livingstone, se rend de Bagamoyo à Banguéla (1873-1876). Stanley, son émule américain, voyage de Bagamoyo au bas Congo (1874-1876).

Le Portugais Serpa Pinto de Benguéla part et arrive à Port-Natal (1877-1878). L'Italien Matteuci accomplit le long parcours de Souakim au bas Niger (de 1880 à 1882).

L'Allemand Wissmann explore le pays de Loanda au Zanguebar (1882-1884); l'Anglais Arnat de Port-Natal à Banguéla (1882-1884) ; le Portugais Capello de Mossamédès à Quilimale (1884-1885) ; le Suédois Gleerup

de Stanley-Falls à Bagamoyo (1885-1886) ; l'Autrichien Lenz du bas Congo à Quilimale (1885-1887) ; Stanley du bas Congo à Bagamoyo (1887-1889) ; le Français Thivrier avec un ami et deux Soudanais seulement du bas Congo à Quilimale (1888-1890), seizième des Européens et premier de ses compatriotes dans cette tentative. Il en imposa à la population noire en faisant exécuter en grand apparat des mouvements d'escrime à la baïonnette par ses deux Soudanais.

De nombreux chemins de fer, des routes bien entretenues, des services de bateaux sont installés maintenant dans l'Afrique. Le trajet d'un transsaharien est étudié. Les voies ferrées d'Alger à Aïn-Safra vers le Touat, d'autre part de Kayes sur le Sénégal à Bamakou sur le Niger tendent à se rejoindre.

L'Angleterre relie le Cap au Caire par une ligne indiscontinue qui alla d'abord d'Alexandrie à Khartoum et de Captown à Boulouwayo.

De Djibouti à Harar, de Bonna à Léopoldville, de Konakry à Timbo, etc., de nombreux tronçons sont en pleine activité, premières étapes de grandes ligues transcontinentales qui permettront d'exploiter plus commodément les richesses minières et forestières de ces immenses territoires.

De nombreuses lignes télégraphiques sillonnent aussi le continent noir. Des postes de télégraphie sans fil, qui craignent moins l'hostilité des indigènes, sont établis dans les grands ports. Enfin des raids hardis d'aéroplanes font penser que d'ici peu on pourra enregistrer des records de traversée du continent par la voie aérienne.

Actuellement on peut dire que toute l'Afrique a été explorée.

EMPIRES DU TCHAD

« Qu'est-ce qu'un droit qui périt quand la force cesse ? »
(ROUSSEAU, *Contrat social*.)

Fondation de l'ancien empire de Kanem. — L'empire de Kanem, situé sur les rives marécageuses du lac Tchad, a été autrefois très puissant et très étendu ; ses frontières s'étendirent du Nil au Niger.

Cet empire de Kanem a été organisé par les Arabes émigrés de l'Est. C'est ce qui ressort clairement de l'abondante chronique recueillie par Barth et complétée par Nachtigal.

Sêf, fils du roi arabe Douyasan, le dernier Himiarite de La Mecque, en fut le fondateur. Vinrent ensuite plusieurs chefs dont Ibrahim, dont le fils, Douhou (ou Dougou), fut le premier personnage historique du Kanem ; il vivait au onzième siècle et avait pris Ndjimie pour capitale.

Houme importa la religion islamique dans ce pays ; il mourut en 1097, pendant un pèlerinage. Son successeur Dounama (1098-1150) étendit le Kanem jusqu'aux frontières égyptiennes, à travers les territoires marécageux du Soudan oriental ; il possédait une forte armée, faisait venir des chevaux du littoral, et fut assassiné par

les Égyptiens jaloux de sa puissance, lors de son troisième pèlerinage à La Mecque.

Selmaa, d'origine nègre, fut un des rois les plus puissants de l'Afrique intérieure. En 1220, son fils Dounama II lui succéda; il conquit le Fezzan, le Tibbou, étendit son royaume du Bar-Moussa (dans le Yarouba) au Nil, de la Tripolitaine au bassin du Congo. Il envoya une ambassade chargée de riches présents, à Tunis. Il entretint de bons rapports avec les Hafsides.

Son successeur, Cade (1259 à 1307), continua d'entretenir de bons rapports avec les Tunisiens; mais déjà apparurent des discordes et il mourut assassiné.

Les tribus lointaines profitèrent de ces divisions pour se soulever. Les Loïs de l'embouchure du Chari devinrent fort inquiétants; ils mirent à mort successivement quatre sultans du Bornou. Le nouveau chef de Kouka, Abd-el-Dchil, battit le sultan Daoud et obligea ses successeurs à habiter Kouka. C'est alors que les Baulalas, venus de l'Ouadaï, se rendirent un instant maîtres du pays.

Le royaume de Bornou. — Les Oudaïens ne restèrent pas longtemps maîtres des rives du Tchad.

Ali-ben-Dounana les en chassa. Son fils Idris entra triomphalement dans Djimie, l'antique capitale du Kanem, et prit le premier le titre de sultan.

Il régna sous le surnom d'Amrasi, de 1563 à 1614 selon Nachtigal, de 1571 à 1605 selon la chronologie de Barth.

Idris réprima toute tentative de révolte à l'intérieur. Il s'empara de Kanos, de Mounio, de Zinder, vainquit les Touareg du Carvar et de l'Aïr, fit alliance avec ceux du Tibesti, et s'empara du Mandara.

Ces guerres multiples ne l'empêchèrent pas d'aller acquérir à La Mecque le titre de pèlerin, ambitionné

par les plus puissants chefs politiques musulmans. Il mourut, en refoulant les Baguirmiens, d'un coup de lance envoyé par un nègre caché dans le tronc d'un arbre.

C'est pendant son règne que les Foulbés, peuplades agricoles, s'implantèrent pacifiquement dans le Bornou, nom donné au nouveau royaume de Kanem.

Sous ses successeurs, peu énergiques, les Foulbés ou Fellatahs venus de l'Ouest, d'abord agriculteurs et d'humeur pacifique, pris d'un accès de fanatisme, se mirent en devoir de faire des conquêtes, c'est-à-dire, à la mode africaine, de piller et de massacrer autour d'eux. Conduits par le chef religieux Dan Fodie, ils se rendirent maîtres de l'Haoussa et, en 1808, s'attaquèrent au sultan du Bornou.

Ce sultan était alors Ahmed-ben-Ali (1793-1810), successeur de Ali-ben-Hadsch (1749-1793).

Ahmed ne sut rien faire pour préserver le Bornou de ces attaques. Il fut battu en 1808 à Birni et abandonna sa capitale.

Un marabout vénéré, Mohammed-Ninganie, aida le monarque de ses conseils. Il lui conseilla de lutter contre les Fellatahs et prédit leur défaite. Sa prédiction s'accomplit et, en récompense, le sultan le nomma vizir. Il profita de cet accroissement d'influence morale pour se rendre indispensable et exercer le gouvernement en laissant au sultan simplement son titre.

Le fils de ce marabout, Mohammed-el-Amin, plus connu sous le nom de El-Kaméni, hérita de l'influence de son père. Ce fut un véritable maire du palais possédant en propre plus de soldats que le sultan et ne lui obéissant que par prudence politique.

El-Kaméni continua la guerre avec les Fellatahs et remporta de nombreux succès. Il reconstruisit une ca-

pitale personnelle, à Koukaw, ou Nouka, mot qui signifie ville des baobabs, laissant le sultan végéter à Birni. Il entretint des relations avec le Fezzan. Dans les guerres civiles, alors que les sultans prétendant au trône se livraient de sanglants combats, ils recherchaient avidement l'alliance et l'appui moral de El-Kaméni.

Le sultan Donama, jaloux de cette influence, implora l'aide du sultan de Baguirmi, Bourkoumanda III, pour qu'il vienne avec ses troupes livrer bataille à El-Kaméni, promettant d'assister à l'action des soldats en simple spectateur. Par une habile manœuvre d'El-Kaméni, les Baguirmiens, trompés par la position des troupes, attaquèrent l'aile où se trouvait le sultan, lequel trouva la mort dans le combat.

Par contre, avec ses 18.000 cavaliers, El-Kaméni fondit sur les Baguirmiens et les mit en déroute. Il les poursuivit et remporta de nouvelles victoires à Léderi et à Angola.

El-Kaméni, fondateur d'une nouvelle dynastie, reçut fort bien les trois explorateurs anglais Oudney, Denham et Clapperton. Il se trouva fort bien de son obligeance, car un fanatique, Malam-Fanamy, ayant soulevé la province de Monga, le nouveau sultan marcha contre lui, accompagné de Clapperton. Au moment de commencer le combat, l'explorateur lança dans les airs plusieurs feux d'artifices, qui parurent des prodiges aux révoltés; ceux-ci vinrent faire leur soumission et il leur fut pardonné.

A la mort d'El-Kaméni (1836), son fils Omar lui succéda et reçut l'explorateur Barth.

Toutefois Omar ne voulut prendre que le titre religieux de cheik, laissant le sultan Ibrahim sans rôle effectif.

De même qu'auparavant le sultan Donama avait appelé à son aide les Baguirmiens, de même Ibrahim, désirant secouer le joug de son protecteur, appela à son aide le sultan d'Ouadaï Mohammed-Chérif. Celui-ci envahit le Bornou, détruisit Kouka, mais fut ensuite vaincu par Omar, qui, après la mort du sultan, n'eut plus de compétiteurs.

Il fit reconstruire Kouka. Son frère ayant voulu le détrôner fut vaincu dans les rues de cette ville (1850). Omar prit alors à tâche de ramener la tranquillité dans ces régions si cruellement ravagées ; il se fit apprécier par son tempérament pacifique et son humeur affable.

A la mort d'Omar, ses fils Boubeker, puis Brahim et Achen lui succédèrent.

Ce dernier vit fondre sur lui le sanguinaire Rabah qui prit Kouka (1893), fut vainqueur à Yéou et à Borsari, mais paya de sa tête ses exploits criminels.

Le royaume de Baguirmi. — Le Baguirmi, situé au sud-est du lac Tchad, s'étend un peu au sud du territoire qui sépare le lac Tchad de l'oasis de l'Ouadaï.

Il aurait été fondé, selon les traditions locales, par des Arabes venu de l'Est. Le septième roi, Malo, en 1617, répandit l'islamisme dans la contrée.

Masségna, la capitale, fut fondée au seizième siècle.

Le quatorzième roi du Baguirmi, Abder-Rhamas-Gaouranga, se rendit odieux à ses sujets par son caractère farouche et licencieux. Le sultan d'Ouadaï Mahommed-Chérif profita de ce mécontentement. Il prit Masségna, tua le sultan et le remplaça par son fils, qui dut payer un tribut annuel de cent trente esclaves.

Ce nouveau prince Boukomanda s'acquitta de cette obligation. Il lutta contre le Bornou et fut vaincu.

Son fils Abd-el-Kader eut à réprimer les révoltes

causées par les prédications d'un fanatique ; il fut tué en combattant ce dernier.

Mohammedou (Abou-Sekkin), son fils, lui succéda. Il vainquit les révoltés, engagea les chefs à venir implorer leur pardon et les fit tous massacrer. Libre de ses allures à l'intérieur, il crut pouvoir secouer le joug de l'Ouadaï. Il envoya comme tribut à son suzerain Ali, en dérision, les cent trente esclaves les plus lamentables qu'il put trouver. Ali, froissé, envahit le Baguirmi, prit Masségna, massacra ses défenseurs et emmena quinze mille prisonniers en esclavage. Il y installa comme sultan Abder-Rhaman, oncle du fugitif, en lui laissant une escorte de Ouadaïens.

Cependant Mohammedou, avec un petit nombre de partisans décidés, reprit sa capitale et tua l'usurpateur (1883).

Son jeune frère Gaouaranga, qui lui succéda en 1885, eut à souffrir des incursions de Rabab.

Il fut replacé sur son trône après la mort de Rabab, de son lieutenant Hite et de ses fils qui avaient essayé de continuer la lutte.

Le Baguirmi est placé sous l'influence française depuis le traité de Berlin (1884).

Il a été parcouru par divers explorateurs, par les missions Chevalier (1903), Lenfant (1904), afin de rallier à la cause française une contrée qui permet de parcourir sans interruption la colonie du Soudan jusqu'au Gabon.

Le royaume d'Ouadaï. — Le royaume d'Ouadaï, situé dans une région inaccessible, au cœur de l'Afrique, a fait surtout parler de lui par les expéditions guerrières entreprises contre les peuples voisins dans un but de pillage. La plupart des guerres entre peuplades africaines n'eurent pas d'autre but secret ou avoué.

D'après les traditions orales recueillies par Mohammed-ibn-Omar-el-Tounsy, qui déplore à ce propos le manque de documents historiques écrits en Afrique, le sultanat d'Ouadaï aurait été fondé par Saleih, descendant des califes de Bagdad, qui aurait converti le pays à l'islamisme.

A la même époque Soloun (Solon, c'est-à-dire le Bédouin), son frère, se serait installé au Darfour, et Monçabba, son autre frère, au Cordofan. Saleih, désirant vivre en paix avec Soloun, le convoqua à une entrevue entre leurs deux capitales et ils se jurèrent de ne point s'attaquer. A leur mort leurs fils oublièrent ce serment.

Arous, devenu sultan d'Ouadaï, voulant profiter de la grande jeunesse du sultan du Darfour, Ahmed-Bakr, pour conquérir ce pays, l'envahit, pénétra jusqu'à son Facher, c'est-à-dire son palais, mais fut finalement repoussé.

Gaudeh, qui lui succéda, vit soudain envahir l'Ouadaï par les soldats du Darfour, désireux de se venger de la première agression ; il repoussa deux fois leur invasion, battit et tua Omar, puis son successeur Aboul-Cacem. Fier de ces succès, Gaudeh regagna en triomphe sa capitale de Ouarah (mot qui signifie résidence du sultan). Gaudeh imposa si bien le respect au nouveau sultan du Darfour (Mohammed-Tirab) que celui-ci se tint coi pendant toute la durée du règne.

En 1804, son fils Saloun monta sur le trône de l'Ouadaï. Tenu par son père en dehors des affaires, il acquit de lui-même l'art de gouverner, et, apprenant la mort du sultan, il se rendit aussitôt au palais pour prendre en main le pouvoir. L'un de ses frères le lui ayant disputé, il lui fit brûler les yeux. Son second frère ayant été chercher contre lui l'appui du sultan du Darfour, Mohammed-Fadhl, il le fit mettre à mort.

Les Baguirmiens étaient à cette époque fort mécontents de leur sultan, qui laissait ses soldats commettre toutes sortes d'exactions. Saloun profita de ce mécontentement pour envahir le Baguirmi, entrer dans le Birni ou palais du roi de ce pays, tuer celui-ci (Ahmed), dans le combat, et installer à sa place un des fils du sultan déchu, après avoir exigé le paiement d'un tribut annuel de mille esclaves, mille chameaux, mille chevaux et mille vêtements.

Saloun réprima aussi les pillages des montagnards du Dar-Tamah, petite contrée située au nord de ses États et tributaire du Darfour. Il battit le roi de ce pays, Abdallah-Ahmed, malgré la résistance énergique de ce prince, et lui imposa tribut, le soustrayant ainsi à la suzeraineté du Darfour.

Saloun, devenu tout-puissant, entreprit d'entrer en relations avec l'Égypte. Il envoya au célèbre Méhemet-Ali de nombreux présents. Ce dernier lui fit transporter de même quelques cadeaux par une caravane qui pour arriver à l'Ouadaï dut traverser des territoires dépendant du Darfour. La caravane fut attaquée, à l'aller et au retour, par des pillards sur ces territoires. C'est pour punir cet affront que Méhémet-Ali entreprit son expédition contre le Darfour qui lui valut la conquête de cette contrée et du Cordofan.

De son côté, Saloun pourchassa les pillards coupables de cet attentat. Il mourut en 1811.

Des tragédies épouvantables ensanglantèrent le trône. Abd-el-Kader, son fils, régna seulement quelques mois. Mohammed-Karyfeyn, ivrogne et fou furieux, mourut empoisonné par des conspirateurs qui le remplacèrent par son fils Rakeb, lequel, après avoir vengé son père, mourut peu après et eut pour successeur un frère de Saloun, Chérif, qui s'appliqua, par une administration

sage, juste et prévoyante, à rendre à l'Ouadaï sa tranquillité relative.

Chérif entretint de bonnes relations avec le Darfour, mais envahit le Baguirmi et le Kanem.

Profitant des troubles apportés dans le centre africain par les guerres de Rabab, les chefs de la confrérie des Senoussi, tout-puissants dans l'Ouadaï, en profitèrent pour augmenter leur influence. Ils remplacèrent au Ouadaï le sultan Ibrahim par Daoudmourra, de la même manière qu'ils remplacèrent Djérab, sultan du Kanem, par Barrani dévoué à la secte.

Les troupes françaises renversèrent Barrani, mais elles ne trouvèrent pas de raisons suffisantes pour presser l'occupation de l'Ouadaï. Daoudmourra exhorta ses sujets à faire des incursions armées sur les possessions françaises, mais ces essais téméraires échouèrent devant la vigilance des postes frontières.

Doudmourra, encouragé par sa situation éloignée de la côte, lança tout à coup sur les postes français de Chari une armée d'une dizaine de mille hommes, qu'il croyait destinée à le débarrasser des Français. Il est battu par une poignée de tirailleurs secondés par les troupes d'Acyl, cousin de Daoudmourra qui convoitait le trône ; dans un autre engagement avec le commandant Julien, il perd, à Djoua, 2.000 hommes, contre 7 de notre côté.

Enfin, par un coup de main hardi, le lieutenant Bourreau, après un combat violent, entre en Abécher, ne perdant qu'un homme dans l'action, indépendamment du capitaine Fiegenschuh tué au début du combat (1909). La colonne ne comprenait que 12 Européens commandant à 215 tirailleurs et aidés par 300 cavaliers de Acyl contre 5.000 Ouadaïens armés de fusils de divers modèles.

Acyl fut installé comme sultan et, malgré quelques essais partiels de rébellion, l'Ouadaï dut subir l'hégémonie française, contraire aux intérêts des marchands d'esclaves et des tyrans qui, sous des titres divers, n'apparaissaient aux yeux mêmes des habitants que comme des chefs de pillards terrorisant leurs propres sujets.

Un soulèvement éclata peu après, réprimé par le colonel Moll qui périt au milieu de sa victoire, à Dridjelé, les rebelles laissant 600 morts sur le terrain, dont le sultan de Massalit (1910). Continuant l'action, le capitaine Chamelot poursuivit Daoudmourrah, qui fut rejeté dans le Darfour. Le capitaine Modat attaqua le sultan Senoussi, du Dar-Kouti, qui fut vaincu et tué ainsi que trois de ses fils et 200 de ses fidèles dans sa forteresse de Ndélé où l'on trouva quelques réserves d'armes, dont 1.200 fusils à tir rapide.

Après ces événements, le nouveau sultan des Messalits, Andoko, successeur de Tadjanine, se réfugia vers l'est et se tint sur la réserve ; il devient bien favorable à l'influence française.

Par contre, Ali Dinar, sultan du Darfour, vrai pillard, essaya d'entraîner dans un mouvement agressif le sultan Hassen, du Tama, qui, ayant résisté à ses injonctions, vit son territoire envahi par les troupes de Ali-Dinar, qui menacèrent les frontières françaises. Le commandant Hilaire repoussa ses bandes.

Un fait semblable s'était produit avec Senoussi, qui avait voulu obliger les populations du Kouti à le suivre vers le Soudan, malgré leur désir de rester sur leur territoire. La victoire du capitaine Modat eut pour effet d'empêcher cet exode.

Le colonel Largeau vint prendre la succession du colonel Moll. Il repousse les Massalit dans leurs mon-

tagnes, livre aux indigènes une suite de combats, à Kafra notamment, où ils sont repoussés sans aucune perte du côté français, reçoit enfin la soumission, à Abéché, du sultan Doudmourrah, lequel est aussitôt déporté à Fort-Lamy. La région du Ouadaï ne se trouve plus troublée dès lors que par quelques razzias des restes des anciennes troupes révoltées, mais les colonnes envoyées contre eux n'ont aucune peine à les poursuivre et à les obliger à rendre leurs butins et leurs prisonniers.

Un incident grave cependant eut lieu peu après dans le Bourkau, pays montagneux situé au nord de l'Ouadaï, près du Fezzan. En 1911 les Turcs de la Tripolitaine allèrent planter leur drapeau à Aïn-Galaka, capitale du Bourkau, s'appuyant sur l'autorité du chef snoussite de la région et sur le concours du sultan du Darfour, El-Dinar, tout heureux de pouvoir reprendre avec eux le commerce des esclaves. Le Borkau appartenant à la zone d'influence française, le colonel Hirtzmann protesta contre l'installation des Turcs. Ceux-ci évacuèrent les postes qu'ils avaient occupés. Le chef snoussiste Abdalla-Taouder prit les armes, mais fut battu et tué. Le colonel Largeau survenant occupa Aïn-Galaka, après une vive résistance, ne disposant que de 30 Européens et 800 soldats indigènes ; puis il poursuivit les bandes snoussistes, conquit et pacifia l'oasis du Borkau (1911).

Le royaume de Socoto. — Le Socoto est situé à l'ouest du lac Tchad, entre celui-ci et le Niger. C'est une contrée fort étendue et populeuse.

Il a pour origine le Haoussa, royaume fondé par Camaïo avec Catséna pour capitale.

Le royaume haoussa, après avoir subi l'invasion du Songoï, sut repousser celle du Bornou.

Au seizième siècle, le roi haoussa Ibrahim-Madji,

converti à l'islamisme, vit le nombre de ses sujets s'accroître de nombreux Songoïs chassés de leur pays par les guerres qui les ruinaient. La capitale, Catséna, atteignit alors cent mille habitants.

En 1807, les Fellatahs, dont nous avons raconté les origines, venus de l'Ouest en pasteurs, se voyant l'objet des mépris des Haoussas, se transformèrent tout à coup en guerriers fanatiques. Les prédications de Dan-Fodie (Jean Folio ou Zaky) les excitèrent à la lutte. Ils se rendirent en peu de temps maîtres de l'Haoussa. Dan-Fodie, maître de la province du Noufé, y laissa ses troupes se reposer pendant une année avant de s'attaquer au Bornou. A sa mort, en 1818, il divisa son royaume en deux parts. Son frère Abdalli eut le Gando, province occidentale qui avoisine le Niger, et son fils Bello eut le reste du pays haoussa, c'est-à-dire le Socoto.

Les Fellatahs, maîtres de Socoto, installés même à Catséna, exercèrent une domination tracassière. Les caravanes, importunées, laissèrent dépérir Catséna et prirent Cano comme lieu de rendez-vous.

Bello Ier, sultan de Socoto, somma tous les indigènes d'embrasser l'islamisme et fit proclamer que tous ceux qui ne suivraient pas exactement les rites de cette religion seraient vendus comme esclaves dans les marchés.

Bello conquit le Zamfara, au nord-ouest de ses États, et y construisit la ville de Socoto.

Il édifia des mosquées et des écoles dans les principaux centres de son empire, établit des juges réguliers, condamna les voleurs aux travaux publics, fit pendre les femmes de mœurs légères, entretint une armée régulière.

Il fut battu complètement à Dirculla par le Bornou (1824). Par contre, la même année, il vainquit le Ba-

guirmi à Angola. Clapperton nous le montre s'attardant au siège de Couna où il lança sa cavalerie contre les remparts de la ville et où le premier coup de feu tiré de ces murs mit en fuite toute l'armée assiégeante.

Il s'empara aussi du Niffé, qui était en sa possession lorsque les frères Lander visitèrent le bassin du Niger.

Le roi du Niffé, Edérésa, avait vu se soulever contre lui son plus jeune frère Magia, qui appela Bello à son secours. Avec l'aide des troupes fellatahs, Magia détrôna son frère, et, en reconnaissance, promit un tribut annuel au sultan du Socoto. Les soldats de Bello restèrent dans la région pour assurer le triomphe de leur protégé.

Plus tard, le fils de Edérésa, désirant renverser l'usurpateur, appellera à son aide les troupes de Rabab.

Le frère de Bello, Atikou (1837-1843), lui succéda et ne se fit remarquer que par sa cruauté, vice si commun aux monarques des nations barbares.

Il eut lui-même pour héritier son neveu Abyou ou Alin-Baba, d'un caractère moins farouche, mais indolent. Almadou-dan-Atikou monta sur le trône en 1860, Alian-Karani en 1866, Ahmed-el-Refaje en 1867, Boubakar-dan-Alin en 1872, Meas en 1877.

Rabab fit irruption dans le Socoto, mais fut peu après anéanti. Le pays accepta sans grande résistance l'occupation anglaise, qui ramenait la sécurité. Frédéric Lugard, le conquérant de l'Ouganda, prit Socoto, dont le sultan s'enfuit (1904). Cano fut occupée, et l'armée d'occupation put être réduite à un plus faible effectif.

Les indigènes crurent voir dans l'abaissement de leurs chefs l'occasion de se soulever. Sir Lugard s'attacha à maintenir l'ordre et à faire de la Nigéria une

colonie prospère. Un soulèvement à Bassa fut réprimé par le major Merrick.

Aux environs de Socoto le prophète Mullan-Dan-Makafo essaya de soulever le peuple et battit une compagnie indigène commandée par des officiers anglais. L'émir de Socoto, loin d'encourager cette révolte, s'y montra hostile. Le major Godwin vainquit le perturbateur à Satiru.

LES PORTUGAIS AU MOZAMBIQUE ET A L'ANGOLA

> « Tous les vaisseaux qui suivront cette route auront pour ennemis les récifs et les rochers de la côte. »
>
> (CAMOËNS, *Lusiades.*)

Les Portugais sur les côtes de Guinée. — Au début des temps modernes les puissances de l'Europe continentale s'adonnèrent tout à coup à la colonisation. Pendant que l'Espagne conquérait l'Amérique, le Portugal s'installait sur toutes les côtes de l'Afrique, comme sur celles de l'Asie méridionale. L'infant Dom Henri, troisième fils de Jean Ier de Portugal, ne rêvait qu'aux expéditions lointaines. Il avait eu l'occasion dans sa jeunesse d'aller guerroyer au Maroc. Il y prit le goût des expéditions africaines et il y encouragea le plus qu'il put ses compatriotes.

Un matin, après une nuit entière de méditations, il ordonna subitement à deux vaisseaux de partir pour explorer les côtes occidentales de l'Afrique. Les marins, effrayés d'une tempête au cap Bojador, se figurèrent que là finissait le continent, et ils revinrent dans leur pays.

Une seconde expédition, en 1418, amena la découverte de Puerto-Santo, une troisième mena Jean Gonzalez à Madère (1419); celui-ci mit le feu aux forêts de l'île pour la rendre propre à la culture et, au bout de sept années, l'incendie s'étant apaisé, on planta de la canne à sucre qui fournit un excellent revenu; on y construisit peu après une église, selon la coutume portugaise.

Le prince Henri rêvait de descendre plus au sud, malgré la tradition qui soutenait qu'en passant le tropique les blancs seraient métamorphosés en nègres.

Cependant le cap Bojador fut doublé par Gilianez et l'on ne craignit plus de s'aventurer vers l'équateur.

Nunno Tristan s'avança donc au cap Blanc (1440). Il fit prisonniers des nègres qui naviguaient dans des barques. La rançon de ces captifs produisit de la poudre d'or, des peaux de buffle, des œufs d'autruche qui excitèrent à la fois la curiosité et la cupidité des Portugais. Cependant les riverains étaient très pauvres. Leur nourriture consistait en graines, en herbes, en sauterelles desséchées, en lait et en poissons. Ils vivaient sous des tentes, vêtus de peaux d'animaux. Chaque hameau avait son chef particulier, mais point de roi.

Les îles d'Arguin donnèrent de nombreux esclaves. Gomera, Palma dans les Canaries eurent le même sort. La conquête des Canaries souriait fort aux Portugais, mais ces îles appartenaient à Jean de Béthencourt qui en avait fait hommage depuis longtemps à l'Espagne.

Lancelot dut donc se contenter de découvrir l'embouchure du Sénégal, qu'il prit pour une branche du Nil et auquel il donna le nom d'un Maure pris sur la rive. Il doubla le cap Vert (1447).

Nunno Tristan dépassa ce promontoire, et remonta la

Rio Grande qu'il prit pour une bouche du Sénégal. Il y périt avec presque tous ses compagnons sous les flèches des Maures, et quatre seulement ramenèrent la caravelle en Portugal.

Gonzalo Vello découvrit les Açores, qui ne tardèrent pas à être peuplées ; ce mot Açores signifie : éperviers, du nom de ces oiseaux qu'on y vit en grand nombre.

Les îles du cap Vert furent découvertes par Cadamosto. Celui-ci partit de Venise, sa patrie, en 1454, dans l'intention de commercer avec la Flandre, mais, ayant relâché en Portugal, il se laissa séduire par les promesses de Dom Henri, qui lui permit de se lancer sur les côtes africaines, lui prêta des vaisseaux, à charge par lui de donner, au retour, au prince, le quart des bénéfices. Le navigateur aborda donc sur la côte noire et il prit note de toutes ses découvertes, ce qu'avaient négligé de faire ses devanciers. Au cap Blanc, à six journées de la côte, il vit la ville de Hoden qui recevait des caravanes de Tombouctou et se nourrissait de dattes et d'orge ; les habitants étaient mahométans ; ils recevaient de Tombouctou l'or, le poivre, les chameaux et même les chevaux qui valaient parfois de douze à quinze esclaves. A six journées à l'intérieur de Hoden était Teggaza qui faisait le commerce du sel. Cette ville recevait de l'or du pays de Méli, qui en envoyait aussi à Kouka, à Oran, à Thouat et même au Caire, dans tout le Soudan, mot qui signifie en arabe pays des Noirs.

Cadamosto, dans un second voyage, en 1456, aborda aux îles du cap Vert, sans pouvoir y rencontrer d'autres habitants que des pigeons et divers oiseaux (1456).

Dès 1486 Barthélemy Diaz avait atteint et doublé le cap de Bonne-Espérance. Restait à atteindre l'Inde par

cette voie nouvelle. Dans ce but, en 1497, partit de Lisbonne une flottille de quatre navires montés par cent soixante hommes commandés par Vasco de Gama. Il arbora son pavillon sur le *San-Gabriel*. Son frère Paulo de Gama, Colho, Pedro Nunes commandaient les autres embarcations. La flotte longea les rivages de l'Afrique, reçue le plus souvent avec hostilité par les indigènes armés de pierres et ornés de bracelets de cuivre. Les Boschimans apparurent dégradés et inintelligents. Toutefois, ils reçurent les marins par un concert de flûtes qui témoignait de leurs bonnes intentions. Le cap des Aiguilles, franchi sur la côte orientale, parurent les Cafres armés d'arcs et de piques. Sur la côte du Mozambique, le roi musulman Colitam fit bon accueil aux navigateurs, puis, apprenant qu'ils étaient chrétiens, il menaça de les exterminer. Même réception leur fut réservée à Mombaça. Le roi de Mélinde, par contre, émerveillé des canons, fit alliance avec Gama, lui fournit deux pilotes qui le firent atterrir à Calicut. La route maritime de l'Inde était ouverte.

Persuadés d'être arrivés chez des chrétiens, les compagnons de Gama s'agenouillaient dans les mosquées, ce qui fit dire à l'un d'eux, remarquant la laideur des images peintes par hasard sur leur muraille : « Si toutefois cela est un diable, je n'entends adorer que le vrai dieu. » Le roi de Calicut fit un accueil assez froid aux quelques cadeaux que lui offrit Gama, disant que le moindre marchand arabe lui en faisait de plus somptueux, ce à quoi le navigateur répondit que ce n'était là que le commencement d'un commerce avec le Portugal qui allait aller en augmentant. Sa prédiction fut réalisée peu après, car on sait que les Portugais se sont rendus maîtres de toute la côte de l'Inde.

La flottille revint par le même chemin et rentra à

Lisbonne, rapportant de bonnes nouvelles, mais ayant perdu par la maladie les deux tiers de l'équipage (1499).

Les Portugais au Zanguebar. — Pour réaliser la promesse de Gama, Cabral partit de Lisbonne, découvrit en passant le Brésil, aborda à Mozambique et à Mélinde sur la côte d'Afrique et rejoignit l'Inde. Comme les villes du Zanguebar refusèrent de recevoir les vaisseaux de François Almeda, celui-ci incendia sur son passage Quiloa, Sogala, Mombaza, ce qui força les indigènes à se soumettre aux Portugais (1505). Le célèbre Albuquerque s'empara de l'île Socotora, y construisit la forteresse de Soko pour en faire un point de défense stratégique. Dès ce moment les Portugais songèrent à coloniser toute la côte de l'Afrique orientale. On sait cependant que les colonies portugaises ne consistaient qu'en quelques comptoirs commerciaux échelonnés le long des côtes, sans que leur domination influençât beaucoup l'intérieur du continent.

Les Portugais trouvèrent sur la côte du Zanguebar les Arabes qui y étaient installés, depuis fort longtemps, et qui y faisaient du commerce; ils remarquèrent que la population nègre était caractérisée pour son indolence de corps et d'esprit. Ils prirent Mombassa (1500), et l'ayant perdue la reprirent en 1505, puis en 1586 sur le sultan de Constantinople, puis en 1594 sur les Mazimbas qui avec une armée nombreuse étaient venus écraser la ville. Enfin l'imam de Mascate les chassa définitivement de cette côte en 1680 et y rétablit l'influence arabe.

Les Portugais en Abyssinie. — La mainmise du Portugal sur les côtes de l'Afrique devait les porter à entrer en relations avec l'Abyssinie, pays chrétien, où ils croyaient savoir régner le légendaire prêtre Jean. En 1499, Covilham s'y rendit en ambassade; il fut bien

reçu ; mais, comme la loi du pays défendait aux étrangers d'en sortir, il dut rester en Abyssinie. Il en profita pour former une alliance entre sa patrie et cette contrée. Lopez de Sequiera vint en 1520 à Axoum, pour confirmer cette union ; il fut reçu solennellement par l'empereur, qui habitait sous une tente rouge, couleur qui lui était consacrée. Comme à ce moment l'Abyssinie fut attaquée par une invasion des musulmans de la côte, quatre cents soldats portugais, sous Christophe de Gama, leur prêtèrent main-forte et se conduisirent vaillamment. Les Abyssins s'étant sauvés, les Portugais refusèrent de reculer et se firent tuer sur place.

Le négus garda des Portugais à son service et les répartit dans diverses provinces, mais ceux-ci ne parvinrent point à coloniser aucune partie du pays.

Les Portugais au Cap. — Les Portugais non seulement eurent le mérite de tourner, pour la première fois, le cap des Aiguilles, mais ils y abordèrent et peuvent donc, à la rigueur, passer pour les premiers colons du Cap.

L'amiral Jean de Infante fut le premier Européen qui mit le pied sur le territoire du Cap (1498). Son établissement fut des plus furtifs.

D'après Lopez, le pays était divisé en petits royaumes indépendants. Les indigènes eurent maille à partir avec les blancs, étant donnée l'aridité des terres sur lesquelles ceux-ci avaient abordé. Les Portugais renoncèrent donc à les exploiter, ne se doutant nullement du profit que les Hollandais et les Anglais sauraient en tirer plus tard.

Quelques années après, un navire revenant de l'Inde en Portugal, portant Emmanuel de Souza et 400 voyageurs, échoua au Cap. Les naufragés revinrent à pied, errant au hasard, attaqués par les bêtes féroces et les

cannibales, et, après un an, atteignirent les ports de la mer Rouge, réduits au nombre de 26.

Établissement des Portugais au Mozambique. — Nous avons vu qu'à leur arrivée au Mozambique, les Portugais trouvèrent prédominante l'influence arabe.

Ils obtinrent la permission de construire des forts à Sofala (1505) et à Mozambique (1508).

Dès qu'ils se sentirent plus forts ils passèrent de la diplomatie à la violence, massacrant les trafiquants arabes qu'ils rencontraient dans la vallée du Zambèze, mais se heurtant bientôt à une résistance acharnée des indigènes.

Une expédition, sous les ordres du gouverneur Baretto, entra dans le grand royaume indépendant de Monomotapa, aux bouches du Zambèze. Le roi se retira dans les forêts voisines de sa capitale Zimbao, laquelle fut prise et brûlée.

Baretto s'enfonça imprudemment jusqu'à Chicanga, voulant pénétrer jusqu'à une région qu'on lui disait remplie de mines d'or. Sur l'assurance du chef de Chicanga qu'il ne trouverait aucune mine importante de ce côté, il revint vers la côte. Mais les indigènes menacèrent de lui couper la retraite. Baretto en fut réduit à acheter son passage par un tribut annuel au roi de Monomotapa.

Les Portugais hasardèrent une seconde expédition, qui n'eut pas un meilleur résultat : 200 des leurs restés en garnison à Tête périrent dans une embuscade.

En 1593, les Zingas vinrent exercer leurs ravages sur la colonie et la domination portugaise se trouva réduite à un état précaire.

Peu après cependant, reprenant courage, les Portugais explorèrent le Nyassa et la vallée du Chiré, et y fondèrent des établissements.

Un siècle après, Péreira s'avança jusqu'au Louanga, et Lacerda, parti pour une traversée du continent, atteignit le lac Moéro. Ces exploits furent renouvelés plus récemment avec succès par Serpa Pinto.

Le but des Portugais était de relier leurs possessions de l'océan Indien à celles de l'Atlantique.

L'Angleterre visait, de son côté, à unir le Cap à l'Égypte. Elle poussa les Cololos à s'attaquer aux Portugais, et, lorsque ceux-ci voulurent les châtier, l'Angleterre s'interposa en faveur des nègres. Le Portugal dut s'incliner devant la force, reculer ses frontières, et donner à l'Angleterre la moitié occidentale de l'ancien Monomotapa (1890).

Depuis 1823, les Anglais réclamaient les côtes de la baie de Delagoa, c'est-à-dire la ville de Lourenço-Marquès, les environs et l'île voisine. Le président de la République française avait été pris comme arbitre et, sans tenir compte de la différence de force des deux parties, avait reconnu que le Portugal avait seul des droits sur ce territoire (1875).

Lorsque M. Décle, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français, visita les ruines de Zimbaoé et les environs, il remarqua que le roi des Tébélès, Lo Bengula, exerçait sa domination jusque sur les indigènes du Maschona. Très cruel, il croyait aux sorciers, et faisait périr en moyenne cinq de ses sujets par jour. Cette oppression n'indisposait nullement les indigènes du territoire portugais, qui auraient pu aisément se séparer du roi tébélé dont la capitale était si loin d'eux et en territoire anglais.

Quelques insurrections des indigènes portèrent un grand préjudice à la prospérité de la colonie. En 1835, les nègres massacrèrent toute la population mâle d'Inhambane et furent repoussés. En 1842, une nouvelle

révolte donna lieu à une nouvelle répression, et en 1858 les nègres se montrèrent de nouveau agressifs, arrêtant les convois d'ivoire, barrant la route du Zambèze.

Cependant, relativement à sa population élevée, dépassant 300.000 âmes, et au faible effectif des garnisons portugaises, le Mozambique, grâce à sa situation aux bouches du Zambèze, se maintint en somme assez tranquille et put faire espérer une prospérité croissante.

Les Portugais au Loanda. — Les Portugais furent appelés dans la région du Congo par le roi indigène du Loanda, qui avait à soumettre plusieurs de ses vassaux révoltés contre lui. Paul Diaz débarqua en 1574 avec 700 hommes au nord de la Coenza, et prit possession de ce pays au nom du roi d'Espagne. Il aida le roi indigène, entretint de bons rapports avec lui, fonda la ville de Saint-Paul-de-Loanda et s'appliqua à christianiser les habitants. Diaz soumit les pays environnants, principalement l'Angola, dont le roi Angola Quixato fut déposé.

Dans le Benguéla, une armée portugaise, commandée par Peixoto, fut massacrée à Morro (1588) et, profitant de ce désastre, une révolte éclata.

Furtado, successeur de Diaz, vainquit les rebelles, remonta la Coenza, construisit un fort à Maxima. Les mesures énergiques prises par les Portugais maintinrent en paix le pays et l'on commença l'exploitation des richesses du sol, entre autres celles des mines d'or de Cambambé.

Le gouverneur Corréa de Souza reçut en ambassade la reine Anne Zinga des Matimbas et parvint à la faire baptiser. Les Matimbas cependant prirent les armes contre le Portugal, mais furent vaincus par Quilembo et la reine faillit être prise dans sa fuite. Elle signa un

traité qui permit aux Européens de voyager et de commercer librement dans ses États. Corréa de Souza fit construire quatre galères qui montaient et descendaient continuellement le cours de la Coenza. Il obligea le roi de Songo à payer tribut.

Le roi du Congo attaqua les Portugais pour les chasser d'Afrique. Il réunit 100.000 indigènes. Lopez de Sequiera ne put lui opposer que 360 Portugais auxquels s'étaient joints 6.000 archers nègres. Le roi du Congo fut tué dans le combat, qui eut lieu dans l'Ambuilla, sa tête fut mise aussitôt au bout d'une pique et ses troupes effrayées se débandèrent (1660).

De nouveau les Matimbas prirent les armes, mais ils furent vaincus à Catabbé, près de Gabazza, et firent la paix. Les Portugais construisirent alors un fort à Caconda pour tenir en respect les nègres de cette contrée, qui essayèrent plusieurs fois vainement de s'en emparer. Les Européens gênaient en effet les nègres en ce qu'ils empêchaient les abus de la vente des esclaves et qu'ils interdisaient la piraterie.

Les Matimbas se soulevèrent en masse en 1717, et mirent à leur tête Quiambola. Ils marchèrent contre Nobrega, gouverneur de Caconda, et Simoens, gouverneur de Benguéla. Ceux-ci, prévenus à temps, purent se retrancher solidement. Puis, prenant l'offensive, ils forcèrent Quiambola à fuir et enfin à faire sa soumission.

En 1753 eut lieu une nouvelle prise d'armes, aussi inutile. La mission de Da Costa eut pour but de nouer des relations amicales avec les Matimbas et les tribus intérieures du sud de l'Afrique (1808).

En 1850 les Cassangés se soulevèrent et le gouverneur dompta la rébellion, portant la domination portugaise, nominalement du moins, jusqu'au cours supérieur du Congo.

La ville de Loanga fut embellie à cette époque, des canaux furent tracés, les mines de cuivre exploitées.

En 1854, Livingstone visita le Loanda, en passant par Séchéké, où la tribu des Calalas avait pour chef Moriantsané, beau-frère du roi cololo Sébitouané, et à Kébompo, où il fut reçu par Chinté, chef de la tribu des Londas. Habillé d'une peau de léopard, Chinté passa la revue de ses troupes. Il fut émerveillé et effrayé par les projections d'une lanterne magique.

Lorsque les Rotsés devinrent prépondérants dans l'Afrique australe, un tiers de l'Angola payait tribut à leur roi Lewanika.

Profitant de ce fait, les Anglais, qui avaient soumis les Rotsés, réclamèrent ces territoires. Un arbitrage du roi d'Italie détermina la frontière en 1905.

Lors de la révolte des Herreros contre les Allemands, dans le Damara, la répercussion de cette guerre se fit sentir dans l'Angola. En 1904 un détachement de soldats portugais, sur le point de franchir le Cunéné, fut surpris par les Cuanhanas et perdit 300 hommes, c'est-dire la moitié de son effectif. Le roi des Cuanhanas, Soba-Eylu, put se retirer dans sa capitale de Quiva sans être inquiété.

La frontière de l'Angola, du Congo belge et de la Rhodésia, fut, comme nous le disons d'autre part, fixée par une commission formée des délégués des trois puissances colonisantes, qui commença ses travaux en 1911.

Contrairement aux autres colonies africaines, l'ouest portugais subit à cette époque une légère décadence économique ; c'est ainsi que le chiffre total des exportations, de 1.100.000 livres sterling qu'il était en 1904, tomba à 961.000 livres sterling en 1905.

Cette décadence relative, interprétée par la presse allemande, fit penser que l'Allemagne et l'Angleterre

allaient se mettre d'accord pour se partager les dépouilles de l'empire colonial portugais. Répondant à ces insinuations, le président du Conseil, dans une séance du Sénat de Lisbonne, déclara que l'alliance qui unissait le Portugal à l'Angleterre depuis le quatorzième siècle était le plus sûr garant de l'appui que la République lusitanienne trouverait parmi les Anglais pour la sauvegarde de son intégrité territoriale.

Toutefois une compagnie allemande organisa en 1914 le service de la navigation entre les ports de l'Angola, et la presse pangermaniste interpréta ce fait accessoire comme une nouvelle ligne de conduite politique.

LE ROYAUME DE MONOMOTAPA

Les quidèves de Zimbao. — Le vaste royaume de Monomotapa s'étendait, au quinzième siècle, sur une grande partie de l'Afrique du Sud. Il comprenait la plus grande portion du bassin du Zambèze, mais ne touchait pas l'océan Indien.

On lui supposa en Europe beaucoup d'éclat, mais il était loin d'avoir une telle prospérité. Les Portugais s'obstinèrent à y rechercher des mines d'or qu'ils ne trouvèrent pas et que les Anglais découvrirent plus tard un peu plus au sud, dans le Transvaal.

Un roi du pays, Motapa, donna ce nom au royaume, le mot mono signifiant roi. La coutume est d'ailleurs constante en Afrique de confondre le nom du souverain avec celui du peuple et de la contrée qu'il administre.

De très bonne heure, la région fut peuplée. Les marins phéniciens de Néchao y laissèrent probablement des maisons aux pierres non cimentées, avec de petites ouvertures et à un étage. On trouve des menhirs dans la même région. Les dessins qui ornent ces édifices les ont fait considérer, par quelques archéologues, comme étant une imitation des ornements de la Perse.

Au seizième siècle, les mœurs du Monomotapa étaient celles des États barbares de l'Afrique.

La mort du roi donnait lieu à une orgie nationale. Si un roi ou un héritier du trône avait éprouvé la moindre mutilation, il était déclaré absolument incapable de régner et devait céder la place à un autre.

Le roi exerçait la police et entreprenait des conquêtes par une armée de femmes, dont il fut souvent question dans les rapports des premiers voyageurs. Ces amazones étaient fort nombreuses.

Les indigènes faisaient leur principale occupation de la chasse. Ils savaient travailler le fer, et faisaient des haches de ce métal, soigneusement polies.

Le roi de Monomotapa portait le titre de quidève. Tous les roitelets et chefs de tribus de la région du Zambèze lui payaient tribut, sauf ceux de la côte de l'océan Indien où des Cafres belliqueux vivaient indépendants. Quelque temps avant l'arrivée des Européens, le Monomotapa s'était ouvert les rivages de l'océan en rendant tributaire la tribu des Boutouas.

Les Portugais au Monomotapa. — Lorsque les Portugais eurent conquis tous les rivages de l'océan Indien, ils essayèrent de pénétrer plus avant dans les terres, aux endroits où ils espéraient tirer un profit commercial abondant de leur conquête.

Après la prise des divers ports de la côte du Mozambique, ils tentèrent une expédition pour remonter le Zambèze à travers le Monomotapa et atteindre les mines qu'ils supposaient exister dans ce royaume (1573).

Baretto, ancien vice-roi des Indes, nommé gouverneur du Mozambique, partit à la tête d'une petite armée et s'enfonça dans les forêts inconnues. Il eut à lutter contre les Cafres, qui, poussés par le roi du Monomotapa, entravaient par des attaques continuelles la marche des conquérants.

Zimbao, capitale du royaume, fut prise et brûlée,

mais le roi se retira dans les forêts et ordonna à ses sujets de fuir les villages à l'approche des blancs, de manière à les affamer.

Baretto mourut au retour, laissant l'armée, composée d'un millier de Portugais, sous les ordres de Homen. Celui-ci poussa une pointe vers le Manica, mais, ne découvrant que des gisements d'or insignifiants, il revint à la côte, laissant une garnison de 200 hommes aux ordres de Cordoza d'Alméida. Ce dernier fut attiré dans une embuscade et périt avec tous ses soldats.

Les Portugais, renonçant aux expéditions militaires dans une contrée si périlleuse, se contentèrent de la pénétrer commercialement, et de faire de l'embouchure du Zambèze le débouché du commerce de l'Afrique méridionale.

Le roi du Monomotapa reçut en 1560, à sa cour, le jésuite portugais Gonçalo de Silveira qui le baptisa sous le nom de Sébastien Ier. Des indigènes ayant fait courir le bruit que le jésuite lui porterait malheur, le roi le fit assassiner.

Un nouveau missionnaire, Alphonse de Barbouda, arriva par la suite à faire contracter une alliance entre le Monomotapa et le Portugal. Les blancs eurent le droit de rechercher et d'exploiter les mines, moyennant une redevance annuelle.

En 1620 la mission fut cédée aux Dominicains; ceux-ci, en 1652, firent rentrer dans leur ordre un fils du roi régnant.

La capitale de Zimbao, située dans les environs de Machazé, fut occupée de 1679 à 1691 par une garnison portugaise de 60 hommes. Ils y construisirent une forteresse, dont les ruines se voient encore, accompagnées de débris de statues, de frontons, de colonnes, de bas-reliefs.

En 1660, Silveira baptisa 300 des habitants d'Inhambané, alors appelée Otongoué. La population blanche afflua dans cette ville et atteignit le chiffre de 700 colons.

Une guerre avec les Portugais fut occasionnée par l'oubli de ceux-ci de faire un cadeau au quidève lors d'un changement de gouverneur, comme cela était l'habitude. Simoens Madéira, attaqué par 10.000 indigènes dans le fort de Chicova, dut se rendre prisonnier.

En 1693, Chengamira prit les armes, prit aux Portugais Tètë, Sena, et les poursuivit dans le Manica. Ceux-ci négligeaient en effet ces territoires en raison de l'attraction qu'exerçaient sur eux les diamants du Brésil et des luttes disproportionnées qu'ils avaient à soutenir dans l'Inde, aussi l'administration de la colonie du Zambèze était-elle mauvaise et l'influence européenne y était-elle presque nulle.

Décadence du Monomotapa. — Le royaume de Monomotapa eut à subir de nombreuses attaques, qui, multipliées, arrivèrent à le faire tomber en décadence. Ce furent les Portugais qui lui portèrent les premiers coups. Puis les Zingas, dans leur marche dévastatrice, vinrent ravager tout le pays, repoussés à Tèté, et prenant peu après cruellement leur revanche.

Enfin des révoltes éclatèrent contre le quidève. Les Mongas prirent les armes et le roi fit appel, pour les vaincre, au secours des Portugais (1607).

Deux ans après le chef Matousiaque se souleva, fut battu deux fois et prit la fuite. Un fort fut construit à Mosapa pour résister plus aisément à ces attaques soudaines.

Les Cafres de l'intérieur de la côte, les petits royaumes de la frontière septentrionale furent aussi souvent à craindre.

Au dix-huitième siècle le royaume de Monomotapa se limitait au Mocarangua, où le quidève avait sa résidence : hutte de bambous, entourée de défenses d'éléphant.

Le commerce de l'ivoire était la principale source de richesses de la région, et Tété en était le centre.

Païva d'Antrada eut l'occasion d'entrer en relation avec Sacassaca, roi du Muchéma, au nord de Tété, dans sa capitale de Muchéma. Ce roi possédait primitivement un grand royaume allant jusqu'au Cazembé, mais les Zoulous en avaient reculé les frontières. Il reconnaissait l'autorité du roi de Portugal, duquel il recevait des cadeaux. Il avait comme costume de cérémonie un uniforme d'officier japonais, mais ne portait aucune chaussure.

Les Cololos, en s'établissant dans la région moyenne du Zambèze, refoulèrent le Monomotapa et les Portugais cherchèrent aussitôt à entrer en relation avec ces nouveaux venus.

Cordon alla recueillir la soumission des chefs de villages de la vallée de la Panamé. Païva d'Entrade parcourut le Mashoua. Carvallo pénétra jusqu'à la capitale du Muata-Yambo, qui admit un résident portugais.

Tous ces efforts furent en pure perte. L'Angleterre soutint les Cololos contre leurs voisins de l'Est et finalement se rendit maîtresse du cours du moyen Zambèze (1890).

LES ROYAUMES DU CONGO

Fondation du Royaume du Congo. — Les premiers missionnaires portugais et italiens nous ont décrit les anciens États qui occupaient les embouchures de l'Ogoué, du Congo, de la Cuanza et le cours de ces fleuves.

Autrefois la région de l'embouchure du Congo était une sorte de république. Un ambitieux, Luquem Ier, rassembla des partisans, opprima ses adversaires, et se rendit maître d'un vaste pays. Il fonda la ville de San-Salvator, qui existe encore actuellement au nord du Congo portugais, c'est-à-dire au sud de l'embouchure du fleuve, et en fit sa capitale. D'après Cavazzi, ce Luquem fit quelques semblants de lois et divisa le pays en six provinces, qui, plus tard, portèrent le nom de comtés : Bamba-Sogno, Sundi-Pango, Batta et Pemba. Il fut ainsi le chef d'une féodalité soumise. Pendant les premiers temps, les comtes vinrent, à l'avènement de chaque nouveau souverain, demander une nouvelle investiture.

Un roi du Congo fut baptisé par les Portugais en 1490 sous le nom de Jean Ier. Bien lui en prit, car il se vit bientôt obligé de soutenir une guerre contre le roi d'Anzico ou de Micoco, qui gouvernait un pays situé vers l'intérieur des terres, sur la rive droite du Congo, et il fut bien aise de recevoir le secours de cent soldats

portugais qui lui assurèrent la victoire. Il voulut, selon la coutume, dévaster le pays vaincu, mais l'officier portugais s'y opposa et imposa un traité entre les deux belligérants.

Jean Ier mourut en 1492 et Alphonse Ier lui succéda. Il fit bâtir une église, écouta les conseils des missionnaires, reçut une ambassade du roi de Portugal.

En 1578, le gouverneur portugais don Dias de Nevais, envoyé pour prendre son poste dans le Loanda, au sud du Congo, bâtit la ville de Saint-Paul-de-Loanda et commença à imposer la domination portugaise aux indigènes. Le roi du Congo ayant voulu l'en empêcher fut battu par les Portugais et perdit de plus en plus son influence sur ses comtes, qui devinrent presque indépendants.

Une révolte de 1627 chassa les Portugais, mais le royaume de Congo ne put se restaurer et resta démembré.

L'état de Cacongo, situé plus à l'est et primitivement tributaire du Congo, acquit la prépondérance, mais ses rois n'avaient plus sur la région d'autre prérogative que de porter le titre de souverain.

Fondation du royaume d'Angola. — A la fin du quinzième siècle, l'Angola, pays situé sur la rive droite de la Coenza, était divisé en autant de petits royaumes que de villages, ceux-ci dépendant du nouveau roi du Congo.

A ce moment la population ne se servait que d'armes et d'outils de bois ou de pierre. Un individu nommé Angola Mussuri travailla le premier le fer, et fabriqua des outils qui furent fort recherchés. Il devint rapidement riche et entassa ses richesses, composées principalement de provisions de bouche, dans des magasins. Une disette survint. Généreusement, le taillandier

ouvrit ses réserves, prodigua les secours. En reconnaissance il fut, dit-on, élu roi et donna son nom au royaume.

Sa fille lui succéda, puis la sœur de celle-ci, enfin Angola Chilvagni qui fit quelques conquêtes.

Les Portugais survinrent, puis les envahisseurs zingas qui furent vaincus et s'enfuirent dans les déserts de l'Est.

Le roi d'Angola devint vassal du roi de Portugal. Angola Aari se fit baptiser.

En 1650 une mission de capucins fut fondée dans le pays, qui est resté sous la domination portugaise.

Fondation du royaume de Micocco. — L'ancien royaume de Micocco, situé de la source de l'Ogoué jusqu'au cours moyen du Congo, avait pour capitale Monsel. Nous avons vu qu'il soutint une guerre avec le Congo, vers 1490. Il avait sous sa dépendance le Baké-Baké, le Fungeno, etc., et produisait beaucoup d'ivoire. Il fut parcouru par le capucin italien Montesarchio qui fut reçu en audience par le roi.

Dans ce pays, comme dans les royaumes où la monarchie n'était pas héréditaire, il arrivait souvent qu'à la mort du souverain, les plus puissants revendiquaient la couronne, les armes à la main. Du vivant du roi ils s'occupaient déjà de racoler leurs partisans.

Un roi de Micocco fut ainsi obligé de soutenir ses droits contre un de ses vassaux, lequel trouva un allié dans le roi de Sogno, au sud de l'embouchure du fleuve.

Le prétendant battit le roi et lui trancha la tête. Cependant le prince de Sogno, profitant de ce protectorat, voulut à son tour s'emparer du trône de Micocco, ce qui provoqua des guerres si continuelles que le commerce des Européens sur les rives du fleuve se trouva rendu impossible.

La querelle se termina en 1775 par un traité de paix à l'avantage du roi de Sogno.

Le royaume de Sogno, assez restreint, était un ancien comté du Congo, dont le chef, devenu l'un des plus puissants seigneurs de la contrée, s'était rendu indépendant. Le comte de Sogno fut baptisé par les Portugais dès 1490.

Actuellement le Micocco et le Loango font partie du Gabon français, le Congo appartient en partie à la Belgique, le Sogno, l'Angola, de Benguéla et le Matimba, font partie de la grande colonie portugaise du Benguéla. Le Micocco actuel est, en effet, le Micocco, l'Anzico ou le Ngoio des premiers explorateurs, car il est très commun, en Afrique, de voir attribuer par divers voyageurs des noms multiples aux mêmes localités, ce qui n'est pas pour simplifier leur histoire.

Stanley donne aussi de curieux détails sur les riverains du grand fleuve de l'Afrique centrale. Il fit, comme Brazza, un échange de présents avec Macoco, désirant s'assurer la bienveillance de ses voisins. Mais, apprenant que Stanley et ses compagnons cherchaient à s'établir dans le pays, Ngahjema, roi des Batékés, vint pour l'en empêcher. Le voyageur cacha sa troupe, la prévenant qu'au premier coup frappé sur un gong elle eût à accourir en poussant des cris féroces. Le roi fut reçu avec réserve et, comme il s'emportait en menaces, Stanley, pour le punir, lui montra le gong comme un fétiche ensorcelé sur lequel il n'avait qu'à frapper pour faire paraître une armée de démons, ce qui eut lieu à l'instant. Ngahjema, effrayé, lui permit de s'établir à Kintamo.

Ce Ngahjema était un ancien esclave qui hérita de son maître et s'enrichit au commerce de l'ivoire, sous le règne de Kinshalla. Il lutta contre le nouveau roi

Nchouvila, puis contre son successeur Ngalo qu'il supplanta aisément. C'était, au moment de l'établissement de Stanley, un roitelet assez à craindre avec lequel celui-ci crut prudent de se lier par des traités avant d'édifier la cité de Léopoldville.

Invasions des Zimbas dans l'Afrique du Sud. — Nous signalons, au dix-neuvième siècle, les tristes exploits d'aventuriers qui, se mettant à la tête d'une bande des pires énergumènes, ravagèrent en quelques années les contrées les plus fertiles du Soudan. Les Samory, les Rabab, Tamerlans de l'Afrique du Nord, eurent leur pendant dans l'Afrique du Sud en la personne de Zimbo, roi des Zimbas, et plus tard, de Tchaka, roi des Cafres. Essayons de préciser les traits de cette mystérieuse et farouche figure.

C'est au début du seizième siècle que Zimbo rassembla autour de lui la tribu des Zingas (encore dénommés Giagues, Gaghas, Jacas, Musimbi, Masimba, Gughi, Giaki, selon les historiens). Il leur proposa de ravager l'Afrique, de piller les villages et de dévorer les habitants. Il passa une revue de ses troupes et, parti de la région des sources du Nil, il se mit en route, faisant un désert des contrées qu'il traversait.

Vers 1593, il envahit le Monomotapa. Les Portugais de Tété battent son lieutenant Quizzuva et le tuent. Zimbo accourt, bat les Portugais, et martyrise les prisonniers. Il massacre toute la population de Quiloa. Il prend les habitants de la ville de Mozambique et les fait dévorer par ses sujets. Il s'attaque à Mélinde, mais le chef de cette ville exhorte les habitants à la résistance. Ceux-ci luttent avec le courage du désespoir et font reculer les terribles envahisseurs.

Zimbo, refoulé, traverse l'Afrique, s'arrête sur les bords du Cunené, y fonda sa capitale de Chimboca,

composée de cabanes, et s'y installe avec la reine, la cruelle Temban Dumba.

A sa mort son domaine se divise en trois royaumes : Domba, Condegna, Matimba.

Le royaume de Matimba. — Le Matimba, situé à l'est de l'Angola, au nord du cours moyen et supérieur de la Cuenza, eut pour souverain la reine Zinga ou Temban-Dumba, qui donna des lois féroces à son peuple.

C'était une fille d'un chef de Zimbo, Donje, mort quelques années auparavant. Elle avait été élevée pour en faire une guerrière et elle dépassa les prévisions. Elle pila son enfant dans un mortier, aux yeux de son peuple et s'en fit un onguent dont elle s'enduisit le corps, afin, disait-elle, de se rendre invulnérable. Elle poussa toutes les femmes à se défaire de leurs enfants mâles, elle encouragea l'anthropophagie, mais interdit de dévorer les femmes. Les épouses des Matimbas imitèrent son exemple, et mangeaient les ennemis tués.

Zinga épousa Culenda, mais elle manifesta quelque lassitude de cet époux. Celui-ci, prévoyant le sort qui l'attendait, le prévint, et l'empoisonna. Il lui succéda. Il eut à peu près les mêmes mœurs, comme aussi son successeur Chinguri, qui fut tué dans une guerre avec l'Angola.

Le roi suivant, Caluximbo, se refusa à l'anthropophagie. Il périt assassiné par ses sujets, honteux d'avoir un roi si débonnaire. Neuf cents hommes furent sacrifiés le jour de ses funérailles.

Cassangé-Cajemba reçut les Portugais qui lui conseillèrent, dans l'intérêt de sa nation, de modérer la coutume des infanticides, ce qu'il fit.

Canguinguri fut baptisé et revint ensuite à l'idolâtrie.

La reine Zanga II, désignée par les Portugais sous le

nom d'Anne Zingua, est une curieuse figure ; elle naquit en 1582, de Nbandï-Angola, huitième roi des Matimbas. Son frère étant devenu roi de ce pays, elle fut invitée à se rendre auprès du gouverneur portugais et partit de sa capitale, Cabazzo, faisant cent lieues, portée presque nue sur les épaules de ses sujets. On lui offrit un fauteuil pour assister à l'audience, mais elle le rejeta avec mépris, appela une des femmes de sa cour, qui se mit à quatre pattes, et s'assit sur son dos. Elle conclut un traité d'alliance avec le Portugal. Son frère mourut empoisonné en 1627 et elle lui succéda.

Elle s'allia alors avec le roi du Congo et avec les Hollandais, abjura la religion chrétienne qu'elle avait embrassée, et attaqua les possessions portugaises de la côte. Prise peu après de remords, elle redevint catholique. Elle mourut en 1663.

A la mort de cette princesse, donna Barbara devint reine pour quelques années. Elle persécuta les blancs et fit appel aux conseils des sorciers indigènes.

Un de ses généraux, Mona, s'empara du trône. Sanguinaire, il fit égorger tous les membres de la famille royale qui s'étaient fait baptiser. Un compétiteur profita du mécontentement causé par les cruautés de Mona : dom Jean leva une armée, et marcha contre lui. Mona se réfugia avec ses partisans dans une île de la Coenza où l'armée du nouveau roi vint l'assiéger. Après deux ans de blocus, l'armée assiégeante, lassée, leva le blocus. Mona en profita pour s'échapper. Il reprit la lutte, remporta une victoire et tua son adversaire.

Cependant dom François, fils de dom Jean, voulut venger son père. Il recueillit tout le parti des mécontents, battit et tua Mona et régna paisiblement.

Nous parlons d'autre part, à propos des Portugais, des divers soulèvements des Matimbas contre l'auto-

rité des gouverneurs, notamment de la révolte de Quiambalo en 1717.

Actuellement la zone d'influence du Portugal s'étend jusqu'aux possessions anglaises. Caméron remarqua que de son temps les trafiquants portugais se livraient encore à la vente des esclaves, aujourd'hui abolie complètement.

Le royaume du Mouata-Yambo. — Les Portugais, désireux de nouer des relations avec un État nègre intérieur dont les missionnaires avaient appris l'existence, envoyèrent dans ce grand royaume des Malouas, situé dans la boucle du Congo, le naturaliste Dagosta en sa qualité d'ambassadeur.

Il se présenta au Mouata-Yambo, c'est-à-dire au souverain des Malouas, roi dont les domaines étaient fort étendus, et le persuada des intentions pacifiques des Portugais, qui ne recherchaient que le moyen de voyager librement de l'Angola au Mozambique (1808). Selon Dagosta, l'empire de Muata-Yambo avait Cabébé pour capitale. C'était un état policé. Les rues de la ville de Calembé étaient arrosées tous les jours en été. La reine gouvernait une province éloignée et ne rendait visite à son époux qu'à époque fixe. Le commerce semblait établi avec la côte orientale, puisqu'on se servait de sel qu'on disait provenir de ce rivage.

Le Muata-Yambo envoya deux ambassadeurs porter des présents au gouverneur portugais de Loanda : une peau de zèbre, deux peaux de singe, des esclaves, des paniers de paille et deux barres de cuivre. Ces dignitaires, avec leur costume de peau de singe, les anneaux de métal qui enserraient leurs jambes, leurs turbans ornés de plumes, excitèrent la curiosité des colons.

Pendant que Dacosta essayait de franchir l'Afrique

par l'ouest, Lacerda devait partir de Mozambique et marcher à sa rencontre, mais il mourut de la fièvre à Casembé, comme Dagosta ne tarda pas à être emporté par la maladie à Casengé.

Livingstone apprit que le Muata-Yambo avait encore, au début du dix-neuvième siècle, coutume de parcourir son pays en abattant avec un sabre la tête des passants, sous prétexte qu'il croyait la contrée trop peuplée pour ses ressources naturelles. Il partageait le pouvoir avec Catéma, qui gouvernait la région du lac Dilolo. Il dit aussi que le Muata-Yambo avait coutume de prendre tous leurs esclaves aux traitants qui passaient à sa portée; mais que, par compensation, il les invitait à aller s'emparer des habitants et des bestiaux d'un des villages de ses États (1854). On ne peut que déplorer ce manque de délicatesse de la part d'un souverain.

Cameron passa non loin de Cabébé en 1875. Il apprit que le Muata-Yambo venait de se sauver de sa capitale et avait été remplacé par son frère ; il allait à ce moment demander du secours à son parent le roi de Kassongo ; cette révolution avait été provoquée par la femme du Muata-Yambo, indignée de ce que ce monstre voulait disséquer vivant un de ses sujets pour étudier les organes du corps. Ce même despote, dont le nom est, selon Cameron, le nom général des rois de ce pays, retint prisonnier quatre ans un Européen pour qu'il apprît à ses soldats à faire la guerre à l'européenne ; le malheureux mourut à la tâche.

Le royaume de Kassongo. — Le roi de Kassongo gouvernait un pays assez étendu, l'Ouroua ; c'était alors un personnage ridicule, dansant devant sa cour, mendiant des cadeaux aux voyageurs, idiotisé par l'abus du chanvre fumé et de la bière. D'après ses sujets, il dépassait en cruauté ses prédécesseurs. Lorsque Cameron

apprit à un chef de village la visite prochaine du roi, ce fut, de la part de toutes les personnes présentes, une pantomime expressive de mains, d'oreilles et de nez coupés. La mutilation et la mort étaient les seuls châtiments, et on en abusait.

Kassongo avait divisé son royaume en districts dont il nommait les gouverneurs. Après quatre ans d'administration, ceux-ci étaient maintenus s'ils avaient rendu des services, sinon, on leur coupait les lèvres et les oreilles et on nommait d'autres vice-rois.

Kassongo ne connaissait au monde, comme souverain aussi célèbre que lui, que le Muata-Yambo.

Le Msiri, situé vers le sud, aux sources du Congo, acquit une certaine importance à son tour. Son roi habitait une hutte ornée de crânes, dans sa capitale de Mouroukoutou.

Constitution du Congo belge. — Les récits de Livingstone et de Stanley mirent en émoi les philanthropes qui songèrent au moyen de porter un coup direct au commerce des esclaves en colonisant le bassin du Congo.

Le roi de Belgique Léopold II réunit un Congrès et fit appel aux souscripteurs pour créer une Association internationale africaine afin de mettre l'Afrique centrale en rapports commerciaux avec les États civilisés (1876). La conférence de Bruxelles donna d'heureux résultats théoriques, mais les souscripteurs ne se recrutèrent presque exclusivement que dans la Belgique et le roi dut prélever sur sa fortune personnelle la plus grande partie de la mise de fonds. Il devint ainsi pour ainsi dire propriétaire du pays, et constitua la Belgique sa légataire.

L'État du Congo se trouva fondé en 1885.

La limite portugaise ne fut réglée qu'en 1891, et la frontière française qu'en 1894.

La reconnaissance de l'État libre ne prouvait pas que les Belges y étaient déjà les maîtres effectifs. Ils allaient avoir affaire à des anthropophages endurcis et à des traitants arabes aussi cruels.

On put présager de l'accueil réservé aux ennemis de la traite par le fait qui s'était passé en 1888. A ce moment Stanley, traversant l'Afrique, avait confié un détachement au major Berthelot. Les soldats du traitant arabe Tippo-Tib, allié de Stanley, l'escortaient. Berthelot fut attaqué par un village indigène ; les Arabes voulurent en profiter pour prendre le village et emmener la population en esclavage. Berthelot s'y opposa. Quelques jours après, il fut assassiné par son escorte et Tippo-Tib menaça Stanley de le priver des 600 porteurs qu'il lui prêtait.

Luttes contre Tippo-Tib. — Depuis, 1871, les commerçants arabes de Zanzibar s'étaient peu à peu infiltrés dans le centre de l'Afrique et ils y détenaient à la fois la puissance commerciale et l'omnipotence politique.

Les Arabes se livraient au commerce de l'ivoire et surtout à celui des esclaves. Ils exterminaient les populations pour en extraire par la force une quantité d'esclaves qui leur servaient ensuite de porteurs, de domestiques et d'auxiliaires. Ils avaient établi auprès de chaque roi indigène un représentant arabe qui devenait le véritable maître et ne tardait pas à causer la ruine de la contrée.

Tippo-Tib, l'un de ces traitants arabes, était devenu comme l'empereur de toute la région du Haut-Congo. Plusieurs traitants le regardaient en quelque sorte comme leur suzerain, et il disposait de plus de troupes que la plupart des rois indigènes.

Grâce à sa protection, Thivrier put à lui seul traver-

ser le continent noir. Il reçut assez bien Livingstone, Cameron, Junker, Lenz, Glerup, Wissmann. Sans sa bonne volonté, Stanley n'aurait pu accomplir son voyage; et, pour apaiser l'irritation de ce triste personnage, il se vit même obligé de le faire nommer gouverneur de Stanley-Falls, avec un traitement annuel de 9.000 francs.

Les parents de Tippo-Tib étaient comme ses vassaux : son fils Sefou à Cassango qui renfermait 20.000 habitants, son frère Munié-Moharra à Nyangwé, centre de son commerce ; son neveu Rachid à Stanley-Falls, Kibongé à Kirendu et Usera à Ribariba.

Les hostilités commencèrent par le massacre de la mission Hodister, à laquelle les Arabes firent souffrir d'effroyables tortures.

Le commandant belge Stairs entre aussitôt dans le Catanga, bat et tue le roi Msiri, défait Gongo-Lutété à Lusambo. Il se dirige vers Nyangwé. Munié-Moharra, frère de Tippo-Tib, est battu avec les 6.000 Arabes qui défendent l'approche de la ville, et tué. La ville est enlevée d'assaut.

Sefou doit ensuite abandonner Kassongo où la troupe belge entra victorieuse. Le lieutenant Chaltin prend Ribariba. Rachid lui-même se voit forcé d'abandonner Stanley-Falls, et après la prise de Cabambarré fait sa soumission (1895).

Sur les bords du Lulindi, l'allié de Tippo-Tib, le roi Rumalisa, est vaincu, poursuivi jusqu'à Albertville, près de laquelle il avait construit une forteressse, vrai repaire de pillards égorgeurs, et battu par le capitaine Jacques. Thivrier vante cependant le caractère de ce roi, ne brutalisant pas ses propres esclaves et imposant le travail à tous ses sujets.

Plus au nord, dans le bassin de l'Ouellé, affluent de

l'Oubanghi, le roi des Sacaras, Bangasso, reconnaît le protectorat belge sur la proposition de l'explorateur Van Gèle et de Le Marinel. Son voisin du sud, Djabir, fait de même, grâce au capitaine Roget. Deux postes sont créés, portant le nom de ces roitelets.

De Djabir l'expédition de Van Kerckhoven atteint le Nil à Wadelaï et purge cette contrée des bandes de pillards arabes qui l'oppriment. Elle bat le Madhi à Moundou et à Dongou (1894) et le force à évacuer la rive gauche de l'Oubanghi.

Les Belges se trouvaient avoir conquis une contrée cent fois grande que la leur. La Compagnie du Congo l'exploita efficacement et y installa des postes et des chemins de fer.

Révolte de l'Ouellé. — Cependant une révolte ne tarda pas à éclater, causée par la mauvaise conduite des sous-officiers et sous-agents de race nègre employés par la Compagnie. Elle eut pour théâtre le Haut-Congo et le Haut-Ouellé.

Deux colonnes, celle de Dhanis partie de Stanley-Falls, et celle de Chaltin partie du Haut-Ouellé, devaient se rencontrer à Lado, tout au nord-est de l'État.

Chaltin y arriva le premier et, las d'attendre son coopérateur, battit les révoltés et leur prit 700 fusils. Il apprit ensuite que le commandant Dhanis s'était laissé trahir par ses porteurs, attaqués par les indigènes anthropophages à Dirfi près du lac Albert, puis à Ecouanga, que 11 officiers et 300 soldats avaient été tués et dévorés aussitôt par les rebelles et que Dhanis était parvenu à regagner avec les débris de son expédition le lieu de son départ.

Les rebelles, au nombre de plus de 1.500, prirent Cabambaré au commandant Long, battirent les détachements belges, puis furent vaincus à leur tour par

Henri Glorie et Dhanis qui leur reprit Cabambaré.

Les révoltes devinrent de moins en moins redoutables par suite de la construction des voies ferrées qui servirent aussi bien les intérêts politiques de la métropole que les intérèts économiques de la colonie.

Stanley avait préconisé à Léopold II la construction d'un chemin de fer remontant le cours du Congo de Matadi à Stanley-Poll. Commencé en 1890 il fut terminé en 1898, grâce à l'activité du colonel Thys. Mais, à travers ces régions meurtrières, la mortalité des indigènes employés aux travaux fut très grande et chacun des 388 kilomètres revint en moyenne à 190.000 francs, chiffre considérable.

En 1907, Léopold II céda ses droits sur le Congo à la Belgique, cession qui fut acceptée par le parlement belge.

En 1911, une commission de délégués belges, anglais et portugais fut chargée de délimiter les frontières des possessions sud-africaines des trois puissances.

Le Congo, d'un climat assez peu attirant pour les Européens, ne possédait en 1909 que 3.000 habitants à peine de race européenne, la plupart belges.

Le commerce extérieur annuel, tant en importations qu'en exportations, s'élevait déjà pour le Congo belge, en 1909, à 107 millions de francs.

En 1914, le chemin de fer unissant Matadi à Léopoldville faisait l'objet d'un projet de continuation jusqu'à Casembé, à travers toute l'Afrique équatoriale.

En 1914 on découvrit, dans la vallée de la Loukouga, rivière qui apporte au Congo les eaux du lacs Tanganyka, d'importantes mines de houille et d'étain, qui ouvrirent de vastes horizons commerciaux à cette contrée, d'autant plus que cette date coïncidait avec l'achèvement de la voie ferrée reliant, à travers les possessions allemandes, le Tanganyka aux ports de l'océan Indien.

Aussi M. Vauters parlait-il justement lorsque, à propos de l'annexion du Congo votée le 20 août 1908, il écrivait : « Cette journée historique reste bonne, et les violentes critiques des socialistes sont à déplorer ; au pouvoir absolu de l'Etat du Congo succèdent pour les 15 millions d'indigènes l'appui et le contrôle d'un État constitutionnel. »

TRIBUS DU GABON

« Foule lugubre et bientôt oubliée,
Nous passerons sur le monde sans bruit. »
(LERMONTOW, *Un héros de notre temps*.)

Les Mpongoués du Gabon. — La première occupation française du Gabon remonte au temps où, pour empêcher la traite des noirs dans ces parages, la France y entretenait une flottille de 26 bâtiments chargés de remonter l'estuaire des fleuves de cette contrée. Auparavant, les Portugais et les Hollandais le connaissaient à peine.

Lorsque l'Américain Duchaillu visita l'estuaire du Gabon en 1859, il eut l'occasion de rencontrer plusieurs roitelets de mœurs curieuses, indépendants mais sur un territoire assez restreint. Il vit mourir Glass, roi des Mpongoués, lequel fut remplacé par Njogoni qui revêtit solennellement le chapeau de soie haut de forme et la robe rouge pendant que le peuple s'enivrait de rhum et de vin de palmier.

Au sud de l'estuaire le roi Denis ou mieux Rompochombo Ier reçut la visite du prince de Joinville en 1842 et celle de Duchaillu plus tard. Mbata était sa capitale, sur l'estuaire du fleuve. Son désir d'attirer chez

lui les commerçants européens lui fit décerner, comme encouragement, de nombreux habits de gala par le gouvernement français, la croix de la Légion d'honneur et une couronne offerte par les Anglais en reconnaissance des soins donnés à des naufragés. Son autorité s'étendait sur la côte depuis le Gabon jusqu'au cap Lopez. Il mourut très vieux et Rompochombo II lui succéda, mais perdit son influence par l'ivrognerie.

Ce fut au roi Rompochombo Ier que la France acheta son premier comptoir au Gabon. Le pays du roitelet avait accepté le protectorat dès 1839, prévenu en notre faveur par le frère de Rompochombo qui avait servi dans les armées françaises.

La station de Libreville fut achetée en 1849, mais sa situation trop équatoriale ne permit pas d'en tirer tout le bénéfice qu'on supposait.

Les Mpongoués furent alors atteints d'une curieuse maladie : l'ishenda, qui les étreint dès la jeunesse; c'est une sorte de sommeil irrésistible, qui les mène jusqu'à l'agonie, sans souffrance, mais sans guérison, et qui décime leur race. Cette maladie s'étendit ensuite vers le sud.

Bounda, fils naturel de Rompochombo Ier, reçut de son père une plantation en plein pays des féroces Pahouins ; il y acquit une grande richesse et une influence souveraine.

Le roi Bounda reçut avec courtoisie l'explorateur De Compiègne en 1873 ; il avait sur toute la région un pouvoir despotique et jouissait d'une grande considération. De tout ce pays il possédait alors la maison la mieux meublée, car on y admirait fort deux chaises, et une table recouverte d'un tapis rouge. Pour faire parade de sa richesse, il offrit à l'explorateur une petite boîte de biscuits anglais, une de sucre et une de thé, à

condition qu'il recevrait comme droit de passage une indemnité de 20 francs par jour.

Invasion des Pahouins au Gabon. — Les Fans ou Pahouins au milieu desquels Bounda était parvenu à se faire respecter, étaient encore de terribles anthropophages, dévorant non seulement les prisonniers mais les gens de leur village accusés de magie ou morts de maladie.

Lorsqu'on leur demandait leur pays d'origine, ils montraient invariablement la région du nord-est. Toujours est-il qu'on les voit s'infiltrer progressivement de l'est à l'ouest, village par village, jusque vers la côte, énergiques, entreprenants, habiles chasseurs de gorilles et d'éléphants.

Ils prirent Duchaillu pour un esprit tombé du ciel et le reçurent avec une crainte superstitieuse. Le roi Ndiayai lui donna audience. Son corps était tatoué et peint en rouge, ses cheveux tissés en natte, sa barbe tissée en deux pointes ornées de perles, sa cheville ornée d'un anneau de cuivre et son cou d'un collier rempli de talismans ; sa tête était surmontée de plumes rouges ; il tenait un bouclier en peau d'éléphant, trois javelines et des flèches empoisonnées. Chacun admirait la coiffure que la reine avait arborée pour la circonstance et qui consistait en un bonnet de fausses perles blanches. Une danse sauvage et indécente suivit la cérémonie, au bruit des tam-tams et de cris discordants, après quoi fut organisée une chasse à l'éléphant. Les Pahouins le mettent à mort en le criblant de petites flèches.

Duchaillu combat l'opinion commune que les Pahouins descendent des anciens Jingas.

Brazza remarque que depuis longtemps les tribus de l'intérieur sont poussées vers la côte par le besoin d'avoir du sel ou des marchandises européennes. Les

Pahouins refoulant les autres les effrayaient de leur cannibalisme et de leurs rapines. Dès que la région était suffisamment dévastée par eux, ils allaient s'installer plus loin.

Ils chassèrent ainsi les Okandas qui traversèrent l'Ogoué et s'installèrent sur la rive méridionale du fleuve. En émigrant, les Okandas négligèrent de payer leurs dettes aux Pahouins avec lesquels ils étaient en rapport, comptant sur le fleuve pour s'assurer l'impunité. Cette conduite fut la cause d'une haine de race très vive entre les deux peuplades. Tout Pahouin pris par les Okandas était vendu comme esclave, tout Okanda pris par ses ennemis était tué et dévoré.

Les Pahouins chassèrent même plus loin encore leurs adversaires et, accaparant le commerce de l'Ogoué, qui faisait leur richesse, les réduisirent à la misère et à la disette.

Prié par les Okandas de les secourir, Brazza se garda bien d'intervenir dans ces querelles où le tort est incertain de part et d'autre ; mais il sut persuader aux Pahouins qu'ils auraient tout intérêt à porter leurs efforts vers le commerce, et notamment à recueillir et à vendre aux Européens le caoutchouc, produit dont les Pahouins ignoraient l'utilité et la valeur. L'opinion de M. L. Fourneau est d'ailleurs que les Pahouins paraissent appelés à se substituer aux autres peuplades, grâce à leur activité commerciale par rapport à leurs antagonistes, si bavards qu'il leur faut parfois discuter plusieurs journées avant de s'entendre sur le prix de vente d'une défense d'éléphant.

Le Roi-Soleil des Galois. — En 1872, Marche et de Compiègne remontèrent le cours de l'Ogoué, et signèrent un traité avec le chef indigène des Inengas, Rénoqué, vieux et aveugle. Celui-ci, apprenant leur arrivée

inopinée, s'enfuit à toutes jambes, ne voulant apparaître devant eux qu'en costume de gala. Il revint avec un uniforme complet de garde national et promit l'amitié des Ayountos et des Inengas, sur lesquels son titre de roi et son pouvoir de sorcellerie lui donnaient une large autorité. Sa capitale était Lombaréni.

Le roi des Galois, Ncombé, fut pour les voyageurs un sujet constant de divertissement. Il se faisait appeler le Roi-Soleil parce qu'il était coiffé d'un chapeau haut de forme sur le devant duquel était fixé un soleil de cuivre donné par un marchand allemand. Il se flattait d'être au-dessus de tous les rois. Ce Ncombé avait succédé à Rimponé. Il avait ensuite acquis une réputation guerrière par quelques avantages sur les Bacales et en avait profité pour secouer l'autorité de son suzerain Rénoqué, dont nous avons parlé ci-dessus.

Ncombé signa un traité avec l'amiral Du Quilio pour reconnaître l'autorité française. Il demanda à Marche le droit d'aller chaque jour boire un verre d'eau-de-vie de l'explorateur et il fallait le chasser à coups de pied pour vaincre son importunité ! Pour le dégoûter, on lui donna de l'alcool blanc à 94° qui servait à conserver les collections d'histoire naturelle ; de ce jour il n'en voulut plus consommer d'autre.

Brazza apprit plus tard que Ncombé était mort victime d'une vengeance personnelle.

Marche raconte qu'étant chez ce roitelet, il le vit partir en expédition contre une tribu voisine dont un membre avait tué un Galoi par vengeance. Ncombé incendia un village, mais il fut empoisonné par une femme de la tribu vaincue qui lui versa du poison dans son breuvage. Ncombé revint à Adanlinanlango, malade et mourant. Ses femmes devaient, selon la coutume, dès la mort du roi, recevoir la bastonnade de la populace,

pour les punir de leur ancienne arrogance ; aussi elles ne voulurent pas laisser approcher Marche, craignant l'effet de ses médicaments ; elles criaient à tue-tête et secouaient le roi pour l'empêcher de mourir et de fermer l'œil. Quand Ncombé mourut, elles le remuaient encore pour retarder la rigidité. Enfin on l'étendit sur un fauteuil, la foule défila devant lui en lui parlant et une femme remuait la tête du cadavre, par derrière, pour lui faire répondre par signes à ces démonstrations.

L'intervention de l'explorateur empêcha la bastonnade habituelle ainsi que la torture de quelques habitants du village de l'empoisonneuse, laquelle s'était enfuie. Ncombé resta exposé, toutes ses ombrelles et cannes entre ses jambes, puis il fut enterré au milieu de cris et de coups de feu. La discorde se mit parmi ses successeurs ; la factorerie allemande qui faisait la richesse de la région se retira et la capitale du défunt Roi-Soleil devint bientôt un village sans importance.

Brazza soumet les Apforous. — L'hostilité des Osiébas, querelleurs et anthropophages, avait arrêté tous les explorateurs de l'Ogoué. Le voyageur français Savorgnan de Brazza entreprit cependant d'agrandir les possessions françaises de tout le pays intérieur.

Il fut chargé d'une mission officielle avec Marche, Ballay, Hamon et dix-sept tirailleurs sénégalais. C'est une des curiosités les plus extraordinaires de l'histoire d'Afrique de voir avec quelle audace des expéditions d'un effectif dérisoire parviennent à imposer leur présence à des fourmilières de populations hostiles.

Chez les Ochandas, Brazza constata que les habitants manquent totalement de sel ; il vit une femme se jeter sur un chaudron de la mission rempli de cette substance et s'en rassasier.

Dans le village, il vit les habitants rester à la porte de sa propre cabane à l'examiner, jusqu'à ce qu'il se déshabillât et se déchaussât pour dormir ; lorsqu'il retira ses chaussettes, les sauvages s'écrièrent : « Il a cinq doigts. » Toutes ces tribus sont anthropophages.

Les Adonnas et les Batékés passaient leur temps à se battre les uns contre les autres pour se faire des esclaves.

Les Apfourous, sur les rives du haut Ogoué, étaient encore plus féroces et terrorisaient les populations d'alentour. Il fallut leur tenir tête. Le retour eut lieu cependant sans difficulté (1878).

Ainsi, pacifiquement, la France acquérait ces contrées à son influence; il ne restait qu'à poursuivre la tâche si bien commencée.

En 1879, Brazza fut chargé de reprendre son premier itinéraire pour renouer des relations suivies avec les peuples du Congo. Il fonda en passant Franceville sur l'Ogoué (1880), et atteignit le Congo. Cette fois il se vit bien reçu par toutes les tribus, parce que, durant son absence, sa bravoure et surtout son ardent désir de conserver la paix avec tous, lui avaient fait une réputation excellente. Les Apfourous vinrent lui offrir des nattes, du tabac, du manioc, du poisson fumé, des arachides qu'ils échangeaient contre des perles et des étoffes.

Il apprit que toute la région reconnaissait la suzeraineté du chef Macoco, qui demandait à le voir. Macoco le reçut sous un dais de drap rouge, les pieds sur un plat de cuivre portugais, et reconnut le protectorat de la France. L'Oubanghi fit de même. Les chefs de cette province creusèrent un trou dans la terre, y déposèrent des balles, plantèrent un arbre dessus et jurèrent de ne pas porter les armes contre les blancs tant que

l'arbre ne donnerait pas comme fruits des balles et de la poudre. Brazza s'empressa de distribuer des drapeaux tricolores aux chefs de la région qui en pavoisèrent aussitôt leurs habitations, et qui hissèrent l'emblème de la France devant la case de Macoco.

Brazza fonda sur ce territoire la nouvelle station qu'on a nommée depuis Brazzaville, et qui eut d'abord comme occupants trois soldats sénégalais sous les ordres de leur sergent Malamine. Celui-ci vit peu après arriver Stanley avec 70 zanzibaristes, qui essaya de lui faire évacuer le poste par intimidation, mais Malamine tint ferme jusqu'à l'arrivée de Brazza, qui eut l'occasion de découvrir en route les sources de l'Ogoué et le cours supérieur du Niari qui coule sans chutes ni rapides à travers une région fertile et populeuse.

S'attachant à faire respecter et aimer le prestige des Européens, Brazza ne négligea rien pour persuader aux indigènes de renoncer à la traite des esclaves. C'est ainsi qu'il acheta plusieurs de ces malheureux et, dans une cérémonie émouvante, fit toucher à chaque indigène acheté le pavillon français planté dans le sol : « Cet acte, accompli (au marché de Lopé) en présence de tant de tribus diverses réunies, devait produire un effet considérable au loin, dans toutes ces régions. Vous voyez, leur dis-je, en leur montrant le mât où nous hissions nos couleurs, tous ceux qui touchent notre pavillon sont libres, car nous ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme comme esclave. A mesure que chacun allait le toucher, les fourches du cou tombaient, les entraves du pied étaient brisées, pendant que mes laptots présentaient les armes au drapeau, qui, s'élevant majestueusement dans les airs, semblait envelopper et protéger de ses replis tous ces déshérités de l'humanité. »

Les expéditions au Congo français. — Le gouvernement français, s'apercevant du projet qu'avait l'Angleterre de réunir ses possessions d'Égypte, du Niger et du Cap par un territoire continu, envoya, pour enrayer cette ambition, une mission commandée par le capitaine Marchand, qui, par le Congo, devait arriver au Bar-el-Gazal et au Nil, puis rejoindre les possessions de Djibouti sur la mer Rouge. La région du Bar-el-Gazal était, au moment du départ de la mission, dans une quasi-indépendance, les maddhistes occupant la contrée.

Marchand eut d'abord à traverser le territoire gabonnais insurgé des Bassoundis, et ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à rassembler ses bagages abandonnés dans la brousse par ses porteurs effrayés. Mabiala, principal chef de la révolte, est cerné par lui et meurt vaillamment.

En mars 1897, Marchand quitte Brazzaville, avec 200 tirailleurs, des indigènes porteurs des bagages, le vapeur démontable *le Faidherbe*, deux chalands en acier et deux en aluminium, et de nombreuses pirogues qui remontèrent le cours du Congo puis de l'Oubangi et de son affluent de droite le Mbomou. Cette rivière est peu navigable : les embarcations sont traînées à bras, le long de la rive, par des porteurs infatigables. A Zemio la mission quitte le bassin du Congo et arrive par terre à Tamboura, sur le Soueh, que l'on descend jusqu'à son confluent avec le Bar-el-Gazal. Déjà les privations se font sentir et le détachement du capitaine Baratier doit se nourrir de racines et d'hippopotame cru.

Les tribus guerrières des Dinkas attendaient la mission en armes, croyant y reconnaître des maddhistes, mais on n'eut pas de difficulté à les convaincre et à

s'en faire des alliés, comme des autres tribus du Bar-el-Gazal.

C'est avec la plus grande peine qu'on arriva à ne pas être décimé par la famine et la fièvre ; la chasse seule put ravitailler la colonne, car les sauterelles avaient ravagé toutes les plantations. Il fallait naviguer non pas sur une rivière, mais à travers des marécages peu profonds, dans un terrain désert et inculte. Cependant, en juillet 1898, le drapeau français flottait à Fachoda, sur le Nil. Le capitaine Mangin mit aussitôt la ville en état de défense.

Les derviches du maddhi, apprenant l'arrivée de 200 tirailleurs sénégalais commandés par si peu d'Européens, crurent en avoir raison avec 1.300 hommes; quelques heures après leur assaut, plus de la moitié de ces nomades couvraient les rives de leurs cadavres. Le sultan indigène Abd-el-Fadir, émerveillé, signa aussitôt un traité qui le mettait sous notre protectorat.

Quelques jours après, le général commandant en chef l'armée anglo-égyptienne, Kitchener, vainquit complètement le maddhi à Omdurman, et, apprenant l'arrivée de Marchand à Fachoda, descendit en toute hâte, par le fleuve, jusqu'à lui. Après de mutuelles félicitations, Kitchener conféra avec Marchand et lui soutint que la victoire d'Omdurman lui conférait la possession de tout le Soudan. Marchand, sachant cependant que le sirdar disposait de 30.000 hommes, refusa d'évacuer la ville sans un ordre précis de Paris. Les vues de Kitchener furent confirmées par le gouvernement français et Marchand revint par l'Abyssinie.

Nous parlerons de la mission Gentil partant du Gabon par le Tchad. La mission Chevallier eut aussi un heureux effet ; Snoussi envoya même son fils El-Hadj-Tockrar à la rencontre de l'explorateur avec des

paroles de réconciliation. La mission Lenfant réussit peu après à relier le Benoué au Tchad par un voyage maritime.

Le commandant Lenfant parcourut particulièrement le pays des Moundangs, entre le Bénoué et le Chari, au sud du Baguirmi. Ces Moundangs sont venus, il y a deux siècles, dans ce pays, après avoir quitté les frontières du Baguirmi. Ils conquirent la contrée et s'assimilèrent les premiers habitants. Leur roi Gonthiomé reçut la mission Lenfant avec le cérémonial africain.

La mission Moll parcourut le même territoire, et remarqua, comme preuve des instincts pacifiques de cette population, que, chez les Moundangs, c'est le fer de bêche qui sert d'unité monétaire, tandis que c'est le fer de lance chez les peuplades belliqueuses de la vallée de la Sangha. Lamé, ville principale, aurait été fondée dès 1802, mais ce ne fut que Soumboura, fils et successeur du fondateur de la ville, qui organisa le royaume. C'est le colonel Moll qui périra en pénétrant victorieusement dans l'Ouadaï en 1910.

Le 16 janvier 1910, le Congo français prit le nom d'Afrique équatoriale française et fut organisé sur le même plan que Madagascar et que l'Afrique occidentale française. On distingua les budgets locaux et le budget général, celui-ci alimenté principalement par les douanes et les mines, pouvant recevoir des subventions de la métropole ou verser des contributions à celle-ci.

Un décret de 1910 réorganisa la justice française et organisa la police indigène. Des écoles professionnelles furent fondées à Libreville et à Brazzaville, un important hôpital créé dans cette dernière ville, et s'occupant entre autres choses de se mettre en relations avec l'Institut Pasteur de Paris pour rechercher les moyens de combattre l'épidémie de la maladie du sommeil.

En 1906, le commerce extérieur atteignit 30 millions de francs chaque année, équivalant seulement à celui de la côte des Somalis, mais laissant espérer une augmentation continue.

En 1913, le mouvement commercial de l'Afrique équatoriale française (Gabon, Moyen-Congo, Oubangui-Chari-Tchad réunis) s'éleva à 57 millions de francs, dont 21 pour l'importation, et 36 pour l'exportation, soit au total 8 millions de plus qu'en 1912.

L'ÉQUIPÉE DU RABAB

« Tu souhaiteras alors de n'avoir pas possédé, même un seul jour, le titre d'émir. »
(Abou Chamah, *Le Livre des Jardins.*)

Origine de Rabab. — Rabab était l'esclave d'un trafiquant du Bar-el-Gazal, nommé Ziber (ou Zobéir). Il excita le fils de Ziber, Soliman, à se révolter contre l'Égypte. Soliman fut vaincu, pris et fusillé, mais Rabab sut grouper autour de lui 400 des révoltés, avec lesquels il entreprit de se fonder un empire au centre du continent noir.

Astucieux, habile, courageux, d'un cynisme implacable, il s'avança vers le Tchad en 1883. Il envahit le Dar-Rounga (au sud du Ouadaï), dont le chef Senoussi dut lui rendre hommage. A mesure qu'il conquérait une contrée, il désarmait tous les guerriers, sauf ceux qu'il jugeait dignes d'être incorporés à sa troupe de brigands. Sous son égide la traite des esclaves reprit avec plus de fureur que jamais.

En 1891, il fit massacrer l'explorateur français Crampel et rompit toute relation avec les blancs, se donnant ainsi comme chef religieux.

Ravages de Rabab. — Rabab songea à conquérir les territoires si peuplés qui entourent au sud le Tchad. Le plus important était le Bornou, s'étendant à l'ouest jusqu'à Sinder. Là régnait Achem, fils d'Omar.

Au Socoto, après la mort de Mason (1832-1875), fils de Bello (1717-1832), la cour avait proclamé non le frère de Mason : Mallem-Saïd, comme cela était l'usage, mais le neveu du défunt : Oumarou.

Aussi Mallem-Saïd prit-il parti contre celui-ci. Son fils Ayàtou se laissa aller à se révolter contre le sultan de Socoto, à appeler à lui les mécontents et à faire alliance avec Rabab (1892).

Les deux aventuriers se portèrent d'abord contre le Bornou qui fut conquis à la suite de la prise de Couka, la capitale (1893), et d'une seconde victoire à Yéou. Le neveu d'Achem, Kiari, est battu à Borsari (1894), fait prisonnier et décapité. Kouka est détruite. Le Sokoto est envahi à son tour, la ville de Sokoto est prise.

Rabab se tourne ensuite à l'est contre le Baghirmi, dont le roi Gouarang est chassé de sa capitale.

Maître d'un empire véritable, fort avenant pour les caravanes qu'il désire attirer dans ses États, mais qui ne répondent guère à ses avances, Rabab se voit un moment le maître des destinées du Soudan et jette même les yeux sur le sultanat d'Ouadaï.

Les missions Foureau et Gentil. — Cependant une petite mission française, errant au sud, allait, sous peu, lui donner quelque embarras. Parti de France en 1895, M. Gentil avait entrepris d'arriver au Tchad par le sud. Il emmena un bateau démontable, *le Léon-Blot*, remonta le cours du Congo, de l'Oubanghi, du Tomi, et transporta ensuite le bateau sur le Gribingui, affluent du Chari qui se jette dans le Tchad. Les populations étaient prises de terreur à la vue de ce navire marchant

tout seul; elles prétendaient que la petite troupe était descendue du ciel pendant un orage, et s'enfuyaient à son approche sans vouloir lui vendre des vivres, bien qu'elles cultivassent en abondance le millet, le maïs, le manioc et qu'elles élevassent les bœufs, les chèvres et les poules.

En arrivant au Baguirmi, M. Gentil voulut s'assurer des dispositions pacifiques du roi Gouarang, fils d'Abd-el-Kader, et, sur la demande de celui-ci, se rendit avec six tirailleurs seulement et un interprète, à la cour de Massénia, capitale du royaume. La partie de la ville habitée par le roi se composait de cases dont les toits de chaume étaient pointus et terminés par un œuf d'autruche. La réception fut brillante, agrémentée d'une fantasia de cavaliers richement vêtus de soie et de défilés pittoresques de la population, aux cris stridents des négresses. Gouarang reçut l'explorateur assis sur un trône de bois, vêtu d'un pantalon bleu, la tête ornée d'un turban blanc, entouré de cassolettes où brûlaient des parfums. Gouarang demanda la protection des Français contre Rabah et signa le traité en 1897.

Le 30 octobre, *le Léon-Blot* flottait dans les eaux tranquilles du Tchad et M. Gentil revenait aussitôt en France rendre compte de son heureuse tentative, assurant qu'il n'y avait pas eu un seul coup de fusil de tiré.

Rabah vint aussitôt, pour punir Gouarang d'avoir bien reçu les Français, le chasser de sa capitale, brûler ses villages, massacrer des tribus entières. Il assassina l'explorateur de Béhagle qu'il détenait prisonnier.

On envoya rapidement M. Bretonnet avec 30 Sénégalais, au secours de notre allié; la petite troupe, surprise par les 7.000 brigands de Rabah, fut anéantie malgré une énergique résistance.

M. Gentil qui la suivait avec deux compagnies ne put

arriver à temps pour la secourir et, pour éviter une aussi désagréable surprise, dut se fortifier à Gouara. Enfin Rabab fut attaqué à Kouna, sur le Chari, où il se tenait avec 12.000 hommes et trois pièces de canon. Après neuf heures d'un combat meurtrier de part et d'autre, Rabab s'enfuit devant notre armée quarante fois moins nombreuse. Rabab blessé, ayant perdu son fils et 3.000 hommes, gagna précipitamment le Nord ; son prestige était complètement détruit.

Peu après, Gentil reçut le renfort de la mission Meynier qui, à travers mille périls et malgré la tentative de révolte de deux officiers français qui la dirigeaient, avait atteint le Tchad par le Soudan français et Zinder.

C'étaient 180 soldats dont l'appoint n'était guère à négliger.

Puis ce fut la mission Foureau et Lamy qui, venue de l'Algérie pour venger la mort de Flatters, arriva rejoindre les deux missions précédentes, après avoir, en passant, battu Rabab à Cousseri et à Logone.

Le commandant Lamy disposait ainsi de 700 soldats, auxquels il adjoignit 1.500 naturels baguirmiens. Rabab avait 5.000 hommes armés d'armes blanches et la moitié de fusils. Les soldats du chef pillard étaient aguerris, fanatisés, et fort bien disciplinés ; ils savaient manier leurs trois canons.

Rabab s'établit près de l'embouchure du Chari, au nord-ouest de Cousseri. C'est là que la colonne française vint lui livrer un combat terrible. Après plusieurs heures de fusillades fort vives, un assaut à la baïonnette enleva la position. Rabab et ses soldats prirent la fuite poursuivis par nos tirailleurs. Rabab fut tué par un tirailleur qui l'aperçut se dissimulant dans les buissons. Son armée fut dispersée, et la tranquillité put renaître dans le Soudan central.

Nous avions perdu en tout 19 hommes dans le combat, parmi lesquels le commandant Lamy (1900).

Les trois fils de Rabah essayèrent de reformer sa troupe ; ils furent poursuivis aussitôt, deux furent tués, le troisième se soumit avec les survivants.

L'administration du Congo français fut confiée à M. Gentil et comprit dès lors les quatre colonies suivantes : Gabon, Moyen-Congo, Oubanghi-Chari, Tchad.

Complétant la mission Chevallier qui avait recherché la route de l'Oubanghi au Tchad à travers le Baguirmi (1903), la mission Lenfant chercha à se rendre par une voie fluviale de l'Oubanghi au Tchad par le Chari et y parvint (1904), unissant ainsi plus intimement les deux tronçons de l'empire colonial français.

Complétant les actions de la mission Tilho au bas Tchad (1908), le capitaine Vignon, à la tête d'une compagnie de méharistes, parcourut tous les points de la vallée du Bar-el-Ghazal, et l'Ennedi, par le Borkou et l'Ouadaï (1912). Le colonel Largeau, revenu à Fort-Lamy, s'empressa d'occuper fortement le Borkou, centre de ravitaillement des Senoussya. Six postes de télégraphie sans fil relièrent Fort-Lamy à Ngimi et à Abecher, mettant ces localités en rapport télégraphique avec Dakar (1914). La même année, un accord intervint entre l'Angleterre et la France pour fixer à nouveau la frontière du côté de l'orient, entre l'Ouadaï et le Darfour. Enfin, ne pouvant faire encore pénétrer le chemin de fer par ce côté jusqu'au centre du continent, un crédit de 3 millions fut voté pour la construction d'une route stratégique du Chari.

M. Messimy proposa alors au gouvernement français, pour unifier l'occupation dans le centre et le nord de l'Afrique et éviter des contradictions regrettables, de rattacher au Ministère des Colonies toutes les posses-

sions françaises, y compris l'Algérie (qui dépend du Ministère de l'Intérieur), la Tunisie et le Maroc (qui dépendent du Ministère des Affaires Étrangères). Une organisation centralisée, tenant naturellement compte des diverses coutumes et des besoins variés des populations, poursuivrait l'œuvre de colonisation avec beaucoup plus de méthode.

LE DARFOUR ET LE MADHISME

> « Où sont les croyants ? Où sont ceux qui craignent Allah ? »
> (Servier, Chanson arabe traduite.)

Royaume de Sennaar. — A l'antique royaume de Meroé, ayant cette ville pour capitale, succéda au moyen âge celui de Mogra, dans la même région du haut Nil. Suba, la capitale, rappelle par ses ruines les vieilles cités égyptiennes.

A l'ouest, au sud de Dongola, s'étendait alors l'État des Chaykyech, qui était une république oligarchique, gouvernée au treizième siècle par trois chefs principaux. Les femmes y eurent toujours des instincts belliqueux et en 1812 elles tenaient à elles seules en échec les Mamelouks.

Bientôt le royaume de Sennaar, entre le Nil et Bar-el-Azrak (appelé aussi improprement Nil blanc), acquit une importance considérable.

En 1480, les Chillouks, alors païens et complètement sauvages, désertant les rives du Nil, vinrent s'établir dans le pays de Sennaar, et en 1484 construisirent la ville de Sennaar.

Le roi de ce pays pouvait, au dix-septième siècle,

mettre sur pied 20.000 fantassins et 5.000 cavaliers.

Il soumit les pays limitrophes et prit Arbagui pour capitale.

Lorsque Cailliaud, explorateur français, visita, l'un des premiers parmi les Européens, le Sennaar, il eut l'occasion de découvrir Méroé, autrefois si importante et dont il ne restait plus alors, en 1821, que des ruines. Méroé avait été supplantée par Chendy, toute voisine, qui était devenue un marché important.

Le Sennaar fut détruit par l'expédition envoyée dans le Haut-Nil par Méhémet Ali, dont le fils prit Schendy, ou il fut brûlé vif par Nair, ou Nimir, chef de la ville. Mohamed-Bey, qui avait été détaché vers le Cordofan, arriva à Schendy pour venger cette mort et massacra par milliers les Nubiens.

Sultans du Darfour et du Cordofan. — Le Darfour, comme tous les pays africains, eut une origine obscure. Il eut à se défendre contre les envahisseurs venus de l'Ouest, les Dagéous, qui réussirent à s'implanter dans le pays, mais furent plus tard chassés par des chefs nationaux qui prirent le titre de mélecks.

Lorsque Soliman-Saloun monta sur le trône, le Darfour n'avait pas encore atteint les limites actuelles, mais le sultan recula ses frontières presque jusqu'aux limites qu'elles n'ont pas dépassées. Il aurait, dit-on, confié le Cordofan à son frère Mouçabba, à charge pour celui-ci de payer un tribut annuel.

Sous son successeur les guerres commencèrent avec le Ouadaï, puissance de l'Ouest, qui, n'ayant pour voisins que le Darfour d'une part et le Baguirmi de l'autre, ne se fit pas faute de dépenser contre ces deux États son ardeur guerrière.

Mohammed-el-Tounsy, qui visita le Darfour et qui en

fut l'érudit historien, a recueilli quelques détails pittoresques sur ses sultans.

Le sultan du Darfour, Ahmed-Bakr, avait sept fils. Il fit venir près de lui les grands du royaume et déclara que le sultanat passerait alternativement à chacun de ses fils au fur et à mesure de leur décès.

Omar lui succéda d'abord et mourut sept ans après, dans une guerre contre le Ouadaï. Aboul-Cacim vécut et mourut dans les mêmes conditions. Aussi Mohammed-Tyrab eut-il la guerre en horreur et les trente années de son règne se passèrent en plaisirs grossiers ; ses fils, dans leur orgueil, ne voulaient cheminer qu'à dos d'homme.

Cependant il eut à soutenir une guerre contre le sultan de Cordofan. Saloun, sultan du Darfour, avait donné le Cordofan qui n'en était alors qu'une province, à son frère Mouçabba, avec promesse réciproque d'une paix perpétuelle entre les deux peuples. Cependant l'un des descendants de Mouçabba, Hachim, acquit une armée nombreuse grâce à d'heureuses expéditions, et prétendit dès lors conquérir le Darfour. Tyrab marcha contre lui, entra dans sa capitale et le força à chercher refuge dans le Sennaar.

El-Yatym, frère cadet de Tyrab, monta ensuite sur le trône du consentement des autres fils survivants d'Ahmed-Bakr. Sa jeunesse fut exemplaire; il fit l'admiration de tous par sa piété, sa continence, sa sobriété. Il affectait de se vêtir pauvrement et n'eut comme femme qu'une esclave. Dérogeant à tous les usages, il s'occupa des affaires du pays le lendemain même de son couronnement. Il partagea au peuple les trésors et les esclaves de son père, sauf ses épouses légitimes. Il eut cependant fort à craindre du fils du roi précédent, qui prétendait prendre le pouvoir, mais

qui fut battu et tué. Puis ce fut un Mamelouk, transfuge du Caire lors de l'occupation française, qui essaya vainement de l'assassiner.

Il revint dans sa capitale, laissant à son favori Kourra le soin de rester maître du Cordofan ; Kourra s'y maintint, se couvrit de richesses et de gloire, si bien que le sultan en conçut une vive jalousie et lui envoya l'ordre de venir se constituer prisonnier ; Kourra se chargea lui-même d'entraves et se présenta au sultan qui, ravi de cette marque de soumission, le combla de nouvelles faveurs.

Aussi lorsque El Yatym mourut, au milieu des regrets du peuple, Kourra s'occupa du soin de placer sur son trône son jeune fils Mohammed-Fadhl, de l'instruire, de le défendre contre les conspirateurs. Pour se venger de cette sévérité, les grands firent croire au jeune sultan que Kourra voulait lui-même le renverser ; Fadhl, sans plus attendre, marcha contre son protecteur, le poursuivit et le tua (1824).

Fadhl, pour se préserver de compétitions ennuyeuses, mit à mort l'un de ses frères, creva les yeux au second et le troisième, Abou Madian, se sauva jusqu'au Caire où il demanda assistance au pacha Méhémet-Ali contre le fils et successeur de Fadhl.

Pendant ce temps, Fadhl envoya une armée dans le Kordofan sous les ordres de Moussalem qui prit le pays et en détrôna le sultan El-Hachma.

Peu après, le vice-roi d'Égypte envoya une expédition pour rattacher les contrées du Haut-Nil à l'Égypte. Moussalem, qui gouvernait au nom de Mohammed-ibn-Fadhl, fut vaincu et tué par Méhémet-Bey-Tefdardar à la bataille de Bara (1820). La ville d'Obéïd fut saccagée.

Le Darfour reconnut l'autorité de l'Égypte.

Cependant, d'un accès difficile, il eut vite fait de redevenir presque complètement indépendant.

Vers 1863 un conflit vint raviver l'animosité entre les deux pays. Un marchand égyptien nommé Ziber, qui faisait fructifier des entreprises de chasse et de commerce dans l'Afrique centrale, vit une de ses caravanes attaquée par un marchand d'esclaves du Darfour. Pour se venger, Ziber réunit ses agents, en forma une petite troupe, battit le marchand d'esclaves à Chegga et s'installa dans cette ville. Le sultan du Darfour intervint, voulut faire évacuer la place, mais il fut battu par Ziber (1874). Ziber se rendit ensuite au Caire, le gouvernement le nomma pacha de Chegga, qui se trouva ainsi incorporée à l'Égypte, et lui envoya une armée de secours. Ziber regagna le Darfour, réunit 8.000 partisans, reçut le contingent égyptien et livra combat au nouveau sultan du Darfour, Brahim. Il le battit à Menovatchi (150 kilomètres au sud, un peu ouest d'El-Facher), conquit le Darfour (1874) et obligea le dernier défenseur de ce pays, Haseb-Allah, réfugié dans les montagnes, à faire sa soumission.

Le madhi Mohammed-Ahmed. — Le fanatisme religieux réveilla les aspirations nationales. Le peuple attendait, sur la foi des écritures sacrées, un prophète qui devait apparaître pour la plus grande gloire de sa patrie, un madhi.

Mohammed Ahmed, né à Dongola, sur le Nil, en 1842, d'une famille de constructeurs de bateaux, acquit de bonne heure une grande réputation de sainteté et d'éloquence. Il défit les 6.000 Égyptiens de Yusef-Pacha à Jebel-Gedir (1882). L'année suivante, la garnison de Bara, dans le Cordofan, forte de 2.000 hommes, ne voyant pas arriver de secours, se rendit et passa dans le rang des rebelles, puis la place voisine de El-Obéïd,

dans le Darfour, plus importante, dont le madhi fit sa capitale, mettant en ébullition, par ses émissaires, toute la haute vallée du Nil.

Le général Hicks, résolu d'arrêter ces progrès, partit à la rencontre du prophète avec une armée de 10.000 hommes, et rencontra le madhi, qui possédait quatre fois plus de troupes, dans la forêt de Shekan (ou Kashgill) ; après une mêlée terrible, il ne resta plus de l'armée égyptienne que 300 soldats survivants, tous blessés. Hicks était parmi les morts. Cette victoire acheva d'établir la réputation de Mohammed (1883).

Le Darfour fit sa soumission. Seul l'émir d'El-Facher refusa de se rendre au madhi parce que l'émissaire de celui-ci lui avait intimé en même temps l'ordre de ne plus fumer ; il fut assiégé et pris.

Kartoum fut assiégée. Le général anglais Gordon défendait la place.

Dès 1868, le madhi était à Khartoum où il avait reçu la consécration religieuse dans la confrérie de Sides-Senoussi. Il vécut alors dans la retraite et la prière, et Senoussi lui envoya des messagers l'informant de ce qu'il l'avait reconnu comme madhi, afin de chasser les chrétiens, de rétablir le commerce des esclaves, et de donner un nouvel élan à la religion musulmane.

Le gouverneur égyptien de Khartoum, informé de ces prétentions, lui intima l'ordre de se présenter devant lui, et, sur son refus, envoya 1.000 Chillloucks pour s'en emparer. Ces nègres furent battus. Il en fut de même de trois autres troupes, si bien que la petite armée du madhi se grossit, au fur et à mesure de ces succès, de tous les aventuriers avides d'action et de tous les fanatiques qui crurent le prophète invincible.

Le madhi menaça Sennaar, et, comme le prouve la

proclamation qu'il adressa par la voix des journaux orientaux, il songea à délivrer l'Égypte et l'Arabie de l'influence européenne et même du protectorat des Turcs.

Gordon fait preuve, dans ces circonstances périlleuses, d'une noblesse de caractère qui fait ressortir la supériorité morale des blancs sur les indigènes de ces contrées. Seul contre tous, il sait se rendre utile et sympathique à la population et former un petit corps de quelques milliers d'hommes réduits bientôt à quelques centaines par suite des désertions. Le madhi, en effet, maître de tout le pays environnant, coupant même les communications avec l'Égypte, passe au fil de l'épée les villes qui lui résistent et promet à ses fidèles la conquête de toute la vallée du Nil. Gordon ne demande qu'un secours de 200 soldats anglais ou cipayes pour refouler l'armée immense des assaillants et calmer la ville dont plus de la moitié pactise avec l'ennemi. Le gouvernement anglais lui refuse toute espèce de secours. Il lui interdit même d'appeler à son aide Ziber, le grand marchand d'esclaves.

Après six mois d'un siège héroïque, Gordon, n'ayant plus de munitions ni de vivres, voit son habitation elle-même attaquée par les troupes du madhi (1885).

Quand une colonne anglaise, partie enfin au secours de Khartoum, arriva près de la ville, elle aperçut le drapeau du prophète arboré sur le palais du gouverneur et découvrit près de là son cadavre. Khartoum fut pillée et les populations environnantes terrorisées par des supplices effroyables.

En 1885, le madhi mourut empoisonné par une de ses femmes.

Le madhi Abdulla. — L'un de ses lieutenants, Abdulla, déjà désigné du vivant de Mohammed, se proclama son

successeur. Il avait reconnu, disait-il, dans une vision, les prophètes qui étaient venus le saluer comme chef religieux.

Le siège de Sennaar fut poussé avec plus d'activité et la garnison de la ville, réduite au quart, dut capituler devant lui (1885).

Par deux fois une armée madhiste entra en Abyssinie et ravagea Gondar, sa capitale. Le roi Johannès la vainquit à Galabat, mais fut frappé mortellement par une balle perdue, et remplacé par son neveu Ménélik (1889).

Souakim soutint un siège de plusieurs années, grâce aux secours qu'elle recevait de la marine anglaise.

L'armée madhiste songea alors à envahir l'Égypte, mais dans une rencontre à Toski le général Grenfell défit complètement l'armée de l'émir Nejuni, lui tuant plus de 1.200 hommes et ramenant son cadavre dans la ville. Pendant la semaine suivante, plus de 4.000 transfuges ou prisonniers vinrent se rendre au camp égyptien où on les reçut avec empressement, leur prodiguant les soins que nécessitait leur état. Le reste de l'armée de Nejuni traversa péniblement le désert pour venir annoncer au madhi cette défaite qui ruinait ses espérances.

D'ailleurs les populations de l'intérieur, affamées par ces guerres perpétuelles, commençaient à se révolter contre Abdulla ; il ne les maintint que par la terreur, enlevant les femmes et les enfants de toutes les tribus révoltées contre lui, tuant leurs chefs et leur en imposant d'autres. Lui-même s'amollit au milieu de ses trente-quatre femmes, abandonnant les difficultés du pouvoir à quatre émirs des émirs : Ahmed-Ali, Osman-Adam, Osman-Zogul et Osman-Digna. Les autres émirs eurent une solde de 100 à 500 francs par mois, les noirs armés

de fusils une solde de 1 franc par mois et portèrent sur la main gauche le nom d'Abdulla; les Arabes furent armés de sabres et de lances; le kalife les passait en revue tous les vendredis, à Omdurman sur le Nil, et la population était obligée d'aller tout entière, chaque jour, faire une prière dans la grande mosquée de la ville.

Un tel danger ne pouvait subsister pour la sécurité de l'Égypte. L'Angleterre organisa une campagne; elle réunit, sous les ordres de Kitchener, une petite armée composée principalement de Soudanais, de Nubiens, d'Égyptiens, d'Indiens, qui s'avança lentement vers Omdurman, où l'attendaient les 60.000 soldats d'Abdulla.

La bataille eut lieu aux environs de la ville. La horde madhiste s'avança en poussant des cris furieux et en canonnant au hasard. L'armée anglaise, immobile, silencieuse, la reçut par une grêle de balles et de boulets qui ne laissait même pas l'ennemi s'approcher, de sorte que ce premier assaut, très meurtrier pour les madhistes, n'occasionna même pas dans l'armée de Kitchener une seule égratignure.

Les rangs africains s'ouvrirent et laissèrent passer la cavalerie du prophète qui se rua comme une trombe sur les Egyptiens impassibles et se fit bravement exterminer.

Kitchener, soutenu par les canonnières du Nil, avança alors dans la plaine, repoussant les dernières attaques et entra dans Omdurman, dont Abdulla venait de s'enfuir, avec son étendard, son trésor et son armée réduite de moitié. Le madhisme avait vécu.

Abdulla mourut peu après et son territoire fut partagé entre les puissances colonisatrices de ces régions : Angleterre, France, Allemagne et Belgique.

Le mouvement insurrectionnel reprit avec l'agitateur Mohammed-ben-Abdallah, que les Anglais ont surnommé le Mad-Mullah, moins dangereux que les précédents ; nous en avons parlé à propos de l'Érythrée et de la Somalie.

Un mouvement anti-européen se dessina aussi en 1911 lorsque les Français occupèrent l'Ouadaï, tuèrent Senoussi et chassèrent Daoudmourrah sur le territoire du Darfour. Des bandes armées s'assemblèrent pour attaquer les postes français. Le gouvernement anglais envoya Slatin-Pacha, inspecteur général du Soudan anglo-égyptien, pour agir sur le sultan du Darfour afin d'empêcher ces bandes de pénétrer sur le territoire voisin.

Grâce à l'activité anglaise, la région devint de plus en plus propère. Les madhistes avaient détruit tous les palmiers ; le gouvernement égyptien s'occupa d'en planter de nouveaux et en fit faire le recensement qui accusa quelques années plus tard le chiffre de 200.000. Une ligne de chemins de fer, quittant Sennaar, s'avança sur El-Obéid, puis de là à El-Nahud, en plein Darfour. L'exportation de la gomme fut régularisée ; les blés soudanais firent leur apparition en Europe au même titre que les blés de l'Inde. La convention franco-anglaise de 1914 vint fixer les limites du Darfour vers l'ouest, l'Angleterre et la France s'efforçant chacune de maintenir dans l'ordre et de surveiller activement leurs colonies jusque sur les territoires les plus éloignés des côtes.

LES EMPIRES D'OUGANDA

« Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie. »
(La Bruyère, *Les Caractères.*)

L'ancien royaume de Kittara. — Nous arrivons à l'histoire des territoires voisins des grands lacs. Ces pays, à l'inverse de ceux de l'ouest ou du centre, sont généralement très peuplés, et telle région que nous allons examiner renferme plusieurs millions d'habitants. On ne saurait donc assimiler l'Ounioro et l'Ouganda à une simple tribu du Gabon ou à une oasis du Lahara.

D'après Speke et Grand, qui recueillirent les traditions locales et les confirmèrent par des remarques ethnographiques, les peuples habitant actuellement l'immense territoire compris entre l'Abyssinie, l'océan Indien et les grands lacs descendent des Abyssins.

A une époque très reculée, lorsque l'Abyssinie formait déjà un puissant empire, des expéditions en partaient qui venaient ravager et conquérir les territoires situés plus au sud. Ces conquérants s'emparaient des troupeaux des vaincus, laissant à ceux-ci le soin de la culture. Ils se séparèrent ensuite de la métropole trop éloignée et fondèrent des États distincts.

Un premier royaume des Gallas fut ainsi fondé.

Plus tard une troupe de race abyssine soumit le Somal, fut vaincue par les Arabes de la côte asiatique, et se trouva rejetée vers les sources du Nil. Elle a fondé alors dans les riches pâturages de l'Ounyoro le gran royaume de Kittara.

Là cette horde perdit la religion chrétienne, prit les mœurs des vaincus, se privant des incisives inférieures, et prenant le nom de Vouahouma.

Ce royaume était bordé par le Victoria-Nyanza, la rivière Kitangoulé, le Nil, le Louta-Nzigé, et à l'ouest les royaumes d'Outounbi et de Neolé.

Le Kittara (Kitouéra, selon Baker) était alors fort puissant ; il se composait de quatre provinces : Ounioro qui était prédominant, l'Ouganda, le Toumbi et le Tchopi.

Démembrement du Kittara. — Au dix-huitième siècle, sous le règne de Tcheurrêbambi, des guerres civiles éclatèrent, qui se continuèrent après la mort de l'empereur et qui amenèrent le démembrement de la contrée en deux royaumes principaux : Ounioro au nord et Ouganda au sud.

Niawongo resta roi de l'Ounioro, mais il vit se détacher de lui le Tchopi, qui fut reconquis, par contre, après une lutte de dix ans, puis le Toumbi. Le chef toumbi Souna conquit l'Ouganda, ce qui réduisit à deux royaumes les États émanés de l'ancien empire de Kittara.

Toutefois, depuis longtemps, des troupes affiliées à des chefs rebelles avaient quitté le Kittara et fondé des royaumes indépendants aux alentours.

Ainsi des dissensions dans la famille royale provoquèrent une émigration vers le Neolé où les réfugiés fondèrent un État indépendant, sur la rive gauche de la Ndongo (qui se jette dans le lac Victoria).

Puis un conspirateur, Rohinda, ayant été expulsé du royaume de Kittara, s'en vint à son tour vers le sud, à la tête d'une bande de partisans, et s'établit sur la rive droite de la Ndongo, dans le Caragoué. Le roi indigène Nolo l'accueillit favorablement et lui fit fête ; mal lui en prit, car, à l'issue d'un repas, où il avait fait de trop copieuses libations, il périt assassiné par Rohinda.

Souna, roi d'Ouganda. — Il est curieux de raconter la légende qui explique comment l'Ouganda se sépara de l'Ounyoro auquel il était encore soumis il y a deux siècles environ.

Il arriva qu'un chasseur de l'Ounioro, nommé Ouganda, vint avec sa femme et ses chiens poursuivre le gibier jusque sur les bords si fertiles du lac Nianza. Les populations riveraines, charmées de son adresse, et lasses de payer tribut au roi d'Ounioro, lui proposèrent de le prendre comme roi et de se détacher en un pays indépendant.

Ouganda hésita d'abord, puis accepta. Il donna son propre nom au pays qu'il venait de fonder sur les rives septentrionales du lac, et prit pour lui le nom de Kiméra. Il monta sur une pierre consacrée, avec sa femme, et devint roi.

Devenu fier et tyrannique, il résolut de briller par son faste. Il lui fallut un palais meublé, des officiers chamarrés ; il interdit la nudité à ses sujets, fit tracer des routes, construire des ponts, rassembler une flottille de guerre ; il établit la peine de mort comme unique sanction légale.

Quand il mourut on lui fit de pompeuses funérailles. L'un de ses fils, Mahanda, fut choisi comme roi. Les autres fils furent brûlés, pour éviter les complications. Mahanda reçut de chacun des rois voisins une de leurs filles pour monter son harem.

Les autres rois de la dynastie fondée par l'habile chasseur furent successivement : Catérésa, Chabago, Simakokiro, Camania, Souna, Mtésa.

Ils suivirent tous l'organisation et les lois établies au profit du pouvoir despotique par le fondateur.

Lorsque Speke visita le roi d'Ouganda, il était encore défendu sous peine de mort à n'importe quel sujet de lever les yeux sur une des femmes du roi ou de toucher à son vêtement.

Souna possédait près de 300.000 guerriers, armés d'un javelot, d'un sabre et d'un bouclier. Il employait le plus souvent cette armée à combattre l'Ounioro dont il avait repoussé la suzeraineté, et qui, réduit à ses seules forces, était moins puissant que lui.

Voici quelques traits que rapporte Baker sur ses exigences : il fallait que le royaume entier ne se rasât la tête qu'au jour qu'il lui plaisait de fixer ; lorsque la foudre tombait sur sa cabane, il fallait que ses guerriers étouffassent l'incendie en se roulant dessus ; il ordonnait parfois des battues d'animaux sauvages sans emporter d'armes ; ses femmes seules pouvaient coudre avec des fils de coton et les autres avec les fibres de bananiers ; il punissait de mort la nudité d'un seul membre en sa présence ; il entretenait une grande ménagerie à laquelle il jetait des condamnés en pâture. La peine de mort était fréquemment usitée et si le coupable se sauvait, son village entier payait pour lui. Parfois les criminels étaient écorchés vifs ou empalés.

Cependant Souna se montrait très hospitalier envers les marchands étrangers qu'il voulait attirer dans ses États.

Il mourut pendant une revue qu'il passait, à cheval sur les épaules de son premier ministre (1857). Son fils Mtzé hérita de son royaume, de ses richesses, de

son harem de trois mille femmes ou esclaves, de son immense palais, à Kibouga, composé de huttes alignées et entourées de centaines de gardes.

Mtsé, roi d'Ouganda. — Mtsé (ou Mtsésa) continua les traditions de son prédécesseur. La manière dont il reçut le colonel anglais Long montre assez comment il entendait la courtoisie. Trente noirs furent décapités en un instant en l'honneur de leur première entrevue et d'autres à chaque visite suivante. Long aurait perdu tout prestige et aurait subi le même sort s'il eût manifesté quelque pitié (1874).

Mtsé reçut avec un plaisir extrême des étoffes de calicot et d'indiennes, des bracelets, une vieille boîte à musique, une batterie électrique, une carabine à balles explosibles dont il se promit de faire usage contre Keba-Rega, roi de l'Ounioro, son ennemi personnel.

Grand fut l'étonnement des noirs de voir Long, à son arrivée, monté sur un cheval. Quand il en descendit, ils prirent tous la fuite, car ils croyaient que l'homme et ce cheval ne faisaient qu'un. Les nègres, dit l'explorateur, n'éprouvent aucun besoin d'employer des bêtes de somme pour la raison que chez eux le travail est exceptionnel.

Stanley parvint à convaincre Mtsé d'abolir les sacrifices humains (1875). Gordan le vit cependant tuer une douzaine de ses sujets par jour. Wilson assure que son harem comptait 7.000 femmes, le pays ayant d'ailleurs trois fois plus de femmes que d'hommes et le voyageur ayant reçu l'offre d'un harem contre une paire de bottines.

Kamrasi, roi de l'Ounioro. — Nous avons vu l'Ounioro devenu, par suite de la défection de l'Ouganda, un royaume encore puissant mais de moindre force que celui-ci.

Le roi d'Ounioro, Kamrasi, qui se donna à Baker comme le successeur direct et le petit-fils de l'ancien empereur de Kittara Tcheurrèbambi, eut souvent à lutter contre Mtsé, roi d'Ouganda. Celui-ci lui déclara la guerre et paya des Turcs pour venir tuer son rival. Kamrasi, tremblant de frayeur, acheta par de nombreuses défenses d'éléphants la trahison des Turcs. Avec leur aide il prit Rionga, allié de Mtsé, et l'enferma dans une hutte pour l'y brûler le lendemain. Pendant la nuit un ami de Rionga, Séli, le fit évader. Séli commit l'imprudence de ne pas se sauver aussi ; il fut donc pris par Kamrasi qui le condamna à être écartelé.

Mtsé accourut aussitôt avec son armée pour venger cet échec. Au bruit de son arrivée, Kamrasi implora en vain le secours de Baker, puis se décida à la fuite, laissant Mtsé ravager et brûler tous ses villages. Il ne rentra dans l'Ounioro qu'après le départ de ses ennemis.

En 1871, Kamrasi mourut et ses funérailles donnèrent lieu à de sanglantes cérémonies. On creusa une tranchée pouvant contenir plusieurs centaines d'individus et que l'on garnit d'écorces tissées. Au fond furent assises plusieurs femmes du défunt, tenant le corps sur leurs genoux. Les soldats allèrent assiéger pendant la nuit quelques villages environnants, amenèrent leur population au bord de la fosse, cassèrent les membres de ces prisonniers avec des massues et les précipitèrent dans le gouffre. On combla le fossé avec de la terre, au bruit d'une fanfare assourdissante et le peuple piétina le sol en dansant sur cette lugubre sépulture.

Kabaréga, roi de l'Ounioro. — Les funérailles de Kamrasi accomplies selon les rites, Kabéréga, son fils, sauvage à moitié fou, lui succéda. Il fit d'abord assassiner son frère Kabàmiro, puis il invita tous les membres de

sa famille à lui rendre visite, les combla de présents, et leur donna pour s'en retourner une garde d'honneur qui les massacra en route, toujours pour éviter des compétiteurs. C'est ce despote pour lequel s'apitoyèrent les contempteurs du capitaine Lugard en 1893.

Kabaréga continua la lutte contre l'Ouganda et contre le roi Rionga qui avait été dépossédé de son royaume de Mmroli par Kamrasi.

Il laissa passer dans son royaume les caravanes traînant les esclaves que l'on vendait sur le marché de Gondocoro, cherchant à leur extorquer des droits de passage énormes ou à les attaquer pour les piller, ce qui était d'ailleurs la coutume de presque tous les chefs nègres, depuis les roitelets de villages jusqu'aux sultans commandant à de véritables royaumes.

Lorsque Baker visita pour la deuxième fois le Haut-Nil, il était suivi d'une petite troupe égyptienne qui se réduisit à moins de 500 hommes à son départ de Gondocoro. Il résolut cependant de pousser son voyage jusque dans l'Ounioro, afin d'établir sur ce pays la suzeraineté de l'Égypte et d'y combattre le commerce des esclaves.

Le roi Kabaréga le reçut d'abord avec de feintes démonstrations d'amitié ; il vint visiter son camp en dansant à la tête de ses troupes, selon la coutume, et fut fort étonné d'y voir son portrait reproduit un grand nombre de fois par un jeu de miroirs. Il se reconnut sous le protectorat de l'Égypte. Peu après, il attaqua à l'improviste l'expédition, dans un accès d'alcoolisme, pour la piller. Baker se défendit énergiquement, brûla la capitale de l'Ounioro, Masindi, et fit reculer une armée de 6.000 indigènes en ne perdant que quatre soldats (1871). Baker, ne pouvant cependant résister longtemps à un royaume dont il évaluait la population à

plusieurs millions d'habitants, opéra une retraite en bon ordre et se retira chez Rionga, ennemi de Kabaréga. Il fit alliance avec Rionga et revint en Égypte.

Rionga. — Nous pouvons parler un peu de Rionga à qui les explorateurs eurent souvent affaire. Ennemi de Kamrasi, prédécesseur de Kabaréga, Rionga en voulait beaucoup à ce dernier et recherchait pour le combattre l'alliance de Mtsé et celle du gouvernement égyptien. Ses fidèles sujets l'avaient suivi en exil et lui ne reconnaissait pour suzerain que Mtsé à qui il envoyait un tribut de défenses d'éléphant. Rionga était d'ailleurs assez humain et ne gouvernait point en appliquant la peine de mort, comme le faisaient tous les roitelets voisins. Sa capitale était Kissembois où il reçut avec affabilité Long, le félicita d'un assaut qu'il avait repoussé de Kabaréga et s'étonna fort de la batterie électrique de l'explorateur. Les sujets du Rionga étaient paisibles bien que relativement braves; ils ont une nourriture des plus pauvre et ne dédaignent pas de manger les grosses fourmis de la région qui forment avec le poisson leur seule nourriture animale; ils mangent la banane et la patate, et seulement le lait de leurs chèvres; leur boisson enivrante est le mérissa : les Riongas fabriquent des cruches et des pots à lait de forme assez jolie.

Peu après le départ de Baker, qui avait laissé une garnison pour protéger Rionga, celui-ci envahit l'Ounioro pendant que Mtsé y pénétrait par le sud et Kabaréga se vit encore obligé de fuir devant ses ennemis (1871).

Conquête anglaise. — Les Anglais, maîtres de la basse vallée du Nil, entreprirent d'ajouter l'Ouganda à leurs possessions. Leur intrusion commença par des missions protestantes (1875).

Les musulmans, qui détenaient le pouvoir spirituel depuis 1850 environ et qui avaient compté Mtsé parmi leurs adeptes, se soulevèrent. Ils chassèrent les protestants et le nouveau roi Muanga qui s'était laissé endoctriner par les Pères blancs catholiques français, arrivés en 1879, et qui était conseillé par sa mère, connue comme alcoolique et fumeuse de chanvre invétérée.

Le capitaine anglais Lugard vint avec une troupe, bombarda le roi et ses partisans catholiques, incendia les églises et les villages. L'Ouganda fut annexé (1891).

A peine établis dans l'Ouganda, les Anglais jetèrent les yeux sur l'Ounioro son voisin. Lugard bat les 8.000 guerriers du roi Kabaréga. En 1893 ce prince est rejeté de l'autre côté du Nil et ses États sont annexés. Le drapeau anglais flotte peu après sur le Ouadélaï.

Les Anglais s'appliquèrent aussitôt à discipliner la population, à tracer des routes et des chemins de fer, pour faire prospérer ce petit État dont la possession leur tint fort à cœur par sa position à la source du grand fleuve dont ils ont colonisé tout le bassin. Une ligne ferrée ne tarda pas à unir Mombaz, sur la côte de l'océan Indien, à Port-Florence, sur le lac Victoria-Nyanza, ligne d'un millier de kilomètres traversant des massifs montagneux. Le commerce, sous leur impulsion active, réalisa les espérances qu'on pouvait fonder sur ce pays. Le chiffre des exportations doubla en trois ans de temps. Il passa de 1902 à 1905 de 32.000 livres sterling à 67.000.

En 1906, il atteint 314.000 livres sterling dont 206 pour l'importation et 108 pour l'exportation.

L'Ouganda exporta principalement des peaux de chèvres, de l'ivoire et du caoutchouc.

Telle fut la prospérité de l'Est africain anglais que

dès 1912 la colonie put se passer des subventions du gouvernement, les recettes budgétaires atteignant 720.000 livres sterling.

Alors que la Somalie anglaise, pour une population indigène de 300.000 habitants, ne comptait que 18 Européens et périclitait par suite de la concurrence du chemin de fer franco-abyssin, l'Est africain tendait à devenir un des pays les plus productifs du continent.

L'OUNIAMOUÉZI

« Où l'Allemagne n'a-t-elle pas répandu ses rejetons nombreux. »

(Klopstock, *Odes*.)

L'ancien royaume d'Ouniamouézi. — Le plateau d'Ouniamouézi, constituant aujourd'hui une des parties principales de l'Afrique orientale allemande, s'appelait autrefois Oucalaganza. Il eut pour chef un certain Mouézi qui se rendit célèbre pour sa valeur guerrière. Son empire allait du Gnanzi au Vinza. Il vivait vers 1720.

A sa mort l'empire se démembra, car en Afrique il arrive le plus souvent que ces grands empires, fondés par la conquête et qui ne sont pas tenus par un code uniforme et reconnu, ne tiennent qu'à la personne même du souverain et se désagrègent à sa mort.

Parmi les royaumes issus de l'ancien empire de Mouézi, on distingua le Conongo, le Sagazi, le Simbiri, etc.

A l'époque où Stanley traversa le plateau pour retrouver Livingstone, la contrée était opprimée par des despotes sans gloire ni intelligence : Mkésiona, roi de Gnagnembé, qui combattait le célèbre Mirambo, dont nous allons parler, et lui infligeait alors une défaite à

Mfouto; Simba, roi du Casera, plus au sud, qui mendiait impudemment un cadeau à l'explorateur et venait de ravager le pays ennemi de Zavira. Le Vinza, près du Tanganika, était gouverné par Nzogéra, adversaire des traitants arabes. Ces roitelets craignaient pardessus tout les incursions de Mirambo qui, à la tête des Rouga-Rougas, parcourait l'Afrique orientale et semait partout l'épouvante. On peut en dire quelques mots, parce qu'on voit son nom mêlé aux récits de tous les explorateurs qui ont parcouru l'Ouniamouézi.

Il faut néanmoins se garder de le surnommer le Napoléon de l'Afrique, titre qu'on a donné aussi à Tchaka et que ne méritent guère ces roitelets dont la mentalité ne s'élève guère au-dessus de celle des chefs de brigands, sans autre but que celui de dominer leurs sujets par la terreur et de piller leurs voisins pour accroître leur bien-être personnel.

Ravages de Mirambo. — Ce vaste plateau de l'Ouniamouézi a été regardé comme un centre d'où partirent souvent des migrations qui peuplèrent le sud de l'Afrique. Il est admirablement situé entre l'océan et les grands lacs et son altitude lui donne un climat supportable. Malheureusement, il a longtemps été le témoin du plus actif et du plus cruel trafic des esclaves. Les marchands arabes le traversaient pour amener ces malheureux sur la côte du Zanguebar. Ils eurent cependant un rude adversaire dans Mirambo, dont le nom signifiait l'exterminateur. Il a raconté lui-même au docteur belge Becker sa généalogie.

Son plus ancien aïeul connu était Casaoua, chef indépendant, qui s'entendit avec plusieurs chefs pour partager le royaume d'Ousegalla dont le roi était devenu vieux et faible. L'Ouyo-Oua lui échut en partage. Il eut pour successeur Mvoula, à qui succéda Mtélia, dont la

fille unique, Maccassi, épousa Casanda et eut pour fils Mirambo.

Mirambo se vit d'abord disputer le trône par le chef Itouba qu'il parvint à vaincre. Cette résistance commença à exaspérer le futur guerrier. De fréquentes libations de pombé achevèrent de le porter aux excès et aux désirs de vengeance.

Mirambo n'était d'abord qu'un petit chef de village de l'Ounyamouézi. Il avait, au début, témoigné la plus grande estime aux Arabes, les accueillait favorablement et trafiquait avec eux. Il fut une fois trompé par l'un d'eux qui partit sans le payer, avec une grosse cargaison d'ivoire. Mirambo s'adressa à des coreligionnaires du fripon pour se faire rendre justice et, n'en obtenant que des paroles évasives, il résolut de se venger lui-même. Il attaqua une caravane d'Arabes et fit main basse sur toutes les marchandises.

La guerre commencée ne tarda pas à s'envenimer. Les nègres prirent parti pour Mirambo qui représentait à leurs yeux l'adversaire des marchands d'esclaves. Les Arabes donnaient en récompense deux esclaves par ennemi tué.

L'incendie des villages, les meurtres, les viols, les attaques de caravanes ne devinrent plus que les faits courants d'une guerre atroce qui fit courir les plus grands dangers aux explorateurs de la région des grands lacs. Cependant Mirambo était assez bien disposé pour les blancs. Livingstone en parle comme d'un exterminateur, mais Becker fait remarquer qu'il pouvait rendre de grands services à l'occupation du Haut-Congo en s'alliant aux Belges.

En 1885, mourut à Ouynoung ce chef un moment surnommé le Bonaparte noir, mais dont les bandes de pillards nomades n'ont fondé aucune domination durable.

Lorsque Revoil visita le pays entre Bogamoyo et Tabora, il remarqua que le véritable souverain de l'intérieur de l'Ouniamouézi était Siké, connu surtout comme alcoolique incorrigible et comme commerçant cupide (1886). Sa case de Kinikouro était entourée de pieux surchargés de têtes coupées et les exécutions étaient intentionnellement assez nombreuses pour maintenir ces têtes fraîches. M. Dècle eut l'occasion de visiter le fils de Mirambo, lequel lui montra un collier que lui avait donné son père : ce bijou se composait de 80 dents appartenant chacune à un homme tué par Mirambo. Ce fils régnait en despote à Mirambo.

Les tribus de la Massaï. — Les Massaïs occupent le pays de la Massaï, entre les monts Kénia et Kilimandjaro, dans l'Afrique orientale anglaise.

Joseph Thopson, explorateur anglais qui a visité cette région, l'a décrite avec précision. Cette tribu importante se place par ses caractères ethnologiques au rang des races sémitiques. Elle est divisée en une dizaine de clans, et chaque habitant désigne par ce dernier nom son pays.

Au commencement du dix-neuvième siècle les clans étaient déjà en luttes perpétuelles. Le plus fort, celui des Konafi (au sud-est du Kilimandjaro), opprimait les autres.

Comme les Massaïs sont par-dessus tout batailleurs, les Konafi entreprirent plusieurs expéditions contre les peuples voisins. Ils furent cependant écrasés par les Gogos, situés au sud, puis par les Kisongos. Une nuée de sauterelles vint peu après ravager leur pays.

Les Massaï profitèrent de ces désastres pour se venger des avanies commises par ce clan ; ils pénétrèrent dans le pays et massacrèrent presque tous les habitants. Les survivants se dispersèrent.

Les Massaïs les poursuivirent de longues années. Ceux qui s'étaient réfugiés sur le plateau de Guas-Nguishou furent exterminés.

Ceux qui se réfugièrent sur les pentes occidentales du mont Kénia, le Likipia, se défendirent vaillamment, eurent d'abord le dessus, vinrent ravager le territoire des Massaïs. Mais ceux-ci se réunirent pour traquer ces derniers Kaafis, ils envahirent le Likipia, prirent les femmes et les bestiaux et forcèrent les Kaafis affamés à émigrer vers le Nyro (1830).

Plus tard, la paix se fit entre les clans et ces luttes intestines cessèrent.

Toutefois le pays eut à soutenir les attaques des Souks, très batailleurs, vivant dans les forêts vierges au nord du Lykigia. Les Souks s'emparèrent du nord de cette dernière province.

Les Souks n'étaient encore adonnés à aucun commerce, ne recevaient pas de caravanes. Les éléphants étaient cependant très abondants dans la contrée, mais leurs défenses pourrissaient sur le sol. Une défense était cédée pour quelques sous de verroterie, un âne ou une chèvre pour quelques fils de fausses perles. Ces gens, dont la cruauté éloignait ainsi les traitants, reçurent avec vénération Thopson, celui-ci ayant eu l'idée de retirer devant eux ses fausses dents et d'ajouter qu'étant sorcier il pouvait de la même manière ôter le nez ou les yeux de n'importe qui.

Mandara, roi de la Massaï-Tchagga, sur la pente méridionale de Kilmandjaro, livra passage au voyageur, émerveillé qu'il était des effets d'une batterie électrique.

Quelques années plus tard, M. Chanel, explorant les tribus voisines du Kilimandjaro, les trouva sous la domination d'un roitelet cruel, Sina. Celui-ci s'occupait

de faire la guerre aux tribus voisines pour étendre sa puissance ; il avait succédé à son frère, et son premier soin, en arrivant au pouvoir, fut de faire étrangler ses deux fils afin d'éviter leurs compétitions. L'occupation allemande vint mettre un terme à ces atrocités. Sina perdit le droit de vie et de mort, mais il le pratiqua encore longtemps en cachette, par la bonne volonté de ses sujets, rivés aux usages anciens.

Les Ouatoutas. — Les Ouatoutas qui occupent le nord du lac Tanganyka, sont une peuplade turbulente dont les mœurs guerrières sont assez originales. Il se battent toujours corps à corps, sur une ligne de cinq rangées dont ils essayent de cerner leurs ennemis. Pendant la mêlée le chef reste assis à l'écart sur un tabouret d'airain, entouré de cinquante conseillers ; on combat en silence et on manœuvre au sifflet ; la femme prend part au combat.

Ces sauvages furent la terreur des abords du Tanganika ; postés au sud ils enlevèrent les bestiaux de leurs voisins, puis tournèrent à l'est, et se dirigèrent vers le nord du lac.

Ils prêtèrent ensuite leur aide à Ironga, chef noir de l'Oungou, à l'embouchure du Malagarazi, qui se jette dans le lac, subjuguèrent le pays de celui qui les avait appelés, en furent chassés par son fils.

Profitant des rivalités de leurs voisins, on les vit ravager les rives du lac au nord de ce fleuve, et, alléchés par l'espoir du butin, tenter en vain d'enlever Mséné, à mi-chemin du lac Victoria (1858).

Leurs exploits les ont enorgueillis à ce point que lorsqu'un étranger se présente chez eux ils leur demandent : « Connaissais-tu mes prouesses avant de venir dans cette contrée ? » ou plus exactement : « Me voyais-tu de loin ? » Une réponse négative est un signal de

guerre contre la tribu à laquelle appartient l'ignorant.

Les Ouadoès. — Sur les rives du Gama, au nord de la Loufidji, vers le début du dix-neuvième siècle, les Ouadoés, redoutés de leurs voisins, apportaient sur la côte très voisine du Zanguebar le sorgho et le maïs.

Leurs voisins les Ouacambas (ou Vouakambas) vinrent les attaquer et pour la première fois les vainquirent. Un jour que les Ouadoé allaient encore être battus, il ressuscitèrent une de leurs anciennes coutumes pour effrayer leurs ennemis et, sur le champ de bataille même, se mirent à dévorer les cadavres, ce qui fit reculer leurs adversaires.

Mais d'autres voisins, les Ouazégouras, armés de mousquets achetés aux Arabes, les vainquirent et leur imposèrent un tribut annuel. Les Ouadoés n'avaient pour se défendre que des haches, des piques et un bouclier de cuir. Ils passent pour boire le sang de leurs ennemis dans des crânes.

Lorsqu'un roi meurt chez ce peuple, dit l'explorateur, on creuse un trou dans la terre et on l'y assied ; un esclave est égorgé et est déposé près de lui pour tenir sa tête dans ses mains ; un autre esclave tient une serpe pour couper le bois qui doit réchauffer le cadavre ; le trou est recouvert de sable de telle façon que l'index du roi, qu'il tient élevé au-dessus de sa tête, dépasse le niveau du sol.

Les vieillards et ceux qu'on accuse de magie sont fréquemment jetés au bûcher.

Burton donne quelques renseignements caractéristiques sur Foundikira, roi d'une autre tribu, celle de l'Ounyanyembé. Simple porteur dans une caravane il apprit la mort de son père ; il accourut pour hériter de son trône, de dix femmes et de deux mille bestiaux. En

1858, par suite d'une vie trop dévergondée, il devint malade, et le mganga ou sorcier fut invité, sous peine de mort, à indiquer quelle personne, parmi les membres de la famille royale, causait par ses sortilèges la maladie du chef. Celui-ci empoisonna une poule et l'ouvrit, selon les rites. Si la chair semble noire près des ailes, ce sont les enfants et cousins du malade qu'on massacre ou qu'on empale après les avoir torturés ; l'échine prouve la culpabilité de la mère, la queue celle de la femme, les pattes celles des esclaves. Dix-huit personnes périrent ainsi jusqu'à la guérison du prince

Nous verrons d'autre part que ces diverses régions sont rattachées à la vaste colonie de l'Afrique orientale allemande, appelée, grâce au climat relativement tempéré du plateau de l'Ouniamouézi, à un avenir des plus prospères.

Nous allons d'ailleurs étudier l'histoire de la région côtière de cette colonie, celle du Zanguebar, contrée qui depuis une époque très lointaine fut explorée et connue par les voyageurs et les marchands arabes.

LA RÉGION DU ZANGUEBAR

« Abondance de discours trahit l'esclave. »

(Proverbe des Suahilé de l'Est africain.)

Établissement des Arabes au Zanguebar. — La côte du Zanguebar était connue, mais à peine, des Romains.

Avant Mahomet, les Arabes commerçaient déjà avec la côte d'Afrique. Le mouvement religieux rendit ces rapports plus étroits.

D'après une ancienne chronique retrouvée par les Portugais lors de la prise de Kiloa, les premiers Arabes établis sur la côte africaine furent les Émozéides, partisans de Zéïr, fils d'Ali, fils d'Oucin, fils lui-même d'Ali, gendre de Mahomet. En 739, ce Zéïr fut proclamé calife par des insurgés, puis vaincu et tué ; ses partisans émigrèrent en Afrique.

Les Zanzibarites firent souvent partie des armées des califes de Bagdad. En Afrique, ils se fortifièrent pour résister aux nègres indigènes. En 871, une troupe de Zanzibarites saccagea Bassora en Mésopotamie.

Lorsque l'historien arabe Massoudi visita cette région en 910, les Arabes étaient établis sur les îles côtières et même aux Comores.

Plus tard, des Arabes, venus d'Elhaça sur le golfe Persique, émigrèrent sur trois navires pour échapper aux persécutions du sultan de cette ville et fondèrent la ville de Magadaxo qui devint une république puissante imposant sa suzeraineté à tous les Arabes de la côte, jusqu'au Sofala d'où ils tirèrent de l'or.

Les premiers Arabes émozéïdes, ne voulant pas se soumettre à cette secte différente de la leur, émigrèrent vers l'intérieur et par des métis donnèrent naissance à des Bédouins.

Une chronique persane donne la nomenclature des successeurs d'Ali, le fondateur principal de Magadoxo : Ali-Bumale, Ali-Soloquète, Daoud qui fut détrôné par un compétiteur, Bou-Bekre, Séliman, Ali-ben-Daoud, Séliman qui périt massacré par le peuple.

Séliman-Hacem eut un règne remarquable ; il se fit seigneur de Sofala, Monfia, Zanzibar, des îles Pomba, et d'une partie de la terre ferme. Il embellit sa capitale de Kiloa qui était construite en bois, y construisit une forteresse en pierre et en chaux et régna dix-huit ans avec éclat de 1220 à 1238.

D'après Abou-Zéïr Hassan, vers le dixième siècle, l'île de Socotora était encore chrétienne parce que les Grecs, qui l'habitaient depuis le voyage d'Alexandre le Grand, y avaient embrassé le christianisme.

Plus tard la côte africaine entretint un commerce actif avec l'Inde et la Chine. Edrisi, le grand géographe arabe, a décrit avec minutie les rapports des Zanzibarites avec les îles de l'océan Indien, même avec Madagascar.

Magadoxo gagnait de plus en plus en importance par suite de ce commerce lucratif. En 1331, le sultan Ibn-Boran-Eddin y gouvernait en chef respecté ; lorsqu'il se promenait dans la ville on portait au-dessus de sa tête un dais richement orné, il était précédé de timbaliers et

de trompettes, vêtu d'une robe verte, d'un gros turban et de sandales. Tous les vendredis il allait à la mosquée en grande pompe, dire sa prière en public. Il reçut fort amicalement Ibn-Batuta, le célèbre voyageur arabe.

Magadoxo devint au quatorzième siècle un lieu de pèlerinage pour les Arabes des villes environnantes.

A Mombasa, Ibn-Batuta remarqua que tout le monde marchait nu-pieds et qu'on devait se laver les pieds avant d'entrer dans la mosquée. Cette ville était alors peu importante. Ce n'est qu'au seizième siècle qu'elle parvint à s'affranchir de l'autorité du sultan de Zanzibar et à étendre son autorité sur les localités voisines. Le sultan de Kiloa, Aboul-Mozaffer-Haçan, était renommé pour sa générosité ; il affectait de manger en commun avec les fakirs musulmans. Un jour, sur la demande d'un fakir, il se dépouilla sur-le-champ de sa robe et la lui donna, à l'approbation du peuple.

Portugais et Zimbas. — Ce furent les Arabes que les Portugais virent sur la côte lorsqu'ils commencèrent leurs voyages autour du monde. Vasco de Gama, mal reçu à Mombaza, le fut beaucoup mieux à Mélinde.

Les Portugais, comme nous l'avons vu, établirent leur domination en 1505, avec Francisco d'Almeida, dans la contrée et l'y maintinrent près de deux siècles.

Ils eurent fort à souffrir vers 1537 d'une invasion de Zimbas qui ravagèrent affreusement le Somal, le Zanguebar et l'Abyssinie, comme le Mozambique et l'Angola.

Les Zimbas massacrèrent tous les habitants de Hiloa. Les populations fuyaient épouvantées à leur approche, car leur cruauté dépassait les bornes de l'imagination.

Le sultan de Mélinde eut le courage d'exhorter les habitants de la ville à résister. Une bataille terrible s'engagea. Les Zanzibarites, luttant avec l'énergie du dé-

sespoir, mirent en fuite leurs ennemis, dont le roi Zimbo, franchissant toute l'Afrique méridionale, alla se réfugier sur les rives du Cunéné où il termina sa course dévastatrice.

Conquête des sultans de Mascate. — Le sultan de Mascate, au sud de l'Arabie, Naceur-ben-Meurched, devenu très puissant, rassembla une forte armée et chassa les Portugais des côtes de l'Arabie. Son successeur Sif-ben-Malek les attaqua même sur la côte africaine et assiégea Mombaça qu'il prit après un siège de cinq ans (1665). Les Portugais revinrent plus nombreux, reprirent la ville et y exercèrent des exactions peu faites pour y affermir leur domination.

Les deux fils de Sif lui succédèrent ; le deuxième, Sif-ben-Soultan, dirigea tous ses efforts sur la citadelle de Mombase qui tomba en son pouvoir en 1698 ; son autorité fut aussitôt proclamée à Kiloa et à Zanzibar. Magadoxo elle-même se reconnut vassale. Ce fut le signal d'un soulèvement général contre les Portugais dont beaucoup furent massacrés.

A la mort du sultan de Mascate, des guerres civiles éclatèrent pour se partager sa succession et les Portugais en profitèrent pour retrouver toute leur influence (1728). Leur cruauté excita la révolte des habitants de Mombase qui les chassèrent une dernière fois.

En 1745, Ali-ben-Osman se déclara dans Mombase indépendant du sultan de Mascate, entraînant dans sa révolte Magadoxo et quelques villes placées dans son voisinage.

Les autres villes restèrent fidèles au sultan de Mascate, mais celui-ci, troublé par des rébellions et par les luttes entre Français et Anglais, n'en tirait pas grand avantage : il se contentait d'envoyer tous les ans sur les riches marchés de Kiloa et de Zanguebar quatre navires

qui lui revenaient chargés d'esclaves, d'ivoire et d'or.

A la mort d'Ahmed-ben-Saïd, son fils Saïd-ben-Ahmed lui succéda (1783). Il advint alors que le frère cadet de ce dernier, Sif-ben-Ahmed, réunit de nombreux partisans et résolut de se créer une souveraineté autonome en Afrique. Une flotte partie de Mascate lui empêcha de prendre Zanzibar et même, au retour, fit rentrer Mombase sous la dépendance de l'iman (1785).

Seyd-Saïd. — L'iman Soultan monta sur le trône en 1791, et à sa mort de nouvelles guerres civiles amenèrent la proclamation de Seyd-Saïd (1806). Celui-ci prit possession de Lamou où il tint garnison. Il réprima trois soulèvements successifs de Mombase et se vit maître de la citadelle de cette ville.

Seyd-Saïd comprit tout le parti qu'on pourrait tirer de cette côte du Zanguebar, débouché du commerce de l'Afrique centrale et orientale, lieu d'arrivée des caravanes et des traitants d'esclaves. Il vint donc établir sa résidence à Zanzibar même, en 1840.

Le commerce de la côte, sous l'inspiration du Seyd-Saïd, s'augmenta beaucoup. Des commerçants européens vinrent s'y installer, des milliers d'Indous vinrent y émigrer. De nombreux explorateurs partirent de Zanzibar pour voyager à l'intérieur de l'Afrique, se rendant compte à la fois et de l'activité commerciale de la région et de l'activité de la traite des noirs qui continuait à s'y pratiquer d'une façon cruelle et honteuse.

A la mort de Seyd-Saïd (1856), ses deux fils se disputèrent le pouvoir. L'Angleterre intervint comme arbitre et partagea la contrée : l'aîné garda l'Arabie : le plus jeune, Saïd-Majid, obtint l'Afrique. Il régna jusqu'en 1870, pendant que l'Angleterre et l'Allemagne acquéraient une influence commerciale et diplomatique de plus en plus considérable dans la région.

Seïd-Bargash. — Seïd-Bargash lui succéda en 1870. Les Anglais s'entendirent avec les Allemands pour délimiter leurs zones réciproques d'influence (1886) et la Compagnie anglaise de l'Est-Africain obtint du sultan d'importants privilèges commerciaux.

Le sultan mourut en 1888, laissant le trône à son frère Khalifa. A ce moment une révolte indigène contre les blancs dut être réprimée. Mackenzie, agent de la Compagnie, fit preuve dans ces difficultés de la plus grande habileté administrative ; il préconisa l'envoi d'expéditions militaires vers l'intérieur.

Le commandant Jackson, à la tête de sept cents hommes, établit un poste avancé à Machakos, à mi-distance des grands lacs, puis le capitaine Lugard partit pour soumettre l'Ouganda, dont nous parlons d'autre part.

Seïd-Bargash ni aucun sultan de Zanzibar ne furent d'ailleurs maître des contrées de l'intérieur au sens ordinaire du mot ; tout au plus les chefs de tribus ou de villages entretenaient-ils avec eux des rapports plus ou moins cordiaux selon qu'ils craignaient ou non la venue de traitants et de marchands d'esclaves. Chaque tribu vivait à sa guise.

Conquête anglo-allemande. — Nous avons vu, à propos des occupations des Allemands, comment ceux-ci conclurent des traités avec les tribus de la région de l'Ousagara, forcèrent le sultan de Zanzibar à reconnaître ces arrangements par le blocus de son île en 1885, puis signèrent un traité de partage avec l'Angleterre en 1886.

L'Angleterre était auparavant prépondérante au Zanguebar. John Kirch, ami de Livingstone, était devenu le conseiller intime du sultan Bargash ; ses flottes croisaient sur les côtes pour réprimer la traite et elle se

flattait de réunir le Cap au Caire par un empire ininterrompu. L'ingérence de l'Allemagne entrava ces projets.

Devant cette concurrence elle ne resta pas inactive. La « British East Africa Company » poussa activement la mise en valeur commerciale du Nord du pays.

Un soulèvement des indigènes fut réprimé en commun par les deux puissances et se termina par l'exécution de Bushiri de Pangani en 1889. L'année suivante, un traité avec l'Allemagne délimitait leurs deux protectorats et accordait à l'Angleterre les îles de Pemba et de Zanzibar.

La Somalie était laissée en partage à leur troisième alliée : l'Italie.

L'Angleterre put ainsi rejoindre la haute vallée du Nil où elle avait envoyé de nombreuses expéditions, à la côte de l'océan Indien.

En 1895, un nouveau sultan de Zanzibar, Hamoud, monta sur le trône. En 1911, Seyid-Kalita remplaça Aliben-Hamound, démissionnaire par raison de santé. Mais le sultan n'a plus aucune puissance effective, et d'ailleurs son influence ne s'étend que sur un point de la côte.

La colonie de l'Afrique Orientale anglaise se développa grâce au chemin de fer dit de l'Ouganda, qui unit Mombasa, sur la côte de l'océan Indien, à Port-Florence sur les rives du lac Victoria ; cette voie, longue de plus de 1.000 kilomètres, commencée en 1896 et terminée en 1913, a coûté près de trois cents millions de francs, mais assure le progrès économique de la contrée. Le chiffre du commerce en 1912 dépassa 2.500.000 livres sterling et fut remarquablement actif avec les Indes anglaises.

Nubiens, Monbuttous et Niam-Niams. — C'est à Goudocoro que s'arrêta l'expédition, envoyée par Méhémet-

Ali en 1840 et qui fit une enquête sur le commerce des esclaves dont cette ville était le centre.

Au sud de cette ville et de sa voisine Ismaïla, le pays était, au début du dix-neuvième siècle, parcouru sans relâche par les traitants. A Létouca, le chef Moè reçut Baker; les indigènes eurent maille à partir avec les Turcs conducteurs de bandes d'esclaves, et tuèrent jusqu'au dernier une de leurs troupes (1863). Dans l'Obbo, Ketchiba, vrai bouffon ridicule, ne devait sa royauté qu'au pouvoir que lui croyaient ses sujets de faire tomber et cesser la pluie. En 1871, le roi des Baris, Alloron, fit cause commune avec les marchands d'esclaves; aussi reçut-il la visite peu amicale de ses voisins les Loquais. L'explorateur Baker crut bien faire en proclamant la suzeraineté de l'Égypte sur Gondocoro; cependant, les tribus alliées des traitants : les Baris et les Bélinians, se révoltèrent contre lui. Baker marcha contre eux à la tête de 46 soldats de sa troupe et de 600 Égyptiens et les battit complètement à Bélinian. Plus au sud le roi de Chouli Rot-Djarna fit de lui-même sa soumission. Le gouvernement transporta l'occupation à Lado, et, depuis, Gondocoro tomba en décadence.

Vers la même époque que Baker, Schwienfurth visita le pays anthropophage des Monbuttous.

Le roi de ce pays, Tikito, périt assassiné en 1865 par son frère Degberra, lequel s'empara d'une province orientale qu'il gouverna dans l'indépendance, laissant le reste du royaume à Mounza.

Degberra divisa son royaume en provinces dont il donna le gouvernement à ses fils ; Mounza fit de même dans son État et confia chaque province à l'un de ses frères.

Mounza reçut Schweinfurth en audience solennelle,

dans une salle d'une trentaine de mètres de long, au milieu d'une centaine de courtisans en armes. Il fit son entrée le corps peint en rouge, et pour honorer le voyageur, il dansa lui-même devant ses femmes, battit la mesure devant un orchestre indigène, et fit exécuter des gambades par le bouffon de la cour. Il s'extasia devant les cadeaux qui lui furent offerts : un vase de porcelaine qu'il crut être en ivoire, un livre doré sur tranches, des perles et surtout un miroir convexe et concave. Assez avare, il ne donna rien en échange. Par contre, désirant posséder un chien de l'explorateur, il l'échangea contre un esclave.

Les Monbuttous repoussèrent en 1866 une attaque des Nubiens. Ils furent à leur tour vaincus par les traitants arabes et turcs et ouvrirent leur pays à l'étranger. La contrée est actuellement dans la zone d'influence anglaise.

Plus au sud, les Akkas, protégés par Mounza, sont un peuple de nains difformes, cruels et stupides qui tend à disparaître. Ils payaient tribut aux Monbuttous.

Schweinfurth eut aussi l'occasion de parcourir le territoire des Niam-Niams, fameux par leur anthropophagie. Il vit le roi Nganyé qui avait partagé le gouvernement de son royaume entre ses sept frères, commandant chacun un district. Ces princes étaient les fils et successeurs de Mounouba, fils lui-même de Yapati. Le roi Nganyé reçut en audience l'explorateur, et revêtit pour la circonstance un simple tablier de peau. Le roi ne s'intéressa nullement aux mœurs des pays de l'Europe, notions au-dessus de sa portée ; ce manque de curiosité est général chez tous les princes nubiens.

Bolognesi, qui visita le pays, remarqua que les Niam-Niams s'attachent une queue de bœuf autour des reins,

ce qui a pu donner naissance aux hommes à queue dont parlent les Anciens.

Schweinfurth prouve surabondamment l'anthropophagie de ces sauvages. Il vit aussi le dernier roi indépendant des Chillouks, qui étaient, avant la conquête égyptienne de 1871, le peuple le plus organisé de la Nubie, mais qui avaient perdu tout caractère : à voir les Chillouks marcher avec langueur ou se tenir immobiles sans aucun geste, on les aurait pris pour des momies à peine vivantes.

LA TRAITE DES NOIRS

« Ce sont des oiseaux de proie qui fondent les uns sur les autres. »

(VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*. Esclaves.)

L'esclavage antique. — L'esclavage, c'est-à-dire la réduction à l'état forcé de domesticité des prisonniers de guerre, a existé de toute antiquité.

Les Égyptiens faisaient construire par des esclaves leurs grandes pyramides. Les Carthaginois, les Cyréniens, les Romains possédaient un nombre d'esclaves parfois supérieur à celui des citoyens.

Diodore de Sicile décrit d'une manière éloquente les tortures des prisonniers qu'il avait vus lui-même en Égypte extraire les minerais des profondeurs du sol, sous le fouet de leurs geôliers. Il vit des familles entières qui depuis des générations n'avaient jamais connu le grand jour.

Le christianisme lui-même ne trancha pas le principe de l'esclavage et les scolastiques assurèrent qu'il avait eu pour point de départ un sentiment humanitaire, celui d'épargner la vie des vaincus.

Les mœurs sensuelles des musulmans et principale-

ment des Turcs nécessitaient l'emploi de nombreux esclaves, et les riches mahométans de Turquie ou d'Arabie en faisaient venir de l'intérieur de l'Afrique.

Lorsque les Portugais occupèrent les côtes du continent, ils furent en somme bien reçus parmi des peuplades qui pouvaient croire que les immenses espaces qu'ils occupaient étaient destinés à n'appartenir toujours qu'à ces seuls Européens.

La traite occidentale des noirs. — L'Amérique, découverte en même temps avec ses mines abondantes, fit penser à prendre sur les côtes d'Afrique des nègres qui pourraient travailler dans les riches plantations du Brésil ou les mines inépuisables du Pérou. D'ailleurs, l'Amérique, exploitée et martyrisée cruellement par les Espagnols, commençait à se dépeupler de Peaux-Rouges. De généreux esprits entreprenaient de les défendre contre une extermination complète.

Le Portugal, seul à exploiter l'Afrique, vit dans les nègres du littoral une denrée des plus rémunératrices. Les marchands portugais vinrent acheter (pour de l'étoffe, des fusils, de l'alcool, des verroteries), en même temps que des produits du sol, des esclaves qu'on s'empressait de leur fournir. Les rois nègres se firent mutuellement la guerre dans le but de vendre ensuite leurs prisonniers. Ce fut le début d'une série de luttes impitoyables, de trafics honteux, qui finirent par faire prendre ces marchands d'esclaves, ces négriers, en horreur par les Européens comme par les nègres.

Souvent même, après un achat d'esclaves, le capitaine négrier gardait à son bord vendeurs et vendus et levait l'ancre. Les malheureux sauvages étaient descendus à fond de cale, enchaînés côte à côte, à peine nourris, nullement vêtus. Ceux qui tombaient malades par suite de ces souffrances étaient laissés sans remèdes ni con-

solations, ou jetés à l'eau comme marchandise encombrante.

Un incendie, un naufrage survenaient-ils, chacun pourvoyait à sa sécurité et abandonnait le vaisseau où les nègres enchaînés faisaient entendre des cris désespérés. En cas de révolte ou de mauvais vouloir, les tortures les plus effroyables, les plus invraisemblables attendaient ces damnés.

Le premier convoi de nègres exporté en Amérique le fut en 1510 à Saint-Domingue et les résultats parurent si lucratifs que ce fut par millions que les négriers de tous pays transportèrent les indigènes de l'Afrique sur le sol américain.

Par le traité de l'Asiento, l'Espagne donna à l'Angleterre le droit d'importer des noirs et d'envoyer chaque année un vaisseau à Porto-Bello (1713), puis elle racheta ce traité en 1748, mais les Anglais continuèrent la contrebande.

L'esclavage devenait plus affreux encore en Amérique qu'en Afrique, où le nègre propriétaire de quelque esclave avait tout intérêt à le ménager pour qu'il produise davantage, et où des coutumes locales, ayant force de loi, réglaient parfois les rapports de l'un à l'autre.

Répression de la traite des noirs. — Les philosophes, et particulièrement les écrivains français du dix-huitième siècle, réprouvaient hautement l'esclavage, comme une monstruosité qui faisait d'une grande partie de l'humanité une machine sans personnalité, destinée uniquement à faciliter la fainéantise ou le vice d'une autre partie.

Aussi, en 1794, la Convention nationale décréta que l'esclavage serait aboli de tout le territoire de la République.

Les États-Unis de 1787 à 1794, puis l'Angleterre en 1815 se contentèrent d'abolir la traite des noirs, et de 1831 à 1838 ce dernier pays imita l'exemple de la France en libérant ses esclaves.

Les autres États suivirent peu à peu l'exemple de ces nations. Seule la Turquie encourageait non seulement l'esclavage, mais encore la traite des noirs ; ce sont surtout les Arabes musulmans qui dépeuplèrent l'Afrique, pour le service des harems et les cours de l'Orient.

L'Angleterre et la France rivalisèrent de générosité dans cette lutte contre l'oppression. Leur marine poursuivit ardemment les vaisseaux négriers et parvint à détruire leur commerce.

La traite orientale. — Malheureusement elles ne purent de longtemps intervenir dans le centre du continent. Dans toute la région orientale, jusqu'aux grands lacs, du Tchad au Nyàssa, les tribus guerrières se firent les fournisseurs des Arabes qui par Zanzibar expédièrent les noirs en Orient.

Les esclaves nègres étaient capturés en n'importe quel point de l'intérieur du continent par les traitants, enchaînés ou attachés par des fourches et poursuivis ainsi à coups de fouet et de bâton dans les forêts épaisses, nus, à peine nourris, exténués de chaleur, de fatigue et de maladie, égorgés sans pitié au moindre signe de faiblesse. Un cinquième environ arrivait au marché où on les achetait pour les employer aux plus durs travaux et pour les traiter comme des bêtes de somme.

Les indigènes de l'Ouniamouézi ont en vain essayé d'ébranler la puissance des Zanzibarites ; ceux-ci, armés de fusils, ont eu le dessus.

Ce n'est que depuis l'introduction des Européens au Zanguebar, comme pour toutes les autres contrées afri-

caines, que la traite s'y est vue reculée jusqu'à ses derniers retranchements.

Les convois d'esclaves recrutés en Afrique pour l'Orient étaient dirigés principalement sur l'Égypte et sur l'Arabie. Ces deux pays regorgeaient d'esclaves, employés comme dans l'antiquité aux plus durs travaux.

Le Fezzan, le premier, établit des marchés de nègres. Du mois de mai 1864 au même mois de l'année suivante, Hadj-Amri à lui seul a expédié plus de 1.100 captifs à Mourzouk.

A Kouka, dans le Bornou, un prisonnier valait une centaine de francs ; un vieillard, une femme ou un enfant trois fois moins ; le marché de cette ville recevait un millier de nouveaux esclaves chaque jour.

A Khartoum, le commerce du bois d'ébène, comme on disait, n'étonnait personne. Ali-Abou-Mouri, Koutschouk dévastent le région pour troquer leurs prisonniers contre des charges énormes d'ivoire, principal objet d'échange en Afrique.

Chenouda, Kourschid, Debono faisaient de Gondocoro leur marché favori, cachant leurs esclaves aux yeux des voyageurs, de crainte de répression, mais ne pouvant leur tenir secrets les incendies, les charniers, les ruines qui couvraient la vallée supérieure du Nil. Les entrepreneurs restaient à Khartoum ou à l'intérieur et se gardaient d'accompagner leurs convois de crainte de trop se compromettre. Il y avait vers 1860 vingt maisons de traite à Khartoum disposant chacune de trois cents soldats en moyenne. Chaque année, chaque maison recevait environ un millier d'esclaves dont la moitié était laissée aux soldats comme accompte sur leur solde.

M. Berlioux évalue à 30.000 le nombre des esclaves capturés annuellement dans la région du Nil, qui

représentent un effectif moindre que celui des indigènes morts pendant le trajet, ou en se défendant, ou par suite de la ruine de leur village.

Vers le Zambèze Mariano fut heureusement pris par les Portugais et emprisonné. Livingstone donne le nombre de 19.000 pour celui des esclaves passant tous les ans à la douane de Zanzibar et venant de la région du Zambèze.

Madagascar était fière d'acheter de nombreux esclaves et d'imiter l'Arabie, l'Égypte et les contrées barbaresques ou fellatahs.

En 1884, Tissot pouvait encore écrire que l'esclavage était l'institution la plus résistante de l'Afrique.

La traite au Congrès de Berlin. — Nous avons vu le bey de Tunis consentir en 1844 à faire disparaître la traite de ses États et l'Égypte la réprimer du moins en apparence. Une mesure si générale ne put aboutir qu'après une entente universelle. C'est ce qui fut fait lors du Congrès de Berlin tenu en 1885 pour fixer les droits et les limites du territoire du Congo belge et pour réglementer la navigation du Niger.

La France, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, les États-Unis, l'Angleterre, l'Italie, la Hollande, le Portugal, la Russie, la Suède et la Turquie y furent représentés. Les puissances profitèrent de l'occasion pour porter un nouveau remède à l'esclavage.

L'article 9 formant tout le chapitre 2 était ainsi libellé : « Déclaration concernant la traite des esclaves : Conformément aux principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les puissances signataires, la traite des esclaves étant interdite, et les opérations qui, sur terre et sur mer, fournissent des esclaves à la traite, devant être également considérées comme inter-

dites, les puissances qui exercent ou exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du Congo, déclarent que ces territoires ne pourront servir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves, de quelque race que ce soit ; chacune de ces puissances s'engage à employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre fin à ce commerce et pour punir ceux qui s'en occupent » (1885).

Nous avons vu que la chute de la puissance de Tippo-Tib sera le corollaire de cette déclaration. Nous avons vu aussi Baker pourchasser les traitants dans le haut Nil et le commerce des esclaves noirs prendre fin vers le début seulement du vingtième siècle.

Même en 1911, lors de l'arrivée des Français dans l'Ouadaï, on eut encore à délivrer des esclaves et cette intervention provoqua un mouvement d'agression nouveau dans les contrées voisines, au point que l'Angleterre dut obliger le sultan du Darfour à veiller à ce que ses sujets ne pénètrent pas par bandes armées sur le territoire occupé par les Français afin d'essayer de massacrer les postes frontières.

L'OCCUPATION ALLEMANDE

> « Les nations demandent le concours de conjonctures heureuses pour qu'elles puissent entrer dans une vie nouvelle. »
>
> (Frédéric II, *Mémoires.*)

Les Allemands au Damara. — Les déserts du sud-ouest de l'Afrique furent explorés par Levaillant à la fin du dix-huitième siècle. Dans le récit de son voyage il loue l'esprit pacifique des Gonaquois et des Hottentots avec lesquels il entra en relations. On lui fit une réception fort amicale, lui offrant des plumes d'autruche, du lait dans des paniers tressés avec art. Le pays était peu populeux. Haabas était alors le chef de la horde de beaucoup la plus puissante de la région, mais ne possédait guère plus de 400 sujets. Il n'y avait pas plus de 3.000 âmes sur une étendue de 100 kilomètres.

C'est aux environs d'une contrée si peu favorisée par la nature que l'Allemagne, à l'époque où elle fonda son empire colonial, porta ses vues. En effet, en 1883, la maison Luderitz, de Brême, acheta aux chefs indigènes, malgré l'opposition de l'Angleterre, le mouillage d'Angra-Pequena.

L'année suivante, cette maison, par l'intermédiaire

du capitaine Friedrich, se rendit maîtresse du Namagna et du Bethany. Elle vendit alors tous ses droits à l'Association coloniale du Sud-Ouest africain, et le protectorat allemand fut étendu à toute la colonie (1885).

Bientôt on s'aperçut que les difficultés de toutes sortes s'opposaient à cette vaste mais pauvre contrée. Les Anglais, voulant décourager leurs concurrents, mirent tout en œuvre pour leur nuire, refusant le passage des convois d'eau douce, soulevant même les habitants du Damara, excitant le chef indigène Camakerero qui occupait les rives de la baie des Baleines.

Les Allemands ne se rebutèrent point ; une convention avec le Portugal agrandit la colonie de l'espace compris entre le cap Frio et le Rio Cunéné (1886).

Les Herreros, qui occupaient le nord-ouest de la colonie, écrasés par de trop lourds impôts, se soulevèrent tout à coup. Cette peuplade, venue du Nord, avait subjugué le Damara au début du dix-neuvième siècle. Ils avaient, sous les ordres du savant suédois Anderson, lutté contre les Namaquois.

En 1888, ils prirent les armes et remportèrent quelques succès sur les Allemands.

En 1894, ils recommencèrent leurs attaques, mais le major Leutwein réprima cette révolte et divisa le pays en capitaineries dont les chefs indigènes se reconnurent vassaux du roi Samuel Mahaherrero, lequel prit Okahandja comme capitale.

En 1904, armés de fusils qu'ils avaient achetés aux commerçants allemands, les Herreros se remirent en campagne. Ils attaquèrent le chemin de fer qui relie Windœk à la côte, bloquèrent cette ville au nombre de 20.000 ainsi que d'autres centres, et massacrèrent les colons dispersés. Un renfort débarqua sur la côte, délivra la garnison de Windœk, cruellement éprouvée,

et rétablit le calme pour un instant seulement, les Herreros ne désarmant pas.

Le général Von Trotha livra aux révoltés une suite de combats autour de Waterberg, mais les indigènes, sur le point d'être cernés, rompirent les lignes ennemies et gagnèrent le Sud-Est où on les poursuivit vainement.

Dans la seule année 1914 cette guerre nécessita à l'Allemagne une demande de crédits de plus de quatre-vingts millions de marks.

En 1905, le chef Witboi, après une tentative vaine pour s'emparer de plusieurs points, dut battre en retraite, abandonnant plus de 300 femmes et enfants, dont ses proches parents, et gagna avec ses guerriers la région du Nord-Est.

Les Herreros, sur le point d'être battus, se réfugièrent en grand nombre dans le Betchuanaland, en territoire anglais, et les Anglais, ne voulant ni mécontenter leurs propres sujets ni compliquer la situation, refusèrent de les combattre.

Toutefois, le chef herrero Andréas ayant été vaincu, fut désarmé, ainsi que sa troupe, avant de passer la frontière anglaise.

Le gouverneur de Lindesquist parvint à apaiser l'effervescence, sans cependant asseoir complètement la domination allemande sur ces contrées qui paraissaient primitivement si peu susceptibles de créer de tels embarras à une grande puissance. Le peu de réussite des Allemands provenait du manque presque absolu de voies ferrées sur ce territoire.

Les révoltés étant presque tous soumis, le gouvernement allemand décida que la guerre était officiellement terminée et réduisit le corps expéditionnaire à 4.000 hommes.

Aussitôt la guerre terminée, le Reichstag allemand

vota sans débat un crédit de 12.000.000 de marks nécessaires à l'achèvement des lignes de chemins de fer de la colonie.

Cependant une nouvelle question vint se greffer sur les difficultés de l'occupation et inquiéter à bon droit les Allemands, celle de l'accroissement des métis, dont l'effectif atteignait 4.200 dès 1909 contre 12.000 habitants de race blanche. On proposa l'immigration de femmes allemandes.

La découverte d'abondantes mines de diamant accrut le nombre des immigrants ; en une seule année plus de cent sociétés nouvelles demandèrent des concessions. Le gouverneur eut l'idée de prélever 40 p. 100 sur le produit de la vente du diamant et ce revenu constitua à lui seul la moitié des ressources de la colonie, dont le budget s'éleva en 1909 à 32 millions de marks.

Les Allemands au Cameroun. — Le territoire occupé aujourd'hui par les Allemands au Cameroun n'a jamais formé auparavant un empire unifié. Il se composait de plusieurs États indépendants, que ne pénétrèrent que rarement les premiers explorateurs.

Le Portugais Fernando Po découvrit les côtes en 1533, mais les puissances européennes négligèrent de s'y établir.

Vers le nord de cette contrée se forma cependant le royaume d'Adamaoua, dont le premier sultan, nommé Adamaoua, passa le Bénoué, chassa les Habès primitivement établis, et fonda la ville de Yola, qui atteignit 50.000 habitants et qui est aujourd'hui sur le territoire anglais. Les descendants du premier sultan se nommèrent Lawal, Oumarou, Zoubeirou (ou Zobeyr). Celui-ci reçut la mission française du lieutenant Mizon, livra plusieurs combats et fut tué par les Anglais.

Les Anglais s'établirent en 1837 dans le territoire de

Victoria que leur céda Bellch, roi de Bembia; c'est, dit É. Reclus, un des coins les plus habitables de l'Afrique.

En 1862, la maison Woerman, de Hambourg, fonda à son tour plusieurs établissements sur la côte de Guinée par l'intermédiaire de ses agents Jantzen et Thormalhen; en 1884, ces comptoirs s'élevaient au nombre de 60. Le ministre Bismarck rêvait alors de créer à l'Allemagne renaissante un empire colonial qui ne pourrait dès le début égaler celui des puissances concurrentes, mais qui serait le premier pas vers une politique mondiale nouvelle. Il demanda aux sénats des villes hanséatiques ce qu'elles pensaient de cette innovation, et celles-ci, malgré l'opposition du Reichstag, réclamèrent la formation d'une escadre atlantique, la conclusion d'arrangements avec la France et l'Angleterre, et la signature de traités avec les chefs indigènès.

Jantzen s'était déjà concilié les rois de l'Afrique de la contrée par de nombreux cadeaux. Nachtigal, le célèbre explorateur, alors consul à Tunis, et Buchner, reçurent l'ordre d'étudier les intérêts allemands sur la côte de l'Atlantique. Nachtigal, à bord de la *Morve*, se rendit au Togo, qu'il occupa, puis il se dirigea sur la côte du Cameroun.

Pour ne pas léser les intérêts anglais, les Allemands convainquirent les roitelets indigènes de se mettre sous le protectorat des commerçants allemands, ceux-ci à leur tour se réclamant de l'Allemagne.

Dans de longues barques bariolées, Bell, roi du Bimbia, Aqua, Dido, souverains du Malimba, du Lungasi et le Mungo, vinrent avec leur cour accoster le navire de Nachtigal et confirmer les traités qu'ils venaient de signer avec lui.

Le roi Presso, attaché aux Anglais, ne se présenta

pas, mais Nachtigal le considéra comme vassal de Bell et hissa le drapeau germanique sur Belltown, Aquatown et Didotown. Presso vint peu après, entraîné par les circonstances, faire acte de soumission (1884).

Celui-ci cependant, froissé d'avoir été traité par défaut comme vassal de Bell, ameuta les indigènes ; aidé de Joss, il réduisit en cendres Belltown.

L'amiral Knoor arriva aussitôt pour réprimer cette rébellion, avec deux navires de guerre, *l'Olga* et *le Bismarck* : 330 hommes furent débarqués et eurent aisément raison des indigènes ; Josstown et Hickory, capitale de Presso, furent, en représailles, livrées aux flammes. Un seul marin allemand fut tué, première victime des conquêtes coloniales de l'empire. Les discours hardis de Bismarck au Reichstag intimidèrent l'Angleterre, qui accepta la nouvelle situation.

L'intérieur du pays fut exploré dès 1886 par Grenfell et la nouvelle possession allemande s'étendit jusqu'au lac Tchad. Une commission franco-allemande délimita, en 1908, les frontières de la colonie.

La Compagnie des agriculteurs et planteurs du Cameroun rendit de grands services à l'exploitation agricole de cette région, fonda des fermes et assura une abondante subsistance aux colons.

Les exportations portèrent principalement sur les végétaux : caoutchouc, cacao, noix de palme, huile de palme, ainsi que sur l'ivoire. Le commerce de l'exportation du caoutchouc atteignit en 1910 onze millions de marks, soit trois millions de plus que l'année précédente.

En 1909, cent kilomètres de chemin de fer seulement étaient construits ; l'enseignement était abandonné aux missionnaires et il y avait seulement trois écoles officielles ; les recettes provenant des indigènes rendaient très peu, celles des douanes, par contre, alimentaient une

partie du budget de la colonie, lequel s'éleva à neuf millions de marks en 1910.

Des difficultés s'étant élevées au sujet de la délimitation des frontières, le commandant Moll pour la France et le baron Seefried pour l'Allemagne parcoururent la frontière jusqu'au Tchad. Ils furent témoins d'actes de cruauté qui montrent l'universalité des instincts sanguinaires en Afrique. C'est ainsi qu'après un repas copieux, un chef indigène invita Moll à se divertir par un combat entre ses sujets et les tirailleurs. Moll refusa. Le chef se contenta d'organiser une lutte entre ses sujets et, en quelques instants, vingt cadavres jonchèrent le sol.

En 1911 la France ayant occupé le Maroc, l'Allemagne demanda une compensation vers le Congo. Après quelques pourparlers entre les deux représentants des puissances, M. J. Cambon pour la France et M. de Kinderlen Vaechter pour l'Allemagne, fut signé l'accord du 4 novembre qui reconnaissait à l'Allemagne la compensation demandée. Celle-ci consistait en une bande de territoire agrandissant le Cameroun vers l'est et aboutissant au Congo par la vallée de la Sangha, et une autre bande vers le sud. Par contre l'Allemagne cédait à la France un petit territoire de la colonie vers le lac Tchad. Cette convention fut peu après ratifiée par les deux gouvernements, après délibération du Reichstag et du Parlement.

Les Allemands au Togoland. — A la suite des décisions prises par Bismarck au sujet de Cameroun, Nachtigal vint, à bord de *la Morve*, effectuer une croisière vers Togo, où plusieurs maisons allemandes possédaient des comptoirs.

Sous la pression des canons du navire, il fit signer un traité au roi Grigi, occupa Bagida, Lomé, et laissa

dans la nouvelle colonie M. Randal comme consul (1883).

Les Français avaient depuis quelque temps des droits, en vertu de traités passés avec les chefs indigènes, sur certaines localités revendiquées par les Allemands. Pour éviter des conflits diplomatiques, une convention fut signée entre les deux métropoles, limitant leurs sphères d'action réciproques et reconnaissant aux Allemands le protectorat de tout le Togoland. Ceux-ci, désirant occuper le Nord de ce pays de manière à isoler le Dahomey du Soudan, leurs missions contraignirent la France à brusquer la conquête effective du Dahomey par une expédition militaire décisive.

Le Togo, mis en exploitation par les Allemands, se couvrit de chemins de fer, de routes et de canaux.

Une exposition agricole inaugurée à Palme en 1907 réunit plus de 3.000 exposants et démontra la prospérité du Togoland dont le commerce extérieur s'éleva à 12 millions de marks à cette époque, celui de l'arachide, de l'ivoire et surtout du maïs étant en progression marquée.

Les Allemands au Zanguebar. — De nombreux explorateurs allemands, reconnaissant l'importance du Zanguebar, sur la route de l'Inde, en face des grands centres asiatiques et à proximité du centre de l'Afrique, parcoururent le pays avec une curiosité voulue. En 1884, l'un des plus zélés, Gerhard Rohlfs, fut nommé consul général à Zanzibar.

Sur ses conseils, Peters, Juhlke et Pfeil arborèrent le drapeau allemand sur le port de Mbuzini, remontèrent la Wami et par des traités avec les chefs indigènes firent reconnaître les droits de l'Allemagne sur l'Useguha, le Nyuru, le Mukoudokva, l'Ukami, l'Umvomero

A la Société allemande de colonisation se substitua la Société allemande de l'Afrique orientale, aux visées plus ambitieuses (1885).

La même année M. Hœrnecker concluait un traité avec le sultan de Medjourdine et celui d'Opia pour le monopole du commerce et se trouva maître du Somal.

Le sultan de Zanzibar protesta contre ces annexions, et envoya des troupes dans l'Usagara. L'Allemagne envoya une escadre mouiller à Zanzibar, soutenant les droits des Allemands sur les territoires de l'intérieur et ceux du Somal chez lesquels l'autorité du sultan de Zanzibar n'était pas effective.

Le sultan, conseillé par l'Angleterre, céda. Il fut convenu que l'Allemagne aurait le Zanguebar jusqu'à la Ravouma et au Tanganika, mais qu'elle abandonnerait le Somal. La part de l'Angleterre était réservée au Nord (1886).

Les Allemands prirent aussitôt des mesures sévères pour combattre la traite des noirs.

Les indigènes furent cependant froissés par la substitution des employés des douanes et par de nouveaux impôts. Une révolte générale éclata. La ville de Pangani en donna le signal. Elle fut réprimée par Wissmann pendant les deux années suivantes.

Un nouveau traité fut signé avec l'Angleterre qui reçut les îles de Zanzibar et de Pemba, et la politique allemande lui laissa toute liberté dans son extension vers les sources du Nil (1890).

En 1905, un sorcier souleva les Montumbis, et l'insurrection s'étendit aux tribus voisines, malgré les tentatives isolées de répression, si bien que l'Allemagne, déjà fort occupée par les Herreros, dut encore envoyer une expédition contre les indigènes de l'Afrique orientale, sous les ordres du capitaine Clatzel. Ces rébellions

provenaient de ce que les impôts paraissaient de plus en plus lourds aux indigènes par suite de l'épuisement du caoutchouc, principale richesse du pays.

Une autre culture très productive des colonies de l'Afrique allemande est, avec le caoutchouc, celle du coton. Cette culture a produit 750.000 francs en l'année 1906. De nouvelles plantations ont été créées près du lac Victoria. Le rendement a doublé en une année au Togo. Il augmente aussi dans le Cameroun. Ainsi les profits de cette culture, profits qui peuvent transformer certaines villes allemandes en vastes entreprises d'industries textiles à l'instar des villes anglaises, peuvent avoir une grande portée économique.

Le commerce de l'Afrique orientale allemande a triplé en dix ans, atteignant 40 millions de marks en 1909, les mines abondantes de Kizonda furent exploitées, des chemins de fer tracés, de nombreuses plantations établies. Quatre mille Européens habitaient alors la jeune colonie, dont le budget annuel était de 13 millions de marks.

En 1914 le chemin de fer parti de Daressalem, sur la côte de l'océan Indien, atteignit le lac Tanganyka, à la baie de Kigoma, après un parcours de 1250 kilomètres, de telle sorte que l'on atteint le lac en 40 heures, tandis qu'il fallait 42 jours aux caravanes. Le voyage de Paris au lac Tanganyka, qui était, il y a peu de temps, une entreprise presque chimérique, fut réduit à une durée d'une vingtaine de jours, et coté mille francs en première classe.

LES ROYAUMES CAFRES

« Et rien n'en reste plus que des ruines autour desquelles s'étend le désert illimité et nu. »
(SHELLEY, *Ozimandias*.)

Les anciens Cafres. — D'après les voyageurs de la région des grands lacs, les Cafres qui occupent actuellement le Sud-est de l'Afrique seraient originaires du plateau d'Ouniamouézi, d'où ils auraient émigré au début des temps modernes.

D'après Lichtenstein, Alberti, Staout, Vanderkemp, l'histoire des Cafres ne serait pas connue avant le dix-septième siècle.

Levaillant et les navigateurs portugais opposent les mœurs des anciens Cafres, qui habitaient déjà le sud du continent, à celles, beaucoup plus paisibles, des Hottentots.

Call Theal dans le second volume de son ouvrage retrace les débuts des Amaksosas ou Amaxasas.

Il donne la liste des premiers rois cafres : Xosa, Malangana, Ncoziamtou, Tshaoué, Néouangou, Sicomo, Togou, Gonde, Tsijo, Palo, Tchéka-Kouta, Hintsa, Kréli.

Les premiers pouvaient avoir plusieurs femmes, mais

un seul fils pouvait leur succéder, et, pour éviter les compétitions, les autres étaient immolés dès l'enfance; tels furent les fils de Xosa, qui donna son nom à la tribu.

Ncoziamtou laissa subsister trois de ses fils. L'un de ceux-ci, Tshaoué, se fit de nombreux partisans, les munit d'armes de fer, inconnues aux autres sauvages, vainquit les partisans de ses frères et les supplanta; cependant tout porte à croire que le fer était connu avant lui, mais que ses descendants lui en attribuèrent l'invention, par le même sentiment que les Athéniens attribuaient la découverte de l'agriculture ou de l'industrie à leurs héros légendaires.

Après Tshaoué, qui devint un personnage fabuleux dans la postérité, se succédèrent Néouangou, Sicomo et Togou. Ces rois étaient prépondérants sur les chefs de tribus; une queue de lion au sommet de leur hutte était le symbole de leur puissance.

Sous Tshijo eut lieu une émigration de mécontents, qui formèrent un clan séparé, sous la protection des Gonaquas, et cet exemple fut souvent suivi.

En 1702, sous Palo, une autre émigration eut lieu vers les Hottentots et provoqua des combats sanglants.

A la mort de Kauta, on lui désigna comme successeur le petit-fils de Palo, Oumlao, dont le père avait acquis un grand renom de bravoure et d'ingéniosité. Son fils Tchaka lui succéda peu après et eut, au début, un règne assez tourmenté.

Il monta jeune sur le trône, mais à dix-huit ans il se révolta contre son oncle Slambie qui ne pouvait se résoudre à abandonner son rôle de tuteur; il le battit et Slambie passa sa colère sur les colonies anglaises (1796).

Tchaka fit alliance avec les Matimbas, tribu dont sa

mère était originaire, puis, fort de l'ascendant qu'il avait acquis sur eux, il commença une ère de conquêtes.

Conquêtes de Tchaka. — Les Cafres, à peine parvenus à l'extrémité sud de l'Afrique, songeaient en effet, au début du dix-neuvième siècle, à s'en rendre maîtres absolus et à dominer les populations primitives.

Ce fut surtout le roi Tchaka qui en fit une nation guerrière redoutable, et les organisa uniquement pour la conquête. Nous venons de raconter ses origines.

Les soldats n'avaient le droit de se marier qu'après avoir tué un ennemi et ils prenaient autant de femmes qu'ils avaient fait de victimes. Tous les guerriers mâles d'une peuplade vaincue était exterminés. Les Cafres ne mangeaient que de la viande et rejetaient le lait comme émollient. Dédaignant les armes de jet, ils ne manœuvraient que la pique et la lance, s'avançant de front et en ordre sur l'armée ennemie, les deux ailes repoussant l'adversaire vers le centre où avait lieu le massacre final.

Tchaka faisait détruire les nouveau-nés et donnait lui-même l'exemple sur ses propres enfants. Sa capitale n'était qu'un camp qu'environnaient d'autres campements. Pour toute fête les Cafres défilaient devant leur roi, salué du titre de grand lion, ou de grand mangeur d'hommes, en chantant l'air de la sagaie.

Après la victoire, les Cafres capturaient le bétail de l'adversaire. Ils exerçaient le leur à fuir en bon ordre en cas de recul. Tout homme ou toute troupe qui reculaient sans l'ordre du roi étaient mis à mort.

L'empire de Tchaka atteignit des limites lointaines, où domina longtemps la race de ses conquérants.

L'ancien royaume cafre était encore borné, en 1858, par Lourenço-Marquez au nord, à l'ouest par une ligne située à égale distance de l'océan et des monts Dra-

kenberg, au sud par le Great fish river. (Il s'étendait sur les territoires occupés actuellement par le sud du Transvaal et du pays de Gaza, Lourenço-Marquez, la moitié est de l'Orange et du Griqualand, le Swaziland, le Zoulouland, le Natal, le Pondoland et le Bas-Zoutoland. Auparavant il s'étendait de Mozambique à l'Atlantique, y compris l'Ouest africain actuel.)

La population était estimée à 300 milliers d'habitants qui pouvaient mettre sur pied 45.000 guerriers (1858).

On la divisa en deux tribus : les Amatembou qui occupaient le Bassoutoland actuel avec près de 100.000 habitants, et qui avaient beaucoup contribué à fonder le royaume, et les Amaxosas. Cette seconde tribu devait son nom à Xosa, premier et plus grand roi de cette tribu, ama signifiant hommes. Les Amaxosas se divisaient en six sous-tribus.

Cependant les Cafres se heurtèrent à des gens moins belliqueux mais beaucoup plus forts que leur guerriers les plus renommés : les colons européens du Sud.

Ne pouvant parvenir à exterminer les Boers, retranchés derrière leur wagons, ils tournèrent leur fureur dévastatrice contre eux-mêmes, les tribus se livrèrent à des guerres intestines et l'empire se démembra.

Les royaumes divers qui sont sortis de l'empire cafre conservèrent longtemps des mœurs sanguinaires, surtout les Zoulous qui furent les derniers à se soumettre à l'hégémonie anglaise et dont le nom a symbolisé la résistance à la colonisation.

Sous le règne de Tchaka les Cafres commencèrent à s'étendre de tous côtés, d'abord pacifiquement, puis en prétendant s'imposer à leurs hôtes. Il fallut que le gouvernement du Cap les repoussât au delà de Fish-river (1810). Une entrevue eut lieu avec Tchaka en 1817 et le roi promit de maintenir la paix.

Mais son oncle Slambie, aidé d'un prophète nommé Macanna et d'un autre chef, Hinza, rompirent avec lui, lui enlevèrent même du bétail, et s'attaquèrent à la ville anglaise de Graham. Une colonne anglaise accourut, repoussa les agresseurs, et leur enleva trente mille têtes de bétail (1819).

Tchaka tourna ses armes contre Lotchangan, roi de la tribu d'Inambala, riveraine de la baie de Delagoa, et, vaincu, perdit de son prestige.

Ce féroce guerrier, pour donner l'exemple de la destruction et se préserver de compétiteurs pendant sa vieillesse, tuait tous ses enfants. Il en épargna deux seulement : Dingan et Panda.

Dingan ne se gèna pas pour conspirer contre son père qu'il assassina en lui donnant un coup de sagaie dans le dos, dans le marché de Masumba, sa capitale (1829).

Dingan saccaga le Natal dont il massacra en partie la population blanche. Les Boers s'organisèrent et lui livrèrent en 1838 un combat à Umchaten. Les douze mille Zoulous du chef barbare furent complètement battus par une poignée de Boers et laissèrent plus de mille morts sur le terrain

Dingan mourut dans un autre combat et Panda lui succéda en 1840.

Plus débonnaire, il poussa la clémence jusqu'à laisser vivre ses enfants. Aussi ses deux fils Cettiwayo et Umbalazi réunirent-ils chacun une troupe de partisans et se livrèrent-ils un combat sanglant pour savoir lequel des deux lui succéderait (1856). Umbalazi trouva la mort dans cette bataille ; Cettiwayo exigea de son père une partie de l'autorité souveraine et il lui succéda, lors de la mort du monarque, en 1872. Ce fut contre lui que les Anglais organisèrent l'expédition de 1879.

Maftisis, Angonis, Atchécoundas et Oumzilas. — En descendant vers le Sud, les Cafres laissèrent sur les bords sud-ouest du lac Niassa une tribu qui forma le royaume des Angonis.

Ce royaume se divisa en deux, celui de Méséni (ou de Mafsitis) et celui de Tchicoussi (ou des Angonis actuels). Ces deux rois sont de purs Cafres ; leurs peuples, bien qu'ayant gardé les mœurs de leurs ancètres, se sont un peu mélangés avec les autochtones.

Les Mafsitis acquirent bientôt une triste réputation de pillards. Ils attaquaient la nuit leurs voisins les Ageas de l'Oundi qui cependant étaient armés de fusils, inconnus aux Cafres. Le roi des Maftisis, en 1899, promit aux Portugais de laisser les caravanes passer dans son pays, mais il ne se souvint pas souvent de ce traité.

Les Angonis eurent à se défendre contre les Maftisis; les Angonis ne demandent à cette époque qu'à cultiver paisiblement le sol. Le roi a sa résidence au village de Ndedza, sur une montagne. Il s'occupe de défendre son pays contre les brigandages, pendant que ses sujets se livrent à la vie agricole ou pastorale, très sobres d'ailleurs, se contentant de maïs sec grillé comme nourriture, et comme ustensile de cuisine d'un fragment de boîte à conserve emmanché dans un morceau de bois fendu. Par contre, ils aiment les verroteries et les apprécient au volume ; ils portent dans les entailles qu'ils se font aux lobes auriculaires et à la lèvre supérieure, des boules de verre ou des rondelles de bois de la grosseur d'un œuf de pigeon ; la chevelure des femmes est complètement rasée.

Ajoutons que les Maftisis, non contents de faire par leurs razzias le désespoir de leurs anciens compatriotes les Angonis, terrorisent tous les territoires environ-

nants, où ils passent pour de vrais démons. Ainsi ils font des incursions chez les Ageas qui habitent le territoire appelé autrefois Maravie; la ville d'Oundi, qui doit son nom au roi du pays, fut réduite par eux à la famine; les habitants de cette ville et d'une dizaine de villages environnants furent pris, emmenés en esclavage et vendus aux Arabes pour des prix dérisoires; la valeur d'un esclave atteignant à peine le prix d'une défense d'éléphant, et dans les temps difficiles d'un ou deux mètres de calicot.

Même les Azimbas ont à souffrir des razzias de Maftisis. Mbioui, roi des Azimbas, qui siège à Tchiouta, se reconnaît le vassal d'un roi assez puissant qui seu est capable de le défendre : du roi des Atchécoundas (1890).

Disons quelques mots de ce dernier peuple dont l'histoire est assez mouvementée. Les Macangas ou Atchécoudas habitent le pays de Macanga, entre le lac Niassa et Tèté sur le Zambèze, dont la capitale est Camsikiri. Au commencement de dix-neuvième siècle, un mulâtre portugais, Péreira, se mit à la tête des Atchécoundas pour les délivrer du joug des Azimbas; après une longue guerre, aidé du gouvernement portugais dont il était tributaire, il réussit, puis se déclara roi des Atchécoundas (1806), ravageant les comptoirs du Zambèze, si bien qu'il fut déclaré sujet rebelle par le Portugal. Son fils Chamatowa fut surnommé ainsi (le destructeur) parce qu'il continua la politique de son père, agrandissant son royaume et aguerrissant ses soldats. Le frère de Chamatowa lui succéda, puis quinze rois jusqu'à la fin du siècle, toujours en hostilité avec le Portugal, se suivant de frère en frère, ou à défaut d'oncle en fils aîné du frère aîné. Tchaneta, qui succéda à Caucouni, était fils de Tchintouzo qui était mort

de l'éclatement d'un fusil ; il eut plus de cent femmes et ne se gênait guère pour noyer celles d'entre elles dont la fidélité lui inspirait des doutes ; il usait souvent de l'épreuve judiciaire en faisant avaler au coupable le poison dit moavi ; il entretenait à sa cour un grand orchestre composé d'instrumentistes d'une science musicale fort douteuse, et aimait à régaler les explorateurs de ces concerts bruyants. Il se vantait avec raison que son pays était très fertile à la fois en légumes, en sorgho, en manioc, en arachide, en citrouilles, en patates, en sésames, et de ce qu'il possédait les meilleurs tisserands et les plus habiles forgerons de la région du moyen Zambèze. Son successeur, en 1893, fut Tchigaga qui fut détrôné au bout de quelques mois d'atrocités pour être remplacé par Tchinsiga.

Un autre rameau du grand empire cafre se dirigea vers l'Est et occupa, avec le roi Sochangaré, la côte qui porte le nom d'Oumzila ou de pays de Gaza. Les autochtones se fondirent avec ces Cafres. Les Portugais occupaient de nombreux comptoirs dans ce pays et eurent fort à souffrir de ces nouveaux indigènes. La ville d'Inhambalé fut attaquée en 1834. Elle perdit sa population mâle, hommes et enfants.

Le successeur de Sochangaré fut Oumzila, qui donna son nom au pays et fut puissant dans la région.

A sa mort, son fils Oumdoungazoué lui a succédé. Il résida dans la ville assez populeuse de Goungouniana, où les chefs des villages voisins lui apportèrent leur tribut.

Les Oumzilas, renouvelant la politique de Tchaka, se montraient très durs pour les vaincus, se réservant le monopole de la chasse aux éléphants, pillant les campagnes dont les habitants s'enfuyaient à leur approche, si bien que certains villages se sont mis à élever unique-

ment les chiens dans l'espérance que leurs oppresseurs leur laisseront cette viande.

Les chefs des Oumzilas les menaient au bâton, comme autrefois Tchaka, mais ils s'abaissent de plus en plus devant la prédominance des Européens de la côte qui absorbent aujourd'hui toute autorité.

Le royaume des Tébélès. — Un des chefs de Tchaka, Mosilicatsi, revenant d'une expédition dans laquelle il s'était emparé de beaucoup de bétail, ne voulant pas le porter, comme de coutume, au roi, se dirigea, avec sa compagnie, vers le nord (1827).

Tchaba se mit à sa poursuite, l'atteignit au passage des monts Drakenberg et le battit complètement. Mais Mosilicatsi, connaissant les habitudes de ses anciens compagnons, attendit que les vainqueurs se fussent dispersés, chaque chef regagnant son village à la tête de sa troupe. Il se porta successivement sur le parcours de chacun d'eux, reprit ainsi son bétail et s'achemina de nouveau vers le nord où il fonda en 1834 le royaume des Matébélès.

Mosilicatsi soumit les Mashonas et les Calocos. Suivant les traditions belliqueuses de Tchaka, il donnait l'ordre à ses guerriers de ne jamais reculer, même devant une mort certaine. Un missionnaire anglais, Moffat, conseilla au farouche roitelet de ne plus tuer : « Je suis né pour cela, répondit le noir, mais j'en perdrai l'habitude. » Il se contenta d'imposer un tribut aux villages conquis. Il pouvait mettre sur pied 50.000 guerriers. La mort sur le champ de bataille étant seule honorable, les vieillards étaient lapidés.

Il fut repoussé cependant par le roi des Cololos Sébitouané et prépara pour se venger une expédition que nous raconterons à propos de ces derniers et qui échoua piteusement.

Un des successeurs de Mosilicatsi, Lobengoula, signa avec les Anglais un traité leur reconnaissant le droit d'exploiter les mines de son pays. Lorsqu'il voulut réclamer devant les empiétements des Anglais, ceux-ci le séduisirent par une pension annuelle de 2.500 francs, somme énorme pour les besoins de ce sauvage (1888). Ce traité mettait sous le protectorat britannique à la fois le Matébéléland et le Maschonaland.

La seconde contrée, enrichie de mines d'or, prospéra rapidement.

La première, prenant pour de la crainte la patience anglaise à ne pas réprimer les incursions armées, devint de plus en plus arrogante. En 1893, par exemple, trois cents Matébélés en armes entrèrent chez les Mashonas, pillèrent les villages et osèrent réclamer comme esclaves les indigènes qui travaillaient en pleine ville de Victoria.

Une petite troupe anglaise fit irruption dans le Matébélé, fut victorieuse sur les bords du Schangan, puis de l'Imbembézi, entra à Bulawayo et obtint la soumission absolue de ces sauvages.

Après un nouveau soulèvement, le directeur de la « Chartered Company », Rhodes, organisa vigoureusement la répression, força les Matébélés à la paix (1896), battit l'année suivante les Mashonas de nouveau révoltés, et leur territoire put s'ouvrir en toute sécurité aux chemins de fer et à la pénétration européenne. C'est aujourd'hui une des terres d'avenir du continent.

Nous avons vu, à propos du Monomotapa, que Lobengoula, très superstitieux, faisait périr ses sujets dans de continuels supplices. Les nègres de cette région, comme de toutes les parties de l'Afrique sans exception, n'eurent donc qu'à se réjouir de l'envahissement des Européens.

Le royaume des Zoulous. — La plus célèbre des tribus cafres issues du démembrement de l'empire de Tchaka est celle des Zoulous, qui a conservé les mêmes aptitudes et la même organisation guerrières.

Originairement elle provient des Amagoumoueouébis. Un district de cette tribu, celui des Zoulous, prit au début du dix-neuvième siècle de l'extension. Avec leur chef Manikoussa, ils vinrent en 1830 s'établir au nombre de trente mille sur les rives de l'océan Indien où ils se trouvèrent de plus en plus acculés par l'extension de la colonie du Cap.

Nous avons vu Dingan, fils du conquérant Tchaka, disputer aux Boers le territoire du Natal. Il mourut assassiné et son frère Umpanda ou Panda lui succéda.

Panda eut un règne paisible, mais ses deux fils, Umbalazi et Cettiwayo (ou mieux Ketchouaio), se disputèrent de son vivant même les droits d'héritier.

Cetiwayo resta vainqueur en 1856 et, à la mort de Panda (1872), il fut couronné roi des Cafres zoulous.

Très belliqueux, résolu à défendre l'indépendance et l'intégrité de son territoire, il résista aux Anglais, ne voulut rien entendre de leurs ingérences dans les affaires intérieures de son royaume, pas même leurs plaintes au sujet d'agressions et de vols, et s'attira la campagne de 1879 dont nous parlerons à propos du Cap.

Sébitouané, roi des Cololos. — Les Cololos fondèrent, avec Sébitouané, sur les rives du haut Zambèze, au début du dix-neuvième siècle, un empire éphémère, mais d'une organisation digne d'intérêt.

Sébitouané, né vers 1807, était originaire du pays des Basoutos, situé près des sources de l'Orange, et il était allié à la famille du roi de ce peuple agriculteur : Mochech.

La tribu étant dispersée, il se trouva enrôlé dans une

bande de maraudeurs, les Mantatis, qui ravagèrent ces contrées. Cette bande fut vaincue par les Griquas, métis d'indigènes et d'Anglais qui formaient alors un territoire indépendant sous la conduite de Waterboer (1824).

Sébitouané prit la fuite vers le nord, avec quelques bœufs et une bande de Basoutos. Il a alors à soutenir les assauts de peuplades anthropophages qui ne désiraient rien moins que les dévorer. Il les vainc et prend leur ville.

Il remonte vers le nord et se trouve en rapport avec Séchéli, à Chocouané. Le grand-père de celui-ci, le roi Mochoasélé, ayant beaucoup voyagé, avait été le premier de sa race qui eût vu des hommes blancs ; le fils de ce dernier, appelé aussi Mochoasélé, lui avait succédé, puis avait été massacré par quelques sujets pour le punir du rapt des femmes de quelques chefs. Séchéli, à la mort de son père, était encore enfant, et ses droits restaient méconnus. Ce fut Sébitouané qui intervint en sa faveur et le rétablit dans ses pouvoirs.

Poursuivant sa route vers le nord, il se heurte aux Tébélés qui le dépouillent deux fois de son bétail. Par contre, il bat Morémi qui détenait les bords fertiles du lac Ngami, affluent du Zambèze.

Sébitouané entend ensuite parler des blancs de la côte occidentale et veut se mettre en rapport avec eux. En route son peuple souffrit de la soif et ses bestiaux prennent la fuite vers l'ouest. Il rencontre enfin la Tiogué dont il remonte le cours de la Tchohé, atteint le Zambèze qu'il descend jusque vers les chutes.

Il rencontre là les Tocas, peuple cruel et pillard qui, établis sur les rives du Zambèze, offraient aux tribus errantes de leur faire traverser le fleuve, tellement large à cet endroit qu'on n'en voit pas la rive opposée,

et qui les déposaient dans des îlots écartés où, revenus de leur surprise, ils ne tardaient pas à mourir de faim et à être dépouillés par les Tocas. Sébitouané fut assez prudent pour exiger que le chef tocas reste avec lui sur son canot pendant que l'armée entière traversait.

Les Tocas, dépités de leur échec, essayèrent un combat général, en vue des chutes du Zambèze, mais ce fut eux qui furent vaincus et qui se virent enlever leur nombreux bétail.

En vain la fièvre vint-elle décimer la troupe des Cololos A mesure qu'une tribu était conquise, Sébitouané l'incorporait à sa bande, si bien qu'à ce moment il ne comptait presque plus de véritables Soulous ou Cololos dans son peuple, mais plutôt des Calacas, voisins du Zambèze, et des Rotsés qui sont au nord de ce fleuve.

Le nouveau peuple commença à s'installer paisiblement sur les rives du Zambèze, dans un territoire d'une fertilité remarquable : de nombreux villages furent construits et les intentions du conquérant étaient de passer aux yeux des peuplades avoisinantes pour un roi hospitalier et humain.

Les pauvres qui venaient lui demander du secours ne le quittaient point sans avoir fait un excellent repas de lait, de farine et de miel. Les étrangers n'entendaient de lui que des paroles affables. Digne dans ses manières, sincère dans ses paroles, avec sa taille élevée, ses membres robustes, sa tête légèrement chauve, son teint bronzé, il donnait l'impression d'un guerrier valeureux et d'un administrateur plus délié que les chefs d'alentour.

Loin de fuir le péril comme eux, il marchait le premier au combat, menaçant de sa hache ceux qui tenteraient de s'enfuir et les atteignant par la rapidité de sa

course. Quelques soldats s'étaient cachés pendant la mêlée ; revenus dans leur foyer : « Vous avez mieux aimé, leur dit-il, périr ici qu'en combattant nos ennemis, que votre désir s'accomplisse » ; et il les fit exécuter.

Lorsqu'une offense avait été faite à la tribu, les guerriers pointaient leur lance dans la direction de l'ennemi en criant : « Houou ! » puis ils la frappaient sur le sol au cri de « Heuz ! ». Ensuite tous les guerriers se rendaient sous les ordres des fils du chef chacun dans son régiment et marchaient à l'appel du roi sous peine de mort.

Les plus anciens régiments avaient des avantages particuliers ; le plus vieux gardait le village, les femmes et les enfants. Chaque guerrier devait avoir subi une sorte d'éducation spéciale. Tous les garçons, de dix à quinze ans, étaient choisis pour devenir compagnons d'un fils du roi. On les emmenait dans une solitude de la forêt, dans des huttes construites pour eux, et des vieillards leur enseignaient ce qu'ils devaient savoir des mœurs de la politique, des lois du pays, ainsi que la danse ; les jeunes gens devaient aussi réciter et composer une sorte d'hymne à leur propre louange. Les compagnons de chaque régiment étaient liés par une égalité absolue ; ils pouvaient juger et punir entre eux par des coups les manquements aux devoirs de la solidarité.

Cependant Sébitouané eut à souffrir d'une attaque de Mosilicatsi, roi des Tébélés, établis à l'est, et qui furent repoussés.

Le voyant engagé dans une expédition contre les Rotsés, les Tébélés revinrent à la charge, en plus grand nombre encore.

Sébitouané se souvint des artifices des Toucas ; il

déposa, comme appât, des chèvres dans une grande île du Zambèze, près desquelles il laissa, comme par mégarde, des canots conduits par des hommes qui lui étaient dévoués. Lorsque les Tébélés furent tous transportés dans l'île, les canots revinrent sur la rive, laissant les ennemis sans autre ressources que les quelques chèvres qui les avaient attirés.

Les Cololos abordèrent quelque temps après dans l'île, égorgèrent leurs ennemis déjà exténués et incorporèrent les femmes et les enfants dans leur tribu.

Une nouvelle bande de Tébélés arrive pour venger ce nouvel échec. Mais les Cololos, montés sur des barques, suivent tous leurs mouvements et les empêchent de traverser le fleuve. Enfin Sibitouané se décide à aller droit à eux, et dans un simple discours il les persuade que le tort est de leur côté, lui ne les ayant jamais attaqués.

Les Tébélés, convaincus, s'en retournent dans leur pays, mais, attaqués par les Toucas, décimés par la faim et la fièvre; cinq hommes seulement revirent leurs foyers.

Après une dernière expédition qui détruisit la puissance des Toucas, Sébitouané se vit le maître d'un pays fort étendu, qu'il limita à l'ouest et au sud par le cours du Zambèze.

Cependant Sébitouané tomba malade d'une inflammation de poitrine, aggravée d'une ancienne blessure, et aussi de l'habitude funeste de fumer du chanvre. Ses dernières paroles furent adressées à David Livingstone dans les bras de qui il rendit le dernier soupir (1851).

Sa fille, Mamochisané, hérita du trône, selon le désir de son père. Celui-ci lui avait recommandé de ne pas prendre d'époux afin de ne pas se donner de maître.

Elle suivit ce conseil, mais, en butte aux railleries des autres femmes, elle se décida à abdiquer, et elle remit le pouvoir à son fils Sékélétou.

Le roi Sékélétou. — Un parent de celui-ci, Mpépé, jaloux de l'avènement du roi dont il avait espéré usurper le trône, se promit de lui fendre la tête, de sa hache de pierre, lors de sa première entrevue.

Sékélétou, ayant reconduit Livingstone jusqu'à une centaine de kilomètres de Linianti, vit venir à lui Mpépé, dont il devina les intentions. Il se tint sur ses gardes, et la nuit suivante, quelques guerriers de Sékélétou s'emparèrent du traître et le tuèrent à coups de lance. Le roi alla ensuite à Naliéné pour faire mettre à mort deux des principaux partisans de son compétiteur. Dans ces voyages il recevait mille témoignages de fidélité de ses sujets par des chants et des danses d'une bizarrerie qui fait penser à des trépignements de fous furieux, ainsi que par des bœufs, du lait et de la bière, en plus grande quantité que les gens de sa suite n'en pouvaient consommer.

Sékélétou fut ensuite atteint de la lèpre et les Rotsés, les Toucas, profitèrent de cette maladie qui le retenait au lit, pour se soulever et mépriser son autorité. Le roi, au lieu de considérer, comme son père, tous les sujets comme égaux, avait pris l'habitude de n'accorder sa confiance et de ne distribuer les meilleures places qu'aux Cololos de sa tribu, ce qui mécontentait les peuplades soumises.

A sa mort, en 1864, la guerre éclata entre ceux qui aspiraient à lui succéder. Impopolo, son oncle, prit la régence, mais de nombreux adversaires émigrèrent vers le lac Ngami. Ceux qui restèrent se soulevèrent et Impopolo fut tué. Le royaume cololo se démembra, et cet État si intéressant, dont Livingstone a tracé tout au

long l'histoire, et que Chapman évaluait à 300.000 habitants, tomba pour ne plus se relever.

Les missionnaires qui suivirent le grand explorateur étant presque tous morts de maladie, le bruit se répandit parmi ces peuples superstitieux que les Cololos périraient eux-mêmes, soit par le climat, soit par la guerre.

Les derniers Cololos, refugiés entre le Nyassa et le Zambèze, sur le territoire portugais, y vécurent assez heureux du labourage et de la chasse, souffrant du voisinage des tribus pillardes voisines, mais donnant elles-mêmes plutôt l'exemple de la vie sédentaire et laborieuse.

Prédominance des Rotsés. — Les Rotsés, impatients du joug qui pesait sur eux, fondirent sur les Cololos du nord du Tchobé et les massacrèrent tous sauf deux.

Ceux du Sud s'enfuirent demander asile aux Toana des bords du lac Ngami, qui les accueillirent avec des semblants d'amitié, puis se précipitèrent sur eux et les égorgèrent. Les femmes et les enfants furent distribués aux Rotsés.

Les souverains des Rotsés se trouvèrent donc assez puissants ; en 1875, quatre-vingts tribus leur rendaient hommage, soit près d'un million d'hommes.

Les Rotsés, dont la capitale devint Lialouis, sur le Zambèze, étaient sanguinaires et, de plus, fort superstitieux. Ils croyaient qu'après la mort l'âme des hommes habite le corps d'un animal plus ou moins fort, selon le mérite. Aucun ne désirait revenir dans celui d'un homme. Ces sauvages se préparaient à leur nouvelle vie en poussant des hurlements au milieu des forêts ou en imitant les allures de l'animal qu'ils voulaient hanter.

Conquête anglaise. — Les Portugais envoyèrent une expédition commandée par Serpa Pinto, pour étudier la construction d'une ligne de chemins de fer vers le Haut-Zambèze. L'Angleterre poussa les Cololos et les Rotsés à l'attaquer et la troupe portugaise se retira. Les Anglais, profitant de l'affaiblissement du Portugal, lui intimèrent l'ordre d'évacuer cette région. Un traité en 1891 fixa la frontière anglo-portugaise vers le Zambèze. Le territoire rotsé revint aux Portugais pour l'Ouest et l'Est et aux Anglais pour la partie centrale.

Un traité signé avec le roi Lewanica, chez des Rotsés, plaça ce pays sous le protectorat anglais. Les missionnaires français et anglais achevèrent de tranquilliser la contrée par la conversion de Lewanica. Ce « tigre à face humaine », comme on le surnommait dans sa jeunesse, devint bientôt un fidèle admirateur de la civilisation européenne.

Lewanica reçut amicalement M. Berthrand, lors de son exploration à Léalouy (ou Lialouis). L'explorateur remarqua les résultats obtenus par un courageux missionnaire, M. Coillard, installé dans le pays depuis 1892. Lewanica avait autrefois coutume de faire périr ses ennemis en les jetant ficelés sur un nid de termites ; son propre frère avait trouvé la mort de cette façon atroce. Grâce à l'unique influence du missionnaire qui lui reprocha hardiment sa conduite, il se convertit à des mœurs plus douces, abolit l'infanticide et donne l'exemple fort curieux d'une transformation radicale du caractère.

Depuis le 31 mai 1910, le pays de Rotsés se trouve placé administrativement dans les territoires de la colonie du Cap, celle-ci comprenant : 1° les quatre provinces du sud : (Le Cap, chef-lieu Capetown ; le Transvaal, chef-lieu Prétoria ; l'Orange, chef-lieu

Bloomfontein ; le Natal, chef-lieu Pretermaritzburg) ; 2° les pays de protectorat (Basoutoland, chef-lieu Maseru ; le Souaziland, chef-lieu Mbabane ; le Betchouanaland chef-lieu Mafeking) ; 3° la Rhodésie (Rhodésie du Nord, chef-lieu Livingstone, et Rhodésie du Sud, chef-lieu Salisbury).

Voyons maintenant comment se forma cette importante colonie du Cap qui est en Afrique, pour l'Angleterre, ce qu'est l'Algérie pour la France, et dont l'avenir paraît être immense.

LE CAP LAND

« Il fallait attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées avant qu'elles eussent à se perdre dans la république romaine. »

(MONTESQUIEU, *Considérations.*)

Les Hollandais au Cap. — Nous ne reviendrons que rapidement sur la découverte des terres méridionales de l'Afrique, qui, situées dans un climat tempéré, couvertes de montagnes ou de plaines fertiles, sont appelées fatalement à un avenir exceptionnel, et sans doute à former dans l'espace d'un siècle un État presque aussi puissant qu'une nation européenne.

Jean Cousin, le Dieppois, toucha au cap de Bonne-Espérance, comme aussi Barthélemy Diaz, le Portugais, qui explora la côte jusqu'à Fishriver (1486). Vasco de Gama ne put faire autrement que d'y relâcher lors de son premier voyage dans l'Inde et il explora la côte du Natal.

En 1525, les Portugais s'établissent à l'île de Robben, et les Anglais à Captown.

Ces établissements n'eurent aucune suite, si bien que les Hollandais, dans tout l'éclat de leur gloire maritime,

et se taillant des colonies aux dépens du Portugal, vinrent prendre possession du pays en 1652 : Van Riebech construisit un fort, planta la vigne au Cap et resta gouverneur pour la Compagnie des Indes néerlandaises jusqu'en 1662. L'occupation allait lentement, à cause des luttes qu'il fallait soutenir contre les Hottentots et contre les bêtes sauvages.

Des émigrés protestants, qui fuyaient les persécutions religieuses, quittèrent la France et vinrent en 1689 donner un nouvel élan à la colonisation.

En 1672 le Cap est fondé ; puis le pays est conquis sur les Namaguas à l'ouest, les Hottentots au centre, les Cafres belliqueux à l'est ; la baie de Natal est achetée en 1690.

Le pays est visité par les voyageurs français La Caille et Levaillant, par l'Anglais Gordon qui découvre le fleuve Orange, et importe le mouton mérinos.

Organisation du gouvernement. — Cependant la révolution française éclate, la Hollande est envahie. Les Anglais profitent de cette occasion pour s'emparer de la colonie du Cap sous le prétexte de la protéger. Elle comptait alors de la Fishriver à la Rivière des Buffles 62.000 habitants, dont 22.000 blancs, 25.000 esclaves venus de Guinée et 15.000 Hottentots soumis (1795).

A la paix d'Amiens le pays fut rendu par l'Angleterre, mais bientôt après reconquis par elle en 1806 et reconnu définitivement comme sa possession aux traités de 1815.

Dès lors on s'occupa de l'organisation de la colonie. En 1825 un Conseil exécutif fut adjoint au gouverneur. En 1838, on créa un Conseil législatif. En 1850, un gouvernement représentatif, avec un parlement, fut institué.

L'esclavage fut aboli dans la colonie et le gouverneur

Benjamen Durban fut envoyé spécialement pour le réprimer, dès 1834.

C'est cette mesure qui provoqua le mécontentement des colons hollandais, leur émigration vers le nord et les guerres que nous raconterons à ce propos.

Une autre mesure peu populaire fut la déportation de convicts criminels ; à peine ce projet du gouvernement anglais fut-il connu, qu'une ligue d'anti-convicts mit en quarantaine, en une sorte d'excommunication tous ceux qui aideraient au débarquement des prisonniers. Après plusieurs mois d'une surexcitation extraordinaire, le navire chargé de convicts, qui attendait à l'ancre dans le port du Cap, reçut l'ordre de partir pour l'Australie (1850).

Le succès de la ligue stimula l'ardeur des partisans de l'autonomie. Ceux-ci obtinrent de l'Angleterre le droit de nommer un parlement jouissant du pouvoir législatif ; mais des difficultés éclatèrent dans l'application de cette constitution ; celle de 1872 vint enfin satisfaire tous les partis.

Deux Chambres se partagèrent le pouvoir, nommées au suffrage universel par les citoyens de toutes couleurs, le gouverneur anglais nommant les ministres responsables.

Après l'expédition du Transvaal, dont nous reparlerons, l'Union Sud-africaine, constituée de toutes les parties des possessions anglaises du Sud du continent fut administrée par un parlement unique. La première séance s'ouvrit le 4 novembre 1910 sous la présidence du duc de Connaught, frère du roi d'Angleterre Édouard VII, assisté de lord Gladstone (fils du célèbre homme d'Etat), premier gouverneur général du Dominion, et du général Botha, nommé premier ministre.

Un Sénat de 40 membres, une Chambre de 120 dépu-

tés composaient le parlement, et l'on vit, dès les premières réunions, que les rivalités politiques s'étaient subitement aplanies devant la communauté des intérêts économiques.

Conquête du Griqualand et de la Rhodésia. — Le Griqualand, à l'ouest du fleuve Orange, avait été annexé depuis longtemps. Burchell, qui y voyagea en 1816, en retrace les origines. Les Griquas furent à l'origine des Hottentots qui, mécontents de se trouver englobés dans la colonie, émigrèrent vers 1770, avec leurs moutons et autres bestiaux. Les missionnaires les y suivirent bientôt, en 1800, et les incitèrent à s'établir au village boschiman de Klaarwater. Deux tribus prédominaient, ayant pour chefs l'une Adam Kok, l'autre Berend Berends. Ceux-ci, chefs absolus en temps de guerre, n'étaient que personnages simplement influents en temps ordinaire. Les Griquas s'appliquaient à enterrer leurs chefs de telle sorte que rien n'indiquât la place de leur sépulture.

De même, à Litakou, plus au nord, Burchell ne put distinguer la place où avait été enseveli le dernier roi Mulihaban. Il fut reçu par le roi Mattivi avec un cérémonial des plus simples : celui-ci ne trouvant presque rien à dire ou à répondre et se bornant à distribuer à la ronde le tabac offert par l'explorateur.

En 1821, André Waterbœr succéda à Adam Kok, puis Nicolas Waterbœr qui se déclara vassal de l'Angleterre moyennant une pension de 25.000 francs.

Griqua-Town fut fondée en 1802 par le missionnaire Janssen, à l'emplacement d'une source.

Les Cafres, eux, furent repoussés au delà de la Fishriver dès 1811, de la Keiskamma en 1819 et de la Keï en 1845. Ils se révoltèrent plusieurs fois et les Anglais durent, dans la seule révolte des Basoutos de 1850, faire

plus de 200 millions de dépenses militaires pour ressaisir leur autorité.

Le territoire entier de la Cafrerie fut annexé en 1865 et ne sera plus guère troublé que par la révolte des Zoulous.

Notons que c'est vers cette époque que commença l'exploitation méthodique des diamants du Cap.

Les indigènes de cette époque soutenaient que depuis longtemps leurs pères allaient dans le Griqualand chercher des diamants qui leur servaient pour percer leurs meules. Les Hollandais s'occupèrent un moment de ces recherches, puis les abandonnèrent.

En 1867, un trafiquant nommé Oreilly arriva à la ferme d'un Boer nommé Jacobs, vit ses enfants jouer avec des cailloux transparents ; il pensa que ce pouvaient être des diamants, et emporta la plus grosse de ces pierres pour la vendre et en partager le prix avec le Boer; elle lui rapporta 12.000 francs. Cette nouvelle parcourut la colonie avec la rapidité de l'éclair, plusieurs diamants furent trouvés par des Européens, d'autres apportés par les Cafres qui les conservaient sans doute depuis des siècles sans penser à leur valeur. Des compagnies commerciales se fondèrent, qui entrèrent en lutte les unes avec les autres jusqu'au moment où l'Angleterre annexa le Griqualand. Les champs de diamants se peuplèrent rapidement, puis leur population baissa lorsque cette surproduction fit descendre le prix de la pierre précieuse.

En 1911, l'Angleterre, la Belgique et le Portugal firent une convention pour délimiter les frontières de la Rhodésia, du Congo belge et de l'Afrique occidentale portugaise.

Expédition contre les Zoulous. — La guerre du Zouloulande de 1878 fut causée par la contestation d'un ter-

ritoire près du Blood-River, et par l'attaque des indigènes, placés sous le protectorat anglais, par les Zoulous, pendant les négociations.

Quatre colonnes anglaises furent formées. Lord Chelmsford, qui les commandait, avait ainsi à sa disposition 4.300 soldats européens et 7.000 auxiliaires indigènes.

La Tugela fut franchie en 1879 et une première victoire fut remportée à Majias-Hill.

Soudain le camp détaché d'Isandlana fut assailli par la masse des Zoulous, qui le cernèrent et 856 Européens avec un bataillon de 300 auxiliaires furent exterminés en un instant par les 13.000 guerriers de Cettiwayo.

Le gros de l'armée n'arriva sur les lieux du désastre qu'après la destruction complète du camp.

Des secours arrivèrent d'Angleterre pour remplir les cadres, et permirent une victoire des Anglais à Ginghilovo.

Peu après une colonne anglaise campée sur les deux rives de l'Itombi fut attaquée par les Zoulous et obligée de battre en retraite. Ce nouvel échec fut réparé par la victoire de Cambula dans laquelle l'armée zouloue perdit 2.000 hommes sur 25.000 combattants.

Dans cette guerre périt le prince Napoléon, fils de Napoléon III, qui servait dans les rangs des Anglais, mais en simple spectateur, et qui, s'étant écarté, périt dans une embuscade en 1879, près du Blood-River.

Lord Chelmsford, ayant fait preuve de trop de lenteur dans les opérations et d'un esprit peu conciliant avec les autorités civiles, fut remplacé par Wolseley. Peu après, le colonel Buller rencontra des messagers de Cettiwayo demandant les conditions de la paix, mais le roi refusa de désarmer mille de ses sujets comme clause préliminaire.

L'armée anglaise remporta un nouveau succès à Ulundi en attaquant dans une formation en carré l'armée des Cafres. Celle-ci descendit en toute hâte la colline qu'elle occupait. Démoralisés par l'effet des obus, les Zoulous se débandèrent, retournant chacun à leur village.

Les colonnes Clarke et Russel déterminèrent la reddition des principaux chefs de kraals.

Cettiwayo refusant de se rendre fut capturé dans un kraal au nord du Black-Umvolosi par un parti de cavaliers sous les ordres du major Marter lancé à sa poursuite. Il fut aussitôt envoyé à Durban, puis au Cap.

La guerre avait coûté 131 millions de francs.

Cettiwayo fut emmené en Angleterre et son royaume fut divisé. On crut plus sage de le replacer sur son trône, croyant le captif à la fois déconsidéré et assagi. Les sujets ne purent supporter cette nouvelle intrusion. Ils se révoltèrent contre lui et le traquèrent.

Repris par les Anglais, il fut enfermé par eux à Ekove, où, las de sa sujétion, il s'empoisonna (1884).

Le Zoulouland fut placé sous le protectorat anglais en 1887.

LES RÉPUBLIQUES DES BOERS

> « Crains de te brouiller avec ton ami pour une faute légère. »
> (PYTHAGORE, *Vers dorés*.)

Lutte contre les Anglais. — Les colons hollandais, que nous avons vus, au chapitre précédent, supplantés par les colons anglais dans l'Afrique du Sud, ne purent supporter la loi qui supprimait tout à coup l'esclavage (1837). Ils employaient en effet beaucoup d'esclaves et se trouvaient atteints dans leurs intérêts et dans leur sécurité. Ils émigrèrent vers le Nord au nombre de 25.000 et, après une lutte contre le roi cafre Dingan, s'installèrent au Natal, sous la conduite de Potgeiter, Maritz et Retief. Ils fondèrent la république du Natal, sur les bords de l'océan Indien.

Dingan invita Retief à une entrevue et lui offrit une fête à la faveur de laquelle il l'assassina sans résistance. Dingan fut peu après assassiné lui-même par ses sujets irrités de sa tyrannie. Il eut pour successeur son frère Pando qui se hâta de traiter avec les Boers.

Les Anglais intervinrent à leur tour et se rendirent maîtres du Natal (1843).

Les Boers franchirent le Drakenberg et allèrent s'installer dans le territoire actuel de la république d'Orange. Les Anglais les y poursuivirent et, en 1848, par la vic-

toire de Bloomplatz, imposèrent leur suprématie à cette république.

Les plus mécontents, ayant Prétorius à leur tête, se séparèrent de leurs compatriotes asservis et allèrent fonder une république au nord du Waal, affluent de l'Orange, la république du Transvaal, ayant pour capitale Prétoria. Les Anglais les y suivirent encore et prononcèrent l'annexion du Transvaal.

En 1854, les deux nouvelles républiques boers acquirent leur indépendance après une lutte acharnée.

Appauvri par une guerre malheureuse avec les Basoutous, le Transvaal dut reconnaître une seconde fois le protectorat anglais (1877).

Puis, profitant de la guerre de l'Angleterre avec les Zoulous, les Boers relevèrent la tête. Kruger, Joubert, Prétorius reprirent les armes et anéantirent à Majuba un détachement anglais de 800 hommes (1881).

L'Angleterre reconnut de nouveau l'indépendance du Transvaal, tout en stipulant que cette république ne pourrait conclure de traité avec les autres États sans l'assentiment du gouvernement britannique (1884).

La découverte de riches gisements de diamants et d'or dans le territoire transvaalien, l'arrivée de milliers de travailleurs anglais sur le lieu des mines vinrent raviver les prétentions de l'Angleterre.

En 1891, ces nouveaux venus étaient déjà au nombre de 30.000. En 1895 ils étaient 150.000 et formaient les deux tiers de la population blanche. Dans le même temps, Johannesburg, petit village aux environs de Prétoria, passait de quelques milliers à 100.000 habitants.

En 1895 ces mineurs de Johannesburg se soulevèrent, formèrent l'Union nationale pour s'opposer aux Boers, arborèrent le drapeau anglais et chantèrent le *God save the queen*. Sept cents hommes sous la conduite

de Jameson leur furent envoyés, comme aide, du Cap, sur l'instigation de Cécil Rhodes, principal actionnaire des mines.

Les Boers marchèrent au-devant de Jameson et le firent prisonnier à Krugersdorf (1896).

Le gouverneur du Cap avait officiellement interdit ce raid, mais Jameson, une fois libéré, ne fut pas inquiété par lui, et les Boers virent dans cette équipée que les Anglais étaient prêts à mettre de nouveau la main sur leur pays.

Expédition de Roberts. — Préparés depuis longtemps à la lutte, armés de canons, exercés au tir par la pratique constante de la chasse, les Boers pensaient pouvoir affronter la puissance anglaise.

Le ministre des colonies anglaises, Chamberlain, refusa d'écouter leurs récriminations et la guerre fut déclarée. Les Boers, sans attendre l'arrivée de renforts anglais, prirent l'offensive en envahissant le Natal et le Cap (1899).

Cronje assiège Mafeking, vaillamment défendue avec 1.200 hommes par le colonel Baden Powel. Il attaque Kimberley. Joubert bat et tue à Glencœ le général Symons et assiège White dans Ladysmith.

Le général anglais Méthuen arrive pour délivrer les villes assiégées. Vainqueur à Belmont, il est vaincu par Cronje à Maggersfontein et sur les bords de la Modder. Néanmoins le colonel Mahon parvint à délivrer Mafeking.

La république d'Orange avait dès le début fait cause commune avec le Transvaal. Gatacre qui veut l'envahir est battu à Stormberg,

Buller veut délivrer Ladysmith; mais il est vaincu sur la Tugela et laisse 2.500 hommes sur le terrain, à Spionkopje.

Pendant ce temps, l'Angleterre, émue de ces échecs, envoyait renforts sur renforts, et plus de 500.000 hommes se trouvèrent prêts à réparer ces désastres. Les milliards ne furent pas épargnés pour éviter une retraite qui avait atteint le prestige britannique dans tout l'univers.

Lord Roberts prend le commandement de l'armée, ayant pour second Kitchener, le vainqueur du Soudan.

Roberts entre dans la république d'Orange, prend Jacobsdal. French délivre Kimberley. Cronje cette fois est battu, poursuivi, cerné à Paardeberg et obligé de capituler après une résistance énergique (1900).

De ce moment les revers des Boers se précipitent. Joubert est obligé de lever le siège de Ladysmith. Lord Roberts entre à Bloomfontein, capitale de l'État d'Orange.

Le président du Transvaal Kruger et celui de l'Orange Steijn demandent la paix, qui leur est refusée.

Le général boer de Wet relève un moment les espérances de ses compatriotes par la victoire de Meankastfontein. Par contre, Joubert, très âgé, meurt à Prétoria et Botha le remplace, se révélant tout à coup homme d'action émérite.

Roberts a réuni son effectif ; il quitte la capitale du Transvaal et occupe successivement Johannesburg et Prétoria.

Le président Kruger s'embarque alors à Lorenço-Marquez pour l'Europe dans l'intention de provoquer la protestation des États européens contre l'invasion anglaise. Il reçoit un accueil sympathique en France et surtout en Hollande, sans parvenir à susciter une démarche collective de ces puissances.

Les Boers changent de tactique ; ils se débandent et commencent par petits groupes de quelques centaines

une guerre de guérillas très meurtrière, échappant, grâce aux accidents de terrain, aux mouvements tournants de l'ennemi.

De Wet insaisissable parvint à déjouer toutes les manœuvres et à rejoindre Delarey. Il se trouve poursuivi par Kitchener, enfermé dans une immense palissade de fil de fer protégée par des fortins, mais fait rompre ce réseau en y lançant un troupeau de bœufs. Il est peu après rejoint et réduit à la dernière extrémité.

Enfin de Wet, Botha et Delarey, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, se décident à mettre bas les armes et, dans une entrevue avec Kitchener, à poser les bases du traité qui proclame le protectorat anglais sur les deux républiques de l'Orange et du Transvaal (1902).

En 1905, le gouvernement reconnut au Transvaal une constitution, promise par l'article 7 du traité de 1902. Il fut institué une Assemblée législative composée de fonctionnaires et d'une forte majorité de députés élus.

Le général Botha fut chargé, en qualité de premier ministre de la colonie, de constituer un ministère (1906), fait caractéristique montrant à la fois l'intention de la métropole de ménager les susceptibilités des Boers et l'intention de ceux-ci d'accepter les faits accomplis.

Nous avons vu comment se réunit, en 1910, le premier parlement de l'Union sud-africaine et comment la communauté des intérêts effaça les restes des animosités entre les diverses fractions de la colonie.

Le commerce s'accrut d'année en année, élevé pour le Cap et le Transvaal, moindre pour le Natal, l'Orange et la Rhodésia. L'exportation porta principalement sur l'or brut, les diamants, la laine, les plumes d'autruche, les poils de chèvre, les cuirs, le charbon et le cuivre.

Le chiffre du commerce des importations atteignait en 1912, pour l'Union sud-africaine, la somme de

36 millions de livres sterling, et celui des exportations de 61 millions de livres sterling, dont 38 pour l'or et 10 pour les diamants.

La colonie comptait alors plus de 8 millions d'habitants, dont 1.300.000 de race européenne. Un nouvel élément se glissa dans la contrée : plus de 200.000 Indiens et orientaux accaparèrent au Natal le petit commerce et occasionnèrent plus de troubles politiques, religieux et économiques que ne l'exigeait leur collaboration. Des coolies indiens se plaignirent des entraves mises à l'exercice de la polygamie et provoquèrent des grèves gênantes. A peine éduqués à l'européenne, ils affichèrent des prétentions arrogantes, ne pouvant distinguer l'instruction acquise de la valeur intrinsèque de l'intelligence.

Ce manque de malléabilité des émigrants chinois et indous et des métis devint un danger plus profond que tous ceux qui ont assailli l'État nouveau.

Si nous avions quelque autorité pour donner notre avis dans cette grave question, nous nous contenterions de rappeler certaine phrase d'un homme éminent, M. Roume, qui, dans le *Bulletin de l'Afrique française* (1913), conclut ainsi l'article où il expose les faits ci-dessus : « La mise en valeur matérielle du sol a moins d'importance que la qualité de la société future qui doit l'habiter. »

Nous résumons : l'Afrique aux Européens.

Un Allemand, M. Singelmann, dit que 3 millions d'Européens pourraient vivre sur la seule section de chemin de fer de Benguela, et il paraît bien renseigné. L'idee ne vient-elle pas à tout le monde d'un État de 50 millions de blancs au sud de l'Afrique ? Pour cela il est évident qu'il faut se préserver des émigrants asiatiques.

HISTOIRE DE MADAGASCAR

« Il est bon de savoir quelque chose des divers peuples. »

(DESCARTES, *Discours de la méthode.*)

Fondation du royaume hova. — Madagascar fut probablement connue de toute antiquité des riverains de l'Afrique. Pline, Ptolémée, les géographes anciens, parlent vaguement de la grande île, peuplée alors de tribus indépendantes. Les Chinois, les Arabes y firent du commerce et contribuèrent à la peupler. Des esclaves nègres furent importés de Mozambique.

De nouveaux venus, partis de la Malaisie, les Hovas, vinrent, vers l'an 1000, s'établir dans l'île, chassant les Vazimbas autochtones qui, par contre, s'unirent contre eux et les forcèrent à se cantonner dans les montagnes de l'intérieur.

Décimés par les fièvres et les guerres, leur nombre était alors très réduit, mais ils multiplièrent si bien qu'ils conquirent le pays qui les entourait et ambitionnèrent de se rendre maîtres de tout le plateau de l'Iménrina. Ils étaient en effet les seuls à savoir travailler le fer, ce qui leur donnait une grande supériorité.

La première reine, quasi légendaire, des Hovas, fut

Rafohy, en 1530, qui régnait sur trois ou quatre petits villages (Mérimanjaca) ; elle fut enterrée dans deux barques placées ouverture contre ouverture, qu'on descendit au fond d'un lac qui est resté sacré depuis.

Après elle nous voyons la reine Rangita, puis son fils Andriamanelo, qui agrandit son royaume de la ville de sa femme et qui habitua son peuple à fabriquer à profusion des armes de fer et des pirogues creusées dans des troncs d'arbres.

Son fils Ralambo introduisit dans les mœurs le culte des idoles ; une femme venue de chez les Betsiléos lui apporta une première idole, à laquelle il rendit hommage. Avec l'aide de ce talisman, qu'il emporta dans une bataille, il fut une fois vainqueur, et de nombreuses figurines furent confectionnées ; on en vint à vendre au marché des talismans composés d'un objet entouré de chiffons, avec deux cordelettes pendantes, et ficelées sur un bâton : tels sont les « sampys » qui servent d'intermédiaires entre ceux qui les possèdent et la divinité unique, et qui peuvent faire, à leur prière, le bien ou le mal.

Ralambo étendit son domaine par des guerres heureuses, si bien que, réduisant les vaincus en esclavage et leur donnant des chefs, il fut conduit à fonder une hiérarchie pour la noblesse. Devant la répugnance des Hovas pour le bœuf il les encouragea à s'en nourrir en déclarant cette viande propre à la nourriture et en décrétant un jour de fête annuelle où tous devaient en manger.

Au début du dix-septième siècle, son fils Andrianjaca lui succéda; il s'empara de Tananarive sur les Vazimbas et en fit sa capitale ; cette localité avait alors un autre nom, mais le roi y installa une colonie de 1.000 guerriers, bien que le nom actuel signifie « mille mains ». Il poursuivit la construction des digues de l'Icopa et sa mort fut un deuil public.

Un de ses petits-fils, plus tard, régna avec dureté. Effrayé de la malédiction d'un devin il céda le trône à son frère qui, par contre, fut si débonnaire que, la famine sévissant dans ses États, les tribus voisines vinrent d'elles-mêmes lui offrir des secours ; il eut le tort de partager son royaume de son vivant entre ses quatre fils et il fut emprisonné par eux, comme le fut Louis le Débonnaire, puis délivré par un pêcheur. Après lui, l'anarchie s'introduisit dans l'État et les Sakalaves de la côte occidentale en profitèrent pour venir y exercer de cruels ravages. Cette confusion dura jusqu'à l'avènement du grand roi Andrianampouine (1787).

Premiers colons de Madagascar. — Madagascar attira de bonne heure l'attention des Français. Dès 1527, Jean Parmentier partit à la recherche de terres commerçantes dans les mers orientales, sur les deux navires *la Pensée* et *le Sacre*. Il aborda à Madagascar. Les indigènes, satisfaits d'abord de quelques cadeaux, prirent ombrage tout à coup et massacrèrent trois matelots. On débarqua de vive force pour prendre de l'eau douce, puis on repartit vers l'ouest pour arriver peu après à Sumatra.

En 1619, Le Tellier releva les côtes de l'île. Un autre Dieppois, Cauche, l'explora en 1638 et la vit divisée en nombreux petits États.

Le capitaine Ricault, de Dieppe, songea à s'établir à demeure sur cette terre si fertile ; il fit part de son projet à Richelieu, qui prit l'avis de l'assemblée des notables de Paris, laquelle accorda à Ricault le monopole du commerce pour dix ans (1626). Il expédia à Madagascar un navire sous les ordres du capitaine Cocquet, où prirent place deux agents de la Société de l'Orient ainsi fondée : Pronis et Foucquembourg. Douze colons débarquèrent hardiment, au milieu du petit royaume

de Carcanoffi, gouverné par le roi Andrian Ramach.

Ce roi, d'après une histoire curieuse que raconte longuement Flacourt, était le descendant de Ramini, prophète qui vivait en Arabie au temps de Mahomet et dont le petit-fils, Racoube, émigra à Madagascar avec une troupe nombreuse. Racoube, épousa la fille du roi alors unique de Madagascar (Azonringhets) et, l'île s'étant ensuite démembrée, il se trouva à la tête du pays de Carcanoffi.

Pronis s'établit dans la baie d'Antongil, fonda la ville Sainte-Luce, puis celle de Fort-Dauphin. Il s'occupa de maintenir de bonnes relations avec le roi des indigènes, lui faisant force cadeaux, ce qui mécontenta ses subordonnés.

Peu après, un autre navire apporta le contingent de près de cent colons et revint en France chargé d'ébène, de cuirs, de cire. Pronis mécontenta de nouveau les colons qui le mirent aux fers ; il fut délivré par l'arrivée d'un nouveau bâtiment.

Flacourt le remplaça, conquit 300 villages à notre influence et occupa l'île de la Réunion (1652).

Après lui, Pronis revint au pouvoir, les indigènes brûlèrent Fort-Dauphin, et la Société de l'Orient, lasse de ces luttes, céda ses droits à la Compagnie des Indes orientales (1664). Celle-ci, forte de la protection de Colbert, continua l'œuvre commencée. Mondevergne sut capter la confiance des indigènes, mais La Haye, son successeur, se montra tellement brutal que la garnison de Fort-Dauphin fut de nouveau massacrée.

Louis XIV n'en prononça pas moins la réunion de l'île à la couronne (1686).

En 1750, la reine Béti, par un traité contresigné de tous ses vassaux, fit don à la France des rivages de Madagascar, près de l'île Sainte-Marie, c'est-à-dire de la

région nord-est, et de l'île Sainte-Marie elle-même. La domination française s'étendit donc à l'origine sur cette côte orientale.

Les tribus sakalaves. — Voyons maintenant ce que faisait le reste de l'île; au sud végétaient de nombreuses peuplades indépendantes, mais la côte occidentale était peu à peu occupée par les Sakalaves.

Ceux-ci, de race plutôt africaine, eurent pour berceau le Fiérène, contrée située au sud-ouest de Madagascar, sur la rive droite du fleuve de ce nom. Au dix-septième siècle, les rois de la dynastie des Marouséranes conquirent plus au nord le Ménabé, puis le Bouéni et l'Ambongou; leurs tombeaux se voient encore près de l'embouchure du Fiérène.

Des dissensions se produisirent pour la possession du trône, si bien que l'empire sakalave fut divisé en ces quatre royaumes précédents, puis en tribus indépendantes, ayant chacune pour roi un descendant de l'ancienne monarchie.

Enfin, à part les Hovas, les Sakalaves, les Français, et les peuplades indépendantes, une nouvelle puissance vint émettre des droits sur la possession de l'île : c'est l'Angleterre, toujours en quête de nouvelles colonies.

Aux traités de 1815, l'île Maurice et ses dépendances stipulées dans le traité : Rodrigue et les Seychelles, furent cédées aux Anglais. Leur nouveau gouverneur, Farquhar, prétendit, ni plus ni moins, que Madagascar faisait partie des dépendances de l'île Maurice et crut qu'il aurait vite raison des prétentions de la France, affaiblie par les guerres de l'Empire.

Farquhar chercha un allié parmi les peuples de l'intérieur, et choisit les Hovas, qui, sous le règne d'Andrianampouine, venaient d'affirmer leur suprématie.

Telle était donc la situation au début du dix-neuvième siècle, l'île étant revendiquée par quatre puissances également décidées à l'accaparer.

Disons quelques mots d'Andrianampouine. Monté sur le trône en 1787, il laissait présager un règne glorieux ; les premières années de son gouvernement furent consacrées à la paix, puis il entreprit d'unifier par la force les tribus du plateau central ; seuls les Betsiléos se défendirent audacieusement. Plusieurs chefs sakalaves furent même gagnés par des présents. Puis il agrandit sa capitale par des travaux exécutés au moyen de corvées obligatoires. Il rédigea un premier code, qui fut promulgué publiquement ; il eut la sagesse d'y interdire de boire du rhum, de fumer du chanvre et de mâcher du tabac, prescriptions qui ne furent malheureusement pas observées ; l'esclavage pour dettes y est maintenu. Andrianampouine encourageait les arts et l'agriculture : « Le riz et moi ne font qu'un », disait-il.

Le roi Radama Ier. — A sa mort, son fils Radama Ier (1810-1828) monta sur le trône, et c'est lui dont l'alliance fut recherchée par les Anglais. Farquhar le flatte de titres pompeux et, pour le mieux dominer, l'abrutit par l'alcool. Puis il lui fournit des armes, des munitions, il discipline son armée de 20.000 guerriers, il édifie des temples et des écoles protestants, et le pousse à la fois contre les Sakalaves de l'Ouest et contre les Français de l'Est.

Radama prend aux premiers le port de Majunga (1824) et aux Français Fort-Dauphin où il n'y avait alors que six soldats. Il maintint par la force l'unité dans son royaume, brûlant et massacrant les villages rebelles, assassinant ses parents qui lui portaient ombrage. Les Betsiléos révoltés furent cernés sur le rocher d'Ifandana

où ils eurent à choisir entre la famine et l'exécution. On les vit tournoyer, les yeux bandés, sur le bord des abîmes et, au milieu des chants, s'y précipiter et s'y briser par milliers. L'empire hova avait atteint son apogée territoriale ; les autres peuplades de l'île appréhendaient d'en venir aux mains avec lui. Il y avait de quoi.

Radama mourut en 1828, et on décréta un deuil national, comme de coutume : la peine de mort fut édictée contre ceux qui, pendant la durée du deuil, chanteraient et danseraient et contre ceux qui coucheraient autre part que sur la terre nue ; on lui fit des funérailles magnifiques pour un peuple relativement barbare, et on l'ensevelit dans un cercueil fait en monnaies de bronze fondues.

La reine Ranavalo Ire, une des onze femmes de Radama, déclara, le jour de son couronnement, qu'elle était décidée à rompre avec les étrangers et à ranimer le culte national. Elle chassa les missionnaires, dégrada ou massacra leurs adeptes. Appuyée par une aristocratie belliqueuse, elle accorda tout crédit à des conseillers farouches et institua un premier ministre.

Telle était la cruauté de cette reine que dans une chasse aux buffles qu'elle organisa en 1845, sur 50.000 invités qui l'accompagnaient, 10.000 périrent dans l'espace de quatre mois.

Pour remplir ses coffres elle n'hésitait pas à faire subir à de nombreux sujets l'épreuve du tanguin ; le patient devait avaler une forte dose de ce poison, extrait d'un fruit indigène ; s'il mourait il était reconnu coupable, ses biens étaient confisqués, partagés entre la reine et l'exécuteur, et son corps était brûlé ; s'il échappait à la mort, ce qui était rare, il était déclaré innocent. Sous le règne de Ranavalo Ire, près de 10.000 Ho-

vas subissaient tous les ans cette épreuve, et un plus grand nombre subissaient d'autres supplices aussi cruels.

Radama II succéda en 1861 à sa mère Ranavalo; il était animé des intentions les plus pures. Il commença par pardonner à des conspirateurs qui attentaient à sa vie; il ouvrit l'île au trafic des nations extérieures, abolit les douanes, signa un traité de commerce avec la France. Sur la pierre du couronnement, selon un usage traditionnel, Radama harangua une foule compacte de 200.000 personnes, promettant l'avènement d'une ère de tolérance et de libéralisme. Sur le conseil du Français Lambert, il supprima les corvées. Il interdit aux pères de vendre leurs enfants, il protégea une tentative de société française commerciale.

Tout cela ne faisait guère l'affaire de certains Anglais, qui par des boissons excitantes, par des promesses, des menaces superstitieuses, soulevèrent le peuple contre le jeune roi. Les Hovas massacrèrent ses gardes, ses ministres, et finirent par l'étrangler dans son palais. Ce fut le dernier souverain héréditaire de l'île (1863).

Rashaérina, sa femme, subit malgré elle la domination de ses conseillers, qui effacèrent toute l'œuvre de son prédécesseur, et réprimèrent cruellement les révoltes. Elle mourut tristement et fut enterrée près de son époux dans la cour du palais (1863).

La reine Ranavalo II. — Les nobles choisirent ensuite comme reine une cousine de la défunte, dans le but d'avoir plus d'influence sur elle. Ce fut Ranavalo II, qui avait déjà embrassé le protestantisme. Le ministre et époux de l'ancienne reine, Rainilaiarivoni, conserva cette double fonction auprès de la nouvelle. Elle fut couronnée en grand apparat sur la place d'Andohalo,

monta sur la pierre consacrante aux acclamations de 100.000 Hovas, vêtue d'un manteau blanc, portant une couronne et un sceptre d'or. Le lendemain une foule trois fois plus nombreuse continua la fête. La souveraine se rendit au tombeau de ses deux prédécesseurs, puis à Ambohimanga, près des sources de la Betsiboka, où reposaient ses ancêtres. Sous la pression des missionnaires anglais, elle fit brûler toutes les idoles.

Un voyage de trois mois qu'elle fit ensuite dans l'île, accompagnée d'une foule innombrable, coûta la vie à des milliers de ces gens, morts de faim, de fièvre ou de fatigue.

Par contre, en 1875, elle abolit l'esclavage et, en 1881, elle interdit la polygamie.

Les Hovas, rendus confiants par les désastres de 1870, avaient peu à peu envahi certains territoires sakalaves (le Bouéni) placés, depuis 1840, sous notre protectorat. L'amiral Pierre, fatigué de pourparlers interminables, bombarda Tamatave (1883).

Ranavalo III et la conquête française. — Sur ces entrefaites, la reine mourut et le ministre Rainilaiarivoni proposa au peuple l'élection d'une jeune princesse qu'il se hâta de nouveau d'épouser quand elle fut devenue Ranavalo III. En réalité, c'était lui qui était le maître absolu du pouvoir.

L'amiral Miot continuait la tactique de son prédécesseur, bloquait les ports ennemis, construisait un fort avec l'aide du roi sakalave Nossi-Mitsou, s'emparait de villes stratégiques. Le gouvernement hova se décida à traiter, se plaça sous le protectorat de la France (1885), et nous paya une indemnité de dix millions.

Mais les Hovas se gardèrent bien d'exécuter loyalement aucune des clauses du traité, se moquant publiquement de ses conséquences, pillant les courriers,

massacrant les colons, ravageant les plantations, refusant de donner audience à nos résidents généraux, nous menaçant d'une révolte générale, attaquant de vive force notre poste de Diégo-Suarez (1892).

Notre résident quitta donc l'île, avec tous les Français, et un crédit fut voté par la Chambre pour terminer cet interminable conflit. Deux brigades furent mises sur pied, auxquelles coopérèrent les troupes coloniales d'Algérie, du Sénégal et les Sakalaves. Les généraux Duchêne, Metzinger et Voyron commandèrent ce corps de 15.000 hommes. Il fut décidé que l'on prendrait pied à Majunga, et que l'on remontrait le cours, longtemps navigable, de la Betsiboka, pour prendre Tananarive.

Tamatave, Fort-Dauphin et Majunga furent bombardées et occupées sans difficulté.

La marche en avant commença. On prit aisément les places fortes de Mahabo, Miadana, Marovoay, Besava, Androto, Mahatomboca et Ambato. Les Hovas se défendaient vaillamment, animés d'un certain patriotisme, mais si mal instruits dans l'art militaire, ils ne pouvaient répondre au tir précis et foudroyant de notre artillerie et se sauvaient de leurs positions avant même d'avoir pu risposter.

La chaîne d'Ankaracantsika est franchie, la place de Mevatanana où se concentraient les Hovas est enlevée, et nos canonnières arrivèrent en même temps que nos troupes à Suberbieville, à moitié chemin de la capitale. Dès lors la tâche devenait plus aisée sur le plateau que dans les marais malsains de la côte. On s'arrêta un mois pour reprendre haleine, concentrer les troupes et se reposer d'une marche ininterrompue dans des rochers qu'il fallait aplanir, des forêts qu'il fallait couper, sous un soleil torride, au milieu des fièvres et des surprises,

parfois attendant longuement les vivres qui n'arrivaient pas toujours à temps voulu, parfois ripostant aux soldats hovas, qui, déguisés en paysans, acclamaient nos troupes au passage et leur tiraient dans le dos à bout portant.

Le général Ravonanihtiri vint nous y attaquer et fut forcé à la retraite. A Andriba une quinzième défaite fut infligée aux Hovas.

Mais la fièvre avait causé des ravages énormes dans les troupes françaises dont la moitié se trouvait hors de combat.

Le général Duchène se décida à prendre un moyen hardi. Il détacha 2.500 hommes valides et en forma une colonne volante, qui devait se diriger, à marches forcées, sur la capitale. Le 14 septembre, la petite troupe, emportant des vivres pour un mois, s'engage résolument à travers des défilés montagneux, affrontant un ennemi dix ou vingt fois supérieur en nombre.

Six mille Hovas sont retranchés dans un défilé : après un combat d'une journée, ils sont obligés de l'évacuer. A Kinaji le ministre de la guerre Rahamatra a concentré toute son artillerie, mais il lui faut abandonner la place.

De nouvelles positions importantes sont enlevées dont celle d'Ambohipihari et, le 30 septembre, nos troupes enthousiasmées aperçoivent Tananarive. L'heure est solennelle. C'est là que les Hovas ont concentré toutes leurs troupes pour un effort suprême.

Les Hovas commencent l'attaque et la soutiennent avec une étonnante opiniâtreté.

Les Hovas cependant reculent sur plusieurs points. Deux officiers français ayant pris deux canons ennemis les pointent sur la ville et le premier obus qui tombe sur le palais de la reine est un projectile hova.

Le bombardement commence à trois heures, et les obus à mélinite, tenus en réserve pour la circonstance, ont un effet terrifiant ; sur la terrasse du palais ils font 35 victimes du premier coup, 18 d'un autre. Tout est prêt pour l'assaut définitif.

Tout à coup le drapeau de la reine est remplacé par le drapeau blanc, des parlementaires accourent. Les troupes françaises font leur entrée dans la ville désertée par les Hovas. Le lendemain, le traité de paix est signé par la reine (1er octobre 1895).

La reine reconnaît le protectorat de la France. Les Hovas déposent les armes.

M. Laroche est nommé résident général de l'île, mais il mécontente les Sakalaves par sa politique tolérante envers les Hovas. Nos troupes s'étaient rembarquées, n'ayant guère souffert que de la fièvre qui avait exercé de cruels ravages. Trente-cinq soldats de l'armée française étaient morts de leur blessure pendant toute la guerre, mais 5.500 périrent par le « général fièvre », comme le disaient les Hovas. Les indigènes, nous croyant indécis, commencent à se révolter de toutes parts. Les colons sont massacrés, la tante de la reine s'en vient frapper la femme du résident, qui envoya en vain en exil à la Réunion les principaux inculpés.

Il fallut sévir. Le général Galliéni fut nommé gouverneur, l'île annexée (8 août 1896), et une nouvelle politique s'affirma, pour ne pas rendre dérisoire le succès d'une campagne militaire véritablement admirable.

A l'arrivée du général Galliéni à Madagascar, M. Laroche lui proposa de le présenter à la reine. « C'est inutile, répond celui-ci, je la ferai venir. » Il rétablit la communication entre la capitale et Tamatave, se montre à la fois ferme et conciliant, fait nommer les chefs de village à l'élection par les indigènes, fait fusiller

l'oncle de la reine et le ministre de l'intérieur convaincus de trahison, et exile la reine elle-même qui s'en va à la Réunion dépenser la pension annuelle de 25.000 fr. que lui sert le gouvernement français.

L'île est pacifiée, des pépinières sont plantées, des routes tracées, des terres nouvelles exploitées, et la France australe entre dans une ère nouvelle de prospérité.

La province de Fort-Dauphin, la plus anciennement occupée, fut une des dernières pacifiées : en 1898 seulement. Le commandant Gérard dut combattre le roi Toréa qui avait soulevé le Ménabé. Imamono, dernier défenseur du Tulléar, fut vaincu à son tour.

M. Augagneur put prendre le gouvernement de l'île en 1905 dans des conditions satisfaisantes ; 600 écoles y étaient déjà installées, le mouvement commercial atteignait 50 millions de francs, triplant en dix années. Le nouveau gouverneur projeta des travaux économiques, tels que le tracé de routes confortables, permettant aux régions intérieures d'être en relations continues avec la côte.

Des mines d'or furent découvertes et mises en exploitation à 130 kilomètres au sud de Diego-Suarez. Au sud du territoire des Sakalaves le capitaine Colnacap découvrit à la même époque un bassin houiller de 300 kilomètres de long.

Des chemins de fer furent tracés, et, alors que les quelques routes existantes au moment de la campagne étaient presque impraticables, en 1910 on en avait construit à grands frais plus de 1.600 kilomètres. Le commerce augmenta d'année en année, dépassant 60 millions en 1909, 79 en 1911, 109 en 1912, 202 en 1913, dont 46 pour l'importation et 56 pour l'exportation, commerce portant principalement sur le trafic et

l'élevage, des chevaux et des bœufs, l'exportation du riz, de la vanille, de la girofle, du café et du cacao, et, mais d'une manière secondaire, sur les graines oléagineuses, le manioc, la noix de coco, le coton et la soie.

« Comme les peuples heureux, écrit un journaliste venant d'interviewer le ministre des Colonies, Madagascar n'a plus d'histoire ; tout y est calme et tranquille ; les aéroplanes évoluent au-dessus du palais de la reine Ranavalo, sans autrement étonner les Hovas, qui ne s'étonnent de rien. »

COMORES ET MASCAREIGNES

« L'horizon offrait autour de l'île tous les signes d'une longue tempête. »

(Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.)

L'île de la Réunion. — L'île de la Réunion (anciennement Bourbon) fut découverte en 1505 par le Portugais Mascarenhas, qui donna son nom à l'archipel dont elle faisait partie et qui comprenait les îles Maurice et Rodrigue. Mascarenhas en prit possession au nom du roi de Portugal, mais n'y fonda aucun établissement.

Fn 1642, Ricault, capitaine de marine, obtint de Richelieu d'y envoyer un établissement. L'incapable Pronis, avec treize compagnons, y furent déposés l'année suivante ; mais ils ne surent pas tirer parti des richesses de cette île, aux bords abrupts et aux campagnes fertiles. Les oiseaux venaient d'eux-mêmes se poser sur leurs bras.

Flacourt répara le mauvais effet des dilapidations de Pronis, y envoya des exilés et des naturels de Madagascar, ainsi que des bestiaux destinés à la reproduction.

Malheureusement la Réunion ne paraissait pas offrir de côtes favorables à l'établissement d'un port. On jeta les yeux sur l'île Maurice (anciennement île de France),

découverte, comme nous l'avons vu, par les Portugais, et possédée de 1598 à 1708 par les Hollandais qui l'avaient abandonnée. La France en prit possession réellement en 1715, mais le véritable premier gouverneur effectif fut Durongouet en 1722. Peu après on eut à réprimer un complot des indigènes qui voulaient simplement massacrer tous les habitants européens.

Le célèbre marin La Bourdonnais fut nommé, en 1735, gouverneur des deux îles et sous son habile administration la prospérité revint vite; il fonda des plantations de riz et de blé, puis de manioc pour les esclaves, de canne à sucre pour l'exportation ; il éleva sans ingénieurs ni architectes des fabriques d'indigo et de coton, construisit des vaisseaux, un pont à Saint-Denis, des aqueducs, des fortifications, des quais, enfin donna au commerce une activité et une sécurité inconnues avant lui.

Il n'en fallut pas tant pour le faire accuser par ses envieux et l'obliger à venir se justifier en France. La guerre étant déclarée aux Anglais, iL construisit de nouveaux vaisseaux, alla secourir l'Inde, et se vit de nouveau emprisonné treize ans à la Bastille en attendant un jugement qui le déclara innocent. Il mourut deux ans après d'infirmités et de misère. On lui a édifié une statue en 1856 à la Réunion qui s'honore de devoir sa prospérité à un si noble esprit.

Au moment de la Révolution, les esclaves, fort bien traités, ne songèrent point à profiter des idées de liberté émises en France en leur faveur, pour se révolter.

La population créole se défendit même vaillamment contre les Anglais, qui, par leurs forces supérieures, parvinrent à prendre les îles en 1810. La Réunion succomba par le débarquement de 5.000 soldats anglais, et malgré un combat naval où les Français essayèrent

vainement de lutter contre l'escadre anglaise, Maurice subit le même sort. Farquhar, fils du médecin du roi d'Angleterre, fut nommé gouverneur des deux îles, eut à réprimer la rébellion des indigènes et commença une guerre d'intrigues contre la France dans le but de la déposséder de Madagascar.

Cependant les traités de 1815 rendirent aux Français non pas l'île Maurice, mais la Réunion.

En 1817, la traite des noirs fut déclarée abolie pour les colonies françaises, mais telle était la mansuétude avec laquelle les esclaves étaient traités à la Réunion que cette mesure n'y provoqua aucune faillite.

Au contraire, l'île fut exploitée avec plus de vigueur; on la coupa de routes, on y creusa des canaux, on y établit des fontaines, des pompes à incendie; la population de Saint-Denis doubla en quelques années.

En 1848 un commissaire général vint proclamer solennellement dans l'île l'affranchissement des noirs.

La prospérité s'accrut encore et le niveau moral des créoles s'éleva au point de donner naissance à quelques hommes de valeur. Déjà les solitudes de l'île de France avaient su inspirer le célèbre roman *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre qui avait visité cette île.

Lacaussade, auteur des *Salaziennes*, est un créole de la Réunion, de même que Parny.

Leconte de Lisle, l'un des plus grands génies poétiques de son siècle, naquit à Saint-Paul de la Réunion le 23 octobre 1818; il vint se fixer à Paris où il devint membre de l'Académie française et chef de l'école parnassienne. Ses *Poèmes barbares* surtout (1862) révèlent un génie amoureux de la couleur pittoresque et de la forme impeccable. Ce grand poète est mort en 1894.

Le chemin de fer de la Réunion fut inauguré en 1882.

Le commerce prit une rapide extension en 1906,

atteignait un chiffre global annuel de 24 millions de francs pour la seule île de la Réunion, presque égal par conséquent à celui qu'avait alors la Guadeloupe.

La question de l'émigration vint alors à l'ordre du jour, les immigrants anglais et indous arrivant de plus en plus nombreux et s'arrangeant pour supplanter les Français, ce qui créa un malaise économique assez accentué.

Les journaux signalèrent aux élections législatives de 1914 des attentats graves et même criminels à la liberté du vote, qui ne purent être approuvés par aucun citoyen impartial, et qui furent d'autant plus répréhensibles qu'ils étaient soutenus et exécutés par les fonctionnaires.

Le recensement de 1911 portait pour l'île de la Réunion 174.000 habitants.

Les îles Comores. — Au nord-ouest de Madagascar s'étend un archipel de nombreuses et grandes îles : Nossi-Bé, Mayotte, Anjouan, Mohéli, Angaziza, Comore, aujourd'hui colonies françaises.

Le Portugais Ribero avait signalé ces îles vers 1525 ; ces îlots, en contact lointain avec les Arabes, qui les avaient en partie peuplés, étaient gouvernés par des rois hospitaliers adonnés au mahométisme.

Quelques navigateurs seulement y abordèrent. En 1791, les habitants de Mayotte se soulevèrent contre le sultan d'Anjouan, leur suzerain, et refusèrent de lui payer tribut.

La fondation du royaume hova à Madagascar exerça un contre-coup décisif sur le sort de l'archipel.

Chassé par eux de ses domaines, un prince sakalave, Adriamsouli, demanda l'hospitalité au sultan de Mayotte Baanacambo, lequel accueillit le fugitif et ses troupes, et lui donna sa fille en mariage.

Les Hovas réclamèrent le roi chassé, lequel allait être livré lorsqu'il marcha contre son beau-père, le battit et le remplaça.

Après cette usurpation, il mécontenta une partie de la population qui se révolta. Adriamsouli réclama l'appui d'un vaisseau français, *la Prévoyante*, de passage à Mayotte, et signa avec la France un traité qui reconnaissait son protectorat. Il ne demandait pour lui-même qu'une rente de cinq mille francs. Trois ans après les pourparlers, la France prit possession de Mayotte (1843).

L'île voisine, Nossi-Bé, a suivi à peu près la même évolution.

Elle servit de refuge à une reine sakalave, Tsimeseo, chassée de Madagascar par les conquêtes des Hovas. Plusieurs de ses sujets l'y avaient suivie et craignaient encore les poursuites de Radama Ier.

A ce moment le navire français *le Colibri* vint à mouiller dans l'île. La reine confia son infortune au commandant, lequel en référa à l'amiral Hell, gouverneur de la Réunion.

Celui-ci envoya le capitaine d'infanterie de marine Passot entamer des négociations et en 1841 l'île de Nossi-Bé était proclamée colonie française.

La reine transporta alors sa résidence dans une baie où s'éleva bientôt la capitale nouvelle, à laquelle on donna le nom de Hell-Ville.

En 1849, lors de l'abolition de l'esclavage, un soulèvement éclata dans l'île ; la moitié de ses 8.000 habitants jugèrent le moment venu de massacrer les blancs. On n'eut même pas besoin d'envoyer contre eux une de ces expéditions fatales sans lesquelles les indigènes ne peuvent se figurer notre aptitude à les maintenir. Le capitaine Morchaix, gouverneur de l'île, suffit à

défendre la capitale et à battre complètement les rebelles.

En 1883, M. Humblot, naturaliste français chargé d'une mission scientifique, résidait à la Grande-Comore lorsqu'il apprit que les Allemands cherchaient à imposer leur protectorat au sultan de l'île Saïd-Ali. Profitant de ses relations cordiales avec celui-ci il lui offrit la protection de la France. Ces deux influences se contre-balancèrent lorsque éclata une révolte des indigènes contre leur chef, qui fut assiégé dans sa capitale et fit appeler à son secours le gouverneur de Mayotte, lequel expédia immédiatement le navire *La Bourdonnais*. Le sultan fut délivré et fut tout heureux d'accepter, en 1885, le protectorat français.

Le sultan d'Anjouan l'accepta la même année, ainsi que la reine de Mohéli, descendante de Radama.

Toutes les Comores se trouvèrent donc rattachées, comme les Mascareignes, à ce nouvel empire colonial dont Madagascar était le centre.

Bora, ou Sainte-Marie, si voisine de la côte est, nous est déjà apparue à propos de Madagascar. Les habitants de Madagascar racontent que les Arabes en eurent connaissance par un de leurs pêcheurs, Bora, qui, sur le point de sombrer, grimpa sur le dos d'un poisson qui le transporta dans cet îlot, à condition qu'il lui fournirait de la nourriture et des coquillages en abondance.

La traite des noirs en fit une station des Arabes. La Compagnie française des Indes y établit un comptoir et en 1722 un simple soldat français, Labigorne, épousa Béti, reine des Ratzimilas, et consolida notre influence. En 1818, le capitaine Maleau en prit définitivement possession au nom de la France.

En 1821, une expédition y fut envoyée pour occuper

commercialement l'île ; elle commença le défrichement, lequel occasionna d'abord une épidémie, et établit le siège de son administration à l'îlot de Madame où furent édifiés la résidence du gouverneur, l'hôpital, la caserne, l'arsenal et le quai en miniature.

En 1910 Saïd-Ali, sultan de la Grande-Comore, abdiqua entre les mains du gouvernement français par un traité où étaient ménagés ses intérêts et sa situation morale. D'ailleurs grand ami de la France et fort bien reçu à Paris, il manifesta son contentement de voir sa nouvelle patrie prendre en mains les destinées de ses sujets.

En 1912 une loi rattacha les protectorats d'Anjouan, de la Grande-Comore, de Mohéli et de Mayotte à Madagascar. Un réglement d'administration publique de 1914 les organisa en circonscription administrative de cette grande île.

Maurice et les Seychelles. — L'île Maurice, qu'on a surnommée, non sans raison, la perle de l'océan Indien, à cause de sa fertilité et de son beau climat, a été découverte par le Portugais Mascarenhas. Les Hollandais, qui la possédèrent au moment de leur apogée colonial de 1598 à 1712, lui donnèrent le nom de Maurice, leur stathouder. Délaissée par eux, bien à tort, elle vit débarquer les Français en 1715 et c'est un des rares épisodes glorieux du règne de Louis XV que le gouvernement si énergique qu'y exerça La Bourdonnais.

En 1810 les Anglais, s'en étant emparés, eurent à combattre une population animée d'une patriotique reconnaissance envers la France. Il fallut céder à une flotte imposante et à un débarquement de 30.000 soldats du royaume britannique.

Depuis la colonisation anglaise, Maurice s'est augmentée de nombreux émigrés indiens. Peu nombreuse,

au début, cette population indoue atteignit, au début du vingtième siècle, 250.000 sur une population totale de plus de 370.000 habitants.

Cette immigration a fait de l'île Maurice la contrée où la population est le plus dense du monde.

La culture du sucre y fit des progrès de plus en plus rapides, si bien qu'on comptait 65 fabriques en 1913, fournissant 200.000 tonnes de sucre par année.

Les îles de l'Amirauté, aujourd'hui à l'Angleterre, appartinrent à la France en 1782.

Quant aux îles Seychelles, lorsque Mahé de La Bourdonnais, gouverneur de l'île de France, envoya le capitaine Picault les visiter, elles ne contenaient pas un seul habitant (1742). Deux années après, il en prit possession au nom de la France. L'archipel reçut le nom de La Bourdonnais et l'île principale celui de Mahé, qu'elle porte encore. Plus tard, après la disgrâce du gouverneur, on leur donna le nom actuel, en l'honneur de Moreau de Séchelles, alors contrôleur général des Finances. L'île Pralin reçut le nom du duc de Praslin, ministre de la Marine. Les colons partis de Maurice reçurent dans l'archipel des concessions et s'y trouvèrent fort bien. Cependant, en 1789, il n'y avait encore que 20 colons blancs, 9 nègres, et 20 esclaves.

En 1811, l'Angleterre s'en empara définitivement. La population augmenta au point qu'au recensement de 1891 on y comptait sur 16.440 habitants, 13.500 catholiques, 26.000 protestants, des musulmans et des bouddhistes et 1 libre penseur.

La faune et la flore des Seychelles donnèrent lieu à divers travaux. Le célèbre Gordon, héros de Khartoum, y plaça le paradis terrestre, et, à un tout autre point de vue, le naturaliste Hæckel fit de cet archipel, trouvé désert, le vestige du berceau de l'humanité.

LES ARCHIPELS DE L'ATLANTIQUE

« Oh ! comme il dormait bien dans son île isolée ! ».

(Van Hasselt, *Le Retour de Napoléon.*)

Archipel des Canaries. — Les îles Canaries, voisines de la côte, furent connues, sous le nom d'îles Fortunées, des géographes carthaginois, espagnols et arabes. Malocello de Gênes les visita en 1291. Le roi de Portugal Alphonse IV y envoya trois navires italiens dès 1341. Les indigènes leur parurent de mœurs très sociables. Plus tard, le prince Louis de Castille se fit reconnaître la possession de l'archipel par le pape, mais son expédition fut fort mal accueillie par les indigènes.

Chaque île de l'archipel était gouvernée par un roi différent; la grande Canarie avait deux rois et deux capitales. Fortaventura avait deux royaumes séparés par un mur de pierre.

C'est alors qu'eut lieu la conquête de Jean de Béthencourt dont nous parlions à propos des comptoirs dieppois (1402). Avec quelques hardis compagnons, il se rendit maître des îles orientales dont quelques-unes comptaient 40.000 habitants.

Après avoir rendu hommage pour la suzeraineté de

ses îles à la Castille, il revint en France et laissa à Maciot ou Mathieu de Béthencourt, son neveu, le gouvernement du nouveau royaume.

Les ravages de la guerre de Cent ans, en France, causèrent la ruine de Béthencourt. Il ordonna à Macio pour réparer ses pertes d'augmenter les impôts sur les indigènes. Mais les insulaires se soulevèrent, malgré des mesures coercitives, et l'évêque espagnol en appela au jugement de la cour de Castille qui demanda à Maciot de venir lui rendre compte de son administration.

Maciot, pour se débarrasser des soucis et des responsabilités, reconnut la souveraineté directe de la Castille (1418). Le comte de Niebla, puis celui de Peraza, vinrent en prendre possession. En 1452, défense fut faite à Maciot d'entrer dans l'île et il fut déchu de tous ses droits.

Diegue de Herrera lui succéda et se décida à attaquer la grande Canarie. Le roi de cette île, Artémi, venait de mourir et son domaine se trouvait partagé entre ses deux fils : Témésor et Bentaguayre. L'expédition échoua. Un fort laissé par les Espagnols fut pris peu après : les indigènes tuèrent cinq de ceux-ci qui s'en étaient écartés, revêtirent leurs vêtements et chassèrent devant eux des bestiaux comme s'ils venaient de les voler et s'ils cherchaient un refuge dans le fort. Les autres indigènes suivaient en les menaçant. Les Espagnols, dupes du procédé, s'empressèrent d'ouvrir leurs portes à ceux qu'ils prenaient pour des maraudeurs de leur nation. A peine entrés, les insulaires gardèrent la porte, les autres indigènes les suivirent, 200 soldats furent faits prisonniers et le fortin fut démantelé.

En 1485, le roi d'Espagne envoya trois vaisseaux pour prendre la grande Canarie. Adargoma, successeur

de Témesor, et Doramas, successeur de Bentaguayre, se défendirent vaillamment mais inutilement. Le premier fut fait prisonnier malgré sa force herculéenne et envoyé en Espagne. 600 Espagnols mirent en fuite dans un combat décisif 6.000 Canariens.

En 1493, Palma fut prise après une bataille décisive, et l'île de Ténériffe fut emportée à son tour malgré la résistance de Benchomo et de Bencharo (1497). Enfin, en 1696, Ténériffe fut définitivement occupée après la reddition des neuf rois, si on peut accorder ce titre à des souverains qûi gouvernaient ensemble de cent à deux cents sujets. Ces chefs étaient les fils de Tinierfe.

Les Herrera continuèrent, de père en fils, à hériter du gouvernement de Lancerote, de Fortaventura et de Gamera. Les grandes îles furent administrées par un conseil de 12, puis de 24 membres nommés à vie. Enfin les Canaries furent soumises à la même organisation administrative que les autres provinces espagnoles.

En 1797, l'amiral anglais Nelson vint avec neuf vaisseaux attaquer les Canaries. Il ne put s'en rendre maître et c'est là qu'il perdit le bras droit.

L'année suivante, une éruption du pic de Ténériffe consterna les habitants.

Cependant, à Torento, un jardin botanique de plusieurs milliers de fleurs a été considérablement embelli, un musée curieux renferme des momies des anciens Guanches, originaires des îles, momies aussi bien conservées que celles des anciens Égyptiens, ainsi que des outils de pierre préhistoriques, forte ommuns dans l'archipel.

En 1886, M. Douls visita cet archipel qu'il trouva charmant en tous points et il résolut de parcourir la côte voisine qui, jusqu'au cap Juby, venait de tomber

au pouvoir du Maroc. Fait aussitôt prisonnier par les Maures, il eut à endurer les pires tortures, fut enterré dans le sable, et délivré de cette position pour être traîné à travers le désert. Il fut conduit devant Mel-Aynin, chef des nomades, qui l'interrogea et ordonna de lui rendre la liberté parce que M. Douls était parvenu à se faire passer pour musulman. Conduit cependant de campement en campement il put étudier les mœurs de ces tribus farouches et fanatiques, fut surpris par le simoun, assista au pillage d'une caravane et arriva à Glimine, capitale de l'Ouad-Noun, gouverné depuis longtemps par un chef autonome et qui venait à peine d'être soumis par le Maroc. De même du Sous qui formait une sorte de république où l'impôt était inconnu, et où l'autorité était exercée dans chaque famille par un chef nommé par voie d'élection.

Archipels des Açores et des Madères. — L'infant Henri de Portugal connaissait depuis longtemps les îles Açores, explorées par les Arabes et les Grecs. Il donna l'ordre à Cabral de les rechercher, ce que celui-ci fit en 1431 ; il s'établit à Sainte-Marie, puis à Saint-Michel. Tercère fut découverte par un Flamand en 1450. Dom Henri donna à des capitaines portugais le gouvernement héréditaire de chacune des îles de l'archipel.

L'expédition du roi de Portugal, Sébastien, au Maroc, dans laquelle ce prince mourut sans laisser d'enfants, causa à sa patrie des guerres civiles dont profita Philippe II, le puissant roi d'Espagne, qui, comme on le sait, envahit le Portugal et s'en rendit roi.

Les habitants de Tercère refusèrent de reconnaître les droits du conquérant. Une flotte de sept navires y transporta une troupe espagnole, mais les indigènes chassèrent sur elle leurs troupeaux qui y mirent le

désordre et les Espagnols furent complètement vaincus (1581). Trente navires espagnols expédiés à Tercère pour venger cet échec ne purent y débarquer à cause de la résistance des habitants. Une armée espagnole fut de nouveau envoyée. Une troupe de Français, commandée par de Chastre, était venue prêter secours aux Portugais. Ceux-ci, ne pouvant résister aux Espagnols, trahirent leurs alliés et se tournèrent contre eux.

Le général espagnol Santa-Cruz nomma Jean d'Urbina gouverneur des Açores.

A la nouvelle de la restauration du royaume de Portugal par Jean IV, la population se souleva en sa faveur. Un navire arrivé d'Espagne au secours de la citadelle d'Angra fut capturé et servit à prendre de nouveaux navires qui constituèrent bientôt une petite flotte. Vineros, commandant la citadelle d'Angra, résista deux ans à un siège soutenu et sortit de sa retraite avec les honneurs de la guerre (1642).

Lorsque, en 1828, dom Miguel usurpa le trône de Portugal, les Açores se déclarèrent fidèles à donna Maria, sa nièce. Une escadre envoyée par dom Miguel y perdit mille hommes et fut forcée de rentrer à Lisbonne. Les Açores devinrent dès lors le centre de la résistance de l'usurpateur. Villafler, gouverneur de Tercère, força les autres îles à embrasser la cause de donna Maria. L'ancien roi de Portugal dom Pedro vint lui-même aux Açores, y rassembla une armée, fit voile vers le Portugal, battit dom Miguel et rétablit sa fille donna Maria sur le trône (1833).

Quant à l'île de Madère, située momentanément entre les îles Açores et la côte d'Afrique, elle fut connue de très bonne heure, si l'on en croit Édrisi. Les Anglais la visitèrent dès 1350. Le Portugais Jean Gonçalvès en prit possession en 1420 avec deux vaisseaux. En 1635,

les gouverneurs de Madère reçurent le titre de capitaines généraux.

Les îles du Cap-Vert. — Les îles du Cap-Vert furent complètement ignorées jusqu'au voyage du Vénitien Cadamosto. Celui-ci, visitant les côtes d'Afrique comme nous l'avons vu à propos des découvertes portugaises, fut poussé par le vent en vue des îles du Cap-Vert où il aborda en 1456. Le Génois Noli confirma cette découverte en 1461. Les Portugais en prirent aussitôt possession. Plusieurs de ces îles, tout au moins, comme Santiago, qui était la plus importante, étaient inhabitées au moment de la découverte. Les gouverneurs reçurent la permission d'y transporter des nègres de Guinée, qui s'installèrent de préférence sur les rivages et beaucoup, libérés par leurs maîtres, allèrent d'eux-mêmes habiter tous les îlots de l'Archipel. Les îles du Cap-Vert se peuplèrent rapidement et la population noire y devint plus nombreuse que celle des blancs.

Lorsque les Espagnols conquirent le Portugal, ils envoyèrent comme gouverneur Lobo del Gama (1595), auquel succéda Mello. Pendant la domination espagnole, les îles furent ravagées par les corsaires anglais et hollandais qui obligèrent ainsi les indigènes à déserter le rivage. En 1582, l'amiral anglais Drake pilla la ville de Ribeira-Grande. Le corsaire français Cassart prit cette même ville en 1712. Les îles du Cap-Vert, éloignées d'une métropole troublée elle-même par des guerres intestines, sans défenses personnelles, étaient la proie facile de toutes les flottes ennemies du Portugal.

Au dix-huitième siècle la culture y prit un rapide développement, principalement celle de l'indigo, de l'orseille, du séné. En 1790, le café y fut implanté et y réussit parfaitement. La traite des noirs accrut la prospérité des îles, qui eut cependant à souffrir d'une

terrible éruption volcanique en 1847, par suite de l'éruption du volcan de Togo.

Près des îles du Cap-Vert, mais plus voisines de la côte, se trouvent les îles Bissagos, aux Portugais; elles furent peu visitées des Européens. En 1882, Antichan eut la curiosité d'entrer dans l'île de Orango, gouvernée par Oumpane; un prêtre indigène sacrifia un coq en sa présence; l'animal, dans son agonie, s'étant tourné vers le voyageur, cela fut interprété comme un mauvais augure, et l'explorateur, mis aux fers, ne dut son salut qu'à quelques cadeaux offerts au sacrificateur.

Les archipels guinéens. — C'est en 1471, que le Portugais Jean de Santarem découvrit toutes les îles du golfe de Guinée : Fernando-Po et Annebon qui sont aujourd'hui à l'Espagne, Saint-Thomas et l'île du Prince qui sont restées au Portugal. La découverte des côtes du Congo vint bientôt après donner de l'importance à ces îles comme point de relâche des navires allant y faire du commerce.

Aussi Jean de Paiva obtint-il la permission d'occuper et de peupler de ses parents et amis l'île de Saint-Thomas, en 1485, avec le titre de capitaine de l'île. L'insalubrité occasionna de nombreux changements de capitaines. Les habitants furent favorisés, et obtinrent même la permission de ne pouvoir être arrêtés qu'en cas de meurtre. Grâce à ces mesures la population s'augmenta de nombreux immigrants. En 1709, les Français s'emparèrent momentanément de l'île et y levèrent une contribution. L'île du Prince suivit la même destinée. Elle fut occupée momentanément en 1799 par les Français. Ces îles de Saint-Thomas et du Prince revinrent au Portugal.

L'île d'Annebon, pierreuse, aride, inhabitée, et où était mort Lander, reçut comme premier colon à de-

meure Louis d'Alméda, qui se fit céder tous les privilèges qu'avait reçus sur l'île le capitaine de Saint-Thomas pour 2.400 francs seulement. Il y avait quelques indigènes dans l'île. Ils furent tout d'abord christianisés. On y acclimata des oiseaux domestiques qui bientôt pullulèrent ; on y transplanta du manioc et du coton.

L'île Fernando-Po était, au contraire, occupée par une population indigène dense, farouche et brave. On se contenta d'y établir un comptoir fortifié. Puis vint une époque troublée de toutes les manières par les attaques des flibustiers, des corsaires français ou anglais, des nègres d'Angola qui fuyaient la traite et se cachaient dans les bois. Un de ces nègres, Amador, poussa l'audace jusqu'à lever l'étendard de la révolte et à se déclarer roi de Saint-Thomas; il fut pris peu après (1595).

En 1778, la reine de Portugal céda au roi d'Espagne Charles III, les îles d'Annobon et de Fernando-Po, pour entretenir de bonnes relations entre les deux États voisins. Elles n'avaient à cette époque aucune importance et l'on apprit un beau jour en Espagne que les Anglais étaient descendus dans l'île de Fernando-Po en 1827, qu'ils avaient dépensé cinq millions inutilement pour la colonisation et que le climat les avait forcés à renoncer à continuer l'exploitation. En 1843, le gouvernement espagnol se décida à intervenir contre cette violation de territoire et envoya un bâtiment de guerre pour replacer le drapeau espagnol sur la résidence de Fernando-Po et pour étudier la formation d'un nouveau comptoir commercial dans les deux îles.

Lorsque l'amiral français Fleuriot de Langle visita l'île en 1868, il y trouva installée une garnison espagnole et remarqua que, bien que le sol n'en ait guère été jusqu'alors favorable aux Européens, qui s'y ali-

mentent difficilement, l'île paraissait fort bien située pour en faire un excellent centre commercial.

Ascension. — L'île de l'Ascension, découverte en 1501 par le Portugais Jean de Nova, resta pendant trois siècles un lieu de relâche sans importance pour les navires qui traversaient l'Atlantique. Les Portugais ne s'y établirent pas. L'île fut visitée successivement par de célèbres navigateurs : Linschoten, Davis, Warwick, Owington, Lacaille, Wallis, Carteret, Bougainville, Cook, Sabine, Duperrey, Dampier, Owen, d'Urville.

Lorsque l'Angletere transporta Napoléon prisonnier à Sainte-Hélène, elle craignit qu'une autre puissance ne s'installât plus tard à l'Ascension pour favoriser son évasion.

Aussi elle envoya un navire déposer 25 soldats à l'Ascension pour en prendre possession (1815). Les renforts débarquèrent peu après. Alors l'île fut aménagée d'une façon très confortable avec des canaux, une ville, un square, un fort, qui en rendent le séjour agréable. Des troupeaux se nourrirent grâce à une culture méthodique du sol, et cet îlot d'un abord si ingrat devint une petite colonie nullement négligeable.

Quant à sa voisine, l'île de Sainte-Hélène, elle n'a pas une étendue plus grande, mais l'importance d'un pays n'est pas toujours proportionné à sa superficie ou à sa population, surtout au point de vue historique.

Sainte-Hélène. — L'île de Sainte-Hélène fut découverte par le Portugais Jean de Nova au retour de son voyage dans l'Inde où il avait découvert, en allant, l'île de l'Ascension. Inhabitée comme celle-ci, elle reçut ses premiers colons en 1513 et les Portugais s'en servirent comme d'un lieu d'escale, puis ils la délaissèrent complètement. Des Hollandais s'y installèrent puis l'abandonnèrent à leur tour, chassés par une escadre anglaise.

En 1651, les Anglais y envoyèrent le capitaine Dutton comme gouverneur, lequel y construisit le fort James. Beaucoup de familles, ruinées par le grand incendie de Londres, allèrent s'installer dans les terrains inoccupés de l'île qui devint aussitôt très populeuse relativement à sa situation et à sa superficie. En 1684, une émeute éclata à propos de nouveaux impôts et fut sévèrement réprimée; une suite de discordes ensanglanta l'île jusqu'à ce qu'en 1811 on y établit une cour martiale.

Après les Cent-Jours, Napoléon Ier vaincu se rendit prisonnier à l'Angleterre et celle-ci le confina loin de l'Europe, dans cet îlot de Sainte-Hélène. Les généraux Bertrand, Montholon et Gourgaud l'accompagnèrent volontairement. Ils abordèrent le 17 octobre 1815 dans l'île et l'empereur reçut la maison de Longwood comme habitation. Il y vécut sous une étroite surveillance, surtout lorsqu'en 1816 le lieutenant général Hudson Lowe prit le gouvernement de l'île. Le 5 mai 1821, il y mourut et quinze ans après son cercueil fut rapporté en France.

La garnison était portée à près de 3.000 hommes. Longtemps le général commandant et son état-major furent maintenus avec des appointements énormes. Enfin on se décida à rappeler l'escadre qui naviguait autour de l'île, à diminuer l'effectif des troupes et la paye des officiers. On s'aperçut que depuis les progrès réalisés par la navigation à vapeur on pouvait se passer de ce point de relâche, et même de ses approvisionnements d'eau, de charbon, de légumes, d'orange et de citron, fort utiles autrefois contre le scorbut. D'ailleurs le percement de l'isthme de Suez, modifiant la route des Indes, rendit presque inutile l'occupation de Sainte-Hélène. En 1906, un navire anglais embarqua les canons et les derniers hommes de la garnison, laissant l'îlot sans

défense, et répartissant la petite troupe sur les points plus favorables à leur utilisation.

A l'histoire de Sainte-Hélène se rattache incidemment celle du rocher Tristao-da-Cunha, découvert dès 1506 et habité depuis 1811. En effet, en 1816, le gouvernement anglais, craignant qu'une expédition secrète ne s'y organisât pour délivrer Napoléon, y plaça une garnison, laquelle fut retirée en 1821, mais l'île est restée habitée par une centaine de personnes.

Depuis on a vu se développer considérablement dans l'île l'industrie des dentelles, qui y fait l'objet d'un enseignement et d'un commerce curieusement importants.

LES MISSIONS RELIGIEUSES

« Celui qui n'a pas de cheik a pour cheik le diable. »
(Proverbe arabe.)

Les missions au moyen âge. — Nous avons vu que l'Afrique reçut dès l'origine du christianisme des propagateurs de cette religion. Rappelons que, parmi les évangélistes, saint Marc mourut à Alexandrie et saint Matthieu en Éthiopie. Parmi les Pères de l'Église, Origène, Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin vécurent sur la terre d'Afrique.

Lorsque les Arabes envahirent l'Afrique la religion chrétienne périclita tout à coup. La nouvelle religion de Mahomet pénétra en Égypte dès 634, au Maroc en 697.

Les califes d'Égypte lancèrent sur l'Afrique deux tribus pillardes qui allèrent porter l'islamisme vers le Soudan, où les avaient précédées les Songkoïs. L'Afrique orientale connut l'islamisme par les marchands arabes établis dès l'an 1000 à Kiloan. Les ordres religieux se fondèrent ensuite, créés par les cheiks el-Trika, groupant chacun autour d'eux des sectaires, qui se reconnaissaient entre eux par des versets du Coran récités dans un ordre particulier, et qui prenaient à cœur autant de convertir les fétichistes que d'exterminer les chrétiens. Ceux-ci

furent bientôt réduits en esclavage, traités comme des animaux, vendus au marché, obligés à d'infâmes besognes, à peine vêtus, à peine nourris.

Émıu de ces misères, Jean de Matha, gentilhomme français, fonda en 1198 l'ordre de la Trinité et de la Rédemption des captifs. Le premier groupement se fit près de Meaux, dans un monastère construit à cette intention.

Il envoya le Père Anglic au Maroc, avec une lettre du pape. Anglic ramena 186 esclaves rachetés par les aumônes recueillies par l'œuvre. Matha se rendit lui-même à Tunis et acheta 110 autres captifs. Les musulmans, de fort mauvaise foi, retenaient parfois les envoyés et les torturaient horriblement. Tel ce Jean de Palmimo scié en deux pour avoir converti quelques musulmans au christianisme.

Lorsque l'émir Kélaoun assiégea Tripoli, défendue vaillamment par le comte Bohémour VIII aidé de nombreux renforts, sept franciscains exhortèrent la population à la résistance. Tripoli fut prise cependant, 7.000 chrétiens furent égorgés par les Mamelouks, et la ville, rasée, fut reconstruite plus loin (1447). Les franciscains périrent dans le massacre.

Un autre franciscain, François de Spolète, subit le martyre à Damiette onze ans plus tard. Un de ses collègues, nommé Adam, eut l'audace d'entrer dans une mosquée et de reprocher aux assistants de croire en Mahomet. Il eut la tête tranchée (1345).

Lorsque Ferdinand le Catholique s'empara de Grenade, couvrit l'Espagne de bûchers et en chassa définitivement les Arabes, les musulmans d'Afrique songèrent, par représailles, à massacrer les captifs. Ferdinand le Catholique envoya une ambassade au Caire dans le but d'apaiser le calife (1501). Deux franciscains parvinrent à parler à ce dernier et à le persuader de permettre le

voyage de cette ambassade depuis Alexandrie jusqu'au Caire. Cette démarche sauva de nombreux chrétiens d'une extermination générale. L'ambassadeur Pierre Martire d'Anghiera a laissé un récit de son voyage.

Les missionnaires portugais. — Dès que les Portugais eurent commencé leurs explorations, ils envoyèrent en Afrique de nombreux missionnaires. La réforme arrêta un instant ce mouvement, qui reprit ensuite de plus belle. Saint-Louis, le Cap-Vert, Laanda, le Cap, la Réunion, Maurice virent se fonder des églises et des établissements religieux. En 1404 fut fondé l'évêché des Canaries, en 1514 celui de Madère, en 1532 celui du Cap-Vert, en 1534 celui des Açores, en 1512 la prélature de Mozambique, par les prêtres séculiers du Portugal. En 1654 ce fut la prélature de Tripoli, en 1779 celle du Sénégal.

En 1819 l'évêché de Ténériffe fut fondé par le clergé séculier d'Espagne.

Dès 1595 le pape institua un évêché à San-Salvador, au Congo. Le second évêque fut un prince nègre, qui vint à Rome se faire sacrer. Il transféra ensuite sa résidence à Saint-Paul-de-Loanda. Le Congo devint un terrain propice de christianisation, à ce point que le roi congolais Alvarès III expédia une ambassade à Rome pour demander qu'on lui envoyât de nombreux missionnaires (1620). On lui députa des capucins espagnols, puis italiens.

Un fait analogue se produisit en 1855 : un roi du Congo demanda au gouverneur portugais d'Angola un prêtre pour baptiser ses enfants. Le Père Poussot, de la Congrégation du Saint-Esprit, s'embarqua seulement dix ans plus tard à cet effet. Le gouvernement portugais, en effet, avait cru devoir créer des difficultés à la propagande religieuse.

Les Augustins de Portugal dominaient vers le Zanguebar et les Jésuites dans le Mozambique.

Les réformes de Pombal ruinèrent leur influence.

Duparquet, missionnaire du Saint-Esprit, tenta de restaurer le catholicisme à Loanda et fonda un établissement à Landana en 1872.

L'île Fernando-Po devint le champ de propagande des prêtres espagnols du Sacré-Cœur de Marie (1855).

Les capucins italiens s'établirent en Érythrée. Un d'entre eux, Montesarchio, dont nous avons parlé, entra en 1652 en plein Congo chez les anthropophages. Un autre, Montecuccolo, reçut audience en 1667 de la fameuse reine Zinga, des Matimbas.

C'est ainsi que tous les points de l'Afrique, la région qui convient le plus pour les entreprises des missionnaires, reçurent de nombreux champions de la religion chrétienne.

Les missions françaises. — Le cardinal français Lavigerie, célèbre pour sa lutte contre l'esclavage, fonda en 1868 la mission de Notre-Dame-d'Afrique, plus connue sous le nom des Pères Blancs. Les vaillants apôtres s'établirent jusqu'au centre du commerce des esclaves, sur les bords du lac Tanganika (1885). A cette époque les traitants arabes, sachant que la fin de leur régime approchait, redoublaient de cruauté et tiraient tout le parti possible de leur bétail humain.

L'on vit le capitaine Joubert assiégé par les traitants dans le village de Karéma qu'il dut transformer en citadelle. L'on vit le missionnaire Dupont obtenir du roi des Oubembas de renoncer à la coutume de jeter les malades dans la brousse. Lavigerie exigeait quatre ans de noviciat avant de pouvoir recevoir le baptême. Malgré cette longue période d'expectative, plus de deux cent mille adeptes se recommandaient de la religion chrétienne dans cette région dès 1902.

Ajoutons que l'abbé Fava, envoyé par Napoléon III à Zanzibar en 1859 pour combattre la traite des esclaves, peut passer pour le précurseur de cette campagne généreuse.

Lavigerie, remarquant que dans les pays musulmans seule la femme a le droit d'aborder une femme, et de la saluer, chargea ses prêtres de recueillir en Bretagne des jeunes filles qui puissent se vouer à cette tâche de conversion. Il créa ainsi la mission des Sœurs blanches. Il recommandait cependant de ne point rechercher les indigènes, mais de les laisser venir d'eux-mêmes à nos établissements pour s'y faire soigner et pour y faire instruire leurs enfants, de manière à se rendre sympathique à la population avant de tenter de la convertir.

Le Sahara fut pénétré par les jésuites : le Père Olivier réussit à s'implanter à Laghouat en 1868. Par contre les premiers missionnaires qui se hasardèrent à Tombouctou furent massacrés.

Les jésuites s'installèrent à Madagascar en 1850 et y luttèrent contre l'influence anglaise.

Maurice et la Réunion reçurent les prêtres de la mission du Sacré-Cœur de Marie (1842).

La république de Libéria fut le partage des prêtres de l'œuvre de la Propagande de la foi. Six cents missionnaires furent envoyés dans ce pays et y périrent de la fièvre, des fauves ou des massacres.

Les Lazaristes et les Jacobistes pénétrèrent en Abyssinie dès l'année 1839.

Les missionnaires furent d'abord fort mal reçus au nord du Sénégal, à Joal, où, des traditions anciennement apportées par les premiers colonisateurs il ne restait plus que le signe de croix. Les prêtres n'obtinrent d'abord que la permission de construire une chapelle

dont les murs puissent être traversés par les balles.

L'Ouganda fut une contrée particulièrement dangereuse pour les pionniers de la civilisation. Les Arabes, au milieu du dix-neuvième siècle, y faisaient le commerce de l'ivoire et des esclaves; ils avaient aisément converti les indigènes à l'islamisme. Pour combattre leur influence grandissante et, craignant aussi l'invasion des Anglais, le roi Mtsésa fit au Père Lourdel, missionnaire français établi à sa cour, la proposition de reconnaître notre protectorat. La France refusa, mais Lourdel ne perdit pas son influence. Il obtint de Mtsésa, baptisé, l'abandon de ses huit cents épouses. Ce fut, à ce moment, un curieux spectacle que de voir la population du royaume, cherchant à apprendre à lire. Les Arabes avaient, en effet, donné aux indigènes des tablettes de bois sur lesquelles étaient inscrits des versets du Coran. Les missionnaires protestants distribuèrent aussitôt des feuillets imprimés. Lourdel entreprit d'apprendre à lire au roi, et, la mode aidant, on vit les courtisans se promener gravement, un livre à la main, déchiffrant à haute voix le « ba, be, bi, bo, bu ».

Mtsésa, voyant le nombre des chrétiens grandir, en prit quelque ombrage, fit construire une mosquée et obligea les missionnaires à s'exiler.

A sa mort, son fils Mouanga les fit revenir, mais, abruti par le chanvre, affolé par la proximité d'une armée anglaise, il ordonna un massacre de catholiques.

Ce furent cependant les musulmans qui le détrônèrent et le remplacèrent par l'un de ses fils, Kivouéra. Celui-ci ne les soutenant pas assez fermement, ils le renversèrent aussi et offrirent là couronne à son frère Karéma, dont le premier soin fut de faire tuer, à la manière nègre, tous les membres de sa famille pour n'avoir plus à craindre de compétiteurs.

Mouanga, pendant ce temps, rassembla ses fidèles, envahit ses États et ressaisit le pouvoir.

Profitant de ces discordes, Lugard, agent de la Compagnie anglaise de l'Est africain, s'établit avec une petite troupe bien armée près de la capitale, construit un fort, impose un traité et pousse les indigènes à massacrer tous ceux d'entre eux qui ont embrassé le catholicisme. Les survivants obtiennent l'autorisation de résider dans une province petite et pauvre.

Mouanga, humilié, traité en simple particulier, se sauve sur le territoire allemand. Il est aussitôt détrôné et remplacé en 1897 par un prince protestant soumis à l'influence anglaise.

Les missionnaires ne s'en tinrent pas à l'œuvre religieuse ; certains d'entre eux furent de véritables érudits ; tel fut le Père Delattre, des Pères Blancs, qui, dès 1880, fonda le musée de Carthage, « s'obstinant à faire revivre l'antique cité avec la même opiniâtreté que les Romains mirent à la détruire ».

Les missions protestantes. — L'Afrique fut aussi évangélisée par de nombreuses missions protestantes.

La première idée des missions protestantes revient au baron Jean de Weltz, né en 1621 à Chemnitz. Peu après, le comte de Zinzerdorf fonda une communauté en Allemagne et envoya des missionnaires protestants en Amérique.

En 1701 se forma à Londres la Société pour la propagation du christianisme. Deux siècles après, le nombre des sociétés similaires atteignit le chiffre de 250 avec un budget global annuel de cent millions. Beaucoup de ces sociétés sont insignifiantes, et, aux États-Unis surtout, sont des œuvres personnelles ; celles qui ont leur siège en Allemagne sont peu nombreuses, mais solidement constituées.

La Société des missionnaires de Londres s'établit au Cap en 1798, à Madagascar en 1820, dans la région des grands lacs en 1879 et lutta contre la traite des esclaves.

La Church Mission Society s'établit dans la Sierra-Léone dès 1804 ; elle reçut du gouvernement de nombreux subsides, qui portèrent son budget annuel à dix millions de francs.

Innombrables sont les publications de propagande religieuse que l'Angleterre destine à ses colonies ; on compte par an une dizaine de millions d'exemplaires de revues. La Société biblique a vendu actuellement 5 millions de bibles, en 360 langues différentes. Les associations sont parfois puissamment riches. On comptait au début du vingtième siècle par le monde, 4.300 missionnaires anglais (avec une dépense de 55 millions) et 18.500 Français (avec une dépense de 18 millions).

Aux États-Unis, l'American board of Missions a participé à la fondation de la république de Libéria. A signaler aussi la mission américaine fondée par l'évêque Taylor à Stanley-Pool et qui a cette caractéristique de vivre d'elle-même de son travail sans subventions extérieures.

En Allemagne, la Société de Berlin, fondée par le pasteur Janicke en 1800, envoyait des missionnaires en Afrique en 1834 et catéchisa principalement la région du Transvaal, tandis que la Société de Leipzig installait 40 de ses membres près du Kilimandjaro.

Cette contrée fut aussi parcourue par les pasteurs suisses, qui se fixèrent à Delagoa.

La Société des Missions évangéliques de Paris, fondée en 1823, s'établit au Gabon et lutta contre l'influence anglaise à Madagascar.

La propagande chrétienne réussit plus aisément dans les contrées fétichistes que dans celles où l'islamisme

avait déjà figé les croyances des indigènes. Au Maroc, par exemple, nulle propagande ne fut possible, malgré la jalousie que professent entre elles les confréries musulmanes. Ces confréries sont en effet unies contre l'étranger ; elles ne comportent aucun libéralisme qui leur permette de discuter les autres croyances.

Ces organisations secrètes sapent l'influence chrétienne de tout leur pouvoir. Au Sénégal même la confrérie des Tidjani réagit contre la christianisation. En Algérie, selon Duverger et Le Chatelier, elles pourraient mettre en ligne plus de 100.000 combattants fanatiques.

La secte des Senoussya est la plus importante. Elle a été fondée par Mohammed-ben-Ali-el-Senoussi, qui, à la suite d'un voyage à La Mecque, admira l'organisation religieuse des Ouahabites, fondée à la fin du dix-huitième siècle, et se convertit à leur doctrine. On sait qu'il vint se fixer au sud de la Tripolitaine, et qu'il entreprit de grouper toutes les confréries. Sous son successeur Sidi-el-Madhi, l'islamisme fit de grands progrès jusque vers le Congo. Nous avons vu aussi que le siège de la confrérie fut transporté quatre cents kilomètres plus au sud, entre le Koufara et le Tibesti, loin de toute influence française. Lors de l'occupation du Soudan égyptien par les Anglais, ceux-ci poussèrent le chef de la confrérie à ordonner à ses fidèles de combattre tous les Européens qui tenteraient de traverser le Sahara en venant de l'Algérie.

Les deux religions antagonistes se livrent donc un combat sourd et continuel.

Actuellement, selon le commandant Teillard du moins, l'Afrique comprendrait une proportion de 100 millions de païens (naturistes, animistes ou fétichistes), 90 millions de mahométans, 8 millions de chrétiens (1.500.000

catholiques, 7 millions de schismatiques, 500.000 protestants) et 350.000 israélites.

Il est évident que le progrès politique des nations européennes en Afrique augmentera l'influence du christianisme au détriment de l'islamisme, comme aussi, plus tard, lorsque l'instruction des indigènes sera développée, l'influence de l'esprit scientifique.

Peut-être, cependant, que la Science sera plus difficile à enseigner aux nègres que la légende, et que si près de la nature ils ne comprendront pas ce qu'est la Nature.

Le docteur Cureau, gouverneur des colonies, dit à ce propos : « Le nègre qui a reçu l'éducation européenne n'en retient que le vernis, un décor purement extérieur, qui recouvre sans l'influencer la trame intime de son âme rudimentaire : il prend de tout la routine et reste un automate. »

CONCLUSIONS

> « Tous les êtres ont leur destination spéciale qui leur est imposée par la nature. »
>
> (Jouffroy, *Mélanges*.)

Lois de l'histoire d'Afrique. — Nous venons de tracer un résumé bien sommaire de l'évolution du continent noir. Il peut suffire pour que nous en tirions quelques déductions générales.

Remarquons, quant aux procédés du gouvernement, qu'en général ils sont beaucoup plus mauvais et plus néfastes que chez les peuples civilisés, ce qui appuie la loi disant que le progrès de la législation et de la forme administrative est en rapport avec le développement du peuple lui-même. On a exprimé la même idée d'une façon grossière en disant que les peuples ont les lois qu'ils méritent.

En Afrique, a-t-on dit, on méprise ce qu'on ne redoute pas et plus le chef est oppressif plus il jouit de vénération et d'estime.

Chez les nègres les changements violents de règnes et de dynasties sont plus fréquents que chez les Européens. En France, les dynasties se sont précipitées à l'origine et la dernière a été la plus longue (805 ans). En

Afrique, particulièrement chez les Barbaresques, les beys ou les sultans ont presque tous une fin tragique et leurs dynasties sont souvent éphémères.

Les guerres ont en Afrique un caractère de révolution radicale et impitoyable dans la destinée des États : ce sont de véritables invasions dans lesquelles les peuples vainqueurs dominent pour toujours dans le pays vaincu et parfois en exterminent la race ; c'est ainsi que les Anciens entendaient souvent la guerre. Au contraire, dans l'Europe moderne, une guerre n'est généralement qu'un choc entre deux États, dont les frontières se trouvent relativement peu modifiées.

Ce n'est même pas toujours le désir de gloire ou de domination qui anime les conquérants noirs, mais plutôt celui d'acquérir personnellement de nouvelles richesses matérielles. Il arrive souvent que les guerres ne sont que de réels pillages sans avoir d'autre motif que le besoin d'acquérir des troupeaux et des esclaves. La lutte pour la vie s'y fait brutale, bestiale. Le règne du peuple le plus fort apparaît dans toute sa vérité et dans toute son horreur, tempéré par nulle idée de justice ni de pitié.

« L'expérience dit Binger, montre que, dès qu'un chef nègre commande à plus de 20.000 âmes, il rêve un empire, ses besoins augmentent, il cherche de l'extension. Comme il n'a point de budget, tout est déficit, et pour le combler il lui faut faire la chasse à l'esclave. En confédération, du moins, dès qu'il y a un chef qui s'élève, les autres peuvent s'allier et étouffer son ambition dans son germe. »

Tandis qu'en Europe les conflits entre nations ont des causes profondes et générales et des prétextes souvent quelconques, en Afrique les causes sont plus superficielles que les prétextes.

A part quelques conventions latentes qui existent chez certaines peuplades, on peut dire qu'en Afrique la notion du droit des gens a été inconnue par la presque totalité des peuples indigènes.

Le caractère général de l'évolution de l'organisation politique et sociale chez les nègres, comparée aux blancs, est très nettement la stagnation. Tandis que les races blanches se sont perfectionnées comme l'on sait, la plupart des nègres sont restés, au point de vue industriel, à un niveau voisin de celui de l'âge de pierre, et, au point de vue administratif, à peu près au point où ils en étaient en plein moyen âge.

Toutefois, bien que ne pouvant la comprendre encore, ils professent une admiration naïve pour les curiosités de la civilisation moderne, au rebours des peuples de race jaune, qui ne tardèrent pas à se servir, naturellement contre l'Europe, de la science européenne, mais qui ont manifesté à l'égard de celle-ci un premier sentiment de froissement et de méfiance.

Influence de la colonisation sur les indigènes. — Ceux qui soutiennent que la civilisation déprave et ruine les Africains, ne songent pas dans quel état effroyable était le continent avant la mainmise de l'Europe sur lui.

Ce n'était qu'un charnier horrible où les peuples se massacraient par habitude, où les traitants ne vivaient que du sang de leurs esclaves, où les potentats et les sorciers se payaient le luxe de tueries officielles, où l'anthropophagie avec toutes ses horreurs était depuis des siècles une coutume banale.

Aujourd'hui ces meurtres, ces tortures sont supprimés, grâce à la seule influence de l'Europe. Les nègres peuvent se vêtir à leur gré, se parer des objets échangés aux Européens, cultiver leur sol sans crainte des

razzias périodiques. Les écoles les reçoivent, les puits leur sont creusés dans les déserts; les routes bien entretenues leur permettent de marcher à l'aise; ceux qui seraient morts de faim autrefois trouvent à s'employer dans les factoreries des blancs. Un Behanzin ou un Souna ne peut se vautrer dans le sang de milliers d'hommes, un Rabab ne peut changer une nation en un désert, un Barberousse ne peut enlever des captifs jusqu'en pleine Europe, un Tippo-Tib ne peut se permettre de faire dévorer par ses porteurs les esclaves retardataires.

Quelquefois la civilisation apporte l'alcoolisme avec elle, mais ce mal véritable est compensé par des bienfaits sans nombre. Tel district se dépeuple depuis l'arrivée des blancs, mais tel autre, comme le Basouto, voit une terre aride et déserte se changer en un jardin populeux où une population indigène heureuse et même instruite rend grâce à ses propres vainqueurs.

L'Afrique n'était rien avant le dix-neuvième siècle qu'un chaos d'ignorance et de crimes. Elle est devenue subitement en voie de se transformer en une contrée digne de figurer parmi les terres prospères du globe. Sans l'Europe, ces forêts immenses, ces mines encore inexploitées, ces terrains de culture à peine sarclés, auraient attendu bien des siècles avant de devenir productifs.

Les nègres les plus intelligents, car il en existe, s'en rendent bien compte et partout admirent et bénissent déjà les bienfaits de la vraie civilisation.

Un principe dont ni les nègres, ni les musulmans, ni les Européens même ne se sont pas encore rendu compte, c'est le droit absolu, pour ces derniers, de traverser les pays étrangers et de s'y installer.

Une fausse sentimentalité fait croire qu'en allant

explorer le Congo, par exemple, nous allons « chez les Congolais » et que ceux-ci, s'ils ne désirent point entrer dans la voie de la civilisation, sont dans leur rôle en massacrant les voyageurs ou en interrompant leur marche.

C'est une grave erreur. L'Afrique est une terre vierge. Elle n'appartient aucunement aux nègres. Nous n'allons pas chez eux en nous y rendant, nous allons dans une forêt de la surface terrestre où ils peuvent entrer au même titre que nous.

Ils n'ont point cultivé ce territoire que nous traversons. Ils sont même incapables d'en tirer le parti que nous en saurions tirer promptement.

Allez-vous arguer du droit du premier occupant après avoir parcouru ce volume où vous avez vu que les peuples africains, du nord au sud, sont des peuples conquérants, venus d'une contrée lointaine et implantés par la force brutale dans le territoire qu'ils occupent en ce moment et où ils dominent les races qui y étaient venues antérieurement ?

En principe, lorsque nous allons peupler un point de l'Afrique, nous sommes donc dans notre droit strict. Lorsque nous protégeons nos colons par des armées d'occupation, nous n'avons rien à nous reprocher. Lorsque ces colonnes traquent quelque tyran indigène, elles n'ont qu'à s'en applaudir.

Seuls les excès inutiles de ces colons et de ces troupes sur des indigènes inoffensifs seraient répréhensibles. Aussi sont-ils sévèrement et justement punis par nos tribunaux.

D'ailleurs assez lent sera, semble-t-il, ce peuplement de l'Afrique par les races blanches ; indépendamment de la rigueur du climat, la configuration massive du continent noir se prête peu à la pénétration. Sans

golfes ni découpures, comme le remarquait il y a déjà longtemps M. Vivien de Saint-Martin, l'Afrique manque de ce qu'il appelle un élément primordial de vie.

Les races prédominantes. — Parmi les nombreuses tribus de races différentes qui peuplent le pays nègre, il en est de trois catégories bien distinctes.

Les unes sont déjà acquises à la vie commerciale et même intellectuelle. Tels sont les États, à demi barbares seulement, de l'Algérie, de l'Égypte, du Maroc, de l'Abyssinie. Leur sort est fait. Ils deviendront des États complètement civilisés, serait-ce dans plusieurs siècles. Cela est fatal.

Il y a des races indigènes reconnues supérieures aux autres au point de vue des aptitudes intellectuelles, morales ou physiques, non seulement par les colons, mais par les tribus avoisinantes. Tels sont par exemple les Cafres et les Yolofs. C'est sur eux que doivent porter les efforts d'assimilation des colons et les études des sociologistes, soit pour les mettre à même de créer une civilisation originale, soit pour les tenir prêts à se métisser (bien plus tard) avec les colons, soit pour favoriser leur expansion en Afrique.

D'autres races sont encore à observer.

Quelques autres présentent un type inacceptable d'abrutissement. Tels Boschimans, tels Akkas n'honoreront jamais l'espèce humaine. Sans les traiter inhumainement, il me semble qu'il serait plutôt à souhaiter que ces races aient moins occasion d'être si prolifiques que les autres.

Autrefois les races prédominantes au point de vue politique, en Afrique, n'étaient pas les mêmes que de nos jours. Nous avons vu les Upengonés remplacés par les Pahouins, les Hottentots supplantés par les Cafres. On peut observer que ce sont les races belli-

queuses et guerrières qui partout se sont imposées aux pacifiques autochtones. Lorsque les conquérants, comme les Fellatas, étaient des peuples pasteurs, ils sont devenus guerriers par le besoin de maintenir leur domination et par leur facilité de vivre de leurs esclaves.

Nous avons vu de même dans l'Europe du moyen âge les États militaires comme l'Autriche et plus tard le Brandebourg acquérir l'hégémonie sur les États agricoles. Aujourd'hui les pays commerçants ont le pas sur les pays de production.

C'est toujours le même besoin de défense contre la faim ou contre l'invasion qui arme les peuples les uns contre les autres, les contraint tous à se tenir en armes et permet la survivance à ceux qui disposent d'une plus grande force matérielle sinon morale.

Mais toutes ces rivalités se trouvent aujourd'hui aplanies par la paix européenne, imposée en Afrique par la France et l'Angleterre comme elle le fut autrefois par Rome, et entretenue avec autant de sang-froid. Actuellement, c'est donc la race blanche qui saisit, par-dessus toutes les querelles de tribus, la domination pour sa propre survivance.

Elle le fait, autant que possible, sans effusion de sang et sans provocations de sa part. « L'effectif imposant des colonnes, dit le capitaine Le Bœuf, exerce une grande influence morale sur les indigènes; point n'est besoin de livrer bataille, la colonne n'a qu'à montrer aux populations, sur leur propre territoire, une puissance incontestable, et leur donner confiance, en évitant d'inutiles représailles. »

Avenir de l'Afrique. — L'histoire de l'Afrique nous démontre que toutes les races et les civilisations de ce continent, sans exception importante, ont un peu progressé, de siècle en siècle, très peu il est vrai, mais

d'une manière appréciable. L'Égypte elle-même est plus avancée aujourd'hui qu'au temps de la splendeur toute relative de son antiquité.

Il est donc à présumer que l'Afrique, sillonnée dans moins d'un siècle de nombreux chemins de fer transcontinentaux, de canaux d'irrigation, de routes bordées de villes somptueuses et de campagnes fertilisées, aura peu à envier, comme confortable, aux autres parties du monde.

Toute la Rhodésie est plus fertile encore que le Cap; il se formera là de nouveaux États-Unis, plus peuplés et peut-être aussi civilisés que l'Angleterre. La douceur du climat rendra absolument fatal ce développement d'un puissant État de race blanche, qui influera considérablement sur les destinées du monde.

Le nord de l'Afrique peut être aussi plus peuplé de blancs. Une partie du plateau d'Ouniamouézi qui déjà renferme des millions de nègres, peut aussi plus tard, grâce à son climat, être le siège d'un État de race blanche, qui, à l'exemple du Cap, refoulera de plus en plus les noirs vers l'intérieur. Certaines parties du Cameroun, du Mozambique, du Kong, sont aussi des terres de peuplement, sans compter les îles très denses de l'Atlantique, et Madagascar, qui, si elle était peuplée, en proportion de son étendue, autant que sa voisine, l'île Maurice, plus favorisée il est vrai, n'aurait pas moins de quatre-vingt millions d'habitants.

Tous ces centres de peuplement feront rayonner autour d'eux leur activité bienfaisante et transformeront du tout au tout le sol, l'aspect, les mœurs, les races du continent africain.

Il n'y a rien d'exagéré à espérer que d'ici un siècle la population purement blanche de l'Afrique aura décuplé, comme elle a décuplé depuis cent ans.

Il faudra alors compter avec ces nouvelles puissances qui s'appelleront sans doute encore les colonies du Cap ou du Zanguebar, mais qui rivaliseront en richesse et en autorité avec certaines nations de l'Europe.

Quant aux nègres, il est possible qu'alors la sélection en faveur des races privilégiées se soit effectuée insensiblement, et que les colons trouvent, dans ces millions de compatriotes, des adversaires redoutables ou des auxiliaires précieux.

Souhaitons que la colonisation européenne, en apaisant les guerres intérieures, ne soit pas la cause de conflits néfastes entre colons et nègres ou entre métropoles.

Il faut à l'Afrique la tranquillité. « Donne-nous le sommeil ! » disaient, d'une voix naïve et suppliante, aux premiers explorateurs, les populations esclaves qu'ils traversaient. « Donnez-nous maintenant la paix et l'abondance », peuvent-ils dire à tous les vaillants travailleurs qui s'en vont chaque jour pour chercher leur subsistance ou tenter la fortune, sur cette terre inépuisable et vierge, qui peut suffire à dix fois plus de besoins et d'ambitions.

Nous avons envisagé dans un précédent ouvrage, dont la première édition est parue en 1904, les *Problèmes de la civilisation* (Giard et Brière, éditeurs), la question nègre par rapport à l'évolution générale de l'humanité. Certes le péril nègre, comme on l'appelle parfois, n'est nullement à comparer, à l'heure actuelle du moins, avec le péril jaune, ni avec d'autres périls sur lesquels s'exerce aujourd'hui la vitalité humaine.

L'histoire de l'Afrique nous a appris que, dans l'état actuel, les nègres, mal armés et peu disciplinés, ne sont pas à craindre sérieusement.

Cependant il est toujours prudent d'éteindre dès le début tout foyer d'incendie pour ne pas assister à la formation de ces empires, si vite créés, si vite abaissés, mais si prompts aussi à ruiner une région et à retarder pour longtemps l'avènement d'une ère de féconde, tranquille et laborieuse prospérité.

Cela ne nous empêche nullement la pénétration méthodique du continent noir par le commerce : « Avec le commerce, dit Binger, s'échangent les idées ; notre civilisation pénétrerait lentement mais sûrement », et il propose la mise en valeur des colonies, au point de vue commercial, non par l'État, mais par de grandes compagnies ou par des concessionnaires isolés, animés de toute l'énergie que donnent la responsabilité matérielle et l'initiative privée.

Il est évident que pour la mise en valeur d'un tel continent il convient d'équilibrer l'action économique avec l'action administrative et ethnique, en un mot de ne rien négliger d'essentiel.

Il est intéressant de reproduire ici, à titre documentaire, l'opinion du colonel Mangin. Il préconise l'utilisation méthodique des nègres et Arabes pour former un corps d'armée qui pourrait, au besoin, se joindre aux troupes métropolitaines pour défendre la frontière des Vosges ou des Alpes ; il évalue à 100.000 Arabes et 120.000 noirs une telle troupe qui, si nous disposions librement de la mer, pourrait débarquer en France dès les premiers temps d'un conflit.

D'autres auteurs craignent, par contre, que ces espèces de cipayes ne se tournent, au moment du danger, contre la France, sous la seule impulsion du fanatisme religieux : « En matière de civilisation, dit excellemment M. Pierre Prims, nous n'avons pas le droit de vivre d'illusions. Dans tout musulman africain il y a

un fanatique qui sommeille, et l'immense pays de l'Islam est un sol volcanique assoupi que peu soupçonnent, tant les leçons du passé sont peu fécondes. Nous avons vu de-ci, de-là un cratère s'ouvrir, tantôt sur le Nil, tantôt sur le Niger, des torrents de guerriers fanatiques ont surgi, fer et feu en mains, dévastant villes et hameaux, couchant à terre des moissons d'hommes au nom d'Allah. La civilisation s'est laissé surprendre chaque fois, et ses gémissements n'ont pu payer le sang répandu et la somme d'horreurs entassées. La civilisation en verra bien d'autres, si elle attend que soit passée l'heure de prévoir. »

L'auteur expose que les Européens doivent se placer en dehors et au-dessus de ces questions religieuses et opposer à l'intransigeance islamique la largeur de vue des idées toutes modernes de neutralité et de plus générale civilisation.

En effet, lorsque les indigènes sont soustraits tout simplement à l'influence des marabouts, on les voit parfois s'éprendre d'un réel attachement pour leurs conquérants et s'efforcer de les aider dans leur tâche. Tel est le cas des tirailleurs sénégalais, qui se sont montrés véritablement dévoués à la France.

« Leur courage au feu, écrit le capitaine Cornet, est tel qu'on n'en compte plus les preuves ; ils se livrent à des démonstrations d'audace qui rappellent celles de l'*Iliade*, et qui sont, sans doute, beaucoup plus authentiques. »

M. Sonolet remarque que « le trait caractéristique du nègre est le manque d'initiative », mais que « le métier de soldat, enseigné comme il l'est dans l'Afrique occidentale française, développe en premier lieu cette faculté », et il cite des exemples d'exploits accomplis par les tirailleurs et les troupes indigènes livrées à elles-

mêmes, où fut tenu loyalement et glorieusement le drapeau tricolore.

C'est là une question assez importante pour que, l'ayant sommairement exposée, nous nous gardions précieusement ici de la discuter.

Nous n'avons voulu, par cette étude, qu'apporter une modeste contribution à l'histoire d'une des plus modestes parties du Monde.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Introduction. — Le Tour du Monde, collection complète. — Bulletin du Comité de l'Afrique française, collection complète. — Bainier. L'Afrique, 1878. — Élisée Reclus. Géographie universelle, l'Afrique, tomes XI, XII, XIII. — Banning. L'Afrique, Bruxelles, 1877. — Hoefer. L'Univers : l'Afrique. — De Bizemont. Les Grandes Entreprises géographiques, 1870. — A travers le monde, collection complète. — Bulletin de la Société de géographie de Paris, collection complète. — La Géographie, collection complète. — Vivien de Saint-Martin. Dictionnaire géographique. — Bibliothèque nationale de Paris. Catalogue de l'histoire d'Afrique. — Ternaux-Compans. Bibliothèque asiatique et africaine, 1841. — Walkenaer. Histoire des voyages, collection complète, 21 volumes. Paris, 1826. — La Harpe. Histoire des voyages, collection complète. — Lanier. Lectures géographiques, 1885. — Magasin pittoresque. Lacunes de l'histoire d'Afrique, 1860. — Charton. Voyageurs anciens et modernes, 1853. — Gay. Bibliographie de l'Afrique. Paris, 1875. — Leyden et Murray. Histoire des voyages en Afrique, 1821. — Vivien de Saint-Martin. Le Nord de l'Afrique sous l'antiquité, 1863. — Michaud. Dictionnaire biographique. — Vapereau. Dictionnaire des contemporains. — Revue africaine, collection complète. — Bruel. Bibliographie de l'Afrique équatoriale française, 1914. — Schrader. Atlas de géographie moderne. — Montémont. Histoire universelle des voyages. — Descubes. Dictionnaire d'histoire, 1889.

L'Afrique préhistorique. — Mortillet. Le Musée préhistorique de Saint-Germain. — Leclerc. Voyage aux îles Fortunées. — Feuillée. Voyage aux Canaries, 1724. — Revue scientifique, 1907. — Wauters. Monomotapa and its monuments. — Livingstone. Dernier voyage, traduction Loreau. Paris, 1876. — Joly. L'Homme avant les métaux. — Le Tour du Monde, 1875. — Le Tour du Monde, 1884.

— Tissot. Monuments mégalithiques du Maroc, 1876. — Faidherbe. Les Dolmens de l'Afrique, 1876. — Revue de la Société d'anthropologie, 1905. — Revue de géographie, 1882. — Lenz. Tombouctou, traduction Lehautcourt, 1886. — Dupont. Lettres sur le Congo, 1889. — Rabourdin. Les Ages de pierre dans le Sahara central, 1881. — Mariette. De l'âge de pierre en Égypte 1870. — Moret. Revue de Paris, 1907. — J. de Morgan. Recherches sur l'histoire de l'Égypte, 1906, tome I. — A travers le monde, 1908. — Vauchez. La Terre, 1895. — Verschu. A travers le monde, 1899. — Grandidier. Bulletin du Muséum d'histoire naturelle, 1902. — Annales de géographie, 1907. — De Mortillet. Le Préhistorique, 1885. — De Crozals. Histoire de la civilisation. — De Préville. Les Sociétés africaines, 1894. — Haeckel. Histoire de la création naturelle, traduction Letourneau, 1884. — De Crozals. Revue de géographie, 1881. — Hovelacque. Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale. — Quatrefages. Bulletins de la Société d'anthropologie. — Lenormand. Origines historiques de l'humanité. — Letourneau. La Sociologie, 1892. — Hartmann. Les Peuples de l'Afrique, 1879. — Manouvrier. Revue scientifique, 1881. — Pomel. Revue géographique internationale, 1881.

L'Égypte antique. — De Morgan. Recherches sur l'histoire de l'Égypte, 1896, tome II. — Dujon. L'Égypte dans l'Inde, 1884. — Maspéro. Histoire ancienne des peuples de l'Orient. — Lavisse. Histoire générale. — Ampère. Revue rétrospective, 1891. — Amélineau. Histoire d'Égypte, 1894. — Lefèvre. Les Merveilles de l'architecture, 1874. — Lenormant. Histoire ancienne de l'Égypte, tome II. — Loret. L'Égypte au temps des Pharaons, 1889. — Hérodote. Histoire, livre II. — Mariette. Abydos, 1870. — Blanc. Souvenirs d'Égypte. Temps, 1874. — Droucy. Histoire ancienne des peuples de l'Orient. — Guimet. Conférences au musée Guimet, 1905. — De Lanoye. Ramsès le Grand, 1872. — Diodore de Sicile. Histoire. — De Rougé. Notice sur les monuments égyptiens du Louvre. — Renan. Histoire du peuple d'Israël, 1887, tome I. — Bible. Les Nombres. — Brugsh. Histoire de l'Égypte. — Ebers. L'Égypte, traduction Maspéro, 1881. — Desjardins. Revue des Deux Mondes, 1874. — Renan. Revue des Deux Mondes, 1865. — Arrien. Expéditions d'Alexandre. — Perrot. Histoire de l'art dans l'antiquité. — Hoefer. Histoire de la chimie. — Hoefer. Histoire des mathématiques. — Vapereau. Dictionnaire des littératures. — Janet. Histoire de la philosophie. — Plutarque. Vies d'Agis et de Cléomène. — Dion Cassius. Histoire romaine. — Vivien de Saint-Martin. Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine, 1883. — Ferrero. Grandeur et décadence de Rome. Traduction Mengin, tome V. — Guimet. Le portrait d'Antinoé, 1914.

La Cyrénaïque. — Hérodote. Histoire. — Pezant. Voyage au

royaume de Bareah, 1840. — Arrien. Expéditions d'Alexandre. — Lefèvre. La Philosophie, 1884. — Mommsen. Organisation de l'empire romain. Cyrenaïka. — Spartien. Vie de Septime Sévère. — Polignac. Mission de Ghadamès, 1862. — Bescherelle. Dictionnaire géographique, tome IV. — De Mathieusieulx. Mission en Tripolitaine. — Comité de l'Afrique, 1908, 1910, 1912. — Le Tour du Monde, 1910. — Pinon. Revue des Deux Mondes, 1912. — Beulé. Journal des savants, 1868. — Fontpertuis. Revue scientifique, 1882. — Hornemann. Voyage dans l'Afrique septentrionale, 1803. — Largeau. Bulletin de la Société de géographie, 1875. — Letronne. Revue archéologique, tome IV. — Rohlfs. Bulletin de la Société de géographie, 1869. — Vivien de Saint-Martin. Revue archéologique, 1861. — Gsell. Histoire ancienne de l'Afrique du nord. — Pellissier de Raynaud. Revue des Deux Mondes, 1855. — Vivien de Saint-Martin. Revue archéologique, 1851.

Carthage. — Homère. Odyssée, chant 9. — Hérodote. Histoire. — Robert de Caix. Revue du foyer, 1912. — Salluste. Jugurtha. — Lanier. L'Afrique. — Duruy. Histoire des Romains. — Polybe. Histoire générale des Romains, livre VI. — Cornélius Népos. Vie d'Annibal. — Tite Live. Histoire romaine, livre XXI. — Mommsen. Organisation de l'empire romain. Africa. — Flavius Eutropius, livre IV. — Beulé. Fouilles à Carthage, 1860. — Falbe. Recherches sur l'emplacement de Carthage, 1883. — Guérin. Voyage archéologique dans la régence de Tunis, 1862. — Faidherbe. Collection des inscriptions numidiques, 1870. — Saint-Marc de Girardin. Revue des Deux Mondes, 1841.

L'Afrique romaine. — Bulletin des antiquités africaines, 1882. — Gibbon. Histoire de la décadence, 1819, tome I. — Boissier. L'Afrique romaine, 1895. — Fontanes. Histoire universelle, tome IX. — Rollin. Histoire ancienne, 1818, tome I. — Suétone. Vie de Terentius. — Spartien. Septime Sévère. — Albin. Capitolin. — Apulée. Œuvres, collection Nisard, 1842. — Mercier. Bibliographie générale. Tertullien. — Duruy. Histoire des Romains, 1870 à 1884, tome IV. — Tacite. Annales, livre II. — Boissière. L'Algérie romaine, 1883. — Wahl. L'Algérie. — Pallu de Lessert. Fastes des provinces romaines, tome II. — Prats. L'Église africaine, 1892. — Biéchy. L'Afrique au quatrième siècle, 1872. — Diehl. L'Afrique byzantine, 1896. — Gibbon. Histoire de la décadence de l'empire romain, 1819, tome XI. — Frontin. Annales du moyen âge, tome V. — Revue d'anthropologie, 1876. — Cagnat. Le Tour du Monde, 1887. — Vivien de Saint-Martin. Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité, 1862. — Rénier. Inscriptions romaines de l'Algérie, 1855. — Ferrero. Grandeur et décadence de Rome, tome VI.

L'invasion arabe. — Une Jeanne d'Arc africaine, Paris, André. — Duru . Histoire générale. — El Bekri. Description de l'Afrique. —

Hoefer. Histoire des mathématiques. — Léon l'Africain. Description de l'Afrique, traduction Schefer. — Revue Bleue, 1907. — Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane. — Godard. Revue de l'Afrique française, tome IX. — Dom Marie. Les héros du christianisme, tome VI. — De Lorral. Le Tour du Monde, 1875. — Ibn Khaldoun. Histoire des Berbères, traduction Sloane, 1852. — Antichan. La Tunisie, son passé, son avenir. — Largeau. Le Sahara algérien. — Hoefer. Histoire de l'astronomie. — Ibn Batutah. Voyage à travers l'Afrique septentrionale, traduction Charbonneau, Paris, 1852. — Charbonneau. Revue africaine, 1870. — Bargès. Tlemcen, 1869.

Les croisades africaines. — Michaud. Histoire des croisades. — Abd-Allatif. Relations de l'Egypte, traduction Sylvestre de Sacy. — Ibn-Khaldoun. Histoire des Berbères. — Nangis. Chroniques. Philippe III. — Le Nain de Tillemont. Vie de saint Louis, tome V. — Dom Marie Bernard. Les héros du christianisme, 1857, tome VI. — Bouchot. Histoire du Portugal. — Montaigne. Essais, livre II. — Hélie. Discours sur l'histoire moderne, 1882. — Reinaud. L'exploration scientifique de l'Algérie, tome VI.

Le Soudan au moyen âge. — Ibn-Khaldoun. Histoire des Berbères, tome I. — Edrisy. Description de l'Afrique, traduction Dozy, 1866. — El-Bekri. Description de l'Afrique septentrionale. — Si-Ahmed. Description de l'ancienne Tombouctou. — Cada-Mosto, Deuxième voyage, collection Walkenaer. — Revue de géographie, 1883. — Dubois. Tombouctou la mystérieuse, 1897. — Clapperton. Voyages, traduction Eyriès, 1826. — Charbonneau. Revue de géographie, 1881. — Duveyrier. Revue scientifique, 1883. — Walkenaer. Recherches géographiques, 1821.

Les Dieppois en Guinée. — Desmarquets. Mémoires chronologiques, 1785. — Estancelin. Recherches sur les navigateurs normands, 1832. — Vitet. Histoire de Dieppe, 1844. — Villaud de Bellefond. Voyage aux côtes de Guinée, dans l'Histoire des voyages de Prévost, tome III, 1747. — Robertson. Histoire de l'Amérique. — A. Moulin. Bulletin de la Société de géographie du Havre, 1907. — Bontier. Histoire de la découverte des Canaries, dans le Traité de la navigation de Bergeron, 1630. — La Popinière. Histoire du monde, 1582. — Estancelin. Journal de Parmentier. — Geslin. Conquêtes et découvertes des Pays-Bas. — Santarem. Recherches, 1842. — Gravier. Recherches. Congrès international des sciences géographiques. — Marcel. Revue scientifique, 1883.

Les Barbaresques. — Sander-Rang. Fondation de la régence d'Alger, 1837. — Fillias. L'Algérie ancienne et moderne. — Guérin. Histoire de la marine, 1844. — Lamartine. Histoire de la Turquie. 1861. — Masson. Histoire des établissements et du commerce français dans les États barbaresques, 1903. — Fétis de La Croix.

Mille et un jours. 1838. — De Mathieusieulx. Mission en Tripolitaine, 1904.

Le Maroc moderne. — Chénier. Histoire du Maroc. — Mungo-Park. Voyages au Maroc. — Hœfer. L'Univers. — Godard. Histoire du Maroc, 1860. — De Amicis. Le Tour du Monde, 1879. — Annuaire encyclopédique, 1859. — Le Châtelier. Notes sur les villes du Maroc, 1902. — Arthur de Ganniers. Le Maroc. — Lenz. Timbouctou. — Aubin. Le Maroc, 1904. — Kann. Le Tour du Monde, 1904. — Revue maritime, 1904. — Revue de Paris, 1904. — La France de demain, 1904. — Hess. La question du Maroc, 1903. — Comité de l'Afrique française, 1911, 1912, 1913, 1914. — La Grande Revue, 1911. — Richardson. Travels in Marocco, 1859. — Godard. Description historique du Maroc. — Lenz. Revue de géographie, 1881. — Millet. La conquête du Maroc, 1913. — Grasset. A travers la Chaouïa, 1911.

L'Algérie moderne. — Rousset. L'Algérie. — Fey. Histoire d'Oran, 1858. — Roches. Trente ans à travers l'Islam, 1883. — Quesnay. L'armée d'Afrique, 1888. — Vignon. La France en Algérie. — Revue politique et parlementaire, 1907. — Revue des Questions diplomatiques et coloniales, 1911. — A travers le monde, 1913. — Lavisse et Rambaud. Histoire générale, 1899, tome XI. — Wahl. L'Algérie, 1882. — Cat. Histoire de l'Algérie, 1891. — Bulletin du Comité de l'Afrique française, 1913, 1914. — Louis Blanc. Histoire de dix ans, tome V. — Baudicourt. Histoire de la colonisation de l'Algérie, 1860. — Bellemare. Abd-el-Kader. — Nettement. La Conquête d'Alger, 1856. — Pingaud. Revue historique, 1880. — Savary de Brèves. Voyages, 1628. — Fournel. Les Berbères, 1881, tome II. — Gaffarel. L'Algérie, 1883. — Ajam. Problèmes algériens. — Loth. Le peuplement italien en Algérie et en Tunisie, 1905. — Accardo. Répertoire des tribus de l'Algérie, 1879. — Gaffarel. L'Algérie, 1883. — Lambel. L'Illustration, 1914.

La Tunisie moderne. — Duveyrier. La Tunisie. — Carrey. Récits de Kabylie. — De la Berge. La Tunisie, 1881. — Charmes. La Tunisie. — Bulletin du comité de l'Afrique française, 1910. — Bourguignat. Histoire de la régence de Tunis. — Clarin de la Rive. Histoire générale de la Tunisie, 1883. — Guérin. Voyage archéologique dans la régence de Tunis, 1862. — Marsy. Essai de bibliographie tunisienne, 1851. — Oualid. Documents pour servir à l'histoire de la Tunisie, 1874. — De Crozals. Revue de géographie, 1881. — Loth. Le Peuplement italien en Algérie et en Tunisie, 1905. — O. Reclus. Algérie et Tunisie, 1909. — Pellissier de Reynaud. Revue des Deux Mondes, 1856. — Revue africaine, 1866. — Perraud. Bulletin de l'Union géographique du Nord, 1881.

Les Touareg. — Edrisi. Description de l'Afrique. — Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale, 1891. — Coudreau. Revue géographique internationale, 1880. — Illustration, 1911. — Ibn-Khal-

doun, tome III. — Mager. Atlas colonial. — Largeau. Le Sahara algérien, 1881. — Duveyrier. Notice du Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, 1883. — Lenz. Tombouctou, tome I. — Le Tour du Monde, 1911. — Brosselard. Les Deux missions Flatters, 1889. — Soleillet. Voyages et découvertes dans le Sahara. — Bulletin de la Société de géographie, 1907. — Comité de l'Afrique française, 1909, 1914. — Cherbonneau. Revue de géographie, 1880. — Trémaux. Voyages dans la Nigritie, 1852. — Lander. Voyage d'une expédition, traduction Belloc, 1832. — Duveyrier. Exploration du Sahara, 1864. — Daumas. Le Sahara algérien, 1845. — Daumas. Le Grand Désert, 1856. — Largeau. Le Sahara algérien. — Largeau. Bulletin de la Société de géographie. 1877. — Richardson. Bulletin de la Société de géographie, 1850. — Rémond. L'Illustration, n° 3702.

Peuples du Sénégal. — Mungo Park. Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, traduction Castéra, an VIII. — Mage. Voyage au Soudan occidental. Tour du Monde, 1868. — Revue des Questions diplomatiques et coloniales, 1907, 1911. — R. G. V. L'Afrique, 1814. — Le Maire-Prévost. Histoire des voyages. — Laing. Voyages, collection Walkenaer. — Péroz. Au Soudan français. 1891. — Cada Mosto. Voyages. Walkenaer. — Faidherbe. Le Sénégal, 1889. — Revue de géographie, 1883. — Ranson. Tour du Monde, 1895. — Tour du Monde, 1897. — A travers le monde, 1899. — La France de demain, 1904. — Collomb. Les populations du Haut-Niger, 1885. — Bulletin du Comité de l'Afrique française, 1910. — Mangin. La force noire, 1913. — Berlioux. André Brue, 1874. — Brue. Mémoires, 1728. — Mollien. Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, 1880. — Faidherbe. Société de géographie de Paris, 1883. — Fallot. Société de géographie de Marseille, 1882, 1883. — Voyages et expéditions au Sénégal. Tour du Monde, 1860.

Fouta-Djallon et Issini. — Gray. Voyage au Fouta-Djallon, collection Walkenaer. — Claudius Madrelle. En Guinée, 1895. — Sanderval. De l'Atlantique au Niger par le Fouta, 1883. — Bulletin de la Société de géographie, 1904. — De Loyer. Voyages. — Desmarchais. Voyages en Guinée, 1730. — Walkenaer. Histoire des voyages. — Reichenbach. Magasin pittoresque, 1890. — Monnier. La France noire, 1893. — A travers le monde, 1897. — Mille. La Côte d'Ivoire, notice pour l'Exposition de 1900. — Tour du Monde, 1911. — Delafosse. Traditions historiques du Soudan occidental. Bulletin de l'Afrique française, 1913.

Le Dahomey. — Fonssagrive. Le Dahomey, notice pour l'Exposition universelle de 1900. — Walkenaer. Histoire des voyages, tome XI. — Tour du Monde, 1895, chronique indigène. — Dalzel. Histoire des voyages de Walkenaer. — Tour du Monde, 1891, 1911. — Binger. Du Niger au golfe de Bénoué. — Revue de géographie, 1904. — Forbes. Le Dahomey, 1851. — Béraud. Bulletin de la Société

de géographie, 1866. — Guillevin. Nouvelles annales des voyages, 1862. — Répin. Le Tour du Monde, 1863. — Vallon. Revue maritime, 1861. — Tournafond. Explorateur, 1875.

Nigéria, Achanti et enclaves. — Madrolle. En Guinée, 1895. — Gaffarel. Nos petites colonies. — Comité de l'Afrique française, 1906. — Tour du Monde, 1911. — Basman. Voyages, collection Walkenaer. — Boodich. Mission of Aschanti, 1821. — Reindorf. History of the Gold Coast and Achante, 1895. — Leptans. Les Expéditions anglaises de l'Afrique. — De Renty. Les Chemins de fer coloniaux en Afrique, 1904, tome II. — Ramseyer. Quatre ans chez les Achantis. — Lander. Voyages. — Lanoye. Le Niger. — Laird. Voyages. — Carton de Wiart. Les Compagnies coloniales anglaises, 1899. — Wiard. Au Bas-Niger. — Revue de géographie, 1904. — Rouire. Le Dernier Accord franco-anglais. — Afrique française, 1907, 1911, 1914. — Tour du Monde, 1912. — Wauwerman. Libéria, histoire d'un état nègre, 1885. — Stockwell. The Republic of Liberia — Macphersen. History of Liberia, 1896. — Revue des Questions politiques et coloniales, 1911. — Galliéni. Revue scientifique, 1882. — Galliéni. Tour du Monde, 1882.

L'Égypte moderne. — Hervé. L'Égypte. — Lavisse et Rambaud. Histoire générale. — Delaporte. Histoire des Mamelouks. Description de l'Égypte, tome VI, 1813. — Lanier. L'Afrique, 1885. — Mou-Allem. L'Expédition française. Revue rétrospective, 1838. — Gibbon, tome XI. — Vintrinier. Soliman-Pacha, 1886. — Bertrand. Ferdinand de Lesseps, 1887. — Chaillé Long. Les Trois Prophètes. — Revue géographique, 1904. — Leptans. Les expéditions anglaises de l'Afrique. — Salesses. Comité de l'Afrique française, 1905. — Larivaz. Etudes de la Compagnie de Jésus, tome III. — Tour du Monde, 1911. — A travers le monde, 1914. — Aubin. Les Anglais aux Indes et en Égypte. — Baker. Ismaïla, 1875. — Baker. Voyage au lac Nyanza, 1868. — Burton. Voyage aux grands lacs, 1862. — Borde L'isthme de Suez, 1871. — Fontane. Le canal de Suez, 1869. — Hamont. L'Égypte sous Méhémet-Ali, 1843. — Ritt. Histoire de l'isthme de Suez, 1869. — Desjardins. Revue des Deux Mondes, 1874.

L'Abyssinie. — Temporal. L'Afrique, 1830. — Bruce. Voyage en Abyssinie, traduction Castera, 1791, tomes III et IV. — De Lanoye. Le Nil, son bassin et ses sources, 1872. — Lefèvre. Voyage en Abyssinie. — Tour du Monde, 1869. — Decaud. Revue de géographie, 1904. — Comité de l'Afrique française, 1905, 1910, 1914. — A travers le monde, 1911. — Blanc. Ma captivité en Abyssinie, traduction Arbousse Bastide, 1869. — Bragard. Revue maritime, 1868. — Lejean. Revue des Deux Mondes, 1868. — Abbadie. Le Correspondant, 1868. — Stanley. Coumassie et Magdala, 1874.

L'Erythrée. — Vivien de Saint-Martin. Dictionnaire géographique. Abyssinie. — Tour du Monde, 1865. — Lauribar. Douze ans en

Abyssinie, 1898. — Vigneras. Une mission en Abyssinie, 1897. — Schrader. Nouvelles géographiques, tome I. — Revoil. Voyage au cap des Aromates, 1880. — Journal des Voyages, 1896. — Ferrand. Les Somalis. — Comité de l'Afrique française, 1905, 1910, 1913. — Vigneras. Notice de l'Exposition de 1900. — Tour du Monde, 1913. — De la Jonquières. Les Italiens en Érythrée.

Les explorateurs modernes. — Verne. Histoire générale des voyages, tome V. — Deville. Le Partage de l'Afrique. — A travers le monde, 1907. — Magean. Explorations en Afrique, 1887. — Aubert. Dictionnaire politique. Afrique. — Revue de géographie, 1904. — Bulletin de la Société de géographie, 1903. — Walkenaer. Histoire des Voyages. — Prévost. Histoire des voyages. — Lanier. L'Afrique, 1885. — Brucker. Découverte des grands lacs, 1878. — Brucker. Découvreurs et missionnaires, 1878.

Empire du Tchad. — Ibn-Khaldoun. Histoire des Berbères. — Escayrac de Lauture. Mémoire sur le Soudan, 1855. — Clapperton. Voyages, 1826. — Barth. Voyages, traduction Ithier, 1860. — Nachtigal. Sahara et Soudan, traduction Gourdault, 1881. — Brunache. Au centre de l'Afrique, 1894. — Mohammed-ibn-Omar-el-Tounsy. Voyage au Ouadaï, traduction Ferron, 1851. — Revue de géographie, 1903. — L'Illustration, 1914. — Comité de l'Afrique française, 1906, 1908, 1910, 1911, 1914. — Revue des Questions politiques et coloniales, 1911. — Walkenaer. Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, 1821. — Lenz. Timbouctou, 1886. — Escayrac de Lauture. Le Désert et le Soudan, 1853. — Lender. Journal du Niger, traduction Belloc, 1832. — Trémaux. Voyages dans la Nigritie, 1852. — Malte-Brun. L'expédition de Gehrard Rehlfs, 1866. — Desbordes. Revue maritime, 1882. — Faidherbe. Revue maritime, 1866. — Fresnel. Bulletin de la Société de géographie, 1849, 1850.

Les Portugais du Mozambique et à l'Angola. — Cadamosto. Histoire des voyages de Walkenaer. — La Harpe. Histoire des voyages. — Navery. Les Voyages de Camoens, 1880. — Bouchet. Histoire du Portugal, 1854. — De Lanoye. Le Nil, 1872. — Bruce. Voyage en Abyssinie. — Lopez. Relation sur le royaume du Congo, 1591. — De la Barre Duparcq. L'Afrique dépeinte au moyen de croquis, 1873. — De Saint-Arroman. Missions françaises, tome I. — De Septenville. Découvertes et conquêtes des Portugais, 1863. — Cuny. Tableau historique, an X. — Hœfer. L'Univers. L'Afrique méridionale, 1848. — Société de géographie, 1906. — Comité de l'Afrique française, 1904, 1908. — A travers le monde, 1912, 1914. — Allain. Société de géographie, 1870, 1879. — Cameron. A travers l'Afrique, traduction Loreau, 1878. — Revue scientifique, 1876.

Le Royaume de Monomotapa. — Malte-Brun. Géographie universelle. — Schrader. Nouvelles géographiques. — De Bry. Indes

orientales. — Dujardey. Voyages et conquêtes des Portugais aux quinzième et seizième siècles, 1839. — Faria y Louza, dans Dujardais. — Bordeaux. Rhodésie et Transvaal, 1898. — Hœfer. Afrique du sud. — Brucker. Découvertes et missionnaires dans l'Afrique centrale aux seizième et dix-septième siècles, 1878. — Wilmot. Monomotapa, its monuments and its history, 1896. — Deville. Le Partage de l'Afrique. — Durand. Une expédition au Zambèze, 1888.

Les royaumes du Congo. — Cavazzi. Relation historique de l'Ethiopie occidentale, traduction Labat, 1732, tome II. — Wauters. L'Etat indépendant du Congo, 1899. — Hartmann. Les Peuples de l'Afrique, 1880. — Proyart. Histoire du Loango, 1776. — Stanley. Cinq années au Congo, 1887. — Livingston. Voyages. — Caméron. A travers l'Afrique, 1881. — Gochet. Le Congo belge, 1888. — Blaise. Le Congo, 1880. — Le Tour du Monde, 1877. — Comité de l'Afrique française, 1910, 1914. — Stanley. Correspondance. — Thivrier. Correspondance. — Mille. Au Congo belge, 1899. — De Renty. Les Chemins de fer coloniaux, 1904. — A travers le monde, 1908. — Banning. L'Afrique, 1877.

Tribus du Gabon. — Duchaillu. Chasses à travers l'Afrique. — Fleuriot de Laigle. Tour du Monde, 1876. — Gaffarel. Les Colonies françaises. — De Compiègne. L'Afrique équatoriale, 1875. — Duchaillu. L'Afrique équatoriale, 1863. — Brazza. Voyages dans l'Ouest-Africain. Tour du Monde, 1887, 1888. — Fourneau. Comité de l'Afrique française, 1907. — Marche. Trois voyages dans l'Afrique occidentale, 1879. — Legendre. La Conquête de la France africaine. — Revue de la Société de géographie, 1904. — Lenfant. Tour du Monde, 1904. — Illustration, 1907. — A travers le monde, 1910. — Rondet-Saint. L'Afrique équatoriale française, 1913. — Livingston. Dernier journal, 1878. — Ricard. Revue Coloniale, 1855. — Brazza. Revue maritime, 1883.

L'Équipée de Rabab. — Gentil. Le Tour du Monde, 1901. — Destenave. Revue géographique, 1904. — La France de demain, 1904. — La Géographie, 1904. — A travers le monde, 1902. — Lectures pour tous

Le Darfour et le madhisme. — Chérubini. La Nubie, 1842. — Wintrinier. Soliman-Pacha. — Mahommed-ben-Omar-el-Tounsy. Voyage au Darfour, traduction Perror, 1845. — D'Estayrac de Lauture. Notice sur le Kordofan. — Vivien de Saint-Martin. Dictionnaire de géographie. Darfour. — Chaillé Long. Trois Prophètes, traduction Munro, 1886. — Grin. Charles Gordon, 1886. — Pensa. L'Égypte et le Soudan égyptien, 1895. — Tour du Monde, 1911. — A travers le monde, 1913. — Lejean. Tour du Monde, 1863.

Les empires d'Ouganda. — Speke. Les Sources du Nil. Revue de géographie, 1882. — Baker. Le lac Albert. — Ashe. Two kings of Uganda, 1889. — Chaillé Leng. L'Afrique centrale, 1877. — Comité de l'Afrique française, 1908, 1914. — Leclerq. Aux sources du Nil

par le chemin de fer de l'Ouganda, 1913. — Linant de Bellefond. Bulletin de la Société de géographie du Caire, 1876. — Stanley. Comment j'ai retrouvé Livingston, 1878. — Chaillé-Long. Expédition au lac Victoria, traduction Foussé de Sacy, 1876.

L'Ouniamouézi. — Burton. Voyages aux grands lacs de l'Afrique orientale. — Stanley. Comment j'ai retrouvé Livingston. — Mouvement géographique, 1884, 1886. — Caméron. A travers l'Afrique, 1881. — Revoil. Vers les grands lacs de l'Afrique. — Saint-Arroman. Missions françaises. — Thopson. Au pays des Massaï, traduction Bernard, 1886. — Chanel. Au Kilimandjaro. Tour du Monde, 1899.

La région du Zanguebar. — Strabon, livre XVI. — Ptolémée, livre IV. — Montesquieu. Esprit des lois, 21. — Edrisi. — Ibn-Batuta. Voyage à travers l'Afrique septentrionale. — Guillain. Documents sur l'Afrique orientale, 1856. — Livingston. Voyages. — Raffray. Les Ouanikas. Tour du Monde, 1878. — Tour du Monde, 1913. — Baker. Le lac Albert. — Baker. Ismaïla. — Schweinfurth. Au cœur de l'Afrique, 1875, tome I. — Boloniési. Tour du Monde, 1862. — Comité de l'Afrique française, 1911, 1912, 1913, 1914. — Germain. Bulletin de la Société de géographie, 1868. — Burton. Zanzibar, 1872.

La traite des noirs. — Diodore de Sicile. Histoire. — Aubert. Dictionnaire politique. Colonisation. — Hovelacque. Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale, 1889. — Rambaud. Histoire de la civilisation française, 1888, tome II. — Thivrier. Mon voyage au continent noir, 1891. — Binger. L'Esclavage, 1891. — Rohlf. — Berlioux. La Traite orientale, 1870. — Tissot. Les Contrées mystérieuses, 1884. — Afrique française, 1913. — Trémaux. Bulletin de la Société de géographie, 1856. — Cooper. Un continent perdu, 1876. — Fleuriot de Langle. La Traite des esclaves, 1873.

L'occupation allemande. — Levaillant. Voyage en Afrique, 1790. — La France de demain, 1904. — Afrique française, 1905, 1907, 1910, 1914. — Revue de géographie, 1905. — A travers le monde, 1914. — Lenfant. Le Tour du Monde, 1904. — Reclus. Afrique occidentale. — Deville. Le Partage de l'Afrique. — Revue de géographie, 1887-1905. — Revue des Questions politiques et coloniales, 1907. — La Géographie, 1907.

Les royaumes cafres. — Lichtenstein. Voyage, tome XXVIII de Walkenaer. — Burton. — Speke. — Alberti. Voyages Walkenaer. — Call Theal. History of South Africa, 1888, tome II. — Staout. Voyages Walkenaer. — Plutarque. Vie de Thésée. — Vanderkemp. Voyages Walkenaer. — Foa. Du Cap au Nyassa, 1897. — Thomson. — Revoil. Le pays des Zoulous. — De Septenville. — De Préville. Les Sociétés africaines. — Livingston. — Leptans. — Lanen. Bulletin de la Société de géographie, 1875. — Delegorgue. Voyage dans l'Afrique australe, 1847. — Rouire. Revue de géographie, 1881. — Van den Berg. Revue scientifique, 1876.

Le royaume Cololo. — Baines. Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique. — Livingston. Explorations dans l'Afrique australe, traduction Loreau, 1876. — Livingston. Dernier journal, traduction Loreau, 1876. — Berthrand. Les Barotsés. Tour du Monde, 1898. — Comité de l'Afrique française. — Bulletin de la Société de géographie de Paris. — Casalis. Les Basoutos, 1860.

Le Cap-Land. — Lélu. Histoire de la colonie anglaise du Cap, 1890. — A travers le monde, 1910. — Afrique française, 1910-1913. — Burchell. Histoire universelle des voyages de Montémont, 1835, tome XXVI. — Farini. Huit mois au Kalahari, 1887. — Drée. Tour du Monde, 1878. — Deléage. Trois mois chez les Zoulous, 1880. — Leptans. Bulletins du Comité de l'Afrique française. — Wilmot. History of the colony of the Cape, 1868. — Blerzy. Revue des Deux Mondes, 1878.

Les républiques des Boers. — Leclercq. A travers l'Afrique australe, 1895. — Bujac. Précis de quelques campagnes contemporaines, tome V. — Afrique française, 1905-1908. — Questions diplomatiques, 1912. — Brooks. Natal, 1876. — Weber. Quatre ans au pays des Boers, 1882.

Histoire de Madagascar. — Hanotaux. L'affaire de Madagascar. — Piolet. Madagascar et les Hovas, 1895. — Estancelin. Recherches, 1832. — Flacourt. Histoire de la grande île de Madagascar, 1661. — Routier. Les Droits de la France à Madagascar, 1895. — Le Chartier. Madagascar, 1888. — Brunet. La France à Madagascar, 1895. Martineau. Madagascar, 1895. — A travers le monde, 1897. — Legendre. La Conquête de la France africaine. — A travers le monde, 1910. — Comité de Afrique française, 1910, 1913, 1914. — Vaissière Histoire de Madagascar.

Comores et Mascareignes. — Azéma. Histoire de l'île Bourbon, 1862. — Piolet. L'Empire colonial de la France. — Afrique française, 1911, 1913. — Hœfer. Les Iles de l'Afrique. — Piolet. Madagascar. — Leclercq. Au pays de Paul et Virginie, 1895. — Alluaud. Aux Seychelles. Tour du monde, 1894. — Jouan. Revue scientifique, 1878. — Dejean de la Bâtie. Notice sur l'île Bourbon, 1847. — Maillard. Notice sur la Réunion, 1862.

Les Archipels de l'Atlantique — Revue de géographie, 1886. — Hœfer. Les Iles de l'Afrique. — Boutier. Histoire de la découverte des Canaries, 1630. — Feuillée. Voyage aux Canaries, 1724. — Revue rétrospective, tome XIX. — Le Maire. Voyage aux Canaries, cap Vert, Sénégal et Gambie, 1695. — Leclèrc. Voyage aux îles Fortunées. — Douls. Le Tour du Monde, 1888. — Edrisi. Revue de géographie, 1882. — De Septenville. Découvertes et conquêtes des Portugais. — Fleuriot de Laigle, croisière. Tour du Monde, 1876. — Legras. Napoléon à Sainte-Hélène. — Dehérain. La Géographie, 1906. — Reclus. L'Afrique méridionale, 1888. — Alcaferado. Rela-

tion historique sur Madère, 1863. — Berthelot. Les Antiquités canariennes. — Béthencourt. Le Canarien, 1874. — Capitaine. L'Explorateur, 1876. — Fontpertuis. Revue de géographie, 1882.

Les missions religieuses. — Bernard. Les Héros du christianisme. — De Civezza. Histoire des missions françaises, traduit 1898. — Piolet. Les Missions catholiques françaises, 1902, tome V. — Brucker. Découvreurs et missionnaires, 1878. — Ragey. Les Missions anglicanes, 1900. — Le Tour du Monde, 1907. — Dupont. Lettres sur le Congo. — Pisani. Les Missions protestantes, 1903. — Montet. Les Confréries religieuses de l'islam marocain, 1902. — De Saint-Arroman. Les Missions françaises, tome II. — Allegret. L'Islamisme en Afrique, 1901. — Philibert. Le Partage de l'Afrique. — Teilhard. L'Expansion européenne en Afrique, 1897. — Duveyrier. Revue scientifique, 1883.

Conclusions. — Vivien de Saint-Martin. Dictionnaire géographique. Afrique, 1884. — Le Bœuf. Bulletin du Comité de l'Afrique française, 1908. — Binger. Le Tour du Monde, 1891. — Mangin. La Force noire, 1911. — Prims. Afrique française, 1907. — Sonolet. Tour du Monde, 1911.

TABLE DES CHAPITRES

3857 — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

CHAPITRE COMPLÉMENTAIRE

LA GUERRE MONDIALE EN AFRIQUE

> « Un tyran est le pire ennemi de l'autorité, car il la rend exécrable. »
>
> CHARLES WAGNER (*La vie simple*).

L'attaque en Algérie. — On devine à qui peuvent s'appliquer les paroles ci-dessus d'un grand écrivain, qui s'est éteint justement pendant cette guerre : à ces monstres couronnés si habitués à ce que chez eux tout s'incline devant leur despotisme qu'ils se crurent désignés pour faire régner sur le monde la même discipline égoïste et brutale.

Certainement les événements africains sont mêlés de près à ceux de la guerre mondiale et à ses causes. Mais la cause profonde apparaît plus générale et plus lointaine.

Sans nul doute l'Allemagne, poussée par les Waldersee, les Guillaume II, les Herbert de Bismarck et autres pangermanistes outranciers, fit tous ses efforts pour constituer en Afrique un vaste empire, allant

de l'Est-Africain au Cameroun et coupant la ligne du Cap au Caire, pour contrecarrer aussi l'action française au Maroc au risque de provoquer un conflit universel ; mais ces visées annexionnistes n'auraient pas suffi pour déclancher une si sanglante conflagration. Elles faisaient partie d'un plan bien autrement vaste, qui s'y rattache d'ailleurs, embrassant l'annexion du Brésil et surtout celle de la Chine.

Faire de l'énorme Chine son Inde, par elle dominer commercialement et politiquement le monde, voilà, à mon avis personnel du moins, quelle a pu être l'arrière-pensée de la séquelle des Hohenzollern.

Pour arriver à ce résultat tentant, il faut risquer le tout pour le tout ; à l'occasion se faire craindre des États-Unis : une escadre allemande débarque à Manille en 1898, en pleine guerre hispano-américaine et affecte une allure provocatrice ; il faut évincer le Japon et Guillaume II pousse les puissances à accepter la politique de la porte ouverte même en Mandchourie (1905) ; il faut se méfier de l'Angleterre et la flotte allemande se trouve tout à coup augmentée dans de très fortes proportions. Jetant le masque, le Kaiser se fait fort d'une entrevue toute privée demandée imprudemment par M. Doumer au prince Radolin, pour dénoncer une prétendue « combinaison de la France, de l'Angleterre et de la Russie pour partager la Chine » ; il ajoute qu' « on lui a demandé de s'y joindre mais qu'il a refusé avec indignation. » (journal de John Hay, ministre des États-Unis, de 1905, relaté par Thayer en 1915). L'idée était jetée, l'Allemagne attendit qu'elle fît son chemin et qu'on s'accoutumât à la pensée d'une colonisation possible de la Chine. Pendant ce temps elle y introduisait au plus vite ses missionnaires, ses commerçants, ses banquiers, ses industriels, ses professeurs.

Pour être en mesure, le moment du partage de la Chine arrivé, de réclamer le morceau principal, autant dire presque l'ensemble du territoire, il fallait, pensa sans doute Guillaume, que l'Allemagne fît sentir à la France, centre de résistance, que décidément la puissance militaire de l'empire était irrésistible, et qu'elle le lui prouvât, s'il le fallait, par les faits. La France vaincue, affaire d'un mois, il n'y a plus à se gêner : la Russie n'est pas encore relevée de sa lutte avec le Japon, l'Angleterre a assez de son Inde, les États-Unis n'ont pas d'armée, l'Autriche et l'Italie sont alliées : l'Allemagne alors s'installe en Asie et en Afrique comme chez elle et s'y enrichit d'une manière inespérée. La France, non seulement est l'ennemie politique : elle a le Tonquin voisin, elle revendique l'Alsace ; c'est aussi une ennemie morale : elle peut ameuter le monde contre l'Allemagne. Il faut en finir avec elle.

Fort heureusement il existe nombre de nations, grandes ou petites, peu désireuses de voir la Germanie s'étendre démesurément, désireuses, au contraire, de voir respecter les nations les plus civilisées, les plus méritantes du monde, au premier rang desquelles figurent la République française et la laborieuse Belgique.

Ignorant, avec toute sa science, des notions fondamentales de devoir, ne comprenant, avec son mysticisme, d'autre idéal que la force matérielle, l'empereur allemand, de plus en plus, brandit son glaive aiguisé, cherche une occasion de conflit, pousse l'Autriche contre la malheureuse Serbie, provoque la France en Afrique.

La guerre est décidée dans son esprit, irrévocablement, comme dans celui de tous les princes et généraux allemands ou autrichiens, et ils ne s'en cachent guère. En vain la France cédera-t-elle, en Europe où nous retardons de quinze jours notre mobilisation et où nos

troupes reculent volontairement de dix kilomètres sur les frontières, en Afrique où de riches territoires sont donnés tout autour du Cameroun à l'Allemagne qui n'a que la peine de nous y remplacer ; rien n'y fera. Il faut Paris, avec Paris la Chine et, accessoirement un empire brésilien et un empire africain qui seront moins productifs que l'empire asiatique mais qui tout de même ne sont pas à dédaigner.

C'est en Afrique que se portent les premiers coups destinés à nous intimider ou à nous exaspérer. En s'attaquant au sol même de la métropole l'Allemagne découvrirait trop son jeu et unirait tous les Français dans un sentiment de rancune patriotique ; en s'attaquant aux colonies on produit les mêmes vexations diplomatiques, et on espère que bon nombre de pacifistes, habilement circonvenus, répugneront à l'idée d'une guerre pour une question coloniale, d'où division dans les esprits et mollesse de la défense. Fort heureusement notre diplomatie est assez sage pour ne pas tomber dans le piège. Elle feint la bonhommie, elle cède.

Au début de nos difficultés avec le Maroc, Guillaume II s'embarque à Cuxhaven et arrive à Tanger (1905). Il y prononce un discours retentissant, annonçant que toutes les puissances auront toujours, lui vivant, des droits égaux au Maroc, sous la souveraineté du Sultan. Pour qui connaît la cruauté des Germains envers les indigènes de leurs colonies, il n'y a là qu'une manœuvre pour se donner sans frais le rôle de protecteur. Bulow pousse plus loin, il veut nous obliger à renoncer pour l'avenir à toute prétention sur le Maroc. Mais Rome, Madrid, Londres, qui ne sont pas aveugles, sont avec nous, et Washington déclare se désintéresser de la question. L'empereur nous fait savoir, en substance, qu'il ne désire pas la guerre, mais que s'il est

vainqueur « nous serons saignés à blanc » et il exige le renvoi de M. Delcassé. Celui-ci quitte le ministère.

Le jour même de la démission de M. Delcassé, le chargé d'affaires d'Allemagne à Paris vient apporter au Ministre des Affaires étrangères une note nous intimant l'ordre d'accepter le projet de conférence présenté par le Sultan, et le prince Radolin dit à M. Rouvier : « Il faut que vous sachiez que nous sommes derrière le Maroc. » Au point de vue moral la chose était certaine : loin derrière même. M. Rouvier cède, et toutes les concessions possibles sont faites à l'irritabilité voulue de nos dangereux voisins.

Après les événements de Casablanca où, pour punir les sauvages assassins de nos compatriotes, les troupes françaises sont obligées d'entrer dans l'empire chérifien, nouvelles et péremptoires revendications de l'Allemagne. Elle ne réclame rien moins que notre Congo central, séparant le Gabon du territoire du Tchad. Heureusement pour nous la guerre vient d'éclater entre l'Italie et la Turquie, à propos de la Tripolitaine. L'Allemagne, voyant ces deux puissances, qu'elle considère comme ses alliées, en guerre l'une contre l'autre, consent à une réduction ; elle se contente d'un territoire, d'ailleurs important et productif qui agrandit ses possessions du Cameroun et nous inquiète par deux piqûres vers le Congo. On sait de quelle manière a lieu la revendication : l'envoi du navire de guerre le *Panther* à Agadir, « des maisons allemandes, disait M. de Schoen, ambassadeur, s'étant inquiétées d'une certaine agitation dans ces régions » (1911).

L'Allemagne, tout en continuant sa méthode de revendications disproportionnées et vexatoires au Maroc, y soutenant nos adversaires, grossissant tous les faits susceptibles de nous créer des difficultés, s'aperçoit

que, sur d'autres terrains, le même but, déchaînement de la guerre européenne, peut être aussi certainement atteint. Ce que Guillaume cherche au Maroc, François-Joseph, son digne second, le trouve en Serbie. Il faut, pour la satisfaction d'ambitions idiotes, que des millions de cadavres s'entassent sur les champs de carnage, que l'univers s'exténue, que la civilisation recule, que l'Europe se dépeuple, offrant ainsi une proie plus facile aux périls extérieurs signalés par l'Allemagne elle-même.

On comprend qu'au cours de la guerre le monde entier, la Chine y compris, ait pris les armes contre les empires centraux, et que ceux que n'avaient pas indignés leurs procédés barbares se sentirent du moins inquiétés par leurs prétentions. En Afrique, nous verrons les Germains lutter à la fois contre les Français, les Anglais, les Italiens, les Belges, les Portugais. Il y eut là plus de cent mille hommes engagés et il faut tenir compte du fait qu'une troupe de petit effectif opérant avec canons et munitions dans le centre africain représente un grand effort d'organisation.

Dès le 4 août, en Afrique, a lieu l'attaque.

On se rappelle que l'Allemagne, avant toute déclaration de guerre, avait violé le Luxembourg, pénétré en territoire français à Long-la-Ville, à Cirey-sur-Vezouze, à Suarce, à Jonchery où un officier vint de sang-froid brûler la cervelle à un caporal français. Ces hauts faits étaient bien en rapport avec le prétexte hypocrite de l'assassinat de l'archiduc, fou furieux bourré d'orgueil et d'ennemis, dont la cour voulait se débarrasser, dont elle rendit fatale l'assassinat par l'absence bien voulue de tout service d'ordre. L'*Illustration* du 22 janvier 1916 relate clairement ces faits. Le premier exploit naval de l'Allemagne, dirigé contre la côte africaine, est le pendant de ces hideux guet-apens.

Le *Gœben*, énorme dreadnough, porte dix pièces de 280 et douze de 150. Il file 28 nœuds, plus que ne le peuvent faire les navires français ou anglais. Il est tenu prêt pour une action rapide. Il a pour commandant un vice-amiral, Souchon. Même accompagné du *Breslau*, qui ne porte que douze canons de 105, il ne constitue pas une escadre puissante qui attire l'attention. Au début de l'année 1914 on l'envoie en mission à Constantinople, ce qui permet à l'équipage de bien connaître les détroits. Au reçu de la nouvelle de l'attentat contre l'archiduc, il est appelé à Pola. Le 1er août, l'horizon politique s'assombrit : il faut pousser l'Autriche à déclarer le guerre et ainsi s'assurer sa complicité ; le *Gœben* quitte Pola, et, accompagné du *Breslau*, qui est aussi rapide que lui, il descend à Brindisi, au sud de la côte italienne. Le 3, par télégraphie sans fil, il reçoit notification de la déclaration de guerre, à six heures du soir, quatre heures avant nous. Aussitôt, évitant les escadres anglaise et française, il bondit sur la côte algérienne : il s'agit de faire savoir aux musulmans, courtisés par Guillaume de longue date, que la France est en guerre et qu'ils peuvent profiter de la circonstance pour se révolter en toute sécurité ; il s'agit de couler quelque navire de transport et de troubler ainsi le transfert en France des troupes africaines.

Mais le transbordement des troupes n'a pas encore commencé. En plein sommeil, à 4 heures du matin, le 4 août, Bône reçoit quelques obus et, une heure plus tard, c'est le tour de Philippeville, le tout sans sommation préalable. Quelques victimes ; cinq blessés, un mort à Bône : l'agent des ponts et chaussées Gaglione ; cent cinquante coups ont été tirés par le *Breslau*, le *Gœben* étant resté en pleine mer. Vite les deux navires prennent leur course vers l'est poursuivis par la flotte an-

glaise. On se demande où ils se dirigent. Pour transporter sans arrêt une telle masse il faut renouveler la provision de charbon. Sur le parcours des bateaux attendent, chargés de combustible. Le *Gœben* et le *Breslau* arrivent aux Dardanelles et, alors que l'escadre anglaise hésite à s'y engager, ils arrivent à Constantinople.

Là, une comédie se joue. Les matelots allemands ont coiffé des fez, qui sont depuis longtemps à bord, et les Turcs se trouvent tout de suite bien prévenus en leur faveur. C'est un coup de théâtre quand ceux-ci apprennent que Guillaume fait cadeau à la Turquie de ces deux superbes bâtiments. Dès lors, impossible aux alliés de les poursuivre, la Turquie étant neutre à cette époque, et l'Allemagne, par une manœuvre indigne vraiment d'une grande nation, se fait des amis des naïfs habitants de Stamboul.

On s'attendait à autre chose de l'arrogante marine impériale.

La flotte française, peu dérangée par cet incident, continue, pendant ce temps, à protéger le transport des troupes d'Afrique en France, lequel sous la direction du général Moinier, commandant du 19e corps d'armée, s'effectue heureusement ; puis elle se dirige sur les côtes autrichiennes où elle coule aussitôt trois navires de guerre et bloque la flotte ennemie à Pola.

Intrigues au Maroc. — A peine les Allemands eurent reconnu que le conseil de Bismarck de ne pas faire de colonies ne pouvait plus les satisfaire, qu'ils occupèrent les territoires encore à prendre en Afrique et jetèrent les yeux sur le Maroc. Certains explorateurs germains réclament des droits de juridictions, d'autres l'annexion dans le but d'inquiéter la France en Algérie, d'autres la côte jusqu'à l'Atlas.

La France, peu désireuse de voir s'installer près de l'Algérie des voisins si encombrants, ne fait cependant rien pour pénétrer dans l'empire shérifien et ne s'y résout que forcée par les circonstances.

L'Allemagne, battue sur ce terrain, entreprend une propagande microbienne pour entraîner une insurrection générale destinée à provoquer la guerre sainte du monde musulman contre les alliés, et centralise à Tanger un service d'espionnage prévoyant tout en détail : choix à l'avance des dirigeants parmi les chefs religieux, utilisation de ses nationaux, mouvements antidynastiques, désertions dans la Légion étrangère, contrebande d'armes par sous-marins, factums calomnieux, achat de journaux neutres, fausses nouvelles à répandre pour donner aux indigènes l'obsession de l'idée d'une Allemagne toute-puissante.

A la Légion étrangère, qui compte, sous les ordres du lieutenant-colonel Rolet, une véritable armée de braves, le résultat fut piteux : 40 réfugiés allemands se rendent à Mélilla, lieu de ralliement, dont 12 seulement s'engagent, à force d'argent, comme volontaires et ne résistent pas aux premières épreuves.

Les Allemands entreprennent d'instituer au Portugal un roi d'origine germanique, pour accaparer ensuite les colonies africaines de ce pays, mais le projet est éventé.

La campagne de presse ne réussit pas mieux. C'est en vain que les journaux de Constantinople annoncent des nouvelles vraiment sensationnelles : le bey de Tunis est victime d'un attentat, prise de Casablanca par le chef révolté Abd el Malek, enlèvement de Taza et de El Goléa, conversion de la Belgique à l'islamisme, arrivée à Stamboul du harem du kaiser, discours de Guillaume II au palais Bourbon, offre à Guillaume de deux mille ânes chargés d'argent s'il consent à ne pas en-

voyer sa flotte sur Londres, l'émir Kaled a fait défection avec 7.000 hommes ; or, l'émir Kaled, capitaine des spahis algériens est finalement décoré de la Légion d'honneur pour sa belle conduite au feu.

Non seulement les Africains ne se laissent pas aller à la rébellion, mais on assiste journellement à des scènes touchantes de loyalisme. Le sultan Moulay Youssef affirme son amitié pour la France, garantissant que 17 bataillons sur 48 suffiront à maintenir l'ordre au Maroc, en attendant les territoriaux, les autres pouvant être embarqués pour le front. A Bône, aussitôt après le bombardement affluent les engagements volontaires. A Madagascar, une souscription pour les ambulances fournit un million. Au Maroc, il y eut 300 engagés volontaires en 1907, 3.000 en 1911, 50.000 en 1914.

Lorsque les Allemands auront fait des prisonniers marocains, ils les feront sermonner par des cheikhs venus de Turquie pour les engager à aller combattre les alliés ; cette nouvelle manœuvre se heurtera à des refus systématiques.

Mademba, roi du Sansanding, au Soudan, heureux de voir s'engager, comme il le disait, tant de « Français noirs » envoie au front ses trois fils, qui deviennent officiers.

Il sera fondé à Royan un hôpital musulman. Pour chaque congé accordé à la suite de blessure, dix engagements volontaires se produisent. On y recueille des phrases comme celle-ci : « Nous sommes venus guerroyer parce que la France est notre mère ; — celui qui meurt en France va au Paradis ; — nos blessures sont des prières ; — aujourd'hui que le sang français a coulé avec le sang arabe nous sommes véritablement vos frères, et c'est pour cela que cette guerre sera bénie entre toutes par les peuples arabes. »

Lorsqu'une mission comprenant des musulmans de toutes les colonies des alliés sera envoyée auprès du grand shérif de la Mecque, elle sera reçue avec enthousiasme et rapportera des paroles d'amitié pour les puissances de l'entente, récompensées ainsi de leur politique libérale. Bien mieux : le grand shérif se proclamera indépendant de la Turquie et chassera les Turcs, oppresseurs sanguinaires de son pays.

Au début des hostilités, le général Lyautey, mis dans l'obligation d'envoyer en Europe une importante partie (les deux tiers), des forces dont il disposait, sut éviter d'évacuer les régions les plus nouvellement occupées, malgré l'ordre qu'il en avait reçu. Il ne fallait ni reculer ni s'en donner l'air. Aussi décida-t-il que l'on maintiendrait partout l'armature militaire à effectifs réduits, et que les régions douteuses seraient parcourues sans arrêt par des détachements volants, se montrant à tout instant à chaque centre populeux, affluant brusquement dans les endroits menacés. D'autre part, on résolut d'intensifier la vie économique du pays pour montrer aux populations que le protectorat français est pour elles éminemment désirable.

Avant la guerre les Allemands ne s'étaient pas fait faute de distribuer à leurs affiliés marocains armes, cartouches, argent et pamphlets. Une fois la guerre déclarée ils abusent de la neutralité de l'Espagne pour pousser contre nous les montagnards de la zone espagnole, en même temps qu'ils essayent, vainement, d'apporter leur aide à El Hiba, l'agitateur saharien du Sud.

Leur action auprès de Abd-el-Malek est caractéristique. Le petit-fils d'Ab-el-Kader, le vaillant défenseur de l'Algérie, fut d'abord francophile. Mais quelle aubaine pour l'Allemagne, s'il pouvait prendre parti contre nous !

A force d'instances, flattant son ambition, elle y parvient enfin. Alors l'agence Wolff, sans attendre davantage, publie des informations sensationnelles, propres à enflammer le fanatisme des musulmans; d'après ses dépêches, Abd-el-Malek serait devenu presque le maître de l'empire chérifien. En réalité il réussit à réunir autour de lui une harka de 1.800 hommes tout au plus, composée en grande partie de mercenaires, l'Allemagne lui faisant parvenir 300.000 francs par mois dans ce but; il leur promet monts et merveilles, communique avec Raissouli au moyen du lieutenant turc Ramsi Bey, se proclame lui-même agent de la Turquie, crée toute l'agitation possible dans la tribu française des Braknès, et se décide enfin à nous affronter. Il quitte son camp de Souk-el-Had, et se heurte, en décembre 1915, au groupe mobile de Taza, qui le bat, enlève son camp. Le colonel Simon, le général Cherrier le harcèlent et l'obligent à se cacher, avec quelques partisans découragés, dans les montagnes du Rif.

Raissouli, en plein territoire espagnol, a un rôle étrange. Il se proclame nettement ennemi des Français, et, comme tel, ami des Allemands, dont il reçoit des munitions et des sommes considérables. En même temps il sait se faire traiter en sultan indépendant par les Espagnols, négocie avec leurs généraux, affecte de rétablir l'ordre dans leurs possessions en battant la harka de Abd-el-Krim; il dispose à El-Harcha de 3.000 combattants, mais ne se risque pas à la bataille. L'Allemagne dupée en est mécontente, mais elle se console en pensant que cette troupe incertaine crée des préoccupations à l'Espagne et l'empêche de se montrer irréductible. Le journal espagnol *El Campo de Gibraltar* se fait l'écho de la presse de son pays en disant que « Raissouli est un brigand qui couvre l'Espagne de ridicule ».

Il y a d'autres menues complications de ce côté : Changuitti près de Taza, Moha, l'ancien adversaire du général Mangin, El-Hadjami, Ali Amasouch, sont circonscrits par l'Allemagne, de même que Mouley Hafid que les Espagnols seront contraints d'interner à l'Escurial pour faire cesser ses intrigues, alors qu'Abdul-Aziz se sauvera en France pour échapper aux sollicitations germaniques. Sidi Raho, farouche, incorruptible, est un adversaire honorable. Tous ces agitateurs ne pourront nous inquiéter. Le colonel Simon, après les combats de Ain Defali et de El-Anceur, les poursuivra dans leurs repaires.

La région la plus embarrassante fut celle qui avoisine la zone espagnole. Avant la guerre elle n'était pas encore soumise. La confédération des Zaïan, de tous temps ennemie du Makhzen et xénophobe, lutte énergiquement commandée par Moha ou Hammou. Le colonel Henrys envoie de Meknès trois colonnes qui au début de l'année 1914 pénètrent dans le pays et prennent Khénifra. Les colonnes du Maroc oriental et du Maroc occidental font leur jonction. Les Riatas restent encore hostiles, avec 6.000 fusils. Le général Baumgarten les bat à Sidi Belkacem et le général Gouraud à El Hadda, et les deux colonnes, sillonnant le pays en tous sens, amènent les rebelles à faire soumission.

A la nouvelle de la guerre, Zaïan et Riatas essaient de se soulever, attaquent Khénifra et Taza. Le colonel Laverdure surprend le chef Moha à El-Herri, au retour il est attaqué par des contingents nombreux et perd 600 hommes; le général Duplessis accourt, et rétablit l'ordre. Un fois la guerre engagée, de nombreuses colonnes sillonnent la région, démontrant que nous ne sommes nullement disposés à tolérer de nouvelles agitations.

Le reste du Maroc, c'est-à-dire presque la totalité de l'empire, reste tranquille, heureux de notre domination.

Tout au sud, près du Sahara, non loin de l'Océan, s'agite encore El-Hiba, plus célèbre qu'inquiétant. C'est le fils de Ma-el-Aïnin, qui en 1888 captura quelques commerçants espagnols et sut se faire livrer une rançon qui l'enrichit; dès lors il se donna des allures de magicien et de prédicateur, acquérant un certain prestige dans le Sahara et même à la cour des sultans superstitieux. A la mort de cet aventurier, à Tiznit, son fils préféré Moulay Ahmed El-Hiba prit sa succession, coiffa le fez haut de cinquante centimètres, planta devant lui la lance consacrée, se fit proclamer sultan; en 1912 il sortit de Tiznit avec 13.000 hommes, leur promettant de délivrer le monde musulman de la présence des Européens; son armée se grossit en route et il arrive fièrement à Marrakech. Malheureusement pour lui, Mangin, alors colonel, lui livre combat près de cette ville, le bat, lui tue 2.000 hommes, lui fait perdre son renom d'invincible, reprend Marrakech, le repousse jusqu'à Taroudant. Alors les caïds dissidents assiègent l'usurpateur dans cette ville, le battent, et l'obligent à se sauver avec de rares fidèles. Apprenant la guerre avec l'Allemagne, El-Hiba reprend courage, il attend vainement secours et munitions de nos ennemis. Le pacha de Taroudant, Haïda-Ou-Mouïs prend nettement parti pour nous, le combat victorieusement, et est tué dans la lutte; son fils El Hady Houmad continue la poursuite. Enfin arrive le général Lamothe; il bat 6.000 de ses soldats à Ouijjane où ils s'étaient fortement retranchés, 1.000 autres à Bou Naamane, et, laissant El-Hiba se sauver impuissant dans le désert, il se contente de parcourir la contrée et de recueillir de nombreuses soumissions. El-Hiba mourra en 1919, lais-

sant sa triste succession à son frère Merebbi Rebbo, son autre frère s'étant soumis à la domination française.

En même temps que se poursuivent ces expéditions, le gouverneur Lyautey, qui sera momentanément remplacé par le général Gouraud, se préoccupe de faire du Maroc un pays prospère à tous les points de vue.

A Casablanca est organisée une magnifique exposition agricole. Le gouverneur y reçoit le sultan en grande cérémonie, visite la ville, le port, les magasins, et cette manifestation de bonne amitié fait une impression profonde sur la population. Il crée à Rabat un comité d'études berbères en 1915, qui édite les archives berbères et essaye de se rendre compte exactement des besoins moraux des indigènes.

De Casablanca le chemin de fer est poussé au sud à Marrakech, tandis que, vers le nord, il longe la côte par Rabat, gagne Meknès, Fez, Taza et se relie ainsi au chemin de fer algérien après un parcours de près de 800 kilomètres.

Nouvelle exposition en 1915, à Fez. Le sultan Moulay Youssef s'y rend, avec une suite de 800 cavaliers, au costume multicolore.

Exposition de vente et d'échantillon aussi à Rabat, en 1917, au moment où le général Gouraud, gouverneur passager, y inaugure le nouveau tribunal.

A Fez, un incendie terrible éclate; les Français sauvent du feu le sanctuaire de Mouley-Idriss; les Marocains, pour montrer leur reconnaissance, y introduisent de force un Français, M. Watin, interprète, qui avait contribué au sauvetage.

L'étude du Maroc est poussée à fond par une foule d'érudits. Près de Taza, le capitaine Petit, les lieutenants Campardou et André découvrent une galerie sou-

terraine renfermant de nombreux silex taillés de l'époque magdalanienne, montrant qu'avant l'histoire, toute une population laborieuse habitait ces rochers aujourd'hui déserts. Dans la région de Salsafat, M. Bourilly, instituteur, mobilisé dans ce poste, y découvre une importante série de stations préhistoriques, haches taillées ou éclatées, petit outillage varié appartenant aux époques les plus diverses. Le capitaine de Cardaillhac trouve des haches de pierre polies à Bou-Merzouka. M. de la Martinière étudie près de Laroche les ruines de Lixus, qui fut la plus riche cité phénicienne de l'Afrique après Carthage, et celle de la colonie romaine de Volabilis.

L'agriculture arabe, la tranquillité régnant, fait de grands progrès. La population de certaines villes, autrefois simples villages augmente; celle de Rabat atteint 40.000 habitants, autant que Casablanca, qui renferme à elle-seule 20.000 Français. Le commerce du Maroc, qui était de 100 millions de francs en 1909, passe à 164 millions en 1914, à 236 millions en 1915.

En août 1919, Casablanca voit arriver l'aviateur Boussoutrot avec les sept autres passagers du *Goliath*, ayant couvert d'une seule traite, en 17 heures, 2.050 kilomètres de Paris à Casablanca.

Ajoutons que les troupes auxiliaires marocaines, fortes de 8.000 hommes en 1914 et organisées avec les éléments restés fidèles des troupes shérifiennes, par le colonel Pellé, composées de spahis et de tirailleurs, seront vite grossies par les enrôlements volontaires. Elles donnent aux Éparges, à Souchez, à l'offensive de Champagne, en 1915, où elles pénètrent de 5 kilomètres dans les lignes allemandes, à Soissons, à Verdun où elles participent à la reprise du fort de Douaumont.

Lorsqu'on songe qu'il y a quelques années seulement le belliqueux Maroc était notre adversaire acharné et

qu'actuellement il est devenu, au moment du danger, notre allié convaincu, on apprécie autant la bravoure des troupes françaises qui se sont emparées d'un pays si difficile d'accès, que le talent de nos gouverneurs qui l'ont rendu accessible au commerce, à la civilisation, aux idées générales.

Difficultés en Tripolitaine. — Chacun sait que la guerre provoquée par les Austro-Allemands a ébranlé tous les pays du globe. En Afrique, nous pourrons en suivre partout les répercussions, même dans les pays indépendants : Libéria et Abyssinie, à plus forte raison dans les colonies des états belligérants.

Partageant l'erreur germanique, tous les éléments de désordre appartenant au monde musulman crurent trouver dans la Turquie le point d'appui de leurs revendications. La plupart des musulmans, appréciant plus clairement la situation, restèrent fidèles aux peuples de l'Entente, de sorte que les rivages méditerranéens ne furent troublés que par quelques rebelles qui furent sérieusement châtiés.

Nous avons vu la zone espagnole du Maroc devenir le théâtre des intrigues continuelles des Allemands, des Autrichiens, des Turcs, abusant de la neutralité du pays. Le gouverneur Marina y était en hostilité personnelle avec le général Silvestre; le gouvernement espagnol crut bien faire en rappelant en Espagne les deux adversaires et en nommant gouverneur le général Jordana. Nous avons vu celui-ci, espérant imiter la manière conciliante du général Lyautey, entamer des pourparlers avec Raissouli et traiter cet aventurier en sultan indépendant. Jordana s'entend avec lui pour battre la tribu des Andjeras révoltée, il la soumet et lui ordonne de se placer sous la protection de Raissouli.

Cette politique peu nette avait pour l'Espagne le mérite d'être, ou de paraître économique. Pour les mêmes raisons l'Espagne réduit de 80.000 à 60.000 hommes (dont 10.000 indigènes), le corps d'occupation, dont l'entretien est coûteux pour ses finances. Respectant fort peu la neutralité du royaume transpyrénéen, les Allemands lui torpillent navire sur navire, font de ses côtes des points de ravitaillement pour sous-marins pénètrent en 1916 dans la rade de Madère, à Funchal, torpillent trois bâtiments français et anglais et bombardent la ville.

Notons en passant que c'est près des côtes de l'Afrique espagnole, en vue du Rio de Oro, qu'en 1914 le paquebot *Kaiser Wilhelm der Gross* transformé par les Allemands en croiseur de bataille avait été coulé par le croiseur anglais *Highflyer*, et que quelque temps après près de Magador le *Oued-Sebou*, ramenant des Sénagalais rapatriés fut canonné par un sous-marin allemand qui continua à cribler le navire et les embarcations de bombes bien qu'il eût arboré le pavillon blanc.

L'Espagne, remplie d'espions allemands, sut garder sa neutralité. Un courant d'opinion se manifesta, très actif, dont le général Primo de Riviera se fit l'écho, demandant l'échange de Gibraltar contre Ceuta et une partie de la côte voisine, affirmant que Ceuta serait aussi précieux que le rocher de Gibraltar pour les Anglais. L'opinion européenne et même la presse anglaise ne firent point un mauvais accueil à cette proposition.

Suivons la côte vers l'est, sans nous arrêter davantage au Maroc. En Algérie, rien à signaler sinon la continuation très normale de la vie administrative et économique, sans émeutes, avec, au contraire, de multiples manifestations de patriotisme. Les notables indigènes font d'éloquents appels à l'union sacrée, les

enrôlements affluent, les souscriptions publiques atteignent des chiffres élevés. Le commerce fléchit au début de la guerre, pour se relever bien vite. Les contingents algériens donnent dans tous les combats du front, sans compter que l'héroïque Légion étrangère du colonel Rolet se couvre de gloire à Verdun, et au Chemin-des-Dames sauve l'armée d'une situation périlleuse. Les gouverneurs généraux qui se succèdent en Algérie : M. Lutaud, M. Jonnart parcourent le pays et sont l'objet de manifestations enthousiastes.

Même accueil reçoit M. Alapetite en Tunisie. Le Bey rappelle à chacun le rôle bienfaisant de la France, exhorte la population au calme et au devoir. Nul besoin d'insister. Elle a tôt fait de comparer les méthodes guerrières de la France et de l'Allemagne, et comprend à merveille les paroles du Bey : « Les Tunisiens, défendant la France, défendent aussi la Tunisie. » Le pays est si tranquille que le commerce s'accroît en temps de guerre et atteint en 1916 le total de 253 millions.

Au sud de la Tunisie cependant, sur la frontière tripolitaine il faut, vers Dehibat, réprimer un mouvement hostile, vite contenu, c'est qu'en effet la Tripolitaine italienne est toute en effervescence, et qu'il faut la régularité de notre administration pour que nos colonies ne s'en trouvent pas incommodées.

Avant la guerre, le général Ameglio avait présenté au gouvernement italien un plan d'action; au lieu de se contenter d'occuper une soixantaine de kilomètres le long des côtes, il proposait d'occuper un à un tous les centres senoussistes de l'intérieur, de compléter le réseau de chemins de fer du littoral, de se méfier de la propagande turco-allemande en Cyrénaïque.

Au début des hostilités les Turcs demandent et obtiennent l'autorisation de prêcher la guerre sainte en

Tripolitaine, contre tous les états chrétiens sauf l'Italie. Le plus curieux est qu'il n'y a qu'en Tripolitaine que cet appel ait porté.

Cependant les Italiens sont mécontents, on acquiert la preuve que les Turcs envoient des officiers, des munitions, des subsides aux Senoussistes du Fezzan. On découvre à Venise que les Allemands envoient par cette ville des armes aux agitateurs, armes prises aux Français sur les champs de bataille, pour faire croire aux Italiens qui s'en empareraient plus tard qu'elles sont de provenance française directe. Ces agissements furent une des causes de l'entrée en lutte de l'Italie aux côtés de l'Entente. Ils furent invoqués lorsque l'Italie, rompant définitivement avec la Turquie, constata que cette puissance n'avait jamais respecté les clauses du traité d'Ouchy (21 août 1915).

Telle avait été l'influence des menées germano-turques que les Italiens eurent à douter de la fidélité de leurs propres Ascaris lybiens. Le colonel Miani décide de marcher contre un groupe de 20.000 révoltés établis à Kash-Bu-Hadi, au sud de Syrte ; au moment de la bataille, les deux ailes, composées de bandes indigènes armées, tirent contre le centre, qui doit se dégager à la baïonnette et regagner Syrte en perdant 200 hommes.

Le chef de la secte des Senoussi est à Solloum ; il proteste de ses intentions pacifiques, alors que tous ses sectaires attaquent les postes italiens : Rhat, Rhadamès, Sokna, le Fezzan entier sont évacués, par mesure de prudence. On combat cependant les rebelles dès que l'occasion s'en présente, et toujours avec succès. Le chef indigène Saf el Nasser est pris ; il affecte de se repentir ; on l'envoie parmi les rebelles pour qu'il les persuade de rester tranquilles et il fait cause commune avec eux. D'autres chefs, Sliman'el

Baruni, Sauf el Mahmoudi débarquent sur la côte, venant de Constantinople, précédant 200 soldats turco-allemands sous la protection d'un torpilleur qui coule, par la même occasion, deux garde-côtes égyptiens.

Les soldats italiens résidant près de la frontière occidentale en sont réduits à entrer en Tunisie, pour s'y mettre à l'abri. A la frontière orientale, vers le port de Solloum, les Anglais, au début, sont contraints de reculer jusqu'à la baie de Matrouh.

Cependant les gouverneurs italiens défendent énergiquement la côte : successivement les généraux Druetti, Tassoni, Ameglio envoient des colonnes volantes à la recherche des rebelles, dont la poursuite est difficile dans ces déserts sans routes. Le territoire est divisé en trois zones stratégiques, le nord est confié au général Del Maestro, l'ouest au colonel Santangeli, l'est au colonel Miani. Sliman el Baruni est atteint près de Zuara par la colonne Latini, qui, en 1914 bat ses 6.000 hommes, en tue près d'un millier et l'oblige à fuir. A Agila la colonne Cassini rencontre 5.000 Senoussistes, les bat de nouveau et, les ayant chassés de cette oasis revient à sa base d'opérations. De son côté le général anglais Wallace en bat 4.500 près de Matrouh (1916).

Les Senoussistes furent surtout traqués après l'accord survenu le 31 juillet 1916 entre l'Italie et la Grande Bretagne, accord auquel adhéra la France le 13 mars de l'année suivante, pour une action commune contre les Senoussistes.

Le général sir Murray, commandant en chef le corps expéditionnaire d'Égypte, veut en finir avec ces attaques énervantes qui le préoccupent inutilement ; il entreprend de poursuivre les fugitifs en plein désert par de forts détachements montés sur des automobiles blindées

Il apprend que Sayed Ahmed, chef des Senoussistes non seulement a quitté Soloum d'où les Anglais l'ont chassé, mais qu'il se dirige vers l'intérieur, espérant que les Européens ne sauront pas trouver les routes du désert. Les automobiles et les avions envoyés en reconnaissance y parviennent aisément. Des troupes partent aussitôt en automobiles blindées, et recueillent tous les retardataires, qui sont ramenés prisonniers. Les Senoussistes terrorisés quittent l'oasis de Siouah pour se réfugier à Djarboub, réduits à 1.200 combattants. La colonne Hodgson, entièrement montée sur automobiles, l'atteint à Girba, lui inflige de lourdes pertes, et le pousse vers le désert sans eau, que Sayed Ahmed atteint après avoir mis le feu lui-même à ses munitions (1917).

La même année se tenait à Naples le Congrès colonial qui éclaira heureusement toutes les questions économiques relatives aux possessions italiennes en Afrique. Se faisant le porte-voix de la presse, des associations, du public, le Congrès émit le vœu que revînt à l'Italie toute l'Asie Mineure sauf la côte nord, un agrandissement de ses possessions en Erythrée et en Somalie, une reconnaissance de ses droits sur l'Abyssinie et l'extension de la Tripolitaine dans la direction du lac Tchad. Ces revendications donnèrent lieu à de vives polémiques de presse, les Italiens affirmant qu'il leur fallait, par raison d'équilibre, une compensation aux agrandissements des colonies anglaises, françaises, belges en Afrique aux dépens des territoires allemands récemment conquis.

Il ne nous est pas permis de nous prononcer à ce sujet sur ce désir qu'ont les Italiens de voir réunies ou rapprochées leurs possessions d'Erythrée et de Tripolitaine ; il est évident que les Anglais, qui tiennent à la

ligne du cap au Caire ne sauraient admettre cette manière de voir. Quant au désir de l'Italie d'agrandir son domaine colonial, de le mettre en rapport avec sa puissance nouvelle, aucune de ses alliées n'y voit en principe d'inconvénient, mais il est évident qu'un tel remaniement de la carte du monde n'est pas du domaine d'un Congrès organisé par une simple société privée, fût-elle présidée par un homme aussi éminent que le sénateur Giuseppe d'Andrea.

L'offensive contre le canal de Suez. — Les Allemands ayant englobé la Turquie dans leur alliance, s'étant rendus les maîtres de leurs alliés au point de les traiter en pays annexés, leur intimèrent l'ordre d'aller attaquer les Anglais en Égypte. Les Turcs, l'histoire est là pour le prouver, sont en partie un peuple de massacreurs. Le gouvernement turc se fit relativement peu prier. L'entreprise était cependant très dangereuse, car elle comportait la traversée du désert de Sinaï, presque infranchissable. Pour arranger les choses Djemal Pacha envoya au général sir John Maxwell une notification étrange, lui proposant de faire chacun la moitié du chemin et de venir accepter la bataille dans la presqu'île de Sinaï. Le général anglais ne daigna pas répondre. Il se contenta de faire garder le canal et de passer, devant les grandes pyramides, une revue imposante de son armée, où l'on vit défiler, à côté des Anglo-Égyptiens, des Indiens, des Australiens et des Néo-Zélandais. Peu après, une autre revue fut passée, devant le général d'Amade et le général Ian Hamilton, des troupes franco-anglaises destinées à l'expédition des Dardanelles, dont un des buts était de retenir chez elles les forces de la Turquie.

N'importe, l'Allemagne compte sur la Turquie. Depuis longtemps Guillaume II lui fait la cour : le nœud du

panislamisme lui semble être la bonne entente à maintenir avec Constantinople ; la Turquie étant le seul État musulman libre, il estime que tous les musulmans intelligents mettront leur espérance en elle. Certes, le panislamisme est une réaction antieuropéenne, mais l'Allemagne ne s'en soucie guère, elle est la seule puissance qui n'ait pas des musulmans véritables dans ses colonies ; une guerre sainte prêchée par la Turquie ne pourra donc nuire qu'aux Français, aux Anglais, aux Russes, ce qui sera tout bénéfice pour l'Allemagne.

Cependant les troupes turques ne sont pas enthousiastes de l'idée de traverser le Sinaï pour aborder l'Égypte que les Anglais défendront certainement avec énergie, avec des forces triples. Les désertions se multiplient à Damas, où Djemel pacha rassemble son armée.

L'Égypte attend sans sourciller l'attaque prévue. Dès le début de la guerre le Conseil des oulémas égyptiens avait constaté que la Turquie n'était pas en droit de déclarer la guerre sainte puisqu'elle agissait de concert avec une puissance chrétienne et endoctrinée par des Jeunes-Turcs pangermanistes qui la conduisaient à sa perte ; il invitait donc la population musulmane de l'Égypte et des pays ressortissants au calme et au loyalisme.

Sir Wingate avait annoncé au Soudan que l'état de guerre avec la Turquie avait été déclaré le 5 novembre 1914. Le 19 novembre le protectorat anglais est proclamé sur l'Égypte. L'ancien khédive, Abbas Hilmi, germanophile, est déposé ; son oncle Hussein Kamel est proclamé sultan et un drapeau spécial à l'Égypte est arboré sur les édifices publics. Ajoutons qu'à la mort d'Hussein Kamel, son frère Ahmed Fouad lui succédera (1917).

L'armée germano-turque s'ébranle, apparaît en vue

du canal; elle comprend six divisions et des troupes irrégulières, 6.000 hommes sont dirigés sur le littoral méditerranéen, pour retenir l'attention de l'adversaire; ils seront mis en déroute par les artilleurs soudanais et perdont une grande partie de leur effectif. 3.000 hommes pour la même raison, attaquent vers Suez la rive de la mer Rouge et n'obtiendront pas un meilleur succès. Le groupe principal, fort de plus de 30.000 hommes, avec une artillerie nombreuse, attaque au centre du canal, à Toussoum, le 2 février 1915.

Les Anglo-Indiens résistent énergiquement. Au nord, dans le lac Timsah, le croiseur français *le Requin* et le croiseur anglais *le Hardinge;* au sud, à l'entrée du lac Amer, le croiseur français *D'Entrecasteaux*, prennent part à l'action et coulent une cinquantaine de barques en aluminium, de fabrication allemande, sur lesquelles les Turcs espéraient passer le canal. Les Turcs échouent complètement et se retirent, après avoir laissé sur le terrain 3.000 hommes hors de combat, alors que les Anglais n'en eurent qu'une centaine.

Quatre soldats turcs parviennent à passer le canal. L'Allemagne s'empare de l'événement et prétend que l'Angleterre tremble devant ce levain de discordes. Les quatre égarés se rendent à la première patrouille.

Un autre essai de passage est fait à Romani le 4 août; près de 20.000 Turcs tentent un suprême effort; la bataille dure deux jours. Les Anglais du général Murray, aidés par les monitors de la baie de Tineh et le corps d'aviation qui règle leur tir, défont leurs adversaires qui abandonnent un millier de morts et 4.000 prisonniers valides.

Cette expédition n'a même pas réussi à arrêter plus d'un jour le transit dans le canal de Suez. En 1915, plus de 200.000 passagers y ont navigué, dont la moi-

tié de militaires anglais et le tiers de civils, le reste se composant de militaires des puissances alliées. En un seul convoi, 14 navires passèrent, chargés de troupes indiennes ; un des paquebots contenait à lui seul plus de 2.000 hommes.

Le général Maxwel, après le départ des Turcs, organise autrement la défense. Au lieu de considérer le canal comme une des défenses de l'Égypte, il entreprend de le protéger. Les lignes de tranchées de la rive africaine sont poussées sur la rive asiatique. De plus, il se lancera à la poursuite des Turcs, nettoiera d'ennemis le désert montagneux du Sinaï, et, pour pouvoir agir en toute efficacité, il fera construire, au fur et à mesure de l'avance anglaise, un aqueduc et un chemin de fer.

Peu après, nouvelle bataille, aussi désastreuse pour les Turcs que les premières, à El Katieh (ou Katia) ; ceux-ci évacuent El Arish où les Anglais entrent (1917), Maghdabah, où 1.300 prisonniers sont recueillis, Rafat, où 1.700 autres sont livrés. L'armée anglaise pénètre jusqu'à la Palestine. Von Kressenstein, à la tête des Germano-Turcs, attend le général sir Charles Dobell près de Gaza, il essuie une défaite complète, laisse le tiers de son armée sur le terrain, et les Anglais, ayant le général Allenby à leur tête, font leur entrée à Jérusalem le 11 décembre 1917, chassant de la Ville sainte des chrétiens leurs oppresseurs séculaires, se hâtant d'ailleurs d'y garantir la pleine liberté de conscience et de culte.

Ayant à ce point échoué dans toutes leurs tentatives contre la basse vallée du Nil, les Turcs portent leurs espoirs sur les régions montagneuses du haut bassin. Nouri bey conseille aux senoussistes d'entraîner dans leur parti le sultan du Darfour Ali Dinar, et celui du Dar Sila, Bakhit.

Les montagnes qui sont entre le lac Tchad et le haut Nil, Tibesti, Borkou, Ennedi, Ouadaï, Darfour et Kordofan, furent longtemps, en effet, le refuge des bandes pillardes et fanatiques des senoussistes. En 1911, les Turcs avaient un moment occupé le Tibesti et le Borkou, et Abdallah Tooueur en avait profité pour rassembler une bande agressive dont faisait partie le vieux Mohammed Sunni, chef des senoussistes ; battu et tué par le lieutenant Dufour, sa bande se disperse. Le général Largeau, avec 700 hommes, prend Aïn Galaka (1913) il enlève à Gourd la famille de Mohammed Madhi, fils et successeur de Mohammed Sunni, installe à Faya un poste de télégraphie sans fil, mais le chef senoussiste est parvenu à gagner, au nord, l'oasis de Koufra, d'où il partira vers la côte, au moment de la guerre, pour causer les troubles que l'on sait en Tripolitaine.

Plus au sud que le Borkou est l'Ennedi ; le colonel Hilaire se charge de l'occuper et d'en faire prisonnier le sultan. Il chasse aussi de Goz Beïda, sa capitale, le sultan Bakhit du Dar Sila, après un combat acharné (1916). C'est le colonel Hilaire qui avait obtenu précédemment la reddition du sultan d'Ouadaï, Doudmourrah. Tous ces oasis, réduits à l'impuissance, ne pouvaient guère nous causer de dommages, car la mobilisation nous laissait assez de marge pour conserver dans le centre africain ces troupes de quelques milliers de tirailleurs qui suffisent à dominer des territoires immenses et à battre des effectifs beaucoup plus élevés d'indigènes rebelles.

Quant au Darfour, il était du domaine anglais et c'était aux réguliers anglo-égyptiens à intervenir.

Ali Dinar descendait de Abd el Rahman el Rashir qui correspondait avec Bonaparte en Égypte. Après la bataille d'Omdurman, le sirdar Kitchener le nomma

agent du gouvernement au Soudan, moyennant u léger tribut. A la nouvelle de la déclaration de guerre, Ali Dinar refuse le tribut, rassemble ses troupes, s'entend avec les senoussistes, et se dispose à créer des embarras à l'Angleterre. Le colonel Kelly part de Nahud avec 2.000 hommes et rencontre la troupe ennemie, forte de 5.000 hommes à Beringa, au nord de El Facher, il la défait complètement, tuant un millier d'hommes alors qu'il n'en perd lui-même que 5. Ali Dinar s'enfuit dans les montagnes avec un millier de partisans. Il n'en a plus que 300 lorsqu'il est atteint par la colonne volante Huddleston ; il perd 200 hommes à Guiba, le 17 novembre 1916 et est tué dans l'action.

Signalons en passant l'agitation vaine de Mohammed ibn Abdullah Hassan dans la Somalie anglaise ; les Anglais en viennent aisément à bout, détruisent par l'artillerie les retranchements qui servaient de repaire aux rebelles, et culbutent ceux-ci à Shimber-Berris (1915).

Des événements plus importants auraient pu se produire en Abyssinie. Nous pouvons les résumer ici, car non seulement l'Abyssinie est comprise dans le bassin du haut Nil, mais nous verrons encore là l'Allemagne jouer son rôle et échouer complètement. Avant la guerre elle essaye d'y envoyer une mission scientifique mais l'Italie sachant à quoi s'en tenir, refuse de la laisser passer par l'Erythrée et la mission revient en Allemagne sans avoir vu l'Abyssinie. Ménélik, vieux et fatigué, laissa dès 1907 l'impératrice Taïtou régner, et, en 1909 proclama comme héritier son petit-fils Lidj Yassou, âgé de douze ans seulement, fils du ras Mikael. Il écartait ainsi du trône sa fille Zéoditou, son héritière légitime, parce qu'elle n'avait pas d'enfant pouvant assurer la succession du trône. Yassou, devenu majeur,

paraît d'abord favorable à l'Entente, mais bientôt on le voit se laisser dominer par les Turcs. Il les accueille avec faveur, alors que son pays est catholique, se livre avec eux à des débauches effrénées, excite les Somalis à la révolte, enlève le gouvernement du Harar au ras Taffari connu comme francophile, fait en somme le jeu de l'Allemagne, qui espère bien l'attirer dans son orbite.

Mais la population éthiopienne ne l'entend pas ainsi. De toutes parts le mécontentement se fait jour. Enfin les chef du Choa se réunissent pour déposer l'empereur indigne, assemblés au palais impérial, sous la présidence des chefs religieux les plus vénérés, le déposent et proclament Zéoditou impératrice, avec le ras Taffari fils du ras Makonnen, comme héritier du trône (27 septembre 1916). Le couronnement a lieu à Addis Abeba le 11 février 1917 en cérémonie officielle du plus curieux pittoresque.

Lidj Yassou se sauve, réunit quelques partisans, mais il est battu chez les Danakils, s'enfuit dans le désert; le ras Mikaël est fait prisonnier.

L'Abyssinie, favorable à l'Entente, continue à prospérer librement. Trois missions abyssines furent envoyées auprès des gouvernements de l'Entente, manifestant le désir de voir se confirmer les bonnes relations avec les puissances.

Il faut signaler, avant de parler du Traité de Versailles, les émeutes qui troublèrent l'Égypte un peu avant la signature du traité.

En mars et avril 1919, elles atteignirent leur plus haut degré d'acuité. Le parti nationaliste envoya une délégation à la résidence britannique pour réclamer l'autonomie de l'Égypte et demander de présenter ses revendications à Londres même. Rushdi pacha, premier ministre depuis 1914, se voyant refuser l'autorisation de

faire cette démarche alors inopportune, fit de l'opposition et même de l'agitation. Le général Watson, gouverneur militaire de l'Égypte, considérant qu'on était encore en état de guerre, fit arrêter quatre des principaux meneurs et les fit transférer à Malte. Aussitôt l'agitation redouble en Egypte, sur l'incitation de la jeunesse des écoles et avec la participation de la plus basse classe de la population. Le Caire, Alexandrie sont en proie à des troubles graves, les fonctionnaires se mettent en grève ; à Deïrout des attentats sont commis contre des soldats anglais.

Le général Allenby accourt, il rétablit complètement l'ordre. Les meneurs affirment que les troubles les avaient dépassés.

Maîtres de la situation, les Anglais veulent montrer en quelle haute estime ils tiennent le peuple égyptien : ils reconnaissent d'eux-mêmes que de sérieuses réformes peuvent être apportées à l'administration anglaise en Égypte, la mission égyptienne est autorisée à se rendre à Paris et Rushdi pacha reprend le pouvoir.

D'ailleurs l'influence des extrémistes fut gravement atteinte par la note officielle publiée le 24 avril, ainsi conçue : « Le ministre des États-Unis au Caire a notifié au général Allenby, haut commissaire spécial britannique, que les Etats-Unis reconnaissent le protectorat britannique sur l'Égypte, proclamé le 18 décembre 1916 ; il a ajouté que les États-Unis éprouvent une profonde sympathie pour les aspirations du peuple égyptien, pour une autonomie la plus grande, mais ils envisagent avec regret tout recours à la violence pour en obtenir la réalisation. »

A la Chambre des lords, lord Curzon, président du Conseil, exposa que les troubles, partis de l'Université d'El-Azhar, étaient l'œuvre des fellahs, que les émeu-

tiers s'attaquèrent aux Arméniens, dont 40 furent tués ou blessés; aux Anglais dont 110 furent tués ou blessés; que les insurgés perdirent environ 1.000 hommes, et que la délégation indigène aurait été écoutée avec bienveillance si elle n'avait tout d'abord exigé le départ des Anglais de l'Égypte; que lord Milner, ministre des Colonies, s'occupait à rechercher le moyen de satisfaire les droits de l'Angleterre en même temps que les désirs des Égyptiens.

Ainsi l'immense vallée du Nil se trouve pacifiée et alliée à l'Angleterre, dont il faut louer la politique à la fois très prudente et très ferme.

Occupation du Togoland. — Avant d'aborder les deux grandes conquêtes de la guerre, en Afrique, celle du Cameroun et celle de l'Est-Africain (l'ancien Zanguebar), disons rapidement ce qu'il advint du Togoland, enclave relativement petite, qui sera occupée en rien de temps, dès le début des hostilités.

Le Togo était regardé par les Allemands comme une colonie modèle, étant la seule qui n'ait pas eu besoin d'une subvention de l'État. Avant 1883, il y avait déjà quelques-uns de leurs commerçants dans cette région, comme sur la côte du Cameroun, alors que le gouvernement allemand demanda aux villes hanséatiques un rapport sur leurs établissements en Afrique. Hambourg demanda l'appui formel du gouvernement. Aussitôt, c'est-à-dire le 5 juillet 1884, le voyageur Naghtigal fait signer au roi du Togo un traité de protectorat, puis, se dirigeant sur le Cameroun, il y arrive deux jours avant l'envoyé anglais et se hâte de conclure des traités avec les rois indigènes. En 1885, le protectorat est reconnu au Zanguebar et, en 1889, au Sud-Ouest. Ainsi, les grandes compagnies manquant de moyen d'action, le gouvernement étend son empire partout, avec prudence

cependant, car il ne s'agit pas, pour ces régions à peine explorées, de se brouiller avec l'Angleterre.

En 1906, le système change. Bulow place Dernburg à la tête du secrétariat des colonies, et, sur l'opposition du Parlement, dissout celui-ci. Le nouveau Parlement vote les crédits nécessaires. Dernburg parcourt l'Afrique et revient avec un plan bien net d'organisation ; il faut, dit-il, entreprendre une croisade pour l'éducation coloniale du peuple, laisser à chaque colonie son autonomie budgétaire, exploiter surtout le coton, établir des lignes de chemin de fer se reliant au centre du continent, remplacer les fonctionnaires jusqu'alors ignorants et infatués de leur rang par d'autres formés dans des écoles coloniales, où l'on instruise ensemble fonctionnaires et commerçants.

Dès lors chacun se met à l'œuvre, les voies ferrées se multiplient (2.000 kilomètres en 1908 et 4.000 en 1913), des postes fortifiés sont installés de tous côtés, et l'Allemagne, non contente de posséder en Afrique un domaine de 2.700.000 kilomètres peuple de 12 millions d'indigènes, faisant 280 millions d'affaires par an, envisage la possibilité d'occuper commercialement, puis politiquement, les colonies voisines, c'est-à-dire celles de la Belgique, du Portugal et même de la France.

Les capitalistes achètent les mines de Katanga dans le Congo belge, et comme le budget du Congo accuse un léger déficit en 1913, la presse allemande propose d'acheter le pays moyennant deux ou trois milliards. La Belgique se ressaisit et repousse ces offres intéressées.

Cette même presse allemande, officielle ou officieuse, publie des articles, des brochures, des revues où s'étalent d'effrontés projets, donnant à l'Allemagne tout simplement le territoire compris entre le Sénégal, le

Tchad, les sources du Nil au nord, et au sud le Kunéné et le Zambèze qui lui fait suite. La « Mittle-Afrika », reliant les colonies allemandes de la Chine et du Brésil, est presque, aux yeux des pangermanistes, une chose faite.

Lorsque, le 29 juillet, l'ambassadeur anglais, désirant s'éclairer sur la situation, a un entretien avec M. Bethmann-Hollweg, celui-ci lui déclare qu'après la guerre il ne peut garantir que l'Allemagne ne gardera pas les colonies françaises.

En fait, que se passa-t-il, quelques jours après, au Togo, qui nous occupe?

Le 7 août 1914, le commandant Von Roben apprend que sans même s'être concertés, les Français attaquent la colonie par le Dahomey, traversant le Mono, et les Anglais l'envahissent par la Côte de l'Or, en traversant la Volta. Il ordonne d'évacuer les ports de la côte, en détruisant tout, habitations, ameublements, approvisionnements. Les Français s'installent aussitôt à Porto Seguro pendant que les Anglais occupent Lomé.

Von Roben se sauve vers le nord, poursuivi par les colonnes française du commandant Maroix et anglaise du colonel Bryant agissant de concert. Au pont de Chra a lieu un vif engagement; les Allemands y ont le dessous. Le 26 août, à Amuntschi, ils se rendent, livrant 60 soldats européens, 400 soldats indigènes, 200 prisonniers blancs, fusils, mitrailleuses et wagons. Les troupes captives sont aussitôt internées à Lomé.

Le rapport officiel constate que, dans tous les villages occupés, les troupes franco-anglaises furent acclamées par les indigènes.

Au nord de la colonie, le capitaine Bouchez, avec 600 tirailleurs sénégalais, aidé par une centaine de soldats provenant des territoires anglais, couvre en vingt

jours six cents kilomètres, dans un terrain marécageux, dans des conditions d'existence particulièrement difficiles. Devant cette attaque impétueuse, 400 ennemis abandonnent leurs postes fortifiés et se rendent. On les emploie à la réparation des détériorations causées par les Allemands au début du conflit.

Le territoire est divisé en deux parties, sans que ce partage ait rien de définitif. France et Angleterre s'entendent pour étendre ainsi leurs possessions en attendant le traité de paix final.

Il n'est pas indifférent de rattacher à l'occupation si aisée du Togoland les faits qui se sont déroulés, pendant la guerre, sur la côte guinéenne, notamment dans la petite république de Libéria.

Un emprunt de 5 millions fut effectué en 1911 ; l'année suivante il fallut percevoir les impôts pour l'intérêt, ce qui provoqua la révolte des contribuables ; des factoreries furent pillées. Les Allemands grossirent naturellement l'incident et, au lieu de se borner à réclamer des indemnités comme d'usage, ils envoyèrent le croiseur *Panther* à Monrovia ; la presse d'outre-Rhin réclama tout simplement l'annexion du territoire libérien.

Fort heureusement, les États-Unis, protecteurs moraux de cette république de principe, veillent, et l'Allemagne n'ose pas pousser plus loin ses revendications. Elle se contente d'accaparer le commerce du pays : le Libéria arrive à avoir un commerce de 7 millions avec l'Allemagne, 2 avec l'Angleterre, beaucoup moins avec les autres pays, nul avec la France. La situation était tout à l'avantage de l'Allemagne, comme en bien d'autres points du monde. Il va sans dire qu'une fois la guerre déclarée, elle tomba à néant.

En 1913, une société de Hambourg demande l'autorisation de faire un port à Monrovia, de construire une

voie ferrée remontant le Saint-Paul, ce qui aurait eu pour résultat de drainer tout le commerce de caoutchouc de la Guinée. Les Allemands ne se font pas faute de se livrer à la contrebande des armes contre nous.

En 1916, le président Daniel Edward Howard défend, par mesure de neutralité, toute importation ou exportation de marchandises aux puissances belligérantes. Le 6 août 1917, il constate que le blocus entendu à l'allemande des côtes libériennes, les sous-marins coulant, sans sommation préalable, les navires neutres, porte un grave préjudice à la République et il déclare la guerre à l'Allemagne. Les Allemands sont arrêtés. L'année suivante, un sous-marin coule le bâtiment armé libérien *Président Grant*, somme de détruire le poste de télégraphie sans fil et, sur le refus du gouvernement, le bombarde et le détruit. Les alliés envisagent aussitôt l'envoi d'artillerie pour éviter le renouvellement de ces faits. La petite république libérienne, ainsi éprouvée, prend sa place glorieuse dans l'histoire, à côté des grandes nations libérales, qui sauront s'en souvenir.

Entre les colonies belligérantes, du Togo et du Cameroun, s'étend principalement l'immense territoire de la Nigéria. Sir Lugard en est gouverneur lorsqu'éclatent les hostilités, mais il a peu à faire pour y maintenir l'ordre. La colonie est prospère, elle compte 16 millions d'habitants, dont 3.000 Européens : les écoles, les hôpitaux y sont en grand nombre, le commerce annuel s'élève déjà à 340 millions. En 1914, les Européens se mettent à la disposition du général Dobell, le port de Lagos est mis en état de défense, une force navale est organisée. Seule, la tribu des Sonkwala, près de la frontière, poussée par les Allemands qui persuadent les noirs que bientôt les Germains seront les maîtres du monde et prodigueront les faveurs à leurs amis, prend

les armes. Pirami est attaqué. En six semaines la tribu est pacifiée.

Les petites enclaves anglaises n'ont rien à craindre de la guerre : en Gambie, le commerce progresse, en Sierra Leone le chemin de fer de Free Touw se poursuit, la Gold Coast héberge 2.000 Européens sur moins d'un million d'habitants.

De même les possessions sénégalaises et soudanaises de la France prospèrent. Le Sénégal nous fournit ces admirables tirailleurs nègres, terreur de nos adversaires, qui accomplissent des prodiges à Rocroy, à Berry au Bac, à Saint-Gond, à Arras, à Dixmude. Le jour où parvient en Afrique la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, les proclamations des gouverneurs expliquent les faits aux indigènes et ceux-ci se sentent animés d'un vif sentiment d'attachement à la grande patrie française. MM. Antonetti au Sénégal, Clozel au Niger, Fournier au Moyen-Congo, Peuvergue en Guinée, Angoulvant à la côte d'Ivoire, Noufflard au Dahomey, Merlin en Afrique équatoriale savent trouver des accents qui provoquent chez tous l'ardent désir de voir le bon droit triompher. Les notables de Tombouctou, de Hayes, de Oualata envoient des lettres qui sont de vraies professions de foi.

Le travail d'organisation se poursuit paisiblement. C'est, en Afrique occidentale, M. Ponty qui organise l'enseignement, crée un Bulletin et un Conseil de l'enseignement primaire, préconise l'usage des leçons de choses se rapportant surtout à l'agriculture ; c'est, au Dahomey la foire de Porto-Navo, ouverte en octobre 1915, qui montre le degré de développement atteint par la colonie. C'est, au Sénégal, M. Angoulvant qui, en passant, organise une exposition d'enseignement professionnel aux indigènes, ouverte à Dakar en juillet 1916

et qui applique son système de désarmement méthodique de la population indigène. La peste y fait des ravages en 1918, mais elle est victorieusement combattue par 300.000 vaccinations antipesteuses, l'édification de lazarets, la destruction des hardes à la côte d'Ivoire; on voit l'almany Kounandi Timite apporter au gouverneur une somme de trente mille franc en or échangée, en deux mois, par une population comptant à peine trois mille indigènes.

Au Sahara, un incident : un chef touareg attaque notre poste d'Agadès ; le poste soutient le siège et le colonel Mourin vient le délivrer. Nous aurions pu passer ce fait banal sous silence, mais ce sera une occasion pour signaler à ce sujet la bravoure de l'adjudant Alibert qui, avec 8 tirailleurs sénégalais, met en fuite un parti de 500 Touaregs après en avoir abattu 40.

Ce petit fait nous remet en mémoire notre vaillante armée d'Afrique. Là, se sont formés la plupart des illustres généraux qui infligent défaites sur défaites à l'encombrante armée allemande. Africains furent les généraux : Joffre qui, en 1894, rétablit l'ordre à Tombouctou et plus tard organisa le point d'appui de Diego-Suarez ; Gouraud, Franchet d'Espérey, d'Amade, Laperrine, Bonnier, Baumgarten, Brulard, que nous avons tous vus au Maroc, Marchand, Charles Mangin et Baratier, qui firent partie de l'expédition de Fachoda, ce dernier fort étonné de se rencontrer amicalement, lors d'une revue au front, avec son ancien antagoniste Kitchener ; Lyautey qui, après son passage au ministère, retournera au Maroc où il recevra la médaille militaire, Galliéni, fondateur de Bafoulabé, qui administra si gaillardement Madagascar ; Largeau qui quittera le Tchad pour tomber à Verdun, et tant d'autres, auxquels il faudrait joindre les grands chefs indigènes de nos colonies qui acquirent

des emplois d'officiers généraux et qui se firent maintes fois décorer pour leur mérite et leur vaillance.

Parmi les chefs indigènes très nombreux qui se signalèrent dans notre armée, voici le chef même des Hoggar, Mussa ag Amastane, fait, en 1918, commandeur de la Légion d'Honneur.

La conquête du Cameroun. — Le territoire du Cameroun, plus vaste que l'Allemagne, apparut dès le début de la guerre, comme d'une conquête difficile. Comment pénétrer, avec les faibles effectifs des armées coloniales, dans ce pays broussailleux et accidenté, dépourvu de voies de communication? Les Allemands y ont établi, disséminés, une quarantaine de postes fortifiés, chacun pourvu d'une bonne garnison, de tranchées, fils de fer, mitrailleuses, canons, pouvant passer pour inexpugnables. Indépendamment des troupes indigènes encadrées par des Européens, ils ont armé trois mille colons et disposent de paquebots.

Le plan franco-anglais sera d'attaquer le Cameroun par encerclement, afin de diviser les forces ennemies.

Les Anglais agiront du côté de la Nigeria, par la colonne du major Webb Bowen, et de la côte par la colonne du général Debell.

Les Français attaqueront sur les autres frontières : au nord, colonne du Tchad du lieutenant-colonel Brisset; à l'est colonne de la Labaye du lieutenant-colonel Morisson et, plus bas, colonne de la Sangha du lieutenant-colonel Hutin; au sud colonne du lieutenant-colonel Le Meillour, et, contre la côte, colonne du commandant Miquelard; par la côte même débarque la colonne du commandant Mayer.

Toutes ces troupes ont pour objectif d'enlever les postes situés sur leur route et de poursuivre les ennemis en se concentrant sur le point de ralliement défini-

tif, lequel sera le poste de Yaoundé, au centre de la colonie, légèrement vers le sud.

Voyons d'abord ce qui se passe au nord. Le colonel Largeau se lance contre Koussouri, là où périt Rabah; il échoue contre une position solide, mais y revient bientôt, donne l'assaut, et s'en empare; les Allemands se débandent. Le colonel Largeau, rappelé en France, confie alors le commandement de ses hommes au lieutenant-colonel Brisset. Celui-ci, le 4 octobre 1914, part de Koussouri, et descend vers Mora. En route, conformément à une méthode dont les Français ne se départiront pas pendant tout le temps de la campagne, il s'efforce de gagner les populations des pays traversés. Partout les indigènes, indignés des traitements brutaux que leur ont fait subir les Allemands, qui généralisaient le système de la main-d'œuvre forcée, accueilleront les Français en libérateurs.

Mora est sur un massif montagneux ; il résiste à tous les assauts. Sans perdre inutilement du temps, nous laissons pour encercler la ville une compagnie ainsi qu'un détachement anglais qui est venu nous rejoindre. Nous continuons notre marche vers Maroua, qui est évacué aussitôt par l'ennemi, puis sur Garoua, poste important sur le Bénoué, dont nous entreprenons le siège. Le major Webb Bowen nous amène de la Nigeria un renfort de huit compagnies, le colonel anglais Cunliffe arrive à son tour et prend la direction de l'ensemble des forces, soit un millier de combattants. Au lieu de tenter des assauts périlleux, les assiégeants s'avancent par des lignes parallèles de tranchées, travaillant la nuit car le jour il fait un soleil terrible. Après cinq mois d'investissement, le capitaine von Crailsheim hisse le drapeau blanc. Nous entrons dans la place, faisant plus de deux cents prisonniers, les-

quels, étant données les fortifications, auraient pu résister beaucoup plus longtemps. Il faut les protéger contre les menaces de la population indigène. Dans la place se trouve une note du lieutenant-colonel Zimmermann ordonnant, en cas de défaite, de se concentrer à Noja-Ngaoundéré. C'est donc contre cette ville que se dirigent aussitôt les colonnes Brisset et Webb Bowen. En quinze jours on atteint cette ville, fortifiée à la moderne, mais elle vient d'être évacuée depuis quelques heures. La marche se poursuit par Koundé, où a lieu la jonction avec les forces venues du sud-est, par Tibati, enlevé, par surprise, Joleo enlevé au major Rammstedt et on arrive en vue de Yaoundé, centre de la résistance allemande.

La colonne de l'est, celle de la Lobaye (affluent de droite, et par conséquent de l'ouest de l'Oubanghi) se préoccupe de pénétrer, en même temps, au cœur du Cameroun. Zinga est enlevé, au confluent de la Lobaye et de l'Oubanghi, et la colonne Morisson pourchasse l'ennemi sur un parcours de quatre cents kilomètres, dégage le bassin de la Lobaye, prend Koumbé, Carnot, Bania, villes qui nous avaient appartenu, atteint Batouri d'où les forces ennemies s'échappent à la faveur de la nuit, arrive à Bertoua, défendu par une artillerie puissante mais qui est évacué nuitamment, enlève Moopa malgré ses tranchées garnies de mitrailleuses adroitement dissimulées, et atteint Doumé-station, que les Allemands abandonnent précipitamment.

La colonne de la Sangha (autre affluent de droite de l'Oubanghi) a pour mission de déblayer le bassin de cette importance rivière et de reconquérir cette partie du Caméroun qui fut, elle aussi, en notre possession. Le 2 août un détachement de tirailleurs reçoit l'ordre d'être prêt, aussitôt connue la déclaration de guerre, de s'em-

parer du poste de Benga. Le 5, le fait est accompli. Les Belges nous prêtent des bateaux qui nous aideront à remonter la Sangha, en même temps que des troupes la remontent par terre. Le lieutenant-colonel Hutin arrive ainsi à Nola qu'il enlève. Un détachement allemand s'installe à Dzimou pour nous couper la retraite, mais le général Aymerich, aidé d'une centaine de tirailleurs belges enlève la ville à la baïonnette pendant que la colonne Hutin prend l'ennemi à revers. Nous sommes maîtres de la Sanga. Nous complétons cette occupation par celle de la Njoko, son affluent : une colonne de 400 Belges et 600 Français s'empare de Lomié, et parcourt sans peine une région partout hostile aux Allemands.

Les colonnes Morisson, Mayer, Hutin, maintenant réunies, peuvent marcher sur Yaoundé, où se trouve le gouverneur du Cameroun, Ebermayer, avec toute son administration.

La colonne du colonel Mayer avait fait, en effet, une besogne sérieuse. Partie de Dalear, amenée par bateaux au fond du golfe de Guinée, elle avait débarqué à Daoula, sous la protection d'une escadre franco-anglaise; la ville, bombardée trois jours, s'ouvrit à nous le 28 septembre 1914; port excellent, tête de ligne d'un chemin de fer qui pénètre dans le Cameroun et de là devait bientôt, selon les vues allemandes, aller jusqu'à l'océan Indien. Daoula constituait une excellente base militaire. Le général anglais Dobell dégage les abords de la ville; la colonne franco-anglaise compte 3.000 hommes, sans compter les porteurs, mais ce n'est pas trop car les effectifs allemands sont sérieux aussi. Nous occupons, après un dur combat, le pont de Yopama, ouvrage métallurgique de 320 mètres, puis Edéa. Nous repoussons la garnison ennemie, qui compte deux mille Euro-

péens, plus les tirailleurs indigènes, les Anglais agissant au nord de Daoula, les Français vers l'est de la ville. L'excellent port de Victoria, d'un avenir immense, car le climat y est sain, est occupé par les Anglais. Le 15 novembre, un détachement anglo-français (colonel George et capitaine français de Villars) occupe, sans coup férir, Bouéa, la capitale, qui abritait tous les non mobilisés.

Une fois la côte occupée, le général Dobell entreprend de progresser vers l'intérieur ; le chemin de fer qui se dirige de Daoula vers le nord est occupé tout entier, ce qui permet de capturer des wagons, des aéroplanes, des prisonniers. Le petit port de Kribi, au sud, est enlevé par un bataillon de Sénégalais. Enfin la colonne prend la direction de Yaoundé, mais, le long du chemin, il faut faire face à de continuelles contre-attaques, s'emparer de positions bien fortifiées, traverser des marécages ou des forêts inextricables.

Ajoutons que, tout au sud, la petite colonne Le Meillour s'empara de Dzamaléné, de Bitam, touchant à l'enclave espagnole du Muni, et qu'elle se grossira de la colonne Miquelard dès que celle-ci se sera emparée de Cocobeach, énergiquement défendue.

On aurait pu s'attendre à une défense désespérée des Allemands à Yaoundé, lieu de ralliement de leurs troupes partout défaites. Il n'en fut rien. Ils préférèrent évacuer rapidement la ville, le 1er janvier 1916 et se sauver vers le sud pour gagner l'enclave espagnole du Muni, à 200 kilomètres de là. Les Anglais (colonne Gorgs) y entrent les premiers. Bientôt arrivent les colonnes françaises : Morisson, Brisset, qui recueillent les otages et les prisonniers de guerre abandonnés par l'ennemi. Le général Aymerich prend la direction des opérations pour poursuivre les fugitifs. Ces derniers

perdent des hommes, soit par les attaques, soit par les désertions. Ils sont heureux de pouvoir enfin aborder le petit territoire de la Guinée espagnole, de Rio Muni; près d'un millier d'Allemands et 4.000 indigènes, tirailleurs et porteurs, y sont aussitôt désarmés par les Espagnols et internés dans l'île de Fernando-Po. Le gouverneur Ebermayer est interné en Espagne.

A signaler pour finir, la belle résistance du poste de Mora; il soutient encore le siège, depuit dix-huit mois commandé par le capitaine von Raben. Nous y amenons, malgré les difficultés énormes du transport, le canon de 95 qui terrorisa les défenseurs de Garoua, et qui envoie 300 obus sur le poste. Von Raben, apprenant la chute de Yaoundé, la fuite de ses compatriotes, et ayant épuisé ses munitions, se rend enfin, ayant dignement sauvé l'honneur des armes allemandes, à l'encontre de ces chefs de postes qui prirent la fuite au seul bruit de notre arrivée (19 février).

L'accord provisoire du 4 mars suivant donnait à l'Angleterre une bande de territoire longeant la colonie de Nigeria, le reste du Cameroun revenant à la France, y compris les territoires qui nous avaient été enlevés lors des « accords » de 1911.

La conquête de l'Est-africain. — De toutes les colonies allemandes, aucune ne portait en elle plus d'espérances que le territoire de l'ancien Zanguebar. L'est-africain allemand, la plus peuplée des possessions allemandes, avait une superficie de près d'un million de kilomètres carrés (Togo 87.000, Cameroun 790.000, sud-ouest 835.000), un commerce évalué en 1911 à 85 millions de francs (Togo 24, Cameroun 200, sud-ouest 92), un réseau de chemin de fer, unissant Dar-es-Salam, sur la côte de l'océan Indien, à Ujiji, sur le Tanganyka, ayant coûté à lui seul 125 millions de marks et

une dizaine d'années d'efforts persévérants. Il portait en lui l'ambitieux projet de se continuer jusqu'au Cameroun et par d'habiles ramifications de devancer les Français dans la voie de pénétration en Afrique centrale. Tout le long du trajet surgirent, malgré la pauvreté naturelle du sol, des plantations de palmiers, de sisal, de kapock, de coton, de riz, de maïs, de caoutchouc.

De même que pour le Cameroun, les alliés, dès la déclaration de guerre, résolurent de réduire la colonie en l'encerclant. Ils y réussiront de la même manière, et, comme pour le Cameroun, les dernière forces adverses se sauveront, réduites presque à néant, vers le sud. Il fallut, pour arriver à ce résultat, trente mois de combats acharnés. Le but principal de l'attaque fut, comme cela s'imposait, l'occupation de la ligne de chemin de fer, le Tanganykabahn. Tabera et Mahenge seront ici ce que fut Yasundé pour le Cameroun, et le port de Dar-es-Salam aura rapidement un sort identique à celui de Daoula.

Les Allemands aligneront 40.000 indigènes encadrés par 3.000 Européens, les Anglais 42.000 provenant surtout de l'Inde et du Cap, les Belges 20.000, soit un total d'une centaine de mille hommes, sans compter les Portugais agissant vers le sud.

Au début les Allemands, supérieurs en nombre, auraient pu pénétrer en attaque brusquée dans l'Est-africain anglais ; ils hésitèrent et les Anglais en profitèrent pour bombarder Dar-es-Salam, tête de ligne du chemin de fer qui atteint le Tanganyka, faisant croire que là se produirait le débarquement de leurs troupes. Les Allemands retinrent donc leurs forces dans la colonie, et ne se décidèrent que plus tard à attaquer Mombasa par terre tandis que le *Kœnigsberg*, le bombardait de l'Océan. Mais les Anglais ont ainsi le temps de se pré-

parer à la défensive : le *Kœnigsberg* est attaqué par un croiseur, se réfugie dans le Rufigi où les Anglais coulent un vapeur qui l'y embouteille ; l'expédition continentale est rejetée sur la frontière.

Après quelques semaines de tranquillité, les Anglais prennent l'offensive, pendant que les Belges du Congo attaquent la colonie allemande par l'ouest et les forces de la Rhodésia par le sud-ouest.

Alors commence une campagne très difficile, les Anglais ayant à lutter contre leurs ennemis, contre les pluies torrentielles, contre les girafes qu'il faut détruire par des battues, car elles arrachent les fils télégraphiques, contre les fauves : les lions retiendront toute une nuit, assiégée, l'automobile du général Smuts, près du Kilimandjaro.

Les colonnes d'encerclement sont ainsi constituées : au nord, en partant de la côte, les colonnes Hannington, Hoskins, Brits, Deventer, Crewe près du lac Victoria ; à l'ouest les colonnes belges Molitor, Olsen, et près du lac Tanganyka Moulaert ; au sud les colonnes anglaises Northey et Hawthorne. Le général Tombeur pour les Belges, le général Smuts pour les Anglais dirigent l'ensemble des opérations.

Celles-ci, vers le Tanganyka, sont d'abord favorables aux Allemands. Ils espèrent pénétrer au cœur du Congo belge et s'emparer de ces riches régions minières. Ils ont sur le lac quatre navires armés, avec lesquels ils bombardent sans cesse les installations adverses, et le colonel Moulaert est obligé d'éparpiller ses forces tout le long des rives pour pouvoir répondre à ces attaques. A la fin de 1914 des navires sont arrivés dans le lac, amenés à grands frais à travers toute la colonie du Cap ; les Belges coulent ou capturent les bâtiments allemands, et le colonel peut rassembler ses forces pour

se diriger vers Tabora, situé vers le centre nord de la colonie entre le chemin de fer et le lac Victoria.

Le général Smuts quitte l'Afrique du sud, arrive à Monbasa (19 février 1916) et se fait expliquer la situation par le général Tighe qui a pris les meilleures dispositions possibles. Il prend le commandement en chef des troupes de l'Est-africain.

Il s'agit d'abord de s'emparer du massif de l'énorme Kilimandjaro, territoire riche d'ailleurs, occupé par 6.000 hommes de troupes ennemies. Le général Deventer marche sur Taventa qui est occupée. Il faut vaincre une résistance opiniâtre au col de Latema-Reata où 1.500 hommes retiennent longtemps l'armée anglaise et lui font subir des pertes sensibles. La ville de Moshi, abandonnée est occupée et on aménage la route de Taventa à Moshi, détériorée par l'ennemie dans sa retraite vers Kahé, clé de la position de la Ruwu (ou Pangani). Cette place est emportée, ainsi que Arusha, et le nord de la colonie se trouve ainsi purgé d'ennemis avant la saison des pluies, qui arrête un moment l'offensive.

Le général Smuts installe ses troupes, pour les laisser se reposer, sur des terrains élevés et salubres, et les organise en trois divisions, 1re avec le général Hosmikims ; 2e avec le général Deventer ; 3e avec le général Brits, prêtes à reprendre la marche vers Tabora.

La colonne Deventer reçoit l'ordre de pénétrer dans l'intérieur et de s'emparer de l'important poste de Irangi, lequel est occupé après un combat violent (19 avril 1916). La saison des pluies bat son plein, les rivières se changent en torrents, les ponts sont emportés. Le colonel von Letton, commandant des troupes allemandes, veut profiter de la fatigue de ses adversaires pour reprendre Irangi, il est battu à nouveau et réduit à quelques escarmouches dans la brousse. D'ail-

leurs les pluies s'arrêtent et l'armée anglaise reprend l'offensive. Le général Hannyngton s'avance le long de la voie ferrée, le général Deventer s'empare de Kilossa, importante station de cette ligne (22 août). Il fait réparer la voie, dont tous les ponts avaient été soigneusement détruits par les fugitifs.

Le général Northey prend Iringa. Le général anglais Crewe s'avance du lac Victoria pour se mettre en rapport avec les troupes belges.

Pendant ce temps les colonnes belges du général Tombeur pressent leur marche vers Tabora ; les colonnes Molitor, venant de Kigaly et Olsen, parviennent en vue de cette ville. Elle y entrent le 19 septembre, et la colonne Crewe ne les rejoint qu'une semaine plus tard. Les troupes allemandes du général Wahle se retirent vers le sud, toujours poursuivies, espérant se concentrer pour la résistance sur le plateau de Mahenge où se trouve déjà une autre fraction importante des forces germaniques.

Après un nouvel arrêt, nécessité par le besoin de repos, la malaria et la dysenterie faisant des ravages dans les troupes pendant que la mouche tsétsé fait périr les animaux, au début de 1917, les Anglais réorganisent leur armée dont la direction générale est confiée au général Devonter. Il reste deux contingents allemands à poursuivre : la colonne Tafel qui évacue le secteur de Mohenge occupé par Northey, vainqueur à Lupembe, et, au sud-est, près du port de Hilwa, la colonne plus importante commandée par von Letton-Vorbeck ; ces deux groupements essayaient de se mettre en rapports et de gagner la frontière portugaise du Mozambique en traversant le Rouma.

Attaquées, harcelées par les Belges d'un côté, par le général Cunliffe et Hannington de l'autre, ces deux troupes

perdent de leurs effectifs, les détachements, épuisés de fatigue, se rendent l'un après l'autre. Le 27 novembre 1917, Tafel se rend à Nevala, sans condition avec 100 soldats allemands, 1.000 Askaris, plus de 2.000 autres indigènes.

Von Letton-Vorbek, dissimulé dans la brousse passe la frontière portugaise avec 300 Européens et 1.800 Askaris à mi-chemin entre le lac Ngassa et l'Océan, à Ngomano, abandonnant complètement aux Anglo-Belges le territoire de l'Est-africain.

Pendant les derniers six mois de la lutte, qui furent des plus rudes, les pertes des Allemands atteignirent 8.000 hommes et celles des Anglais furent presque aussi considérables.

Arrivées dans le Mozambique, les forces allemandes, attaquées sans relâche par les deux colonnes portugaises du général Gil sont dispersées, poursuivies dans la brousse et se rendent par fragments.

La campagne est terminée, Belges et Anglais y eurent part également, occupèrent et conservèrent des parties sensiblement équivalentes du territoire. A noter ce fait que les Anglais délivrés se plaignirent des traitements que leur firent subir les Allemands pendant leur courte captivité. Quant aux Belges ils s'efforcèrent toujours de respecter en tous points le droit des gens, ne prenant rien aux indigènes sans indemnité raisonnable, traitant les captifs allemands avec une scrupuleuse correction.

A ce propos on peut citer le fait, relaté par M. Daye, de ce commandant allemand, prisonnier des Belges qui se plaignait injustement d'être maltraité. On lui lit le code du traitement des prisonniers de guerre. Il s'écrie, plein d'indignation : « C'est monstrueux, c'est indigne d'une nation civilisée. » Or c'étaient les instructions

rédigées par le colonel Haupmann pour le cas où les Allemands auraient fait les Belges prisonniers.

Le sud de l'Afrique. — S'étend aussi, au sud du continent, le vaste territoire du sud-ouest africain, en grande partie désertique, mais sur lequel les Germains fondent de grandes espérances.

Par là, pensent-ils, ils soulèveront facilement la colonie du Cap, en appelant les anciens Boërs à organiser un mouvement afrikander. Le colonel Maritz revenu d'Allemagne, plein de la morgue prussienne, le général Beyers qui avait fait son éducation militaire à Berlin, de la Rey, Kemp, de Wet décidément insaisissable, et d'autres sont gagnés au projet.

Par là, on envahira l'Angola, que le Portugal ne saurait défendre.

Il y avait bien un certain accord, de 1875, entre l'Angleterre et son allié le Portugal, à ce sujet, par lequel le Portugal s'engageait à ne pas céder ses territoires africains sans avoir fait une offre raisonnable à l'Angleterre, accord étendu au Mozambique en 1911 ; mais il restait l'initiative privée et l'Allemagne, poussée par la presse germanophile, pense à atteindre les mines du Katanga par les possessions portugaises. Une compagnie de navigation de Hambourg, la Deutsch Ost-Africa Linie organise une service d'escale régulier entre les ports de l'Angola. Un syndicat de banquiers de la même ville organise les travaux à exécuter pour préluder à l'occupation économique. Le Portugal réagissant, la presse allemande propose de déclarer la guerre à ce pays.

Au moment de la guerre de 1914, alors que le Portugal était en paix, une colonne allemande partant de la colonie du sud-ouest, envahit tout simplement l'Angola, oblige la garnison du colonel Rocadas à gagner

l'intérieur, allant au-devant du secours que lui apporte le général Péreira d'Eça, lequel oblige les intrus à déguerpir. Ce fait fut un de ceux qui poussèrent la République portugaise à entrer en guerre avec les empires centraux.

Au début des hostilités, le colonel Maritz, d'origine hollandaise, chargé d'envahir le sud de la colonie allemande, se révolte, passe à l'ennemi et met en péril la brigade du général Lukin qui est obligée de se rendre ; le général Beyers se met à la tête de rebelles à l'ouest du Transvaal, de Wet, ancien chef boer, se met à la tête d'un groupe d'insurgés, ainsi que Kemp.

En rien de temps le mouvement est enrayé, par les anciens Boers eux-mêmes ; le 1er décembre 1914 de Wet est pris dans le Betchouanaland avec ses 50 derniers fidèles par le commandant Brits ; il sera condamné à la prison. Beyers acculé au Waal s'y noie ; Kemp se rend et 7.000 révoltés mettent bas les armes.

De même que les commandos boers avaient revendiqué le droit de poursuivre et de traquer les insurgés, en reconnaissance du libéralisme de l'Angleterre, de même la colonie du Cap voulut à elle seule se charger de combattre le sud-est allemand, sans secours de la métropole.

Les Allemands n'eurent pas grand'peine à occuper, le 11 septembre 1914, la petite enclave anglaise de Walfish Bay, mais bientôt ils sont obligés d'évacuer les côtes et de se sauver à l'intérieur.

Botha se rend par mer à Angra-Pequena (Luderitzbourg), remonte la rivière Swakop et le chemin de fer, prend Swakopmund, où il fait sa jonction avec les troupes qui attaquaient la colonie allemande par l'intérieur. Il atteint Windhœk à 250 kilomètres de la côte où il occupe la station de télégraphie sans fil qui mettait Ber-

lin en relations avec les navires de l'Atlantique et de l'Océan Indien.

Plus au sud, le général Smuts forme trois détachements indépendants, le premier suit le chemin de fer, de la côte à Keetmanshop (pris le 20 avril), le deuxième parti de l'Orange, parvient à la même ville ; le troisième traverse le désert de Kalahari et arrive aussi au même centre de ralliement.

Enfin Botha, chef de l'armée du nord reçoit le 9 juillet 1915 la reddition du gouverneur Seits, capitulant avec 200 officiers, 3.200 hommes, 37 canons, après une série de marches exténuantes de jour et de nuit dans des déserts privés d'eau.

Ajoutons que ces événements avaient eu quelque répercussion dans les colonies portugaises. En Guinée les Popels se refusent au désarmement, en Angola le général Péreira d'Eça réprime la révolte des Cuanhamas, au Mozambique on signale aussi de menues escarmouches.

Inutile d'ajouter que notre splendide possession de Madagascar, solidement tenue par les gouverneurs Picquié puis Garbit, continua à prospérer tranquillement ; la mort de Ranavalo, survenue en Algérie où l'ex-reine menait une vie de riche rentière, passa complètement inaperçue dans la grande île. Une souscription pour les ambulances coloniales y produisit plus d'un million. Le commerce de l'île, qui était de 17 millions en 1896, après la conquête passe à 102 millions en 1913 et à 222 millions en 1917.

Quelques conclusions sont déjà à tirer des événements de la guerre en Afrique. Elles découlent des faits.

Tout d'abord on pourrait s'élever contre l'affirmation des Pangermanistes soutenant que l'Allemagne a besoin de territoires de peuplement, car, sur tant de terres ha-

bitables dans leurs immenses possessions africaines, il n'y avait, au début de la guerre, que 320 Allemands au Togoland, 1.600 au Cameroun, 12.000 au Sud-ouest, 4.000 dans l'Est-africain. M. René Thierry en conclut que les Germains avaient là des terrains de peuplement assez vastes pour laisser en paix la Champagne et la Pologne

Ensuite, les enquêtes officielles, notamment dans le sud-ouest, prouvèrent surabondamment que les Germains usaient envers les indigènes de vols, de pillages, de tortures continuelles, d'un labeur forcé qui était en fait un véritable esclavage. Cette manière brutale ne leur a pas été d'un grand profit.

En passant, retenons cette curieuse discussion, à la chambre des Communes, à propos du vaillant général Botha, pour savoir si les hommes politiques formaient les meilleurs généraux ou si le monde militaire fournissait les meilleurs politiciens.

Enfin, le major Wedgwood, de retour de l'Est-africain, proposa à la Chambre des Communes d'imiter l'œuvre de la France au Sénégal, en formant une armée anglaise tirée des noirs africains ; cette armée, qu'il évaluait à deux millions d'hommes pourrait, dit-il, tenir garnison en Égypte et dans d'autres territoires, libérant les blancs pour le front. Le gouvernement répondit qu'il étudierait en effet la question de l'armée noire.

Nous est-il permis d'élargir cette question et de souhaiter que la France, bien que se servant des indigènes coloniaux, devrait penser qu'elle n'aurait pas un aussi pressant besoin de leur concours si, au lieu d'une quarantaine de millions d'habitants qu'elle possède elle en avait cent millions, que la fertilité de son sol et la valeur de sa race lui permettraient d'avoir.

Si la France avait eu cent millions d'habitants dès

1914, les empires centraux ne se seraient pas risqués à lui déclarer la guerre. La patrie peut ressentir, pour les familles sans enfant ou à fils unique, un sentiment autre que celui de la reconnaissance.

Rappelons ici la sévère parole que leur disait M. Deschanel : « Le fils que vous n'aviez pas a tué celui que vous aviez. »

Considérant que la supériorité de l'effectif a enorgueilli l'Allemagne au point de lui faire envahir notre sol, veuillez penser au sentiment qui pourra animer plus tard d'autres races moins intelligentes et plus prolifiques que l'Allemagne. Je ne m'exagère pas la portée du péril noir ni du péril jaune, et c'en serait moins que jamais le moment ; mais je conjure mes compatriotes de comprendre leur devoir, et, par les lois, par les mœurs d'atteindre les femmes qui se refusent à être mères, aussi bien que les hommes qui ne peuvent pas ou qui ne veulent pas être pères. Notre domaine colonial a besoin de nos bras, de nos têtes, de notre travail, de notre direction. Donnez à l'Afrique des millions de colons. Donnez à l'Algérie, à Madagascar, une population blanche qui soit l'excédent d'une race abondante et forte. Pour cela, « croissez et multipliez ».

Le traité de Versailles. — Quelques mois avant la signature de l'armistice, les Allemands, croyant tenir la victoire, ne cachaient point leurs prétentions coloniales. Il est curieux de voir jusqu'à quel point ils attachaient de l'importance à cette question.

Répondant à un discours de lord Balfour, Ministre des Affaires étrangères, à la Chambre des Communes, disant que l'Allemagne désirait avoir une armée noire non pas dans un but défensif, comme la France, mais agressif, le ministre des Colonies allemand osait soutenir que « l'Allemagne ne poursuit aucun but belli-

queux. » Lord Cécil, ne se laissant pas prendre à ces paroles, rappela la manière brutale allemande de guerre comme de colonisation, et dit que l'avenir des colonies serait étudié de concert avec les puissances de l'Entente.

En effet, jamais les Allemands ne se montrèrent à ce point partisan de la « Mittel africa ». Voici Hindenburg, disant : « Sans colonies, il n'y a aucune garantie pour les matières brutes, sans matières brutes pas d'industrie, sans industrie pas de prospérité suffisante, il nous faut donc des colonies. » Puis Ludendorf : « Les colonies sont inséparables de l'avenir du peuple allemand pour lequel nous combattons, pour lequel nous devons faire des conquêtes. » Le ministre Zimmermann : « Si nous possédions le Mittel africa, nos relations avec le sud de l'Amérique revêtiraient un aspect tout différent, nous séparerions en deux l'Amérique du Nord et celle du Sud, nous ferions sentir ses effets dans l'Inde, l'Australie, l'Asie orientale, tout en attirant l'attention des peuples arabes du Nord de l'Afrique. » En 1918, le docteur Léo Vessely affirmait que l'Autriche vainqueur devait prendre le Maroc : « L'Autriche ayant acquis en Bosnie l'expérience de l'administration des musulmans. » Le docteur Solf, ancien ministre, demande, même après la victoire des alliés, la restitution des colonies et une distribution des terres africaines proportionnellement à l'importance et aux besoins de chaque puissance. Renchérissant sur cette idée, Erzberger fait ressortir que le Portugal, l'Angleterre et la France ont en Afrique un territoire plusieurs fois supérieur à leur superficie, et demande pour le moins un partage proportionnel, oubliant de dire s'il s'agit d'un partage proportionnel aux efforts et aux travaux antérieurs.

Sir Long, secrétaire d'État anglais répond alors fort courtoisement qu' « il faut faire comprendre à l'Allemagne qu'elle doit prouver qu'elle est capable d'être pacifique et amie du progrès avant de posséder des colonies ».

Nullement embarrassés pour la réplique, les Allemands résidant dans le Sud-ouest africain envoient une pétition au président Wilson, pour demander de former une république indépendante, pétition qu'ils prétendent émaner des indigènes.

Mais Botha, qui connaît la situation, a de tout autres idées : « L'incapacité de l'Allemagne, dit-il, à diriger les races indigènes, si nettement démontrée par le traitement brutal et inhumain des autochtones du sud-ouest est une cause éventuelle d'agitation sur nos frontières ; aucun homme d'État de l'Afrique du sud ne pourrait accepter une politique qui empêcherait l'Union de poursuivre son avenir en sécurité. » En conséquence, par l'intermédiaire du général Smuth, l'Union demande à la Conférence des préliminaires de paix le rattachement de l'Ouest-africain au Cap, comme terre de peuplement.

Le docteur Lentwein, fils de l'ancien gouverneur du Sud-ouest, croit devoir prendre aussi la parole pour dire que si les trois colonies allemandes d'Afrique ont été un des facteurs de la guerre, un domaine unique serait invincible. Le docteur Karstedt propose nettement : « l'acquisition aussi étendue que possible des colonies françaises, belges, anglaises et portugaises ». Du docteur Delbruck, historien de valeur : « Les Congo belge et français ne suffiraient pas à constituer l'Inde germanique pour lequel nous devons lutter, il faut y adjoindre les territoires anglais qui les entourent. »

Au début de 1918, l'office colonial impérial élabore

une carte officielle de la « Mittelafrica », pour être présentée aux négociations de paix.

Dans le même moment, l'enquête sur les procédés de colonisation allemande se poursuivant, on trouve au Togo et au Cameroun conquis le décret du chancelier de l'empire de 1916, décret toujours en vigueur au moment de la conquête. Il y est dit que les peines à infliger aux indigènes en cas de paresse, de désobéissance, d'insubordination, d'abandon de chantier, comportent : la bastonnade, la flagellation, l'amende, la prison avec travail forcé, l'enchaînement, la mort. Le code précise : « il ne peut, à chaque exécution, être appliqué plus de 25 coups pour la bastonnade, de 20 pour la flagellation ».

Il va sans dire que M. Fourreau, commissaire du gouvernement français, dans sa circulaire de 1917, supprima dans ces colonies tous les châtiments corporels, sous peine de sanctions sévères.

Un voyageur assez compétent dans les affaires coloniales, sir Harry Johnton, pouvait écrire dans le journal *of the African Society*, en 1918, qu'après avoir été partisan de l'extension de l'influence allemande sur le continent noir, considérant les faits dévoilés au cours de la guerre, il ne pouvait plus y souhaiter voir les Allemands que comme commerçants et non comme gouvernants.

La Conférence des préliminaires de paix ratifiera cette manière de voir en décidant que les colonies ne feront pas retour à l'Allemagne ni à la Turquie.

Cette dernière puissance avait capitulé en 1918. L'article 17 de la capitulation du 30 octobre porte : « Reddition de tous les officiers turcs en Tripolitaine et en Cyrénaïque à la garnison italienne la plus proche ; la Turquie s'engage à arrêter tout envoi d'approvisionne-

ments et à cesser toutes communications avec ces officiers s'ils ne se soumettent pas à l'ordre de se rendre. » Article 18 : « Reddition de tous les forts occupés en Tripolitaine et en Cyrénaïque, y compris Misurata, à la garnison alliée la plus proche. » Article 19 : « Tous les sujets allemands et autrichiens, militaires ou civils, seront évacués de tout le territoire turc. »

Voilà les Turcs hors de l'Afrique et l'Italie tranquille de ce côté.

Mais les Italiens nourrissaient, on le sait, d'autres ambitions, et, au moment des négociations, ne manquèrent pas de rappeler l'article 13 de l'accord conclu le 26 avril 1915 avec l'Angleterre et la France : « Dans le cas d'une extension de possessions coloniales françaises et britanniques en Afrique, aux dépens de l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne reconnaissent en principe, à l'Italie, le droit de demander pour elle-même certaines compensations sous la forme d'une extension de ses possessions en Erythrée, dans le pays des Somalis, en Libye et dans les districts coloniaux limitrophes des colonies françaises et britanniques. »

Avec de telles promesses, l'imagination romaine pouvait se donner libre cours. « L'Instituto coloniale italiano » réclame aussitôt le Tibesti, le Borkou, le Koufra, pour atteindre le Tchad. Le journal *commerciale Esplorazione* soutient que la possession du centre africain pour la France est illégitime (malgré les conventions franco-britanniques de 1890 et de 1899 délimitant les zones d'influence, malgré le fait qu'aucune administration turque ne résidait dans ces régions, enfin malgré l'affirmation faite en 1899 au Sénat par le ministre italien des affaires étrangères qu'il n'existe pas d'hinterland turc.

La Société « Africana d'Italia » réclame un agrandisse-

ment de l'Erythrée, de la Somalie italienne, de la Libye. Le Congrès colonial de Rome, de 1919, demande la cession de la Somalie française, de la Somalie anglaise, l'extension de la Libye au Sud, un port d'escale en Afrique occidentale, toutes choses assez raisonnables, et de plus, une part égale à celle des autres puissances dans les territoires conquis, prétention nullement en rapport avec les maigres succès coloniaux des Italiens.

A cette époque une mission senoussiste arrive à Rome; il y avait toujours eu des Italiens partisans d'une entente avec ces tribus fanatiques. Le cheik Ahmed ech Cherif, lié aux Turcs et aux Allemands, avait été déposé en 1918 et remplacé par son neveu Saïed Idriss. Les Italiens étaient parvenus, par des manœuvres diplomatiques, à lui faire accepter leur autorité. Le chef de la mission, Mohammed er Reda, frère du cheik Saïed Idriss, fut reçu par le roi d'Italie. L'on vit ainsi les descendants des anciens Romains s'abaisser à recevoir en amis de sauvages adversaires qu'ils n'avaient pu vaincre.

Les journaux de la péninsule, quelques mois avant le traité, reprennent leur campagne. La *Tribuna coloniale* réclame toute l'Afrique du nord-est, la France se réservant le nord-ouest et l'Angleterre le Sud.

Il est vrai que le docteur Angelo Nicola, circonspect et pratique, se contente de demander la construction d'un chemin de fer allant de Tripoli à l'Erythrée en passant par l'Ouadaï, le Darfour et le Cordofan. M. Labriona, leader socialiste, va même jusqu'à soutenir que l'Italie ne doit pas trop se préoccuper de la Tripolitaine qui est une terre non de peuplement mais à peine de culture (50.000 kilomètres carrés sont cultivables sur 1.000.000); mieux vaut pour l'Italie continuer à peupler l'Afrique du Nord, anglaise ou française

(l'Égypte compte déjà 35.000 Italiens, la Tunisie 88.000, l'Algérie 45.000).

Notons qu'un décret du 1er juin 1919 donnera aux indigènes de la Tripolitaine le droit de vote, la participation à l'administration, la liberté de la presse et l'égalité devant la loi.

On voit combien les Allemands espéraient que ces discussions finiraient par diviser les alliés, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles ils hésitèrent si longtemps à signer le traité de paix.

Jusqu'à la fin ils escomptèrent quelque retour possible de fortune.

D'ailleurs l'Espagne, elle aussi, se sentait nerveuse, Le journal *El Campo* de Gibraltar renouvelait la proposition d'échanger Gibraltar contre Ceuta. Raissouli recevait de Madrid 100.000 pesetas par mois, le gouvernement n'osant rompre avec lui alors même qu'il faisait massacrer les soldats espagnols. Ses troupes déguisées surprennent deux postes et tuent plusieurs centaines d'Espagnols.

L'Égypte était en proie aux troubles que nous avons signalés.

Mais un événement primordial change en un instant ces espérances en déceptions. Les valeureuses troupes françaises, aidées des troupes anglaises et américaines, commencent la grande offensive de 1918. Partout les Allemands, définitivement épuisés, reculent, se débandent. Au découragement succède le désordre. Prévoyant l'entrée prochaine et facile des Français en Allemagne, les Allemands se hâtent de demander la cessation des hostilités.

L'armistice du 11 novembre les oblige à reculer jusqu'au Rhin, à s'avouer complètement battus. L'article 17 porte : « Évacuation de toutes les forces alle-

mandes opérant en Afrique orientale dans un délai réglé par les Alliés. »

On sait qu'il restait encore à ce moment une troupe peu nombreuse mais bien constituée du général von Letton Vorbeck. Traquée par les colonnes anglaises, cachée dans une brousse où il est impossible dela distinguer à deux kilomètres, vivant sur le pays qu'elle dévaste au fur et à mesure, pour ne rien laisser aux poursuivants, elle avait su résister assez longtemps pour attendre la fin de la guerre. Le général von Devanter, apprenant la conclusion de l'armistice, en fit part à von Letton qui se rendit près de Kasama (Rhodésia septentrionale), le 15 novembre, au général Edwards. Les officiers allemands furent autorisés à conserver leurs épées, les soldats à garder leurs fusils jusqu'à Dar-es-Salaam. La troupe allemande comptait alors 155 Européens dont 30 officiers, et 1.168 askaris. A son retour en Allemagne, von Letton Vorbeck, avec sa centaine de fugitifs, fut l'objet d'ovations prodigieuses notamment à Berlin. Il ne tarda pas à profiter de sa popularité pour se faire le champion résolu de la cause du pangermanisme et de la revanche, levant un corps de volontaires pour attaquer les Polonais, en violation des traités récemment signés.

La nouvelle de l'armistice se répandit en Afrique, particulièrement au Maroc. L'étonnement des indigènes fut grand, car ils croyaient les Allemands invincibles. Aussitôt la harka d'Abd-el-Malek se désagrège. Le général Lyautey bat à Bou Denib un nouveau roghi, Moha-Nifrouten, qui avait attaqué le poste d'Erfoud, dans l'Atlas, avec 12.000 hommes et qui dut s'enfuir vers le Sud, suivi seulement de 400 fidèles.

Le Comité de l'Afrique française, dans une de ses séances, put résumer la situation en disant que l'Alle-

magne partout battue, devait être expulsée non seulement des territoires qu'elle avait occupés et dévastés en Europe, mais encore des territoires de l'Afrique qui pouvaient leur servir de bases pour de nouvelles invasions et dévastations. Le vœu suivant fut adopté à l'unanimité : « Le Comité de l'Afrique française rappelle que la victoire des Alliés a fait crouler le rêve africain du gouvernement impérial et du pangermanisme, qui, sous le nom de Mittle Africa voulaient constituer en Afrique centrale, par l'annexion violente des territoires français, britanniques, belges et portugais, un empire colonial où ils avaient établi, par une exploitation abusive de l'indigène, une production intensive de matières premières au bénéfice exclusif de l'Allemagne, une puissante armée indigène dont l'impérialisme allemand aurait fait une menace constante pour la sécurité de l'Afrique et la paix de l'Europe, et des bases navales, surtout de sous-marins, qui auraient dominé sur l'océan Atlantique et l'océan Indien les routes de haute mer. »

M. de Brockdorff-Rantzau, ancien ministre des Colonies, chef de la délégation allemande à Versailles, dans sa lettre d'envoi du 29 mai 1919 à M. Clemenceau, essaye de sauver la situation : « L'Allemagne est prête à soumettre toutes ses colonies à l'administration en commun de la Ligue des Nations si elle est reconnue comme mandataire de celle-ci. »

C'était vouloir le retour, en fait, des colonies à l'Allemagne. M. Clemenceau ne tarda pas à répondre qu'aucune concession ne pouvait être faite à ce sujet.

De même, malgré la protestation du 20 juin, de M. Bauer, président du Ministère : « le gouvernement de la République allemande élève une protestation formelle contre la confiscation de tout l'empire colonial allemand et contre l'argument qui justifie cette mesure

en refusant à l'Allemagne d'une manière continue l'aptitude à la colonisation », aucune modification ne fut apportée au traité de paix signé à Versailles le 21 juin 1919.

Ce traité contient de nombreux articles relatifs à l'Afrique, entre autres les suivant :

Art. 119. — L'Allemagne renonce, en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous ses droits et titres sur ses possessions d'outre-mer.

Art. 120. — Tous droits mobiliers et immobiliers appartenant dans ces territoires à l'Empire allemand ou à un État allemand quelconque, passeront au gouvernement exerçant l'autorité sur ces territoires.

Art. 122. — Le gouvernement exerçant l'autorité sur ces territoires pourra prendre telles dispositions qu'il jugera nécessaires en ce qui concerne le rapatriement des nationaux allemands qui s'y trouvent et les conditions dans lesquelles les sujets allemands d'origine européenne seront, ou non, autorisés à y résider, à y posséder et à y faire le commerce ou y exercer une profession.

Art. 138. — L'Allemagne renonce à tous ses droits et privilèges concernant le Libéria.

Art. 141 — L'Allemagne renonce à tous droits, titres ou privilèges résultant à son profit de l'acte d'Algésiras.

Art. 142. — L'Allemagne déclare accepter toutes les conséquences de l'établissement du protectorat de la France au Maroc et renonce au régime des capitulations.

Art. 147. — L'Allemagne déclare reconnaître le protectorat exercé sur l'Égypte par la Grande-Bretagne et renoncer au régime des capitulations.

Art. 179. — ...Elle s'engage à empêcher les nationaux allemands de quitter son territoire pour s'enrôler

dans l'armée, la flotte ou le service aéronautique d'aucune puissance étrangère.

D'autre part, la Conférence avait voté, le 29 avril, le texte des statuts de la Société des Nations, qui forme la première partie du traité.

Il y est dit (article 22), que les colonies allemandes nouvellement conquises par les Alliés seront gouvernées par les États mandataires de la Société des Nations, le caractère du mandat différant selon les peuples en tutelle. On y combattra la traite des esclaves, on garantira la liberté de conscience, on interdira le trafic des armes et de l'alcool, on ne donnera aux indigènes aucune instruction militaire.

D'après la note du 7 mai suivant, le mandat sera exercé : dans l'Est africain par l'Angleterre, dans le Sud-Ouest par l'Union sud-africaine, au Togo et au Cameroun par l'Angleterre et la France selon l'accord sur la délimitation du 4 mars 1916.

D'autre part, le traité avec l'Autriche porte que ce pays doit renoncer à tous ses droits, titres et privilèges en Afrique en faveur des puissances alliées ou associées, notamment au Maroc et en Égypte.

Plus rien en Afrique : tel est le résultat du pangermanisme. Le proverbe banal est ici de mise : qui veut trop n'a rien.

Peu après commencèrent les négociations entre les alliés, pour déterminer la carte nouvelle de l'Afrique ; alors se posa la question de l'île Maurice dont les habitants envoyèrent à MM. Clemenceau et Lloyd George une pétition pour demander le retour à la France. Les Italiens demandèrent l'accès à l'oasis du Tibesti et de Djarboub mais se heurtèrent au refus des puissances en ce qui regardait la session des deux territoires des Somalis.

Les Belges se trouvèrent froissés de ce que le territoire entier de l'Est-africain allemand passât aux Anglais, alors qu'eux en avaient conquis et en occupaient encore une partie importante. Toutes les compensations commerciales ne les satisfirent pas. Ils revendiquèrent avec le territoire conquis par eux dans l'Est-africain, la disposition pleine et entière de leur colonie du Congo, trouvant que chaque nation doit exercer sur son territoire une absolue souveraineté.

Tout en reconnaissant l'effort de l'Angleterre et de la France, il ne faut pas négliger ce fait que la Belgique eut sa part de la lutte meurtrière et méritait autre chose qu'une déception aussi humiliante. D'ailleurs un accord survint tardivement en 1919 laissant le Ruanda et l'Irendi à la Belgique, mais conservant toute la voie ferrée à l'Angleterre, qui se fit la part du lion.

A ce propos, ajoutons que l'armée noire française, sans compter la Tunisie, le Maroc et l'Algérie, fournit un contingent de 225.000 indigènes à la guerre mondiale (Afrique occidentale 163.004, dont 13.000 Sénégalais combattants, Afrique équatoriale 17.000, Madagascar 4.000, Somalis 3.000).

L'Afrique du Nord donna 262.000 combattants (Algérie 177.000, Tunisie 50.000, Maroc 35.000), perdant 80.000 hommes (Algérie 56.000, Tunisie 15.000, Maroc 9.000). Elle donna aussi 129.000 travailleurs (Algérie 76.000, Tunisie 18.000, Maroc 35.000), soit, en tout, 392.000 hommes, sur les 887.000 indigènes coloniaux employés pour la défense nationale, dont la moitié débarquèrent en France.

A noter aussi l'aide efficace de l'Union Sud-africaine. La colonie du Cap fournit à l'Entente 58.000 combattants, qui furent employés contre le Sud-ouest allemand, puis contre l'Est-africain, enfin sur le front de la Somme

où elle contribua à l'offensive d'Arras. Elle eut 3.000 tués et 7.000 blessés et donna pour les infirmes de la guerre plus de 5 millions. Les Anglais n'employèrent les noirs qu'en Afrique même (au Cameroun notamment) et jamais comme combattants sur le front européen.

Les colonies anglaises fournirent, sur les 8 millions et demi d'hommes engagés par l'Angleterre, 1.400.000 blancs et 1.524.000 indigènes.

C'est probablement la crainte de voir les Allemands armer les noirs contre les Européens qui fit qu'aucune colonie ne leur fut laissée. Certes l'Afrique n'est pas peuplée d'une manière aussi dense que l'Europe, mais comme les puissances européennes n'y entretiennent que des armées à effectif très limité, on conçoit que si une puissance s'avisait d'instruire les indigènes des règles de la guerre et de les armer puissamment elle deviendrait encombrante au dernier point.

A vouloir réussir coûte que coûte, les Allemands ont perdu le droit au respect des peuples qu'ils ont foulés. Ils ont ameuté l'univers contre eux, ils se sont rendus suspects au monde entier pour longtemps; tant il est vrai que les peuples sont, comme les individus, soumis à l'observation des lois morales, sous peine de déchéance. Remercions nos alliés de leur aide généreuse, mais, nous, Français, nous, vainqueurs, parmi les conclusions à tirer de la grande guerre, n'oublions pas celle-ci : que les Nations n'ont pas seulement des droits, mais qu'elles ont surtout des devoirs. Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire, qu'une vérité si évidente se trouve vérifiée par les faits, et c'est tant mieux pour l'Humanité.

Bibliographie (du dernier chapitre). — L'Illustration, années 1916-1917. — Bulletin du Comité de l'Afrique française, années 1914, 1915, 1916, 1917, 1918. — L'armée coloniale, 1914 et suivantes. — Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1914 et suivantes. — Cousin. Le Maroc. Alger, 1905. — Bernard. Le Maroc, 1917. — Ladreit de Lacharrière. Le Maroc, 1913. — Conférences marocaines, 1916. — Archives marocaines. — Victor Piquet. Le Maroc, 1917. — Revue générale des sciences, 1914. — Encyclopédie de l'Islam. — Revue du monde musulman. — Gentil. Le Maroc, 1912. — Gsell. Histoire de l'Afrique du Nord dans l'antiquité, 1913. — Piquet. Campagnes d'Afrique de 1830 à 1910. — Piquet. La colonisation française dans l'Afrique du nord. — Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. — De Castries. Les sources inédites de l'histoire du Maroc, 1915. — Budgett Meakin. The land of the Moors. Londres, 1901. — Albin. Le coup d'Agadir, 1912. — Tardieu. Le mystère d'Agadir, 1912. — Lyautey. Rapport général sur la situation du protectorat au Maroc. Rabat, 1916. — Lafille. L'assistance médicale indigène au Maroc, 1916. — Loth. L'enseignement public au Maroc, 1916. — Revue des Deux Mondes, 1914. — Ternaux. Bibliographie asiatique et africaine. — Gay. Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique, 1875. — Bibliothèque nationale de Paris. Catalogue de l'Histoire d'Afrique. — Kayser. Bibliographie d'ouvrages ayant trait à l'Afrique, 1887. — Clozel. Bibliographie du Sénégal, 1890. — Pawlonvsky. Bibliographie du Dahomey, 1895. — Regelsperger. Bibliographie de la côte des Esclaves, 1895. — Joucla. Bibliographie de l'Afrique occidentale française, 1912. — La dépèche coloniale. — Mordacq. Les spahis soudanais, 1912. — La quinzaine coloniale. — La France de demain. — Dyssord. L'espionnage allemand à l'œuvre. — Hauser. Méthodes allemandes d'expansion coloniale. — Grumbach. L'Allemagne annexionniste, 1917. — Edmond Perrier. France et Allemagne. — Laloy. La diplomatie de Guillaume II, 1917. — Alype. La provocation allemande aux colonies. — Louis Maurice. La politique marocaine de l'Allemagne. — Le Temps, décembre 1913. — Gaillet. Les Sénégalais sur la terre de France, 1917. — Tanneberg, traduction Millioud. La plus grande Allemagne. — Le régime financier au Maroc, Jean Colomb, 1914. — La Ngoko-Sangha, Viollette, 1914. — Baratier. Au Congo. — Becker. Deutschland und der Islam. Stuttgart, 1914. — Revue : Algérie-Tunisie-Maroc, 1915. — Albin. D'Agadir à Serajevo. — Charles Monteil. Les Khassongé. Paris, 1915. — Revue du Monde musulman. Paris. — Angoulvant. La Côte d'Ivoire. Bingerville, 1915 — Hauser. La guerre européenne et le problème colonial, 1915. — Documents scientifiques de la mission Tilho. Paris.

— Andler. Le pangermanisme colonial. Paris. — Pallary. Recherches préhistoriques. Alger, 1909. — Bulletin de la Société de géographie d'Oran. — Boussenot. La France d'outre-mer. Paris, 1916. — Alype. L'Ethiopie et les convoitises allemandes, 1916. — France-Maroc. Rabat. — Bernard. La France au Maroc. — Rouard de Card. Livres français sur les États balkaniques, 1911-1917. — Goulvan. La place de Mazagan. Paris, 1916. — Calvert. The Cameroons. Londres, 1917. — Payen, Belgique et Congo. — Dugard. Le Maroc en 1917. — Faure. Histoire de la presqu'île du Cap Vert. Paris, 1917. — Mélia. L'Algérie et la guerre. Paris, 1918. — Lectures pour tous, 1er juin 1919. — L'effort. La fête de l'effort britannique. — Hulot. Les rêves d'hégémonie mondiale, 1918. — Daye, avec les vainqueurs de Tabora, 1918. — Perreau Pradier. L'effort colonial des alliés. — Traité de Versailles, 1919. — Bulletin du comité d'études historiques de l'Afrique occidentale française. — Maurette. Atlas de la guerre. — Piquet. Les réformes en Algérie. — Desroches. Le Maroc, 1913. — Bulletin du Comité de l'Afrique française, 1919. — Bonnefon Craponne. L'Italie au travail, 1919. — Lemeron. La politique coloniale de l'Italie, 1919. — Dybowski. Une force future, 1919.

Table des paragraphes (du dernier chapitre). — *La guerre mondiale en Afrique.* — L'attaque en Algérie. — Intrigues au Maroc. — Difficultés en Tripolitaine. — L'offensive contre le canal de Suez. — Occupation du Togoland. — La conquête du Cameroun. — La conquête de l'Est-Africain. — Le sud de l'Afrique. — Le traité de Versailles.

4631. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie

